



LES CONTES  
DU CHALET

1956

OEUVRES

DE

M. JULES JANIN

---

*Format grand in-18.*

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE, 2 <sup>e</sup> édition. . . . .	6 vol.
BARNAVE, nouvelle édition.....	1
LE CHEMIN DE TRAVERSE, nouvelle édition.....	1
CONTES FANTASTIQUES.....	1
CONTES LITTÉRAIRES.....	1
L'ÂNE MORT.....	1
UN COEUR POUR DEUX AMOURS.....	1
LA CONFESION.....	1

*Format in-8°.*

LA RELIGIEUSE DE TOULOUSE.....	2 vol.
LES GAÏTÉS CHAMPÊTRES.....	2

Invo. A. 15387

# LES CONTES DU CHALET

PAR

M. JULES JANIN

347917

G. B. R.

Je vous salue de mon jardin, dans lequel je me suis installé aujourd'hui. Un doux paysage m'environne; le soleil se couche riant; les rossignols chantent. Tout me réjouit à l'entour; ma première soirée sur mon propre bien et terrain est du plus heureux présage.

Jéna, le 2 mai 1797. *Lettres de SCHILLER*

*Lætus sorte tuâ vives sapienter, Aristi.*

HORACE.



Donația Th. Rosetti

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Tous droits réservés.

*Bebrina*

36673

1861

CONTROL 1953

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI  
COTA 33428

1961

L

RC 37/07

B. D. D.

**B.C.U. Bucuresti**  
  
**C36673**

# LES CONTES

## DU CHALET

---

### LA TABLE RONDE

POUR M. AD. LACHÈZE, IMPRIMEUR A ANGERS.

Grâce à vous, mon cher ami, la table « entreteneuse de l'amitié » (ceci est un mot de Montaigne), la table angevine est arrivée à bon port ! Vous l'avez prise, on le voit bien, dans le bloc choisi que le bon Dieu a mis en réserve, au fond de vos laborieux abîmes, pour couvrir les toits modestes, pour indiquer les seuils honorés. En vain le dernier déluge, et la pluie, et le torrent déchaîné, menaçaient votre ardoise éclatante, elle a reparu à la douce lumière du jour, victorieuse du fleuve insensé ; et maintenant la voilà, par vous et pour moi, taillée en table arrondie et sonore, qui devient la joie et l'ornement de mon petit jardin.

O ma table ! O mon dieu domestique ! Autel sacré où je déposerai mes plus beaux livres : Virgile, Horace, et Tacite le vengeur, et Lamartine, un héros ; et vous aussi, mon

poète et mon ami (*dulce decus meum!*) Victor Hugo! « La cigale est chère à la cigale, la fourmi à la fourmi, et l'épervier aux éperviers; mais à moi la Muse et le chant! Que ma maison tout entière en soit pleine! Car ni le sommeil, ni le printemps dans son apparition soudaine, n'est aussi doux, les fleurs même ne sont pas si plaisantes aux abeilles, qu'à moi les Muses et leurs chansons. »

Ma table occupe un angle aigu, que dis-je? un angle enchanté, tout rempli de chansons et de feuillage. Un rossignol, caché dans l'arbre voisin, chante à ses amours les douces cantilènes du mois de mai; le merle enjoué siffle, en sautillant, les hymnes du matin. C'est une fête en ce coin charmant, une fête qui ne s'arrête pas. *Angulus ridet!* Un lierre (il est planté, ce lierre, par M. Lemichez lui-même, qui est un des grands jardiniers de ce bas monde), étend déjà, sous les pieds rêveurs, son tapis de sombre verdure; un amandier, déjà consolé de son exil, commence à semer ses grappes odorantes sur ces gazons veloutés par le printemps.

Elle est bien là, ma table, à cette ombre, et dans ce poétique silence où le rêve a posé sa tente aérienne. Elle a, pour sa perspective, un bouquet de vieux arbres, un chêne, un charme, un orme centenaire. Arbres sacrés! Ils ont vu se promener sous leurs ombrages la reine de France, Marie-Antoinette, et ce beau petit Dauphin, le martyr, et Madame Élisabeth, une reine de France par la grâce, par la beauté, par la piété, par le malheur.

Assis à ma table, ami, vous pourrez voir ma cabane, et la contempler tout à votre aise. Elle est semblable à un rêve de printemps. Vous avez vu, entre les mains de votre fille bien aimée, ces jouets d'enfant, venus de Suisse; une humble maison brodée à jour s'élève souriante entre

deux balcons dont les fines balustrades sont découpées en losanges par les fées de la montagne. Eh bien ! ces jouets tout brodés vous représentent le chef-d'œuvre que M. Seiler a posé, d'une main légère, au beau milieu de mon jardin. M. Seiler est le bâtisseur de ces Élysées en bois sculpté, qu'il emprunte aux plus beaux sites de sa patrie. Il est venu chez nous pour enseigner aux pauvres gens, et même aux écrivains fidèles, qu'avec un peu de bonne volonté il n'est pas impossible absolument de posséder quelque part un toit modeste, où l'échappé du naufrage littéraire se dise enfin : « Dieu soit loué, je suis chez moi ! »

La maison Seiler se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; une mansarde, où se logerait volontiers le fils de la maison, couronne l'édifice. Un joyeux toit de briques abrite et complète ce logis, frais en été, tiède en hiver, tout imprégné des douces senteurs du sapin des Alpes. Voilà ma maison, voilà ce que vous verrez, mon digne ami, mon bon chevalier de la table ronde ! En même temps, mes douze rosiers vont fleurir ; ma violette se montre ; ô la coquette ! Un brin d'ellébore, que j'ai planté par une sage précaution, grandit, et me voilà rassuré contre ma propre joie ! O surprise ! ô bonheur ! mon aubépine est en fleur. « L'heureuse saison (et moi je dis : l'heureuse maison) où tout fleurit, jusqu'aux épines ! » Ainsi commence une histoire charmante, l'histoire de Daphnis et Chloé.

Si le logis est modeste, en revanche on peut affirmer que le parc, les jardins, le labyrinthe et le verger sont des merveilles. M. Seiler a fabriqué la maison, c'est vrai, mais un architecte ingénieux, M. Godde (il est le digne fils de l'architecte de la ville), a présidé à toutes les magnificences intimes, à toute la décoration extérieure. Il a dis-

posé les plafonds, indiqué les sculptures, décoré le vaste escalier, dessiné la galerie, et posé les statues. Vous riez!...

Ne riez pas! Quand vous verrez la bibliothèque en chêne sculpté, pleine de vieux livres, au panneau n° 1; pleine de livres nouveaux, au panneau n° 2; ici la collection in-4° des Latins, imprimée à Birmingham par Jean Baskerville, et là, mon exemplaire des *Chansons de Béranger* en quatre tomes (au premier de ces tomes, Béranger lui-même écrivait, dans une page admirable et si touchante, mes titres de noblesse), et non loin des *Chansons de Béranger* mon exemplaire illustré des *Contemplations*, tout rempli des images, des beautés, des lettres, des rêves du poète absent, vous serez sérieux, je vous le jure! Et vous ne rirez pas, quand vous verrez ma cheminée, une espèce d'autel domestique, ornement précieux de ces frères murailles. C'est le présent d'un ami! La cheminée et la bibliothèque auront, pour leur digne abri, une toile immense, où déjà, dessinés par un maître, et peints avec beaucoup de grâce et de goût, se montrent; effrontés mais chastes, nus et joyeux, toutes sortes de petits génies, tels qu'en peut comporter le cabinet d'un écrivain de toutes petites choses futiles. « Dieu mesure le vent à la brebis tondue. » Il a bien fallu mesurer au petit art que j'exerce les grâces de l'allégorie, et les dieux jôufflus du bel esprit qui dure un jour. On voit, au Louvre, l'apothéose d'Homère..... Ingres ne fera jamais, que je sache, l'apothéose du feuilleton.

Dans ce pêle-mêle étrange et charmant, gouverné par une belle et honnête femme, l'honneur de ce logis, venez; nous tâcherons de vous rendre un peu l'hospitalité que m'accorda votre excellent père, lorsqu'il me dit, en m'ouvrant sa belle maison: « Ici, vous êtes chez vous! »



Comme il fut content, ce beau et courageux vieillard, comme il fut surpris agréablement quand je l'invitai à dîner dans sa propre maison, à déjeuner à sa propre table, à boire avec nous (John Lemoinne en était, Menière aussi), ce joli petit vin d'Anjou dont il nous disait : « Prenez garde, il est violent. » — Venez donc ! Si vous ne trouvez pas chez moi le joyeux petit vin qui petille en babillant, vous trouverez... ma pièce d'eau, mon lac, mon *Neptune* et mon *Dragon* ! Pour vous faire honneur, les eaux de mon enclos joueront leur symphonie pastorale.

Il ne faut pas rire de mon *Neptune* ; l'eau est claire, l'eau danse, et l'eau chante. Le moindre vent la ride ; à sa surface le plus léger zéphyr est une tempête ; elle est l'océan de six beaux petits requins rouges et dorés. L'un d'eux même est argenté, et me paraît bien plus espiègle et futé que tous les autres. *O fons Bandusiæ !* Allez, s'il vous plaît, et toujours en vous promenant, jusqu'au réservoir ! Vous verrez à droite un mélèze odorant ; vous trouverez à votre gauche une forêt de pins, tels qu'on n'en voit guère que dans l'ode amoureuse où les pins et les framboisiers aiment à marier leur ombrage fraternel ! Il y a tant d'arbres dans mon enclos de onze cents mètres, que je n'en sais pas le nombre, et celui-là m'embarrasserait beaucoup qui me demanderait le nom de ces jeunes écorces où rien n'est gravé, pas même le doux nom d'Amaryllis.

C'est l'usage du chalet suisse, et le constructeur, M. Seiler, qui est un des représentants de son canton, a voulu absolument que j'obéisse à l'usage : il faut des inscriptions au chalet suisse. L'inscription est un titre de noblesse au fronton de ces frêles cabanes ! elle sert à distinguer celle-ci de celle-là : un mot de l'Évangile, une promesse de l'Apôtre, une espérance, un bon conseil puisé dans le saint Livre,

ajoutent une grâce, une force, un charme à l'ornement de ces façades pittoresques.

L'inscription, disait M. Seiler, est un présage. Or, très volontiers je crois aux présages! Je crois au hibou qui me trouble, à l'étoile qui m'éclaire. Si je rencontre un de ces malheureux qui font de la biographie un coupe-gorge, et de l'insulte un gagne-pain... bonsoir à la compagnie! Aussitôt je rentre en mon logis, et je me cache, tant j'ai peur que l'ombre même de ce bandit ne m'ait communiqué une souillure! Au contraire, si par bonheur je rencontre un grand écrivain, un brave homme, une belle personne, un sourire, un beau jour, l'inscription bienveillante qui se lit dans tout honnête regard, vive Dieu! me voilà content, gai et dispos. Faites, grand Dieu, que je rencontre en mes sentiers M. Villemain lui-même, et me voilà sûr de ne pas faire une seule faute de français jusqu'à la fin du jour!

Donc, puisque c'était l'usage, et puisque ainsi l'exigeait maître Seiler, moi aussi j'ai trouvé des inscriptions pour ma jolie et poétique et rustique demeure. Ainsi, à la façade extérieure, au nord, du côté de la bise, et quand viendra l'hiver, jetant ses frimas sur mon petit domaine, que l'hiver fera tout semblable à la bavette de mademoiselle votre petite-fille (ô grand-père!), j'ai inscrit, d'une main tremblante, à l'avance, un distique emprunté à quelqu'un de vos vieux poètes, amis des douces joies, des paisibles contentements et de la paix domestique :

ET QUE DIEU NOUS PRÉSERVE, EN CE BAS MONDE, ICY  
DE FROID, D'UN IMPORTUN, DE FAIM ET DE SOUCY!

Quoi, dites-vous encore, y songez-vous?... *de faim?*... *de froid?* Les dures paroles! le triste présage! Et pour-

quoi donc, mon ami, aurais-je peur des ennemis naturels du poète? — La faim! le froid! l'abandon! la nécessité! c'est l'histoire universelle. Il y en a tant, et qui valent mieux que moi, parmi les honnêtes écrivains de ce siècle, qui sont morts de froid, qui sont morts d'isolement, qui sont morts... désespérés, qu'il n'est pas inutile, au milieu de tant de magnificence, de se rappeler ces glorieuses misères. Elles sont un conseil; elles sont un encouragement à bien faire. On meurt de faim, on meurt de froid; mais on vit honoré... Quand la mort arrive, on meurt honorable; il y a des gens pour saluer votre cercueil.

Ne dites donc pas que mon distique (il est du vieux poète Regnier) soit un distique de mauvais présage. Il n'y a pas de plus malheureuse inscription (sur la maison, sur le tombeau) que l'inscription facile à démentir. Il n'y a pas de faste plus misérable que celui dont on ne saurait se passer. Tant pis pour moi, tant pis, si ma maison est trop belle pour son maître, ou trop grande pour ma fortune; elle aura bien vite trouvé son châtiment :

Quidquid excessit modum,  
Pendet instabili loco!

Tant pis pour moi, si quelqu'une de ces solives brillantes pouvait m'accuser d'une action mauvaise, ou d'une mauvaise pensée; et si mon toit rougissait de l'abri qu'il me prête, soudain je le vois qui chancelle et qui m'écrase. Ainsi nous laisserons, s'il vous plaît, ces deux mots salutaires : *le froid! la faim!* La chose est écrite; elle aurait, s'il le fallait, ce grand avantage de rappeler le maître orgueilleux de cette maison superbe à la modestie, au recueillement, à la nécessité du travail, s'il veut consacrer encore une dizaine d'années ses efforts suprêmes à protéger sa

fortune présente, à protéger sa renommée à venir. Une maison à lui ! Il est mort propriétaire, horticulteur et bâtisseur ! Jules Janin *ædificavit* !

J'ai bâti Tarse, Anchiale et Ninive en un jour.

Cependant tel était mon orgueil à l'aspect de ce Louvre en bois de sapin, que j'ai bientôt senti la nécessité d'en rabattre et d'expliquer ma cabane aux générations : comment et pourquoi je n'avais pas employé des matériaux plus précieux. Certes, si je n'avais écouté que mon intime vanité, j'aurais trouvé toutes sortes d'explications à cette modestie un peu forcée. Au besoin même je pourrais invoquer l'exemple de l'abeille des *Géorgiques* : *Sub corticibus cavatis*.

Leurs toits, formés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,  
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux  
N'avaient, dans leurs contours, qu'une étroite ouverture ;  
L'abeille craint le chaud autant que la froidure.

Mais j'aurais beau faire et beau dire, une ruche est une ruche, et la vanité ne fera pas de mon chaume un Panthéon, de ma cabane un palais. La vanité n'en fera pas même une maison, et plus je voudrais l'excuser, la défendre et la commenter, plus je m'exposerais à l'ironie... « Il nous la donne belle, avec sa mesure ! Un château de cartes ! Un Capitole en sapin ! Du bois ! Des planches, des solives ! Ah fi ! Je le vois d'ici, son logis de bric-à-brac : un plancher qui craque, une muraille qui gémit, un escalier qui se plaint en son patois, un patois d'Interlaken ou de Glaritz ! Est-ce possible ? Oh ! la bonne aventure ! Il est logé dans une niche, et c'est bien fait ! » Et les bons plaisants de rire et de folâtrer. Sans compter, *mon cher*, que *sa* maison peut brûler, plus vite encore que la maison d'Ucalegon, le

Troyen : *Proximus ardet Ucalegon!* Et s'il brûle (il me semble que je les entends d'ici), quel feu de joie, et comme il va petiller, Dieu merci, pour la dernière fois!

Hæc finis Priami fatorum : hic exitus illum  
Sorte tulit.....

Mon Dieu, je comprends leur joie, et ça ferait véritablement un joli bûcher. Muses clémentes, éloignez de nous ce présage! Aussi bien, pour désarmer l'envie et les dieux irrités: « Sois content! Je conviens avec toi, Callistrates, que je suis pauvre, et que j'ai toujours été un pauvre diable, ô Callistrates! » Je conviens aussi que la pierre de taille, et même le moellon salpêtré étaient des matériaux trop rares et trop précieux pour l'usage d'un humble écrivain qui, depuis trente ans qu'il est à son œuvre, a tout au plus sauvé le patrimoine paternel. C'est pourquoi j'ai fait écrire, au fronton oriental de mon Capitole, un vers de *l'Art poétique* d'Horace, où il est dit tout à la fois : « Écrivains qui voulez faire un livre, ayez grand soin de choisir un sujet qui soit convenable à votre génie! » — « Écrivains qui bâtissez, prenez garde à choisir des matériaux convenables à votre fortune. »

SUMITE MATERIAM VESTRIS (QUI SCRIBITIS) ÆQUAM  
VIRIBUS.....

N'est-ce pas, que c'est joli et bien trouvé? Le double sens ôtant à mon inscription latine le caractère de pédantisme et de *patavité* qu'on me reproche à bon droit, et dont je ne saurais me corriger.

Il y avait encore une objection à l'institution de mon *prædium rusticum*: il était, disait-on, si petit! — Si petit! Y pensez-vous? Si petit: quinze cents mètres! (voilà que la distance agrandit mon parc, comme elle agrandit toute

chose). Eh! disent-ils encore, eh! que va-t-il faire au milieu de ces quinze cents mètres? — Il va faire, ami, ce qu'il a fait toute sa vie : écrire, étudier et raconter, de son mieux, les œuvres folles et parfois les œuvres sérieuses dont la semaine est remplie. Il va montrer ce que peut devenir un homme heureux de tout, content de peu, dans un si petit espace, et dans cette humble maison! « Le sage tient peu de place, et il en change peu. » Qui a dit cela? Je crois que c'est Cicéron lui-même. Il disait aussi, dans son merveilleux traité des *Devoirs* : *Ce n'est pas la maison qui doit honorer le maître, et c'est au maître à honorer la maison!*

Vous rappelez-vous ce villageois, laborieux, sage et prudent qui avait fini par acheter une petite métairie? Il était si fier, et si content de son petit bien, qu'un sien parent étant mort et lui ayant laissé un vaste domaine : « Ah! dit-il, je vais ajouter ce domaine à mon pré! » Brave et digne homme! Il aimait son pré en raison de la peine qu'il avait eue à l'acquérir.

Ce petit bien où tout jase, où tout sourit, c'est mon seul bien au soleil. Cette maison, qui ne peut faire envie à personne, est mon vœu accompli, tout mon vœu. Le jardin dans la ville, un Paris dans les champs, savez-vous un plus difficile, un plus doux problème? Ici la solitude et les bruits du monde! Ici l'arbre, et là-bas le théâtre! Ici l'étude et le travail, tout au bout de l'avenue où s'étend mon domaine, l'activité, l'ardente ambition, le mouvement des belles-lettres en proie aux disputes! Je suis au port, j'entends l'Océan qui gronde! Au sommet du rocher, je puis tendre la main au malheureux qui se noie en la pleine mer! Il y en a qui me disent : « Mais vous êtes dans la ville, et Passy n'est pas la campagne; autant valait rester dans

vos philosophiques mansardes... » A ces dédaigneux de notre humble *Tusculum* nous répondrons que nous connaissons un brave homme appelé Biet, qui s'est fait condamner par la Cour royale, par la Cour, entendez-vous, pour avoir chassé aux oiseaux, justement dans la rue où j'habite. Et si jamais cause célèbre, arrêt mémorable, ont été inscrits sur les registres d'un hôtel de ville, à coup sûr c'est l'arrêt qui démontre à quel point la ville de Passy, chère aux Delessert, ses bienfaiteurs, chère à Béranger, au savant et glorieux Orfila, le repos de M. Érard, ce noble cœur, l'asile d'Alexis Monteil, un des pères de l'histoire de France, est une paisible solitude. Eh bien, le voici, ce bel arrêt qui fera la joie et l'orgueil de notre heureux maire, M. Possoz :

« Considérant qu'il résulte de l'instruction et des débats, que le 17 août dernier (1846), Biet a été trouvé chassant aux oiseaux dans une des rues écartées de Passy, avec un filet de 92 centimètres de hauteur et 2 mètres 60 centimètres de largeur, et avec un oiseau captif servant d'appelant ;

« Qu'en outre, à ladite époque, la chasse n'était pas encore ouverte dans le département de la Seine, et que Biet n'avait point obtenu de permis de chasse ;

« Que Biet s'est ainsi rendu coupable des délits, prévus et punis par les art. 1<sup>er</sup>, 9, 12 et 17 de la loi du 3 mai 1844 ;

« La Cour infirme et condamne Biet à 50 fr. d'amende ; le condamne à représenter le filet à l'aide duquel il chassait, sinon à payer 50 fr. d'amende pour en tenir lieu, et le condamne à tous les frais de première instance et d'appel. »

Niez donc, incroyables, que nous soyons en pleine campagne, à Passy ! Quant à moi, je me trouverais un homme

ingrat, si je n'étais pas content du peu que je possède, aux environs de cette auguste maison de Neuilly, la fortune de notre roi, le regret de notre reine, le berceau de tant de jeunesse et de malheur, de poésie et de courage. Glorieux\* Neuilly, dévasté, ravagé, incendié, dont les jardins, les pelouses, les murailles se sont vendus en parcelles, aux enrichis de la ville! Mon domaine, il est plus vaste, à lui seul, que tout le domaine du Raincy, dont chaque mètre est coté un peu moins cher qu'un lacet de coton! A vingt sous le mètre tout le Raincy!

Aussi ai-je fait écrire au couchant de ma maison, vis-à-vis l'acacia, ce conseil et cette consolation de l'*Art poétique* de Despréaux :

QUI NE SAIT SE BORNER NE SUT JAMAIS ÉCRIRE!

Et voilà tout ce que vous verrez, mon cher ami, quand vous viendrez vous asseoir à ma table angevine! Aussi est-elle gaie et contente, et déjà prévoyante des douces causeries, des paroles amicales, des faciles propos, des paradoxes ingénieux, et que dis-je? aussi de ce jeu glorieux, retentissant, vulgaire et viril, que je ne veux pas nommer dans cette page éloquente, qui produit sous des mains habiles, loyales et laborieuses, une harmonie agréable à la muse, un jeu plein de vie et de grâces accortes.

Apollon lui-même a joué bien souvent à ce jeu charmant, sur les bords de la docte fontaine, sur l'ardoise éloquente de l'Hélicon!



# LE DOCTEUR PETIT-PIED

L'AN DE GRACE 1654.

Sous le règne éclatant du roi Louis XIV, la Sorbonne était encore en grand honneur ; ses opinions étaient comptées, ses arrêts remplaçaient souvent les arrêts même de la cour de Rome. Un docteur de Sorbonne, en ce temps-là, était un gros personnage ; il était savant, prudent, réservé, plein de doctrine, et profondément versé dans la connaissance intime des Pères de l'Église ; M<sup>gr</sup> le cardinal de Richelieu lui-même, un docteur de Sorbonne, et le roi Louis XIV, ont eu plus d'une fois recours, dans leurs embarras politiques, aux décisions de ces messieurs les théologiens. Ils avaient l'oreille de l'archevêque ; les jansénistes les respectaient ; les jésuites les redoutaient, sans les haïr.

A l'heure dont je parle (hélas ! elle est bien loin de nous !), la maison de Sorbonne appartenait à trois grands esprits qui faisaient, comme on dit, la pluie et le beau temps sous ces voûtes solennelles : le docteur Legros, le docteur Hennequin et le savant docteur Petit-Pied, un vrai pantoufflier de Sorbonne, ami, disciple et commentateur de saint Augustin.

A soixante ans qu'il pouvait avoir, personne, en cette docte maison, ne se souvenait d'avoir vu M. Petit-Pied hors de ces murailles sérieuses.... Il y régnait, il y vivait ; il allait incessamment de la bibliothèque à l'église, et de

la salle des conférences au tombeau de M<sup>gr</sup> le cardinal.

Même il s'était arrangé de façon à se planter dans ces domaines un petit jardin plein de tulipes au printemps, de violettes en toute saison. Un kiosque ingénieux, dressé dans l'angle du mur et tapissé de clématite odorante et de chèvrefeuille, était devenu, pour le bon docteur, une *citè* champêtre où il lisait tour à tour son bréviaire et *la Cité de Dieu*, les Offices de la Vierge et les *Soliloques*. Là, il était si content, si calme et si reposé, qu'il en oubliait le monde extérieur. Plus d'une fois, dans les fêtes extraordinaires de la ville de Paris, au baptême des fils de France, aux entrées des reines de France, ou tout simplement quand il y avait un bel enterrement à Notre-Dame, une oraison funèbre de M<sup>gr</sup> l'évêque de Meaux, un discours de l'abbé Bourdaloue, un sermon de Fléchier ; quand il fallait accompagner en grande cérémonie la châsse auguste de sainte Geneviève, ou voir passer quelque roué célèbre, à savoir Cartouche et Mandrin, ou bien si M<sup>me</sup> la marquise de Brinvilliers s'en va faire amende honorable sur le seuil de Notre-Dame, un cierge de cire jaune de vingt livres à la main droite, il arrivait que la Sorbonne entière était poussée au dehors par son zèle autant que par la curiosité de tout voir ; il n'y avait pas, ce jour-là, jusqu'au frère portier qui ne fût tenté de mettre la clef sous la porte : « Allez, mon fils, allez, lui disait le docteur Petit-Pied ; très-volontiers je vous remplace ; et surtout prenez garde au pont Neuf. »

En effet, c'était une manie, ou, pour mieux dire, un vrai tic du docteur Petit-Pied, de parler à chaque instant du pont Neuf. Tout savant qu'il était, et versé dans la connaissance des langues anciennes, Athénien comme saint Chrysostome et Latin comme saint Basile, il aurait pu rencontrer, sans nul doute, au milieu des Pères d'Orient et

d'Occident, une comparaison plus poétique et plus digne d'un professeur d'éloquence sacrée... il n'en connaissait pas d'autre, et il avait adopté celle-là comme la plus haute comparaison qui pût venir en aide à son admiration, à sa louange, à son étonnement. Parlait-on du grand Condé, vainqueur à Rocroy, vainqueur à Fribourg : « Celui-là, disait l'abbé Petit-Pied en se frottant les mains, il a passé le pont Neuf ! » Parlait-on du surintendant Fouquet, de sa haute fortune et de sa profonde misère : « Hélas ! disait l'abbé Petit-Pied, il a passé le pont Neuf ! » Le jour où le grand Arnauld jeta dans le monde chrétien, comme un brûlot qui devait tout brûler, son livre de *la Fréquente Communion* : « Morbleu ! s'écria l'abbé Petit-Pied d'un geste énergique, on ne dira plus désormais que celui-là n'a point traversé le pont Neuf ! » Ainsi étaient faites la louange, la colère et l'admiration du vénérable docteur Petit-Pied. On avait fini par l'appeler, dans toute la maison, le docteur *Pont-Neuf*. C'était un sobriquet qui lui convenait, et le bonhomme ne s'en fâchait pas.

Plus d'une fois ses meilleurs amis, le docteur Legros et le docteur Hennequin ; ses plus chers disciples, l'abbé Vaillant et l'abbé Ledoux, dans leurs moments d'épanchement et de gaieté, avaient supplié le savant docteur de leur expliquer d'où lui venaient cette profonde admiration, et en même temps cette profonde horreur pour le pont Neuf : il avait toujours éludé, non pas sans un certain frisson plein de terreur, suivi d'un petit coup d'œil plein de joie. Évidemment il avait peur de ce fantôme, et cependant il n'était pas fâché d'en entendre parler. Jugez de son obstination à se taire, puisqu'un jour il avait refusé de raconter son histoire au grand poète Santeuil et au cardinal de Retz, qui dinaient ce jour-là en Sorbonne, et qui avaient daigné s'as-

soir, après dîner, sur le banc du petit jardin cultivé par le docteur Petit-Pied-Pont-Neuf.

Un jour enfin, comme il touchait à sa soixante-quinzième année, et qu'il était sur son déclin, le vénérable et savant docteur se sentit pris au fond de l'âme... Par un scrupule? Oh non! mais par un doute assez léger de sa conscience et de sa modestie. Il se demanda à lui-même, en s'interrogeant avec le soin d'une confession générale, s'il pouvait sortir de ce monde en y laissant l'idée injuste que jamais, au grand jamais, il n'avait quitté les murs obscurs et sacrés de la Sorbonne?

Hélas! non, il ne méritait pas tant d'estime et de louange; il ne pouvait pas accepter la sincère et profonde admiration dont il se voyait l'objet depuis tant d'années. Et lui aussi, il avait entrevu jadis, comme Augustin son maître, un monde à part, un monde éblouissant, surnaturel, plein des passions, des misères et des tumultes de la vie humaine : un monde enchanté, perdu, bruyant, victorieux, déshonoré, le monde éclatant des poésies légères, des cheveu-légers et des femmes court-vêtues. Il avait vécu, le malheureux, dans ce tumulte épouvantable, au milieu de ces blasphèmes, de ces licences, de ces jurements, de ces chansons. Il avait respiré l'enivrante odeur de ces casseroles brûlantes, de ces parfums dangereux, de ces exhalaisons fétides. « Oh! pauvre moi! pensait-il, le docteur Petit-Pied s'est pourtant vu mêler à ces bacchanales, et depuis plus de soixante ans je me laisse adorer comme un saint homme! » Tel était le premier sujet de ses recueils.

En même temps, il se demandait s'il avait bien le droit de priver l'Église et le royaume, et la jeunesse attentive à ses leçons, des enseignements sérieux que pouvaient contenir les révélations qu'il avait à faire à ses disciples? Com-

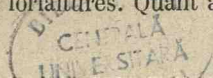
ment donc ! saint Augustin, son maître, avait écrit ses *Confessions*, qui étaient devenues comme un phare lumineux au milieu de l'Église militante et triomphante, et lui, le docteur Petit-Pied, par un faux respect humain et par une faiblesse indigne d'une âme chrétienne, il enfouirait sous le boisseau cette page humiliante de sa vie ? Amères et douloureuses réflexions, qui tourmentaient incessamment l'esprit de ce brave homme, et qui finirent par lui arracher les mystères enfouis dans le plus profond de son cœur.

C'était dans le dernier été de sa vie ; il était ferme encore, mais l'esprit était plus vaillant que le corps. Il avait la goutte, et la maladie, autant que l'âge, avait plié ce pauvre corps fatigué par tant de travaux, tant de veilles et de macérations. Le jour dont nous parlons, le ciel était sombre et pluvieux, l'orage grondait au dehors, l'éclair déchirait la nue, et le tonnerre au loin faisait entendre un bruit sinistre. On se faisait autour du malade, et lui-même gardait le silence, lorsque enfin il prit la parole, et d'une voix claire et nette il pria ces messieurs de l'entendre, en disant qu'il allait leur raconter les plus grands péchés qu'il eût commis, et le plus grand péril qu'il eût couru dans toute sa vie, et comment il avait été sauvé par la grâce de Dieu et le secours de M. le maréchal de Bassompierre.

Vous pensez si les hommes qui l'entouraient, les vieillards aussi bien que les jeunes gens, furent attentifs aux révélations du bon docteur.

Nous avons recueilli de notre mieux le récit du docteur Petit-Pied, nous avons même essayé de le refaire, et nous y avons mis tout le zèle et tout le respect dont nous sommes capable ; cependant nous avons grand'peur de n'avoir pas retrouvé la vérité et l'accent dont ce bonhomme accompagnait le détail de ses forfaitures. Quant au geste de cette

36673



main amaigrie et diaphane, au regard de ces yeux voilés par les premières ombres d'une mort innocente et pure, il nous serait impossible absolument de les reproduire, et nous ne le tenterons pas.

« Mes pères, mes frères et mes fils, disait le bon docteur, puisque vous voilà réunis autour de ma chaise curule, et témoins bienveillants de ma douce agonie, il faut que je vous raconte enfin les fredaines de votre doyen, afin que vous me les pardonniez, et surtout afin que vous en profitiez, lorsqu'à son tour le docteur Pont-Neuf aura traversé le pont Neuf.

J'allais avoir mes dix-sept ans, et j'en étais à ma troisième année de théologie, avec un grand espoir d'arriver aux honneurs de la science, lorsqu'un jour d'été, mais, là, un beau jour sans nuages et sans tonnerre, et peu semblable au jour d'aujourd'hui, par un de ces grands soleils dont toute la ville est réjouie, et dont les vifs rayons pénètrent au sein même de ses abîmes, je me sentis saisir d'une immense tentation de savoir enfin ce qu'il y avait au delà du collège du Plessis et de la Sorbonne. En vain je voulus résister au mauvais esprit qui était en moi, la grâce en ce moment m'avait abandonné, et rien ne pouvait plus me retenir. Déjà j'étais perdu, ou peu s'en faut, et je me donnais à moi-même toutes sortes de mauvais conseils. Étais-je donc fait pour végéter dans les cours et dans les corridors de la Sorbonne? A quoi bon ma jeunesse et mes dix-sept ans, s'il les faut user à expliquer la *Somme* de saint Thomas? Ainsi je me parlais à moi-même, et si violente était mon ardeur, que M<sup>gr</sup> le cardinal de Mazarin, dont j'étais le boursier, m'eût crié : « Halte-là! » je crois bien que j'aurais désobéi à M<sup>gr</sup> le cardinal.

Quand donc mon faible cerveau fut tout à fait envahi

par cette inévitable passion qui me poussait à quitter nos calmes hauteurs, à descendre au fond des précipices et à voir ce que je ne devais pas voir, je fermai mes cahiers, je remis mes livres à leur place, et dans mon habit des dimanches, en beaux souliers, en cheveux bouclés, mon feutre orné de son cordon de soie, et mes gants de filoselle à chaque main, je m'élancai dans cet univers qui m'était défendu.

Honteux et confus, Dieu sait comme je parvins à m'échapper dans ce tumulte; et déjà je me croyais sauvé et rentré dans les bons sentiers, lorsqu'au terre-plein du pont Neuf, soudain je rencontrai le théâtre en plein vent de Tabarin lui-même. Il venait d'entrer en scène et de commencer un de ses dialogues les plus facétieux, si l'on en peut juger par la profonde admiration qu'il inspirait à toutes sortes d'honnêtes gens, qui n'avaient pas assez de leurs deux oreilles pour l'entendre, et de leurs deux yeux pour le contempler tout à leur aise. Ah! mes frères, j'ai rencontré de bien grands hommes dans ma vie; oui, certes, j'ai vu passer le prince de Condé, j'ai entendu parler le père Bourdaloue et contemplé l'évêque de Meaux face à face. Eh! j'ai vu le roi allant à Notre-Dame entendre un glorieux *Te Deum*; mais puisque me voilà à l'heure de ma confession suprême, il faut bien que je vous confesse que pas un homme ici-bas ne m'a frappé d'un étonnement comparable à ce que j'éprouvai à l'aspect de Tabarin.

On m'avait tant dit, répété que c'était un autre Hippocrate, un nouveau Galien, un second Raymond Lulle, un second Paracelse, que tout d'abord je l'écoutai comme on écoute un docteur; mais que mon erreur était grande! Il était bien mieux qu'un savant homme: il était un poète, un comédien, Messieurs! Il répandait à pleines mains,

assaisonnée au plus gros sel, une joie abondante et prompte; jolie et joyeuse était la fête universelle de tous ces gens d'esprit et de goût dont la patrie était le pont Neuf : avocats, procureurs, jeunes clercs, rentiers, écoliers, bourgeois, laquais et chambrières, se pressaient autour de ce grand homme. Le médecin en oubliait ses malades, la femme en oubliait son mari, et l'on dit que les filous eux-mêmes oubliaient de tâter les poches de leurs voisins.

Tabarin était la comédie en personne : oui, Messieurs, la comédie telle qu'elle est apparue au révérend père Caffaro, qui s'est attiré les foudres de Bossuet pour avoir défendu l'innocence de la comédie et celle des comédiens.

Dans cette foule, à mon côté, il y avait un jeune homme en justaucorps noir, au front pensif, au regard plein de feu, qui se tenait dans une muette contemplation. Cet homme était à côté de son oncle, à telle enseigne que celui-ci dit à plusieurs reprises : « Ça, mon neveu Poquelin, que tardez-vous ? Nous sommes attendus sous les piliers. » Vous entendez, père Hennequin : *Poquelin ! le pilier des Halles !* J'ai donc frôlé Molière en personne ! Il venait là pour apprendre son art ; Tabarin était son maître, et lui faisait épeler sa devise en latin : *Bene bibere et lætari* (Bien boire et se réjouir) ; car il avait fait de la vie humaine un perpétuel *gaudeamus*. En vain je voudrais l'ôter de mes yeux, je le vois toujours, ce Tabarin. Il m'obsède, il me poursuit. A peine il était vêtu de deux aunes de serge à plis ramassés, et jetés en forme de chaperon sur son épaule droite : il portait un hoqueton de toile verte et jaune, retombant sur un large pantalon de même étoffe.

Son épée était une épée de bois ; son chapeau, un morceau de feutre qu'il pétrissait dans sa main puissante ; son théâtre se composait de quatre lambeaux de tapisserie,



et vogue la galère! Il était aimable, il était charmant; il avait le bon sens d'Aristote et la gaieté d'Aristophane, avec un peu de Plaute, un peu de Térence, un peu de tout. Et si vous saviez, si vous saviez qu'il amusait le roi Henri le Grand lui-même, et que le bon roi le regardait complaisamment du haut de son cheval! C'est un fait qu'ils s'entendaient l'un l'autre, et que la barbe grise ne dédaignait pas la queue rouge. Ah! Tabarin! mon mignon, que tu étais joli, ricaneur, gai et content! Quelles rencontres! quels dits et contredits! Il avait rapporté du pays de Gascogne, en Gascogne, tournois, joutes et cavalcades de bel esprit, et des quolibets, et des coq-à-l'âne, en veux-tu? en voilà! J'ai lu, plus tard, plusieurs comédies de Molière: son *Sganarelle* et son *Pourceaugnac*; il n'est pas plus gai que notre ami Tabarin, ce Molière; encore toute sa gaieté lui vient-elle de la comédie errante au beau milieu de la place publique et du pont Neuf. C'est le bon moment pour la bien voir; elle est sans gêne, et rien ne l'étonne; elle est parée d'une guenille, et tout ce qui lui vient à la tête, elle le dit. Fascination! fascination! Et voilà comme on se jette au fond des abîmes, *in infernis*.

Mais jugez du redoublement de mon admiration, lorsque je vis arriver, à côté de Tabarin son père, M<sup>lle</sup> Francisquine en cornette blanche, en corset rouge, en jupon court; elle portait des mules bruyantes et luisantes, qui semblaient vous parler et vous sourire. A son cou nu, elle avait un collier de corail brillant comme un soleil, une rose à son côté. Elle riait, elle chantait, elle jouait la farce de Francisquine; elle se moquait de tout le monde, et des médecins, et des avocats, et du connétable de Luynes, mort depuis longtemps, et des docteurs de Sorbonne, et de tous ceux qui fréquentent les tavernes, les jeux de paume, *tabernaz*

*et ludos!* Qu'elle était avenante et jolie! Elle était brillante, elle était riante, elle était un poëte, elle aussi; et comme on la regardait! comme on l'admirait! comme on ne pouvait pas s'en lasser! Surtout il y eut un moment où elle se mit à faire à son ami Tabarin des questions, de vraies questions de carême-prenant. Alors il s'éleva dans cette foule ahurie un tel rire, avec de tels éclats, qu'il fallut baisser la toile; et moi, je restais debout, cherchant à m'expliquer quelques-unes de ces questions. Pendant qu'autour de moi j'entendais de braves gens qui s'éloignaient à regret, causant entre eux des chefs-d'œuvre de ce grand homme :

« Les Aventures et Amours du capitaine Rodomont; — les Beautés d'Isabelle, et les Invention folastres de Tabarin, faictes depuis son départ de Paris, jusqu'à son retour. » Le même gaillard qui m'avait déjà chanté la chanson des Pendus, me retrouvait dans cette foule et m'interrogeant de nouveau il me demanda si vraiment je m'étais amusé. Comme je lui répondais avec l'admiration la plus vraie et la mieux sentie : « Ah! vraiment, me dit-il, Francisquine et Tabarin n'ont pas fait grand'chose aujourd'hui. Ils n'étaient pas dans leurs bons jours. N'avez-vous pas vu qu'elle avait un œil poché par lui, et qu'il avait le nez égratigné par elle? Il y a de la brouille entre elle et lui; ils sont bien plus gais que cela d'habitude, et vous les reverrez quand ils seront tout à leur joie. Alors enfin vous saurez ce qu'ils valent, et comme ils représentent un trésor inépuisable de bombance et de gaieté! » En même temps, voilà mon homme qui se mit à me déployer tout son trésor tabarinesque : « Jardin, recueil, trésor, abrégé des secrets, jeux, facéties, gausseries, passe-temps, composez, fabriquez et mis en lumière par Tabarin du Val Burlesque, à plaisirs et contentement; les Estreines universelles de

« Tabarin pour l'an qui vient toutes sortes d'estatz, sui-  
 « vant le temps qui court, envoyées par delà le soleil cou-  
 « chant. » — Il y avait aussi , « les Amours de Tabarin et  
 « d'Isabelle ; — la Querelle de Garguille ; — la Descente de  
 « Tabarin aux enfers ; — la Querelle entre le sieur Tabarin  
 « et Francisquine ; — les Fantaisies plaisantes et facétieuses  
 « du chapeau de Tabarin ; — les Procez, Plaintes et Infor-  
 « mations d'un moulin à vent de la porte Saint-Anthoine,  
 « contre le sieur Tabarin, touchant son habillement de toile  
 « neuve, intenté par-devant MM. les meusniers du faux-  
 « bourg Saint-Martin ; avec l'arrest desdits meusniers,  
 « prononcé en jaquette blanche ; » avec ce joli petit dis-  
 tique en guise de préface :

Riez devant que de lire,  
 Car il y a bien à rire.

Quoi encore ? « Les Arrêts admirables et authentiques du  
 « sieur Tabarin, prononcez en la place Dauphine, le qua-  
 « torzième jour de ce présent mois. Discours rempli des  
 « plus plaisantes joyeusetes qui puissent sortir de cette es-  
 « carcelle imaginative. » Et enfin, « L'Adieu de Tabarin au  
 « peuple de Paris, avec les regrets des bons morceaux et  
 « du bon vin, adressez aux artisans de la gueule et suppots  
 « de Bacchus. »

Quand il vit que je l'écoutais, bouche béante, et que je mordais à l'hameçon, mon traître, en baissant la voix :

« Ça, me dit-il, mon bachelier, venez un peu à l'écart,  
 que l'on cause avec vous. Tel que je vous vois, vous avez  
 l'air d'un savant homme, et vous ne devez pas être indiffé-  
 rent aux nouvelles de ce bas monde, et de ces gens qu'on  
 appelle en latin *scurriles*, *maledicos*, *blasphemantes*, qui  
 s'intitulent des clercs, les misérables, pour se moquer de

la cléricature, *in vituperium clericalis ordinis*; en voilà, des bohémiens, des surnuméraires, des jeteurs de sorts, des chercheurs d'aventures, plaies et bosses, qu'il faut connaître, et qui mangent leur pain dans le péché : *peccatis suis victum sibi sumpsit!* En a-t-on fait de ces histoires de bohémiens! Justement j'en ai sur moi des plus intéressantes, et que je vous veux bailler à vil prix, sachant à qui je m'adresse, et que vous ne voudriez pas trahir un malheureux porte-balle. »

En même temps, il tirait des profondeurs de son justaucorps toutes sortes de livrets si menus, que jamais je n'avais vu leurs pareils.

« Prenez, mon fils, me disait-il; prenez-moi ça. Si l'argent vous manque à cette heure, eh bien! vous me paierez un autre jour. »

Et en parlant ainsi... non pas sans avoir tourné la tête de droite et de gauche, en grand danger d'être surpris, il remettait entre mes mains un livret tout rempli de noms propres et de scandales, avec cette épigraphe, dont je me souviens comme si c'était d'hier :

Cet œuvre n'est pas long, on le voit en une heure;  
La plus courte folie est toujours la meilleure.

Mais comment vous raconter toutes ces indignités, qui m'auraient brûlé les mains si elles eussent été moins innocentes : « Épître chagrine au maréchal d'Albret ; — En-trevue du sultan Ibrahim, empereur des Turcs, et du roi d'Angleterre ; — l'Envoi de Mazarin au mont Gibet ; — Építaphe de Timoléon de Cossé, comte de Brissac ; — Complainte et exécution de plusieurs traîtres au roi et à l'État ; — le Prédicateur démasqué. » Et que vous dirai-je? enfin, des choses à vous tournebouler l'entendement.

J'étais là, feuilletant ; et ne comprenant pas comment on pouvait écrire, en langue vulgaire, un si grand nombre de facéties, lorsque soudain un grand bruit se fit entendre, et je vis devant moi un spectacle étrange et inconnu. Une demi-douzaine de soldats, précédés d'une musique, avançaient d'un pas solennel, suivis par un grand homme en épée, en casque, en plumet, qui ressemblait à s'y méprendre au capitaine Fracasse. Il était tout brodé des pieds à la tête ; son uniforme était blanc, avec des parements verts ; ses bottes étaient d'un rouge vif, et galonnées d'or. A ses côtés se tenaient deux estafiers, et chacun de ces estafiers portait au bout d'une perche un tas de jambons, de saucissons, de bouteilles et de pains blancs. Ils s'arrêtèrent les uns et les autres juste en face du banc que j'occupais ; aussitôt l'escogriffe en plumet, imposant silence à ses grands tambours :

« C'est à savoir, dit-il d'une voix éclatante, à tous les jeunes gens de la bonne ville et des faubourgs, qu'il me reste encore à offrir, avec la permission du roi notre sire, une demi-douzaine de beaux uniformes, de belles épées et de riches ceinturons à de jeunes seigneurs de bonne prestance et de bonne volonté, sachant boire le *totalis* ou le *partialis* ! Donc, profitez de l'occasion, jeunes gens qui m'écoutez ; on vous offre ici la gloire et la fortune, avec toutes les promesses de l'abondance et de l'amour, et le *floricos* et le *nausticos*. Levez la tête et flairez-moi ces pains de Gonesse, ces saucissons de Boulogne et ces vins d'Aï ; nous avons tout prévu, Messieurs, même la fourchette et la timbale en argent. Venez ! venez ! venez ! vous serez logés dans les palais des rois et vous épouserez des princesses. Venez ! vous serez des maréchaux de France un jour ou l'autre, et les dames, vous voyant passer à l'ombre de

l'étendard royal, se diront : « Oui-da, voici la fleur de la chevalerie. »

Ainsi parlait ce terrible homme, et, pendant qu'il parlait, les perches agitées faisaient entendre un cliquetis joyeux de verres, de bouteilles, de cornemuses, de hures de sanglier, de charrettes de vendanges, de singes, de paons, de moines, de mendiants, de cygnes, de hiboux, et mille autres engins attachés à la perche ! « Avancez ! avancez et choisissez ! criait l'Hercule au plumet. »

« Ou bien, reprenait-il, avez-vous besoin d'argent ? A la bonne heure ! enfants, voici ma bourse. » Et de sa main droite il agitait une bourse en filoselle ; à travers les mailles peu serrées on voyait danser les pièces d'or et d'argent, qui faisaient *tin, tin, tin*, d'une façon irrésistible. Aussi bien, toutes sortes de gens, poussés par l'éloquence et par la convoitise : « Engagez-moi, sergent ! » disaient-ils. Et le sergent disait à celui-ci : « Tu es trop vieux, mon drôle. » Il disait à celui-là : « Tu es trop mal bâti, compère. Arrière à la canaille : on ne veut ici que de gentils hommes. — Allez, tambours, allez musique ! » Et la musique et les tambours allaient leur train.

Vous pensez si j'étais ahuri à ce spectacle étrange, et si je me tenais sur mon banc, muet, immobile, éperdu. J'étais tout entier à ma contemplation, lorsque mon colporteur de petits livres fit un signe au sergent, et, sans mot dire, se leva du banc où il était assis à mes côtés. Aussitôt le sergent prit la place du traître, et, ses soldats l'entourant, il me tint isolé de la foule :

« Ah ! me dit-il, jeune homme imprudent, je vous prends donc à la maraude, et m'est avis que vous voilà dans de beaux draps ! »

Moi alors, rougissant des deux oreilles au blanc des yeux,

je lui répondis qu'il se méprenait sans doute, que je n'avais pas l'honneur de le connaître, et que je le priais de me laisser en repos.

Lui alors, plus je le regardais, et plus il se mettait à sourire, en me jetant un mauvais regard qui ne disait rien de bon.

« Je ne vous connais pas? me dit-il; qui vous a dit cela? Au contraire, je vous connais comme vous connaissez votre *Gloria Patri*. Vous êtes un coureur d'aventures, un chansonnier, un faiseur de quolibets, un ennemi du Roi, notre Sire. Comment donc! mais pas un de ces feuillets que vous cachez sous votre habit n'est innocent d'un meurtre, d'une calomnie ou d'un scandale, et vous nous la donnez belle avec ce joli : *Je ne vous connais pas.* »

En même temps, il tirait l'un après l'autre ces pamphlets scandaleux, et il les montrait à son tambour.

« Que dis-tu, lui disait-il, de ces manifestes, de ces satires, de ces ménippées, de ces injures contre M<sup>gr</sup> le cardinal et contre le roi lui-même? As-tu jamais vu un montjoie plus abominable d'injures, d'infamies, de trahisons? et n'es-tu pas de mon avis que si ce jeune homme n'est que pendu, il est né sous une étoile heureuse? Regarde un peu, Taupin, ce petit morceau intitulé *Agréable récit de ce qui s'est passé aux dernières barricades*, et dis-moi s'il n'y a pas de quoi aller tout droit en place de Grève? »

Or, à chaque question que le sergent faisait à son tambour, le tambour répondait par de grands *hélas!* suivis d'un *Ma foi oui, major!* Si bien que je finis par avoir peur, et par me trouver vraiment dans une situation difficile. En effet, j'étais chargé outre mesure d'un tas de misérables écrits qui m'accusaient hautement. J'étais seul contre ce sergent,

ces six hommes et ces quatre tambours ; je voyais la faute et l'abîme en même temps. O ciel ! me voilà perdu , me voilà pendu ! O ma chère Sorbonne ! ô mes vieux maîtres ! ô saint Augustin , mon patron ! que faire et que devenir ? Je pleurais , je me lamentais , je me désolais ; d'un œil pitoyable , je regardais le racoleur.

« Allons , dit-il , que je vous livre à M. le premier avocat général. »

Comme il disait ces mots terribles , je vis passer , assis sur sa mule , précédé de ses massiers et suivi de ses hoquetons , M. le premier avocat général Joly de Fleury , dont j'avais entendu vanter la sévérité jusque sur les bancs de la Sorbonne. On le disait impitoyable , et surtout aux calomniateurs , aux jureurs du nom de Dieu , aux blasphémateurs , aux pamphlétaires , aux chansonniers. Je le vois encore : il était en robe rouge , sa tête était couverte du mortier , son regard était farouche ; il avait une balafre au visage ; enfin , sa tête formidable était rendue plus formidable encore par sa perruque... il la portait toujours de travers.

« Voilà ce qui s'appelle un magistrat qui passe à propos ! s'écria le sergent. Levez-vous , mon jeune maître , que je vous livre à ses gardes , et ils vous feront tâter des prisons et des haricots du Petit-Châtelet. »

En ce moment , un frisson douloureux parcourut tout mon corps , mes yeux se troublèrent , il me fut impossible de me lever.

« Sergent , lui dis-je , ne me livrez pas à l'avocat général ; je ferai tout ce que vous voudrez.

— Bon , dit le sergent , c'est parler , ça ; nous rendrons ces papiers à celui qui vous les a confiés ; signez-moi l'engagement que voici , prenez notre uniforme , et vous passerez triomphalement devant le Grand-Châtelet , devant le



Petit-Châtelet ; vous traverserez la Grève au pas, comme un des nôtres, et vive le roi ! »

Je signai donc le papier qu'il me présentait ; désormais je lui appartenais, j'étais soldat dans le royal-cravate. « En avant, marche ! » Et je me mis à marcher à la suite des quatre tambours.

Hélas ! j'étais perdu, et je ne songeais même plus à ma misère, tant elle était profonde, lorsque soudain (ce n'était pas un rêve, ô bonheur ! ) Francisquine elle-même, cette belle et glorieuse Francisquine, fendait la foule, et culbutant deux fusiliers :

« Halte-là, sergent ! Je ne veux pas que vous emmeniez cet agneau à la boucherie ! Il n'a pas l'âge, il n'a pas seize ans ; il était là, tout à l'heure, au pied de mon théâtre, et je me disais, en le voyant qui me regardait de son regard d'enfant perdu : Voilà un pauvre enfant bien à plaindre ; il ne sait pas ce qu'il cherche en ce maudit pont Neuf ! Sans doute il va tomber en des mains mauvaises ; il ressemble à mon frère que des racoleurs ont enlevé. Encore une fois, sergent, vous ne l'emmenerez pas ! »

Et elle faisait mine, en effet, de m'arracher à mon illustre compagnie. Et qu'elle était belle en ce moment ! Elle avait le feu dans les yeux, le courage à la lèvre ; elle était vêtue à ravir, en robe tannée, en polonaise blanche, et du corail à ses oreilles, et toujours son collier de jasmin. Mais quoi ! elle était impuissante à me défendre contre une armée ; elle avait beau dire, elle avait beau faire et s'opposer de toutes ses forces, le sergent riait dans sa moustache, et les ravisseurs allaient leur train. Encore un pas, j'étais au bout du pont Neuf et Francisquine était dépassée... O Providence ! ô bonheur ! On entendit alors un bruit de trompettes et le pas superbe de plusieurs chevaux.

« Portez arme ! » dit le sergent. Et savez-vous ce qui venait à nous, en ce moment ? C'était un maréchal de France, un vrai maréchal de France, le premier et le dernier que j'aie vu en toute ma vie. Il montait fièrement une belle haquenée épirovan, qui avait aussi bonne mine que le maître qui la montait. Il tenait à la main son bâton fleurdelisé ; son épée était d'or, la housse de sa monture était d'écarlate armoriée. Il avait le plus beau visage qu'un homme de soixante ans puisse avoir ; ses cheveux étaient blancs, sa barbe était noire encore ; il portait le cordon bleu et la Toison d'Or. Ah ! mes amis, ces hommes de guerre, quand ils sont beaux, sont aussi beaux qu'un cardinal archevêque de Paris. Le voilà donc tel qu'il était, et passant devant nous, sans daigner nous saluer, lorsque Francisquine, inspirée à son aspect :

« Monseigneur le maréchal ! s'écria-t-elle, ah ! Monseigneur ! En même temps elle baisait son étrier.

— Qu'y a-t-il, mignonne ? reprit le maréchal avec un charmant sourire ; quel malheur vous arrive, et que vous a-t-on fait ? »

Puis, comme elle levait vers lui ses beaux yeux pleins de larmes, et ses belles mains tremblantes d'émotion :

« Par Vénus ! dit le maréchal, c'est toi, Francisquine ? En ce moment je me rendais à ton théâtre ; et pourquoi donc ta comédie a-t-elle fini de si bonne heure ?

— Écoutez-moi, Monseigneur, reprit Francisquine en se relevant, et ses deux mains appuyées sur les pistolets du maréchal, les gens que voici, ces indignes racoleurs, viennent de commettre auprès de mon théâtre une horrible action. Figurez-vous qu'ils ont enguirlandé ce jeune fils, ce benêt, cet idiot, et qu'il a signé un pacte avec eux. Regardez-moi ça, Monseigneur ! Ça n'a pas seize ans, c'est à peine échappé

de sa classe, et voilà que ça se fait soldat. Pensez donc à la douleur du père et à la douleur de la mère, aux confusions du maître, au chagrin de ses sœurs ! Ayez pitié de cet enfant, Monseigneur ! Venez en aide à cet enfant ! »

A ces mots de la dame éloquente (il me semble que j'entends encore cette voix d'un si beau timbre, aux accents généreux), le maréchal prit un air grave :

« Eh ! dit-il, que voulez-vous que j'y fasse, ma mie ? Il s'agit, après tout, du service du roi notre sire. On n'est pas maladroit comme votre protégé ! Que diable ! il s'est laissé prendre ; eh bien ! tant pis pour lui. Du reste, il n'est pas le premier clerc qui ait porté la giberne et le fusil. Laissez-le partir, il deviendra peut-être un héros.

— Un héros, Monseigneur, ce petit sacristain ! reprit la belle, avec un geste du plus profond mépris. Croyez-moi, il n'est bon qu'à dire des *Oremus*. Et puis enfin, il n'a pas l'âge, il n'a pas seize ans. Puis, se tournant vers moi : — N'est-ce pas, me dit-elle, que tu n'as pas seize ans ? »

Or justement j'avais eu seize ans à la Chandeleur dernière, et comme je ne savais pas mentir, j'allais me perdre... Un regard du maréchal me sauva. Lui aussi, il prit en pitié mon ignorance et ma jeunesse...

« Allons, finissons-en, dit-il. Il est évident que jamais ce M. Johannes ne sera maréchal de France. » En même temps il fit signe aux racleurs de s'approcher : « Au nom du roi, major, rendez-moi l'engagement de cet enfant ! » Puis, comme le susdit racleur hésitait et faisait une assez laide grimace, Monseigneur ouvrit sa grande gibecière de velours cramoisi, dont il tira six beaux écus. « Tenez, voilà pour boire à ma santé, et je vous donne au moins six fois la valeur de ce que je vous prends ! » A ces mots, mon racleur, en s'inclinant jusqu'à terre, fit disparaître dans les abîmes

de sa poche ces écus si mal gagnés. « *Omnia pro bursa et pecunia* : Tout pour la bourse et pour l'argent, » disait le maréchal en souriant.

A peine les racoleurs eurent disparu, moins semblables à d'honnêtes gens qu'à des hommes de proie, qui n'attendent pas que les choses soient perdues pour les trouver, le maréchal, fouillant de nouveau dans un coin de son aumônière, en tira quelques dragées, puis une jolie bague en brillants :

« Ma mie, et ma comédienne, dit-il à Francisquine, êtes-vous contente de votre obéissant serviteur? Cependant voilà pour vous. Croquez-moi ça, et portez-moi ça pour l'amour de moi. Je vous rends, par-dessus le marché, ce galochier du collège Montaigu, cet écolier des Quatre-Nations, ou, si vous aimez mieux, ce martinet de l'Université de Paris. Êtes-vous fêrue, en effet, de ce marmouset mal bâti?

— Ah! fi! Monseigneur, s'écria-t-elle, y pensez-vous? ce benêt, à moi! Emportez-le, je vous prie, achevez cette bonne œuvre. Il est perdu; si vous ne le ramenez pas dans son collège, il ne sortira pas d'ici sans être racolé. »

Et comme elle disait ces mots, et que je l'écoutais charmé de l'entendre, elle me prit soudain de ses deux mains vigoureuses, et elle me lança en croupe sur le cheval du maréchal. Ah! mes chers frères et mes chers fils, puisque aussi bien il faut que ma confession soit complète, eh bien! vous saurez tout. Ma joue a touché à cette joue, et mes cheveux ont frôlé un instant ces beaux cheveux tout remplis des essences odorantes. Pendant trente ans, rien qu'à me souvenir, j'ai ressenti je ne sais quel frisson abominable dans tout mon corps. Je brûlais, j'avais froid, je tremblais! Que de larmes! que de repentirs! que de mor-

tifications ! C'était ma plaie et ma honte ! Aux instants de ma prière la plus fervente, il me semblait que j'étais enlevé par Francisquine et que je l'embrassais.

« Ah ! ma mie, et que faites-vous ? » s'écriait le maréchal, moitié riant et moitié fâché, quand il me sentit en croupe avec lui. Mais la belle, agitant sa main, où brillait déjà ce beau diamant, et avec un beau rire emperlé : « Ça, disait-elle, Monseigneur, si vous voulez de la grammaire, en voici : si vous voulez de la rhétorique, en voilà ; et de la philosophie, on vous en donnera autant qu'en peut donner un docteur de Navarre. » Ainsi parlant, elle fit un beau salut et disparut dans la foule ; et le maréchal, poursuivant son chemin, sans s'inquiéter de la publique admiration, se mit à traverser le pont Neuf, pendant que les uns chantaient : *Il est mort, ce grand Morency*, et que les autres entonnaient à toute volée un amphigouri sur le menuet d'Exaudet. Voyez, mes frères, voyez cependant la malice et la cruauté du démon ! Ce menuet d'Exaudet, je n'ai jamais pu le chasser de ma mémoire. Encore aujourd'hui, tout vieux et tout mourant que je suis, ô honte ! ô malheur ! châtement sans pitié ! il n'y a pas de jour où je ne me le chante à moi-même !

En effet, d'une voix chevrotante et vraiment diabolique, l'abbé Petit-Pied chantonna son menuet :

. . . . . D'une marmite  
 On vit sortir Démocrîte,  
 Qui gagnait  
 Au piquet  
 Un cacique,  
 Et qui poussait des hélas !  
 Quand il rencontrait l'as  
 De pique.  
 Mais Achmet,  
 Qui buvait

La chopine,  
 Alla, sans qu'il y parût,  
 Fustiger Belzébut  
 A coups de discipline.  
 Agrippa  
 Laissa là  
 L'écumoire  
 Dont se servait Adrien  
 Pour donner à son chien  
 A boire.

O mes amis! reprit l'abbé Petit-Pied en voyant tous ces doctes visages en proie à la stupeur, il y avait certes de quoi frémir à entendre toutes ces choses au bruit des rebecs, des violons, des guitares, des flûtes et des tambours. Il y avait de quoi perdre la tête aux hennissements furieux de cette foule avinée. Et la senteur des cuisines en plein vent, et le juron des passants, et le quolibet des filles fardées, qui se moquaient de moi et qui harcelaient M. le maréchal! Lui, cependant, il faisait bonne contenance, il riait aux demoiselles, il jurait aux passants. C'était un homme à l'abri de toute crainte et de toute émotion, ferme et dru, pour aller par toute terre et dans tous les chemins.

Et lorsque enfin le pont Neuf eut été franchi d'un pas fier, le maréchal, se tournant vers moi, s'écria avec le prophète Ézéchiël : « Là gît Assur avec sa multitude. » Il savait tout, ce maréchal; il avait lu même Ézéchiël! Je ne sus que répondre, et je fermai les yeux quand son regard se posa sur les miens. Il comprit ma pensée, et, retournant sa tête du côté de son cheval :

« Où donc allons-nous, mon jeune ami? »

Et comme, encore cette fois, j'hésitais à lui répondre, il me dit ces gentilles paroles en bon latin :

« *Magister artium, a vero itinere te deviasti!*... Mon

bachelier, vous avez perdu le bon chemin... et vous ne pouvez pas le retrouver. »

Alors, d'une voix timide, et en langue vulgaire, je lui appris que j'étais un échappé de la Sorbonne.

Tenant son cheval au pas : « Et nous-mêmes, me dit-il, où en sommes-nous de nos études, monsieur le Renégat de Sorbonne?... A coup sûr, nous savons par cœur le *Calepin revu et corrigé*, le *Catholicum magnum et parvum*, le livre entier de la *Syntaxe*, et les *Églogues* de Baptiste Mantouan. que nous préférons, naturellement, aux *Églogues* de Virgile :

« Fauste, precor gelida<sup>1</sup>. »

En même temps, il me récitait les vingt premiers vers de l'*Églogue* ! Il me demanda aussi quand je disais ma messe de *Requiem*, ma messe de *Beata* et ma messe de Saint-Esprit ; si j'avais fait mon *école de décrets*, et si j'observais tous les conseils du livre de *la Bonne attitude à table et dans la maison* ?

Vous pensez bien que j'aurais voulu, pour tout au monde, éviter l'humiliation qui m'attendait à la porte de la Sorbonne. Mais M. le maréchal avait mis dans sa tête qu'il m'accompagnerait jusqu'au seuil de la maison. La maison entière était en l'air ; on m'avait cherché partout, on m'avait demandé à tous les échôs d'alentour ; et jugez de l'étonnement lorsqu'on me vit revenir en ce grand équipage :

« Ah ! le mauvais garçon !... Ah ! le petit babouin !... Le fouet !... Le pain sec !

1. Ceci est en effet le commencement de la première églogue de ce Virgile en langue vulgaire ; il n'était pas tout à fait le *Cygne* de Mantoue, et pourtant les pédants de ce temps-là le préféraient à Virgile, et tous leurs écoliers le savaient par cœur.

— Mes maîtres, dit le maréchal, ce jeune docteur est sous ma protection, ne l'oubliez pas. Il m'a promis d'être sage, et d'obéir désormais à Vos Révérences. Et, s'il vous plaît, pas de pain sec, mais au contraire une bonne saugrenée de pois. Je veux qu'il soit heureux aujourd'hui comme un coq au panier. »

Je restai immobile, et ne sachant comment le remercier.

« Mon fils, me dit-il, que dit le latin, en pareille circonstance ?

— Il dit, Monseigneur : « Honorez qui vous sauve, et promenez-vous avec les honnêtes gens : *Cum bonis ambulata.* »

Ce fut mon seul mot d'esprit de la journée ; il fit sourire le maréchal ; il me tendit la main droite que je portai à mes lèvres reconnaissantes, puis il partit soudain au grand trot de son cheval. »

Tel fut le récit animé et douloureux du vénérable docteur Petit-Pied. La Sorbonne entière en fut, sinon scandalisée, au moins consternée ; elle en fit des prières de quarante heures, pour remercier la Providence qui était venue en aide à ce saint homme, et qui l'avait arraché à de si grands périls.

Le savant docteur Petit-Pied vécut encore trois ans, après sa confession générale. Il mourut comme il avait vécu, pieusement et doucement, mais délivré de tout remords, et confiant dans la miséricorde divine. Il y eut un grand deuil en Sorbonne le jour de sa mort, et les jeunes docteurs, en s'abordant, se disaient tout bas :

« Hélas ! il a donc enfin passé le pont Neuf ? »



# FONTENELLE

ET MADAME LA MARQUISE DE LAMBERT

## I

Il ne faudrait pas, comme on le fait généralement, se figurer que le xviii<sup>e</sup> siècle appartient tout entier à M. le régent, à M<sup>me</sup> de Pompadour, à M<sup>me</sup> du Barry, au roi Louis XV, à une demi-douzaine de roués sans vergogne et sans vertu. Le xviii<sup>e</sup> siècle n'eût pas enfanté et mis au jour la grande révolution, s'il n'eût été composé que d'hommes vicieux et de femmes perdues. Le vice est stérile, et le libertinage ne produit que des monstres en morale.

Il appartenait à Fontenelle, à M<sup>me</sup> de Lambert, à Massillon, à Voltaire, à Duclos, à Montesquieu, à Diderot, au jeune Helvétius, à l'éloquent Jean-Jacques Rousseau lui-même, ce grand siècle, abondant en mille passions généreuses, le plus grand siècle de l'esprit humain. S'il a produit toutes sortes de petits livres téméraires, dont le titre aurait peine à passer sous les yeux délicats des plus honnêtes gens, il a produit mille pages charmantes, instructives, élégantes, d'un bon sens et d'un sel exquis. Il avait ses perversités et ses licences; qui le nie? Il avait aussi ses moralistes, ses philosophes, ses académies.

Il avait surtout, parmi ses gloires fugitives, charmantes, dont l'écho seul est resté... un écho éternel, ces réunions éloquentes de chaque soir, ces salons redoutés pour leurs

belles grâces et leur bel esprit, où la libre et saine parole, où l'ironie et la politesse accomplissaient, sans cesse et sans fin, leur tâche utile et nécessaire. En ces temps d'inquiétude en toute chose, un vrai salon représentait une chambre des députés composée des plus beaux esprits et des plus honnêtes gens du royaume de France.

Là se faisait l'opinion, *avec laquelle il faut compter nécessairement*, disait Fénelon, là se commençaient et s'achevaient toutes les grandes renommées, toutes les rumeurs frivoles; là venaient aboutir toutes les espérances de la Ville, et toutes les craintes de la Cour. C'était une force et c'était un charme irrésistibles. Au premier rang de ces salons formidables où la causerie effleure, ingénieuse et profonde, toute chose, où l'on causait admirablement des moins graves accidents de l'histoire contemporaine, et des plus grands intérêts de l'esprit humain, il faut placer, sans conteste, le salon de M<sup>me</sup> la marquise de Lambert.

Dans ce salon, présidé par un philosophe, où régnait une femme élégante et bel esprit, vivait un monde à part, tout rempli de politesses, de déférences, d'un goût et d'un tact exquis. La maison était fraîche en été, tiède en hiver, ouverte en tout temps, pleine de bien-être et de calme intime; on y venait de toutes les grandes villes de l'Europe, et celui-là n'était pas *du monde*, qui n'était pas admis chez M<sup>me</sup> la marquise de Lambert. Dans ce rendez-vous suprême de la causerie et du bel esprit, quiconque était reconnu par l'antiquité, et qui, mieux est, par la nouveauté de son nom, par la loyauté de sa fortune, ou par le courage d'une misère honorable et bien portée, arrivait à son heure, et trouvait la porte ouverte.

Entrez; soyez le bienvenu; pour peu que vous soyez homme de mérite et d'une valeur sincère, on vous

apprendra à bien employer le talent que Dieu vous a donné , à tirer de votre esprit naturel tout le parti qu'en doit tirer un galant homme. « Et méfiez-vous surtout de cette fausse modestie (ainsi parlait M<sup>me</sup> la marquise de Lambert à son fils) qui consiste à s'éloigner de la vie active. Il n'y a rien de plus malséant , mon cher enfant , et rien de plus honteux que ces misérables modesties d'un indolent qui n'est bon à rien. » C'était donc sur l'émulation , disons le mot , sur *l'ambition* de ses hôtes et de ses amis , que comptait M<sup>me</sup> la marquise de Lambert pour attirer à soi les âmes vaillantes , les esprits généreux , les poètes bien inspirés , les prosateurs qui savaient écrire , et les sages qui savaient plaire ! A ce compte , elle aimait le doux Fontenelle , et tout centenaire qu'il était , elle le voyait tous les jours.

Un soir , comme elle était dans ses humeurs noires , M<sup>me</sup> de Lambert disait à son ami Fontenelle , assis paisiblement dans une bergère , au coin du feu : « Vous voilà le doyen de l'Académie. — Hélas ! reprit Fontenelle ! il le faut bien ; mais qu'y faire ? On vint au monde en 1657 , nous voilà en l'an de grâce 1749. On a beau vivre éternellement à l'Académie , ils sont morts , et me voilà , comme vous dites , le dernier de mon temps. Il n'y a pas de quoi m'en faire de grands compliments , marquise ; et s'il vous plaît , vous changerez de discours. »

Il y eut ici une pause. Il aimait à se reposer , M. de Fontenelle , et surtout quand il n'avait rien à faire et rien à dire. Il était né le roi des beaux esprits , mais le roi des beaux esprits oisifs. Il s'intéressait à peu de chose , il aimait peu de gens ; les hommes que par hasard il avait aimés , étaient morts ; quant aux femmes , elles étaient pires que mortes , elles étaient vieilles , et comme il ne

leur tenait compte, en résumé, que de leur jeunesse et de leur beauté, il ne s'en inquiétait guère, leurs autres mérites échappant à ses yeux distraits. Encore, même les plus belles et les plus avenantes, il ne les regardait pas autant que ces dames auraient voulu être regardées.

Comme il savait par cœur M<sup>me</sup> la marquise de Lambert, il ne se mit pas en peine de lui répondre et de causer avec elle, plus que le comportait sa propre envie. Il s'était rendu chez son amie à l'heure accoutumée; il y tenait sa place habituelle; il n'était pas en train de rire et de causer, et naturellement il se taisait. « Qu'est-ce que ça te fait, que je m'ennuie (ainsi disait un Allemand à son camarade, au balcon du Théâtre-Français), si ça m'amuse de m'ennuyer? » Il s'est souvent *amusé* à s'ennuyer, M. de Fontenelle, et cet ennui pacifique, il le plaçait au premier rang de ses petits bonheurs. Il disait que *savoir s'ennuyer* était le commencement de la sagesse.

Et de même que toute sa vie, il avait eu honte des grandes passions, devenu vieux, il avait peur des grands transports. Il tenait en bride même les émotions pour lesquelles son âme était faite. Il aimait le monde et la solitude; il aimait à parler, il aimait fort à se taire; il n'a jamais parlé que pour son plaisir; sa gaieté n'a jamais dépassé les limites du sourire et du contentement; il haïssait la fatigue et la convulsion, autant que les autres humains haïssent et redoutent la douleur. C'était un philosophe, et mieux qu'un philosophe, il était un sage! Et sage, il n'était pas de ces vieillards moroses, que l'on voit sans cesse et sans fin, vantant le charme et la beauté du temps passé. Il acceptait sa propre vieillesse, il ne s'en vantait guère. Il disait que l'antiquité est un objet d'une espèce particulière: « L'éloignement le grandit. » Il disait: « — Ce qui fait souvent

que l'on est si prévenu contre son propre siècle, c'est que l'on a du chagrin de n'être plus jeune, et que les premières années profitent de l'infirmité des derniers jours. »

« Quand nous étions jeunes, disait-il encore, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritent; à présent, notre postérité nous estime un peu plus que nous ne méritons. Mais nous, et nos ancêtres, et notre postérité, tout cela nous est égal, et je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour qui le regarderait d'un certain œil, car c'est toujours la même chose. »

En toute autre occasion, M<sup>me</sup> de Lambert, qui connaissait l'humeur de Fontenelle, eût pris bien vite son parti de se taire et de ne plus l'interroger, en se disant que cela le fatiguait ou l'ennuyait de répondre; mais nous l'avons déjà dit, la marquise était dans ses jours de malaise : elle avait la migraine; elle était semblable à cette aimable femme que sa mère surprit un jour, languissante, attristée et mélancolique! Et comme sa mère lui demandait : « Qu'avez-vous, ma fille? » elle répondit avec un profond soupir : « Ah! ma mère, je me regrette! » Hélas! pour M<sup>me</sup> la marquise de Lambert, il était passé, hel et bien, le temps des légitimes regrets.

« Pour moi, dit la marquise en répondant au : *C'est toujours la même chose* de Fontenelle, il me semble, au contraire, que le mouvement est l'ordre habituel des hommes et des choses, que tout change et que tout s'agite ici-bas; que les siècles différents amènent leurs années différentes, aussi bien que les hommes; et lorsque je vous saluais le doyen de l'Académie, eh bien, c'était justement pour savoir si l'Académie était la même au temps du feu roi que de nos jours? — Elle était la même absolument, reprit Fontenelle; à telle enseigne, que l'habit est resté le

même, ce qui est une grande cause d'ennui, d'uniformité, veux-je dire. Ainsi ne vous troublez pas, et ne dérangez pas ma quiétude, à vous raconter des révolutions qui ne vous intéressent guère, et qui ne m'intéressent plus.

« L'Académie est éternelle, et c'est un bon motif pour qu'elle soit éternellement la même. On vient au monde un bel esprit comme on naît grand seigneur; encore est-il plus rare et plus glorieux d'être un grand seigneur qu'un bel esprit. Si vraiment l'esprit consiste dans une certaine organisation du cerveau, n'est-ce pas une chose, en effet, dont on ait tant raison d'être fier, un cerveau bien organisé? Est-il donc plus rare d'être un grand esprit que d'être le fils d'un roi? Certes le mérite est le même, ou, pour mieux dire, c'est le même hasard. Mais quelle manie et quelle rage, marquise, vous prend aujourd'hui de parler Académie, et de m'appeler son doyen?

— C'est qu'en effet, vous avez beau dire et vous retrancher derrière votre : *C'est toujours la même chose*, reprit la marquise, il ne se peut guère que, depuis tant et tant de longues années, vous n'ayez pas été le témoin de quelque énormité académique, à commencer par l'expulsion de Furetière, à finir par le refus de Lesage, ou par l'accident de Piron! Au fait, si vous avez par hasard une histoire académique à me conter, dites-la-moi, monsieur de Fontenelle, vous me ferez un très-grand plaisir. Nous sommes seuls, c'est vrai; mais si l'histoire est jolie, eh bien, nous vous permettrons de la redire une autre fois devant tout notre monde, en présence de M<sup>me</sup> Geoffrin, de M<sup>lle</sup> de L'Espinasse, de M<sup>me</sup> de Staal, de M. d'Alembert. Et que sait-on? vous la direz peut-être à Voltaire, à Diderot, à la comtesse d'Houdetot, à votre amoureuse, la belle éloquente, et la fière M<sup>me</sup> d'Argenton. Là! là! le voulez-vous

bien, mon philosophe? Une fois donc, ayez de l'esprit pour moi toute seule! En vérité, les hommes sont remplis d'avarice, et principalement ces prétendus sages qui, toute leur vie, ont tenu bon contre le temps et ses passions.

— Mon Dieu! reprit Fontenelle, si vous y tenez beaucoup, je sais bien une histoire... académique... ou plutôt il me semble aujourd'hui que je la savais hier... N'y pensons plus.»

Fontenelle, à ces mots presque imprudents, si l'on peut se servir du mot *imprudent*, à propos de Fontenelle, comprit que la marquise faisait la moue, et qu'elle était décidée à ne plus rien lui demander; alors comme il haïssait la bouderie, il reprit en ces termes :

« C'est vrai, marquise, et ne boudez pas, je me rappelle, à propos de l'Académie, une plaisanterie du feu roi Louis le Quatorzième, et... Mais savez-vous, marquise, que les rois n'ont pas le droit de plaisanter leurs sujets?

— Et savez-vous, monsieur le doyen, que les sujets ont grand tort, quand ils plaisantent avec la majesté royale? Il y a même une histoire, et je vous la conterai tantôt, quand vous m'aurez dit comment le feu roi plaisantait.

— Au nom du ciel, marquise, reprit Fontenelle, ayez la bonne grâce et le bon goût de me dire votre histoire, avant que je dise la mienne, à mon tour. Ordinairement le sujet amuse le maître, et je ne veux pas, tout seuls que nous sommes, que votre conte aille à la dérive sur mon histoire. Ainsi, parlez la première, et quand vous aurez parlé, je parlerai.

— Vous savez, reprit la marquise, que le roi Antigonus était borgne?

— Oui, je le sais; Antigons était borgne, comme M<sup>me</sup> Geoffrin est aveugle. La petite vérole l'éborgna; le bel esprit l'aveugla. Mais Antigonus avait certes plus de bon sens que M<sup>me</sup> Geoffrin.

— Ainsi, le roi Antigonus, n'ayant qu'un œil, eut à se plaindre du philosophe Parménisque, un Fontenelle de Chio. « Je ne lui pardonnerai, dit le roi, que lorsqu'il se sera montré à mes yeux. — *A ses yeux!* reprit Parménisque, *ô Jupiter, je suis perdu!* » Voilà mon petit conte, ami, qu'en dites-vous?

— Je dis, reprit Fontenelle, que ce Parménisque était un sage imprudent, téméraire, mal élevé, qui disait tout ce qui lui venait à la bouche, et que je n'admets pas la comparaison entre moi et cet homme-là. Ce M. Parménisque aurait dû savoir que la prudence est le véritable commencement de la vertu. Cependant, puisque vous vous acquittez si vite et si bien de votre histoire, eh bien! marquise, écoutez celle-ci :

« Vous avez connu peut-être, en l'an 1694, M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon, un des aumôniers du roi; ce célèbre M. l'évêque de Noyon qui faisait, en ce temps-là, le bonheur de M<sup>me</sup> de Chenriteau et les délices de la cour? C'était vraiment un bonhomme épais, lourd, important, toujours sur le qui-vive, et sur la garde meurtrière de sa grandeur. Il fut membre de l'Académie, et cordon bleu, pardessus le marché. Mais, marquise, à coup sûr vous l'avez vu, vous le voyez d'ici!

— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas née? reprit la marquise avec une petite moue, en retard d'une vingtaine d'années. Vous me parlez toujours comme si j'étais née au mois de février 1657.

— C'est qu'il me semble aussi que je vous ai toujours



aimée et connue ! Enfin donc , il est bien avéré que vous n'avez jamais connu feu M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon ; mais je vous le donne , moi qui l'ai beaucoup vu et beaucoup connu , comme un homme insupportable. Il était né un très-grand seigneur , cependant pas tout à fait autant qu'il le croyait. Il était un Clermont-Tonnerre , et c'était tout ! Mais vous , qui êtes un disciple de M. d'Hozier , marquise , vous savez cela mieux que moi.

— Vous avez raison , mon ami , reprit la marquise en se rengorgeant , car elle était philosophe en tout , hormis sur les droits sacrés de la généalogie et du blason. Cette famille de Clermont-Tonnerre est une famille ducale , et qui tient aux plus grandes maisons du royaume ; il était donc juste et naturel que M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon se glorifiât de l'antiquité de son nom.

— Je le veux bien , puisque vous le voulez ainsi , marquise ; et cependant , Dieu sait si le digne évêque était chargé et surchargé d'insignes , de cordons , d'emblèmes , de blasons ! Son palais était rempli , du plancher au plafond , des armes et des décorations de sa famille ; il les avait fait incruster , graver , colorier sur les murailles , hors des murailles , même à la porte de la cuisine et sur le fronton du bûcher. Ce n'étaient , de toutes parts , que tiaras , armures , ornements , saint-esprit , cordons , manteaux de comte et pair , chapeaux d'évêque , et crosses d'abbés commendataires ! Il avait suspendu au bel endroit de sa galerie , au milieu d'un incroyable entassement de portraits décorés , armés , fleurdelisés , un immense arbre , que dis-je ? une forêt généalogique où chacun pouvait voir comment *des empereurs d'Orient* et *des empereurs d'Occident* , tout ensemble , cette illustration était sortie. Enfin , rien n'égalait l'orgueil et la vanité du digne évêque.

Un jour, qu'il disait la messe à la chapelle de Versailles, en l'absence du roi, comme les courtisans causaient entre eux : « En vérité, messieurs, s'écria M<sup>sr</sup> de Noyon, ce serait un laquais qui dirait la messe, vous n'auriez pas un plus mauvais maintien <sup>1</sup>. »

— Bon ! voilà une parole qui fera son chemin dans le monde, s'écria M<sup>me</sup> de Lambert.

— Si le mot vous plaît, reprit Fontenelle, gardez-le pour vous, marquise ; il ne me convient pas de m'en faire l'éditeur ; celui-là est bien fou qui trouble sa vie, ou seulement se fait un ennemi, pour le plaisir de dire un bon mot. Gardez-moi donc le secret, sinon, bonsoir la compagnie ! Hélas ! tout ce que nous disons, et tout ce que nous écoutons dans ce salon, plein d'échos indiscrets, est parfaitement contraire aux lois naturelles ; l'intention de la nature (êtes-vous de mon avis ?) n'était pas, certes, que l'on pensât avec tant de raffinement, et que l'on trouvât tant de bons mots. Elle vend ces drogues-là bien cher, la nature ; elle a mis les hommes au monde, uniquement pour y vivre ; or, vivre ici-bas, c'est ne pas savoir ce que l'on fait, et ce que l'on dit. Ainsi vous me garderez le secret, sinon par amitié, du moins par vanité. Il est toujours

1. M. l'abbé de Coulanges avait fait une jolie épigramme du mot de M. Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon :

Un jour de fête, un prélat d'importance  
 Mais un prélat, de sa haute naissance  
 Fort entêté, pour faire honneur au saint,  
 Disait la messe, et, tel qu'on le dépeint,  
 Voulait du peuple et respect et silence ;  
 Lors, dans l'église, entendant quelque bruit  
 Qui lui parut profaner sa noblesse,  
 Fort brusquement il se retourne, et dit :  
 « Feriez-vous pis, peuple vil et maudit,  
 Quand un laquais dirait ici la messe ? »

amusant de se parer d'un bon mot qui ne vous coûte rien, et dont un autre eût pu se faire honneur. »

« A bon entendeur salut ! » est un proverbe, et l'on eût dit que la marquise intelligente avait été faite pour ce proverbe-là. Elle était (pardonnez-moi cette ambitieuse expression) semblable à la république romaine, au temps de Jules César, qui se plaignait souvent d'avoir un maître, et qui ne pouvait pas s'en passer. Sans nul doute elle trouvait haïssables certaines vérités à brûle-pourpoint, et pourtant elle finissait par les accepter volontiers, parce qu'elles avaient passé par la bouche de Fontenelle. En fin de compte, elle y gagnait un grand effet à produire, et son effet produit, elle était sûre que Fontenelle, en galant homme qu'il était, ne dénoncerait pas son plagiat.

Lui cependant, les mains étendues à la flamme claire du bois de charme, il reprit son récit commencé :

« Tel qu'il était, M<sup>gr</sup> de Noyon avait fini par amuser le roi, qui lui permettait toutes sortes de privautés. Même on eût dit que Sa Majesté se plaisait à tarabuster l'entendement de ce pauvre homme, tant elle le comblait de ses faveurs les plus inattendues. Tantôt Sa Majesté lui donnait une abbaye, et tantôt une charge nouvelle. Elle le fit, un jour, conseiller d'État d'Église, en même temps que l'archevêque de Reims ; un autre jour, elle le fit commandeur du Saint-Esprit ; et comme enfin le roi ne savait plus guère par quels moyens il enflerait la vanité de M<sup>gr</sup> l'évêque, à la mort de Barbier d'Aucourt, qui était membre de l'Académie française, Sa Majesté, en verve d'ironie et de bonté, disait à Dangeau, mais là, très-sérieusement, ces propres paroles : « Je m'étonne, Dangeau, que l'Académie ait oublié jusqu'à présent l'évêque de Noyon. »

Disant ces mots, le roi rentra, sans sourire à Dangeau, dans l'appartement de M<sup>me</sup> de Maintenon.

LA MARQUISE DE LAMBERT, *ouvrant de grands yeux*. La mauvaise nuit que la marquise de Dangeau a dû passer, après ces foudroyantes paroles ! J'en ai le frisson rien que d'y penser !

FONTENELLE. « Entendre, c'est obéir » est une parole orientale, que nous devons à feu M. Galland ; certes Dangeau en pensa faire une maladie... Et pourtant, quel danger l'Académie a couru, un mois plus tard !

LA MARQUISE DE LAMBERT. Un danger ? Il y avait donc à la cour de Versailles deux évêques de Noyon ?

FONTENELLE. Il y avait encore à l'Académie un nommé Jean de La Fontaine, un grand poète, un poète ingénu, charmant. Les enfants, les honnêtes gens savent par cœur les fables de La Fontaine ; il y a même d'honnêtes femmes qui ont lu ses contes, attirées par l'élégance et le style enchanteur de ces fictions, empruntées à Boccace et à la reine de Navarre. Enfin ce brave et ce bon La Fontaine, dont les bêtes avaient tant d'esprit, et qui lui-même *était plus bête que méchant*, disait sa garde-malade, il est mort, six semaines après Barbier d'Aucourt, et voilà comme l'Académie eut en moins le crève-cœur de n'être pas forcée à remplacer son meilleur poète et son plus grand écrivain par M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon !

LA MARQUISE DE LAMBERT. On a souvent parlé de la pierre philosophale qui change en or les métaux moins précieux ; voilà un secret que vous n'avez pas encore trouvé, messieurs les Quarante, ni vous, ni le cardinal votre fondateur, ni le roi votre auguste protecteur.

FONTENELLE. Ce grand œuvre, même en supposant qu'il fût accompli, ne serait rien, comparé à l'évêque de Noyon,

transformé en Jean de La Fontaine. Il est bon cependant de chercher la pierre philosophale ; on a trouvé, m'a-t-on dit, en la cherchant, bien des merveilles que l'on ne cherchait pas.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Je pense à ce pauvre Dangeau, forcé de présenter l'évêque de Noyon ! Il me semble que je vois La Harpe entamant la louange du terrible poète Gilbert, ou d'Alembert portant les lettres de M<sup>lle</sup> de L'Espinasse, au chevalier de Mora.

FONTENELLE. Enfin, le roi avait parlé, et le lendemain de cette mémorable parole, il n'y avait qu'une voix pour M<sup>gr</sup> de Noyon dans toute l'Académie. En toute science, il existe un point où il faut absolument que l'on s'arrête, marquise. Ainsi la cinquantaine est un arrêt pour les belles ; la quadrature du cercle est l'obstacle des géomètres ; l'astronomie a ses longitudes ; la mécanique a le mouvement perpétuel ; en amour, l'obstacle a nom inconstance ; en amitié la chimère est : *perfection* ! Il ne faut donc pas s'étonner si l'Académie a pour obstacle à ses libertés, à ses préférences, la volonté de son maître et seigneur. Elle sort de ses royales entrailles ; elle en fait partie. Il y a bien à l'imprimerie royale certains types grecs appelés : *le grec du roi*, et cependant, grâce à Dieu ! le roi ne sait pas le grec.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Ah ! *pour l'amour du grec...* continuez votre histoire, elle a toutes les qualités que demande une histoire dans la bouche d'un homme d'esprit, c'est-à-dire qu'elle n'est pas positive au point de ne pas permettre une seule distraction à celui qui la raconte. Essayez de rire et de plaisanter, ou de vous reposer un seul instant, quand vous parlez de Cartouche ou de Mandrin, soudain vous entendez une immense clameur de haro ! Ces

coquins-là veulent être racontés tout d'une pièce ; aussitôt pris, aussitôt pendus. Mais quoi ? de digression en digression nous en étions au marquis de Dangeau.

FONTENELLE. Dangeau s'en vint donc à l'Académie, halestant et terrifié de la grande nouvelle et du célèbre académicien qu'il portait dans un pli de son manteau. « Au nom du roi ! » disait-il. A son geste, à son cri, à sa fièvre, on l'eût pris pour un des recors de M. le surintendant, lorsque ce digne recors escortait des gazetiers à la Bastille. Au nom du roi ! L'Académie a répondu qu'elle était trop heureuse d'obéir à Sa Majesté, et avant qu'on ait eu le temps de crier gare ! voilà M. l'évêque de Noyon que l'on bombarde au fauteuil. La chose faite, et de façon à n'y pas revenir, voilà notre Dangeau qui s'en va, pour raconter au roi qu'il est obéi, et que M. l'évêque de Noyon aura bientôt pris son rang parmi les immortels. Vous avez connu... non, marquise, et pardon encore une fois, vous n'avez pas connu Dangeau ! Il était né à genoux, et depuis sa naissance il avait conservé cette attitude heureuse. Ainsi il a fait, à deux genoux, ce grand chemin qui a tant surpris la race bipède des hommes. Il n'eut jamais d'autre passion que l'obéissance, et pas d'autre bonheur que la servitude. Il lisait dans l'œil et sur le front de son maître, comme vous liriez vous-même *Jacques le Fataliste*, ou *le Sopha*. En un mot, rien de plus servile et de mieux élevé que ce Dangeau. Il descendait en ligne courbe, par les hommes et par les femmes, de ce fameux esclave tyrien qui, pour mieux voir se lever le soleil, se tourna vers l'occident, pendant que les aspirants au trône de Tyr avaient les yeux fixés sur la partie orientale du ciel. Le premier, cet esclave ingénieux, salua le soleil naissant, et (telle était la convention universelle) le soleil lui donnait l'empire... Eh bien, cet esclave habile, il donna

l'empire à son maître, en déclarant que son maître lui avait indiqué cette façon d'attendre, à reculons, l'aube naissante. Ainsi eût fait Dangeau. On lui eût donné le trône de France, il en fût descendu, superbe et content de lui-même, pour y faire monter son maître, afin de l'adorer. Si donc Louis XIV fut le dernier roi de France, on peut dire que Dangeau fut le dernier courtisan. Tirez l'échelle après celui-là, après celui-ci... Pour ma part, je ne regrette pas l'esclave, mais je regrette le roi.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Et moi, je regrette aussi le courtisan. C'est un rare chef-d'œuvre un courtisan accompli. La race en est perdue, et la couronne, isolée au milieu de ces ambitions avides, ne voit plus que des sollicitateurs et des mendiants.

FONTENELLE. Que voulez-vous? il faut bien en prendre son parti. C'est un grand art qui est mort, et que la France ne retrouvera plus; nous avons un roi qui n'écoute rien, pas même la flatterie ingénieuse; on lui donnerait M. le comte de Grammont, il n'en saurait que faire. Il s'ennuie, et tout l'ennuie. Il s'est même ennuyé du marquis de Choiseul. « Saute, marquis! » En un mot, le marquis a sauté. Tenez, marquise, je suis fatigué; j'ai assez parlé, ce me semble, et nous reprendrons, s'il vous plaît, un autre jour l'histoire de M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Non, non, je vous tiens, et vous n'en serez pas quitte à si bon marché. Il n'en sera pas de cette histoire-là comme du dialogue de Barbe Plemberge avec Lucrèce. Vous l'avez commencée il y a vingt ans, et nous en sommes encore à savoir ce qu'est devenu l'enfant que l'empereur Charles V avait prié Barbe Plemberge de mettre au jour. Ainsi (pour vous ramener à votre récit), vous dites donc que le soir même, à son jeu, Dangeau

vint dire au roi, que l'évêque de Noyon était membre de l'Académie ?

FONTENELLE. Oui ; et Dangeau n'était pas seul ; l'Académie avait voulu que l'abbé de Caumartin, son directeur, s'adjoignît à Dangeau, afin de porter au roi son obéissance et ses profonds respects.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Ces Caumartin... c'était déjà quelque chose en ce temps-là ?

FONTENELLE. C'était beaucoup. Ça avait touché aux gens du roi en 1552 ; ça tenait à la robe, à la finance, aux intendances, au ministère, au conseil d'État, aux ambassades, à tout, excepté à la noblesse. Vous eussiez rencontré Caumartin à l'OEil-de-Bœuf, vous eussiez dit que ça appartenait à la cour. Les Caumartin savaient tout : l'histoire et l'anecdote ; ils savaient toutes les généalogies, excepté la leur. Ils portaient la tête haute, et d'un air si glorieux, que vous eussiez dit un tas de dues et pairs. On appelait, de mon temps, en bon français, le frère de Caumartin : *le Villeroiy de la finance*. En effet, il cachait sous sa robe autant d'orgueil que M<sup>gr</sup> le maréchal de Villeroiy en montrait des deux côtés de son baudrier. Que vous dirai-je ? Il est le premier homme de robe qui ait hasardé le velours et la soie... et ce déguisement lui a tout à fait réussi <sup>1</sup>.

1. Le père de M. l'abbé de Caumartin dont parle ici Fontenelle avait eu sa grande part des affaires de l'État sous le roi Henri IV et sous le roi Louis XIII, qui le fit garde des sceaux en 1622. De ce garde des sceaux descendait Louis Urbin, le frère de Caumartin, fils de Louis François, qui avait tenu un des grands emplois dans la comédie politique appelée *la Fronde*, et ce fut dans la maison même de Louis Urbin de Caumartin, intendant des finances, maître des requêtes et conseiller d'État, que le jeune Arouet, bien inspiré par l'enthousiasme de cet homme illustre pour Henri IV et pour Sully, entreprit son poème de *la Ligue*, que Voltaire appela plus tard *la Henriade*. En ces éloquents souvenirs de M. de Caumartin, vivaient encore et resplendissaient les



On s'en est moqué ; mais, pardieu ! je trouve qu'il avait grandement raison. C'est si beau la soie et le velours, et c'est si doux à porter, le velours et la soie, en ajoutant un brin de ouate entre la soie et le velours !

Quant à l'autre Caumartin, celui de l'Académie, il n'était pas le moins glorieux de la famille. Il avait huit ans à peine, qu'en sa qualité d'abbé de Buzay, qui est une grosse abbaye en Bretagne, il prononçait déjà de si beaux discours aux états de Bretagne, que toute la province en était charmée. Au reste, en sa qualité d'enfant précoce, il avait de qui tenir ; M<sup>gr</sup> le cardinal de Retz était son parrain, et il avait été élevé, pour ainsi dire, sur les genoux de ce grand homme, le plus factieux des hommes intelligents. Ajoutez qu'il avait connu, dans sa grâce et dans sa beauté suprême, ce miracle des belles éloquentes, M<sup>me</sup> la marquise de Sévigné. C'était un vif esprit qui entendait la raillerie, aussi

grands hommes du temps de Louis XIV ; il aimait le grand siècle autant que Fontenelle, mais il l'aimait d'une autre façon, c'est-à-dire en toute soumission, en tout respect. Où Fontenelle plaisantait, M. de Caumartin s'inclinait. Comme il parlait aussi bien de Louis XIV que de Henri IV, en présence de ce fils du notaire Arouet, qui allait dominer le monde par son audace, et le charmer par son esprit, on peut dire que *le siècle de Louis XIV* aussi bien que *la Henriade* sont sortis, tout ornés de grâce et d'élégance, de cet ancien château d'Anet, que François Ier avait bâti, non loin du royal Fontainebleau, pour la belle duchesse d'Étampes. On a conservé des vers de sa jeunesse, que Voltaire adressait à M. de Caumartin, le grand-père de notre abbé de Caumartin :

Caumartin porte en son cerveau  
De son temps l'histoire vivante ;  
Son discours est toujours nouveau  
A mon oreille qu'il enchante,  
Car dans sa tête sont écrits  
Et tous les faits et tous les dits  
Des grands hommes, des beaux esprits ;  
Mille charmantes bagatelles,  
Des chansons vieilles et nouvelles,  
Et les annales immortelles  
Des ridicules de Paris.

bien, Dieu me pardonne, que M. Voltaire. Il venait d'entrer à l'Académie; il avait à peine vingt-six ans; il était tout rempli de la fumée et des bonheurs de sa fortune naissante : il était l'esprit même, et par-dessus tout il était poussé d'un grand désir de plaire et de s'élever; enfin c'était la seconde fois qu'il approchait du roi son maître. Il allait donc, à pas comptés, dans ce Versailles, si nouveau pour lui, et, les yeux baissés, il voyait toute chose, en homme ambitieux, habile, intelligent. Dangeau cependant le menait en laisse, et semblait triompher de cet innocent, un innocent qui avait vu en détail tout le secret du cardinal de Retz!

Bon! Dangeau présente au roi l'abbé de Caumartin, et l'abbé de Caumartin fait son humble compliment d'une voix claire, avec brièveté et simplicité, disant que les moindres désirs de Sa Majesté étaient des ordres pour l'Académie. On eût dit même qu'il appuyait légèrement sur ces mots : les *moindres désirs* du roi.

Le roi, cependant, qui avait oublié son discours de la veille, sembla fort étonné de cette nouveauté inattendue : M. de Noyon membre de l'Académie ! Il y eut même sur le visage de Sa Majesté comme un soupçon de honte et de rougeur d'avoir abusé, en riant, de tant d'autorité qu'il avait sur ces quarante esprits choisis parmi l'élite et dans l'écarlate des beaux esprits. Cependant la chose était faite, et comme un roi ne se dédit jamais :

« L'Académie a fait un très-bon choix, dit le roi d'un air délibéré, et j'espère qu'elle comprendra la valeur du don que je lui fais. Elle gagne, en prenant M. de Noyon, un académicien rare, et je ne suis pas fâché qu'il soit reçu par M. de Caumartin. » Le roi, en parlant ainsi, semblait sourire, et guigner de l'œil « (c'est un mot de votre ami Piron, marquise!) le jeune académicien. »

Le roi fit plus ; en congédiant l'abbé de Caumartin, il lui dit d'un visage animé, et de sa voix contente : « J'ai certainement quelque mérite, monsieur l'abbé, en vous donnant M. de Noyon, car le jour de sa réception à l'Académie, il est sûr et certain que Versailles sera désert, et je serai moi-même bien abandonné. » A ces mots le roi se prit encore à sourire, et les courtisans de rire aussi. Certes, M. de Noyon pouvait dire comme feu Sganarelle, en parlant de son mariage : « Mon mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde. »

En ce temps-là, marquise, on était jeune ; on l'était même à l'Académie, et la jeunesse et l'inexpérience, et le désir de plaire au maître, et le diable aussi le poussant, voilà mon abbé de Caumartin qui revient en son logis rêvant à l'étonnement du roi, quand on lui annonce la nomination de M. l'évêque de Noyon, rêvant ensuite à son sourire, à sa rougeur, à la gaieté de la cour, à ce prélat qui semblait tout gonflé de son importance. En même temps notre académicien cherchait le sens de ce langage à double sens, et parfaitement inattendu en un lieu pareil, où la volonté du maître absolu n'était jamais assez claire, authentique et manifeste. Où donc, cette fois, se cachait la volonté royale ? Qu'est-ce à dire ? et comment faire, si l'on veut montrer au roi qu'il a été compris ? Tels étaient les inquiétudes et les doutes de l'abbé de Caumartin. « Ça, monsieur le directeur de l'Académie (se disait-il), vous seriez un maladroit, que dis-je ? un idiot, de perdre une si belle occasion de montrer au roi que vous êtes un homme de quelque esprit. »

Ainsi pensant et roulant mille projets dans sa tête fumante, il arrangeait son thème académique. A ce propos, permettez-moi de vous donner un très-bon conseil, marquise ! Il faut bien prendre garde à ces premiers mouvements de

l'esprit humain ; ils ne sont pas toujours les meilleurs... bien souvent ils on fait un grand chemin, avant que la raison en soit avertie, et quand même la raison est avertie, est-ce qu'on l'écoute, est-ce qu'elle a jamais rien réparé, la raison ? Toujours est-il que si la raison fut avertie, elle arriva trop tard pour l'abbé de Caumartin, et que l'avertissement fut perdu. En vérité, je ne m'étonne guère si l'on voit tant d'honnêtes gens, qui ne s'en portent pas plus mal, ne pas se fier à la raison.

Mais le moins raisonnable en tout ceci ce fut le nouvel académicien, M<sup>sr</sup> l'évêque et comte de Noyon. Il ne se tenait pas de joie et d'orgueil ; il disait, ce qui était vrai, qu'il était académicien, par la grâce du roi (par la grâce de Dieu, répondait Caumartin). Qu'il comprenait fort bien que Sa Majesté eût voulu relever par cette adoption l'honneur et l'orgueil de cet illustre corps, et qu'en jetant les yeux sur un Clermont-Tonnerre, il avait activement manifesté son penchant royal pour cette illustre famille. Enfin, peu s'en fallait qu'il ne félicitât l'Académie en corps, du nouvel ornement qu'elle venait de conquérir.

Cependant, quand il eut bien exhalé ses premières fumées, M<sup>sr</sup> le duc évêque et comte de Noyon songea au grand jour de la consécration académique, et il se mit à écrire lui-même son discours de réception. Ah ! marquise, il y a tantôt soixante et dix ans que j'entends des discours de réception, pas un n'approche de celui-là <sup>1</sup>.

LA MARQUISE. De grâce, monsieur, n'allez pas si vite ; et qui vous presse ? On est seule, il est vrai, mais on vous

1. Discours prononcé dans l'Académie françoise, le lundi treizième décembre M.DC.XCIV, par Mgr l'évêque comte de Noyon, pair de France, conseiller ordinaire du roy en son conseil d'Etat, reçu en la place de feu M. d'Aucour.

écoute, autant que si l'on était dix à vous entendre. Quoi! vous voilà déjà au discours de réception, et vous ne nous dites pas un mot de l'assemblée : si elle était nombreuse, si elle était suffisamment garnie de ducs et pairs, si vraiment ce jour-là Versailles fut désert, et si, pour la première fois, le roi se vit seul, tout un jour?

FONTENELLE. Eh là! là! marquise! à votre tour, si vous allez si vite, à quoi bon conter lentement? On dirait, à vous entendre, que je n'ai jamais fait de tragédie ou d'opéra; que je n'ai pas fait siffler *Aspar*, et qu'un autre que moi a fait jouer *la Comète, Thétis et Pélée, Endymion et Lavinie!* Ainsi, croyez-moi, ce n'est pas sans de bons motifs que je vous parle en ce moment, du discours de M. l'évêque de Noyon; je vous en parle juste au moment où vous êtes disposée à savoir ce qu'il disait, et tantôt, quand je vous aurai montré toute la cour en espalier dans notre réunion du Louvre, vous ferez comme toute la cour, vous n'aurez des yeux et des oreilles que pour le jeune, élégant et spirituel abbé de Caumartin.

Sachez cependant que ce discours de l'évêque était un discours à part, même dans les discours extraordinaires; et vraiment, quand on y songe, on ne comprend pas que les hommes en général, et les académiciens en particulier, aient si peu d'expérience. Ils sont faits, comme certains petits oiseaux (à commencer par le rossignol!) qui se laissent toujours prendre aux mêmes filets, dans lesquels l'oiseleur a déjà pris mille oiseaux de leur espèce. Il faut donc, nécessairement, puisque les hommes sont toujours les mêmes, qu'ils pensent et qu'ils disent toujours les mêmes sottises : c'est pourquoi (pour en revenir à mon point de départ), ceux-là se trompent qui prétendent que les siècles de l'antiquité valaient mieux que les siècles d'aujourd'hui.

Dans son discours, M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon commençait par se plaindre à ses nouveaux confrères, que la *faiblesse des paroles* ne s'accordait pas avec la force des sentiments, et que par ainsi sa *bouche* ne pouvait pas être le fidèle *organe* de son *cœur* ! Bientôt, après avoir dit un mot du *sublime génie* qui animait *notre illustre corps*, il en venait à reconnaître les grâces de Louis le Grand, semblables *aux influences du plus beau des astres*, disant « avec Tertullien » l'État et le ciel ont le même sort, *et doivent leur bonheur à deux soleils*. C'était même une des citations favorites de l'évêque de Noyon qu'il avait déjà faites cinq ou six fois dans la chapelle de Versailles, et qui faisaient bondir M<sup>me</sup> de Maintenon, la timorée. Elle avait bien de l'intelligence, et bien de l'esprit, M<sup>me</sup> de Maintenon, marquise, et, sans vouloir médire ici de personne, elle valait au moins M<sup>me</sup> la marquise de Pompadour.

Pendant que le roi souriait aux citations de l'évêque, elle en devenait toute rouge d'impatience ; elle ne comprenait pas qu'en ces demeures sérieuses du P. Bourdaloue et de Massillon, ces courtisans de chrétiens, ou ces chrétiens de courtisans se pussent amuser des « deux soleils de Tertullien. — Deux soleils ! » disait-elle, c'est bon pour des princes de l'Afrique, et, comme elle était en veine de se fâcher, le bon évêque, poursuivant cette aimable comparaison, ajoutait : « L'un de ces soleils, surveillant à tous nos besoins, ne se repose jamais ici-bas ; l'autre se voit toujours au-dessus de nous, et le royaume est aussi content de son soleil que le ciel l'est du sien ! » Je sais ces choses-là par cœur, marquise, et je les saurai jusqu'à mon dernier jour ; elles ont été un grand sujet de plaisanterie aux temps où j'étais jeune. Je les écoutais alors sans les répéter, je les répète, aujourd'hui que je suis seul à les savoir.

Il y avait aussi, dans le discours de M. de Noyon, un parallèle ingénieux entre la majesté qui régnait au ciel et la majesté qui régnait à Versailles ; je crois bien que la seconde majesté l'emportait tout net sur la première. Après l'éloge unanime du roi, venait, comme c'est encore l'usage aujourd'hui, marquise, la suprême louange de M. le cardinal de Richelieu, et M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon, par une nouveauté hardie, annonçait, à propos du cardinal de Richelieu, une proposition qui n'était pas tout à fait compatible avec les habitudes et les qualités du feu roi. Vous savez que le roi Louis XIV n'a jamais voulu d'un cardinal ou d'un prélat de l'Église pour en faire un de ses ministres : eh bien ! M. l'évêque de Noyon, au grand scandale de Dangeau, soutenait *que le ministère ecclésiastique et sacré n'est pas incompatible avec le politique et le civil*. « Il en relève et consacre les emplois, disait monseigneur, et, de même qu'un prince de l'Église forme des décrets dans les conciles, il prononce des arrêts dans les conseils. »

Il jouait sur les mots *concile et conseil, arrêt et décret*, comparant la Sorbonne à la montagne de Sion, et le cardinal de Richelieu à Moïse, le législateur des Hébreux. C'est la loi de l'Académie : on se dit entre soi ces choses éloquentes, et facilement on se les pardonne ; en ceci, l'usage est une bienséance assez incommode ; à qui obéit à l'usage, on peut dire : il est absurde ! A qui désobéit, on doit dire : il est ridicule ! Cependant, comme à toute chose il vous faut un exemple, il me semble que vous allez me demander ce que j'entends par *l'usage* et par la mode, en fait de beau langage ? et comme on ne peut rien vous refuser ce soir, marquise, je prendrai pour exemple de *ces usages* de la langue parlée, un exemple irrécusable. Elle obéissait donc à la tyrannie de l'usage, cette élégante M<sup>me</sup> de Grignan, qui

fut si longtemps le disciple de sa mère, en parlant la langue même de la cour, et Dieu sait si elle en avait appris les plus rares délicatesses à cette bonne école !

Ainsi la dame était, en quittant la cour, un modèle d'atticisme et de bonne grâce. Oui, mais après avoir habité quinze ans la Provence, elle meurt avec l'air, le ton, l'habit, que dis-je ? avec l'accent d'une Provençale !... Elle sentait l'huile et l'ail ; elle avait oublié le langage à part de ce monde, où chaque mot reçoit son brevet de vie et de mort ; où chaque parole est tantôt une éloquence et tantôt une sottise ; où la langue est décente, uniquement parce qu'elle obéit, non pas à la politesse, à l'élégance, à la clarté, mais à l'usage d'hier, à la grammaire de ce matin. Le monde est un rhéteur ; il accepte, il refuse à son gré les moindres paroles du plus frivole ou du plus savant discours ; il rejette, il choisit ; il prend ou il reprend les paroles qu'on lui propose, et celles qu'il rencontre, en les cherchant, sans les chercher. Tantôt d'une langue vivante, il fait une langue morte, et tantôt d'une langue morte, il fait une langue vivante ; et si vous lui demandez : Pourquoi ce refus ? Pourquoi cette adoption ?... il n'en sait rien. C'est l'effet du *je ne sais quoi* ! le petit dieu le plus volontaire et le plus taquin dont les autels aient jamais encombré les ruelles de la belle galanterie et les salons de la causerie intime.

Donc M. de Noyon fut ridicule ; il fut ridicule, non pas pour avoir obéi à l'usage, mais pour avoir poussé trop loin l'obéissance, en appelant M. Séguier : « Le prophète Élie de cet autre Élysée ; » en disant en même temps : « Je tremble de peur, et je suis transporté de joie ! » en se plaignant : « que son talent ne répondait pas à son amour ! » en ajoutant qu'il est « ébloui des lumières de l'Académie ; » en distinguant (avec Tertullien) « l'homme et le César ! »



Il eut tort de se comparer lui-même, récitant les éloges du Roi, à saint Grégoire de Naziance (encore une des comparaisons favorites de M. de Noyon!) qui ne tarissait pas sur les louanges de saint Basile le Grand. Vous comprenez, marquise, on disait là : *Basile le Grand*, tout comme on disait : *Louis le Grand*. « Pardonnez-moi mes transports, disait l'évêque à ses nouveaux confrères; Dieu lui-même a pardonné les transports du roi David, lorsqu'il dansait devant l'Arche : et quel honneur et quelle joie éprouve un fidèle sujet, attaché par tant de liens, de serments et de caresses, de mettre son cœur entre les mains de son roi, dont le cœur est entre les mains de Dieu ! »

Que vous dirai-je, enfin, de ce discours, inspiré du même enthousiasme et des mêmes adorations : « *Sur Dieu !* » C'était une des harangues les plus directes à la louange du nouvel Élie, de ce roi qui daignait partager en deux les quatre saisons : la saison de la campagne et la saison de ses palais; qui fut également la terreur de ses ennemis, et les délices de son peuple. Aussi, disait encore M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon, pour parler convenablement du roi, il faudrait que chaque mot fût un trait de flamme, il y faudrait employer la voix et la plume de l'Académie entière; il faudrait convenir que Louis le Grand, à l'exemple d'Alexandre, tient la terre soumise comme une esclave enchaînée et muette! C'est ainsi que l'évêque de Noyon traduisait ce passage de l'Écriture : « La terre se tut devant Alexandre! » En un mot, il fallait, pour faire un digne cortège à Louis, réunir la paix de Salomon aux victoires de David. Tels étaient, en ce temps fabuleux, les discours d'un courtisan de Versailles, qui croyait faire aux belles-lettres, en les cultivant, le plus rare et le plus incompréhensible honneur!

LA MARQUISE DE LAMBERT. Et de M. d'Aucourt? Je ne vois

pas que l'évêque ait dit un seul mot de l'académicien qu'il remplaçait : était-ce aussi l'usage en ce temps-là?

FONTENELLE. Ah! le pauvre d'Aucourt! un si grand seigneur pour le remplacer! Un Clermont-Tonnerre, ô ciel! et surtout un Clermont-Tonnerre de cette espèce à part dans les grandeurs d'ici-bas, faisant tout haut l'éloge d'un pauvre hère d'écrivain, mort à la peine, et sur le grabat d'un hôtel garni! L'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre de son nom, prononçant ce mot-là : Barbier!... Barbier tout court, et même Barbier d'Aucourt! En vérité, c'était impossible! et même, j'imagine que M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon aura mis ses gants, et pris son flacon de sels, lorsque, par bienséance, il aura flairé dans l'humble succession dudit Barbier d'Aucourt.... C'était vraiment tout ce qu'il y avait de plus pauvre et de plus obscur, le parentage et le bagage littéraire du pauvre Barbier d'Aucourt. Pas un parent, pas une épée, et pas même une robe, en cette maison, que dis-je? en ce taudis, de notre humble Barbier d'Aucourt. D'où ils venaient, où ils allaient, quelles alliances, quelle descendance, quels agnats et quels cognats; quelles armes, quels services de guerre, quels châteaux, quels donjons, quelle bâtardise au moins princière en tous ces Barbier présents, passés et à venir, il n'y avait pas à y songer! Barbier, répétait l'évêque de Noyon! Barbier de qui? On eût vainement interrogé les neuf tomes in-folio du P. Anselme, ou les dix tomes de M. d'Hozier, ou les quinze tomes in-quarto de Lachesnaye des Bois, on n'eût pas trouvé un seul, non, pas un seul de ces prétendus Barbier d'Aucourt.

Ce Barbier de l'Académie était fils de coutelier. Il avait été élevé par charité, par charité, *marquise*, y pensez-vous? au collège de Lisieux, et même il servait de domestique à ses condisciples, plus riches que lui. Ajoutez encore que le

malheureux Barbier, la première fois qu'il avait parlé en public, pour subir sa thèse de la Sorbonne, avait fait *un solécisme* ; il avait dit : *sacrus* pour *sacer*, et le malheureux solécisme, oublié et pardonné en Sorbonne, était arrivé aux oreilles des Clermont-Tonnerre. Il a dit *sacrus* ! le pauvre diable ! A tout jamais il était un homme perdu ! *Sacrus* ! Il serait descendu de Charlemagne, en droite ligne, on ne lui eût pas pardonné son *sacrus*. Même on ne l'a plus appelé que l'abbé *Sacrus*, et l'évêque de Langres, qui était un grand latiniste, refusa net de sacrer l'abbé *Sacrus*.

Il fallut que Barbier d'Aucourt, renonçant à l'épîtoge, endossât la robe de l'avocat... L'infortuné ! comme il était à plaider sa première cause, il resta court ! Si bien que l'abbé *Sacrus* devint l'avocat *Sacrus* et sans cause, et d'*Aucourt* ! Ainsi le malheureux tomba dans le précipice des écrivains, et, pour se venger de ces barbarismes, il se mit à écrire, en mauvais vers, contre les jésuites. On dit qu'ils sont dangereux, les jésuites, mais ils sont bons latinistes, et ils ont bien de l'esprit ! L'ironie est à leurs ordres ; ils l'ont apprise, à leur dam et préjudice, à l'école de Pascal, et les *Provinciales* sont devenues autant d'arsenaux où ils trouvent, à cette heure, des armes bien trempées. Voilà donc ce terrible Barbier d'Aucourt exposé aux ripostes, aux répliques, aux violences, aigres-douces, de ces messieurs. De toutes parts, on le pique ; il a contre lui Despréaux en vers, le père Bouhours en prose ! Il avait commencé par être imprudent, il devint pire, il devint féroce ; il osa s'attaquer à Racine ! Aussitôt, de la pitié où il était tombé, il fut précipité dans le mépris des honnêtes gens.

Hélas ! marquise, il n'y a rien de si triste au monde qu'un écrivain méprisé ! Plus son art était difficile et charmant, plus la risée est immense, à le voir se débattre aux

gémonies de l'opinion publique ! Au reste, il eut toutes les misères, ce malheureux Barbier, il finit par être le précepteur d'un assez vilain enfant que M<sup>me</sup> de Colbert avait mis au monde en un jour d'oisiveté. « Ceux-là que veut châtier Jupiter, il les condamne au métier de précepteur ! » a dit Lucien, mon maître. A la fin, cependant, grâce aux volontés de M<sup>me</sup> de Colbert, Barbier d'Aucourt fut reçu à l'Académie, et il y entra, par hasard, comme beaucoup parmi nous y sont entrés. Ce fut là toute sa bonne fortune ; au dedans comme au dehors de l'Académie, il eut à peine de quoi goûter du pain et couvrir ses membres nus. Il avait cependant trouvé une créature un peu plus malheureuse que lui, qu'il avait épousée ; encore eut-il cette joie et cette consolation qu'il n'eut pas d'enfants. Tel était le confrère infortuné dont l'évêque de Noyon, s'il eût été fidèle à l'usage académique, aurait dû faire l'éloge public. Mais le moyen ?

Ce Clermont-Tonnerre disait avec Montesquieu : « Sans noblesse, point de monarchie ! » Ce Clermont-Tonnerre était parfaitement de cet avis, — qu'en tout et partout, quoi qu'il arrive sous le soleil, la noblesse doit dire, à coup sûr : « C'est un d'entre nous qui l'a fait ! » Ce Clermont-Tonnerre obligé de reconnaître et de convenir qu'il succède à Jean Barbier d'Aucourt, de rien du tout ! Quel assemblage de contrariétés ! Quelle tâche impossible !...

Aussi bien, il n'en convint pas ; il n'en voulut pas convenir ; tout ce qu'il put faire, en le priant bien, ce fut d'indiquer en passant (et sans nommer Barbier d'Aucourt) qu'il remplaçait « un homme qui avait été estimé par un ministre estimable ! » Or ce ministre estimable, et que M<sup>sr</sup> de Noyon ne daignait pas nommer, c'était encore une espèce de roturier, appelé Colbert. Et voilà comme il n'y a pas de triomphe ici-bas qui soit complet.

Bref M<sup>gr</sup> parla de telle sorte de son devancier, que ce malheureux Barbier d'Aucourt, s'il avait eu une tombe, aurait pu s'écrier, du fond de sa tombe : « Tu me gâtes le *Soyons amis!* » du grand Condé, lorsqu'il assiste à *la Clémence d'Auguste!* Il comptait cependant une belle action dans sa vie, et qui vaut les plus beaux discours, ce pauvre Barbier. Seul, contre tout le parlement de Paris, il avait proclamé l'innocence d'un malheureux, cruellement et injustement soumis à la torture, accusé qu'il était d'avoir assassiné une dame dont il était le laquais ! De l'innocence de ce laquais et de la torture où il succomba en criant : *Je suis innocent!* Barbier avait tiré une affaire égale au meurtre de Calas, mais rien ne réussissait à Barbier, et sa belle action fit peu de bruit. C'est qu'il faut, pour réussir, du talent, de l'éloquence et du bonheur ! Il en faut même dans l'accomplissement d'une action de courage ! Si la vertu manque d'esprit et d'à-propos, tant pis pour elle ! On a beau dire : *Un bienfait n'est jamais perdu?* Je suis sûr qu'il s'en perd... une fois plus qu'il ne s'en fait !

LA MARQUISE. Et maintenant que nous voilà parfaitement édifiés sur le discours de M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon, il me semble que le moment est venu de raconter cette imposante cérémonie, et de se souvenir de la réponse au discours de M<sup>gr</sup> de Noyon, faite par l'abbé Caumartin. Parlez, je vous écoute. A quoi bon regarder la pendule ? Elle avance, il n'est pas si tard que cela.

FONTENELLE. Marquise, on ne trompe pas un cacochyme égoïste et prudent, tel que moi ; je le vois à la pendule, et je le sens à mes yeux qui se ferment, il est temps d'aller se coucher. L'heure approche, et puis vous m'avez fait parler, ce soir, plus que je ne parle, d'habitude, en six semaines. Souffrez donc que j'appelle, et que je me re-

tire ; et la première fois que vous serez seule , eh bien ! si ma poitrine résiste à cette infernale causerie , et si je ne suis pas mort , je vous dirai en son entier ce fameux discours de l'abbé de Caumartin , que tant de gens ont pu entendre , que personne n'a pu lire , et que personne , après vous , ne lira , je l'espère. »

A ces mots M. de Fontenelle prend congé de la marquise qui lui donne la main jusqu'en son antichambre , où l'attendait sa chaise à porteurs. La chaise , close et moelleuse , était aux armes de M<sup>gr</sup> le duc d'Orléans ; les porteurs étaient à la livrée du prince ; un grand laquais portait un flambeau devant le précieux vieillard que l'on eût pris facilement pour le cardinal de Fleury. Qui que vous soyez , philosophes et beaux esprits , faites place au sage et vieux Fontenelle ! Il est l'enfant avorté de Corneille , il est le père adoptif de Voltaire. Il représente un grand siècle qui commence au son des lyres complaisantes , et qui finit au bruit du tonnerre. En ce vieil âge , au bout de ces longues années dont il ne sait plus le nombre , il croit... même au doute , et s'il ne l'enseigne plus , c'est qu'il refuserait d'enseigner même la vérité , tant il a peur d'enseigner quelque chose. Allons ! Encore un beau jour pour vous , mon cher et doux vieillard !

Ce soir-là comme tous les soirs , Fontenelle , emporté doucement , fut déposé doucement dans l'appartement qu'il habitait , depuis tantôt vingt années , au Palais-Royal. Pour sortir de sa niche ouatée , il attendit que les porteurs se fussent retirés , en saluant cet invisible ! Alors les fenêtres bien calfeutrées , la porte bien fermée , et le lit bien chauffé par la bassinoire d'argent , dame Brigitte et le fidèle Antoine , un Normand (un vrai) , mais un fidèle et dévoué serviteur , retiraient de sa boîte et de sa citadelle le

génie heureux qui , par les grandes clartés des nuits d'été , suivait naguère les clartés du firmament , afin de raconter cette merveilleuse histoire de la *Pluralité des Mondes*, qu'il avait apprise, les pieds sur les chenets, et le front dans les cieux !

## II

Quiconque avait l'honneur d'approcher de M<sup>me</sup> la marquise de Lambert, et quiconque, en même temps, connaissait un peu M. de Fontenelle, comprenait bien vite que cet homme-là n'avait pas de meilleure amie, et qui fût plus bienséante à son goût, à son esprit, à ses mœurs, à sa politesse. Elle était la grâce et l'élégance en personne ; avec tant d'envie et tant de bonheur de plaire, et des retours si charmants sur elle-même. Elle était si parfaitement convenable en toute chose, et rien qui sentit la gêne ou l'excessive familiarité ! Modeste en tout, et principalement quand elle parlait, tout bas, des hommes et des choses de son temps. « Il n'y a guère que les sots, qui sont parfaitement sots, disait Fontenelle, il n'y a que les sots qui apportent dans le monde des opinions tranchantes et toutes faites. » Ceci est bien un mot de Fontenelle, du Fontenelle orné, fleuri, fécond, ingénieux. Il avait le sot en horreur, par la raison toute simple que le sot, d'ordinaire, est l'écho d'une opinion toute faite, et c'est pourquoi il est insolent. L'honnête homme, en revanche, est timide et réservé, justement parce qu'il hasarde une opinion qui lui appartient, et parce qu'il comprend le danger d'une opinion nouvelle.

Tout ce qu'elle disait, appartenait à M<sup>me</sup> de Lambert, lui appartenait en propre ; elle ne l'empruntait à personne ; et

si elle ne disait pas tout ce qu'elle pensait, elle pensait, du moins, tout ce qu'elle disait. Elle ne ressemble en rien, cette femme-là, à tant de femmes célèbres... fameuses, dont s'occupait le siècle de Voltaire et de Diderot.

Elle aurait eu grande honte d'être une savante, à la façon de M<sup>me</sup> du Châtelet; elle aurait eu peur d'être une ambitieuse habile, à la façon de M<sup>me</sup> de Tencin. Elle a pleuré sur les malheurs de M<sup>lle</sup> Aïssé; elle a détourné la tête des folies, des spasmes de M<sup>lle</sup> de L'Espinasse. Elle eût mis Diderot lui-même à la porte de son logis, s'il avait osé lui adresser la plus innocente des lettres qu'il écrivait à M<sup>lle</sup> Voland, et même à la mère complaisante de M<sup>lle</sup> Voland. C'était un esprit timide et bienveillant, une âme droite et loyale... une sensitive! Elle se donnait plus de peine et plus de souci pour rester inconnue et cachée, que tant d'autres femmes pour que leur nom retentit dans le monde à part des philosophes et des poètes : M<sup>me</sup> la maréchale de Villars, M<sup>me</sup> la duchesse de Luxembourg, M<sup>me</sup> la comtesse d'Houdetot, M<sup>me</sup> du Deffand, M<sup>me</sup> d'Épinay, M<sup>me</sup> de Boufflers, M<sup>me</sup> de Sauvigny, la duchesse de Villeroy.

Ces femmes, célèbres et célébrées de leur vivant et si vite oubliées, oubliées vingt-quatre heures après leur mort, n'ont jamais inquiété, de leurs fêtes et de leur gloire, M<sup>me</sup> la marquise de Lambert. Elle aurait rougi de faire une machine à bruit, de son amitié; une machine à scandales, de sa philosophie; elle serait morte de honte, si la ville eût été la confidente de ses amours. Elle aimait ses amis, elle les aimait sans faste; elle ne recherchait que les amitiés honorables; elle eût été, certes, bien malheureuse, si, chaque année, à sa fête, elle eût partagé ses vieilles robes de velours, afin d'en vêtir, comme faisait M<sup>me</sup> Geoffrin, *les bêtes de sa ménagerie*, les beaux esprits de l'Encyclopédie.



Enfin cette femme heureuse réunissait, pour dire à sa louange tout ce qu'on peut en dire, au tact exquis de la femme, un discernement juste et délicat, qui lui donnait, avec son ami Fontenelle, un grand air de parenté, tant ils avaient, l'un et l'autre, au plus haut degré la grâce de l'esprit unie à la clarté du bon sens; tant elle partageait, avec son digne ami, le sentiment excessif du faux, du vrai, du joli, du délicat, du bon, voire de l'excellent. Ainsi ils s'aimaient, l'un et l'autre, à force de se bien connaître, de se bien comprendre, et de se trouver ressemblants.

Qui voudrait avoir un beau portrait, d'une grande vérité et d'une ressemblance exquise de M<sup>me</sup> la marquise de Lambert, le doit chercher dans quelques pages délicates, assaisonnées d'esprit et de raison, qu'elle écrivait de temps à autre, et que le monde, ami des élégances et des honnêtes pensées délicatement exprimées, s'arrachait à peine écrites<sup>1</sup>. Elle était amie, avant toute chose, de la vérité, uniquement parce que la vérité est un devoir d'honnête femme. « La vérité, disait-elle (lisez ses livres afin de vous en convaincre, ami lecteur), se montre à nous utilement dans la jeunesse, afin de nous instruire, et, dans la vieillesse, elle arrive pour nous consoler! » Elle disait à son fils : « Que le courage est à peine le commencement de la gloire, et que les autres vertus font le héros. » Elle disait à sa fille (en parlant ainsi elle se pouvait donner comme un exemple) : « *Que la véritable félicité est dans la paix de l'âme, et dans l'accomplissement des devoirs*<sup>1</sup>. »

« Mon fils, disait-elle encore, un bon renom est un grand trésor. — Ma fille, il vous faudra passer, nécessai-

1. *Lettres sur la véritable éducation*, par M<sup>me</sup> la marquise de Lambert. Amsterdam, 1729.

rement devant deux tribunaux qui jugent sans appel : le monde et votre conscience ; à la rigueur on peut échapper aux jugements du monde, on ne saurait échapper aux arrêts de sa conscience. » — Elle se vantait d'avoir gagné un grand procès, où toute sa fortune était en jeu, et de l'avoir gagné : « *sans crédit, et sans bassesse.* » Elle enseignait que le titre d'honnête homme et d'honnête femme était bien au-dessus de tous les titres de la fortune.

« Avec ses égaux, on se néglige, et l'esprit perd de sa force ; avec ses supérieurs on apprend le respect et la politesse... Le plus honnête homme, disait-elle aussi, est celui qui observe les devoirs de la société avec le plus d'exactitude... Il y a des vices inconnus aux honnêtes gens... » Au premier rang de ces vices ignobles elle mettait « le mensonge ! » Elle ne tolérait le mensonge « ni dans les actions, ni dans les paroles. » Elle définissait l'honnête homme, un homme qui n'a rien à cacher et qui n'a rien à montrer, parce qu'il est sûr que, tôt ou tard, il sera vu dans son vrai jour. Et quelle honte aussi de se parer des vertus qu'on n'a pas, de payer de mine et de discours, lorsqu'on devrait payer de conduite ! « Il ne suffit pas, pour plaire, d'avoir les vertus principales, il faut avoir les qualités aimables et liantes... gardez-vous de donner aux gens des ridicules immérités. » C'est M<sup>me</sup> la marquise de Lambert qui disait : « Je comprends très-bien que *le déshonorant offense moins que le ridicule* » (ceci est un mot de l'auteur des *Maximes*) ; et la chose est facile à comprendre, ajoutait M<sup>me</sup> la marquise de Lambert ; il n'est au pouvoir d'aucun homme de déshonorer un autre homme ; au contraire, le ridicule est purement arbitraire. » Elle veut aussi que nous ayons une humeur égale, car c'est par l'humeur que l'on plaît ou que l'on déplaît.

« Il faut s'oublier soi-même, et ramener les autres à ce qui les intéresse, afin de les rendre contents, de les parer des qualités qui leur sont contestées... Il ne suffit pas d'être aimable, il faut aimer... On ne vous dit pas de renoncer à l'amour-propre, on vous conseille de le bien régler... Pour être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. — Jeunes gens, dit-elle encore, il faut être honnête et loyal, même avec les femmes que vous avez perdues; elles vous ont confié leur honneur, et c'est un dépôt dont vous ne devez pas abuser... La chose abominable, en effet, de tirer une louange des faiblesses d'autrui, et de changer en épigramme, en reproche, en honte, un amour que l'on aura surpris à quelque pauvre femme qui ne peut pas vous faire un déshonneur de vos passions? »

Ainsi elle parlait, cette dame sérieuse, et voilà ce qui s'appelle : honorablement et sagement parler!

On ferait plusieurs pages charmantes de toutes les pages nettes, disertes, concises, excellentes, de M<sup>me</sup> la marquise de Lambert : « L'envieux ne loue personne, il a peur de se faire des égaux. — Au contraire, l'honnête homme est plus content de rendre justice aux mérites d'un rival, que d'augmenter sa réputation en diminuant celle d'autrui. — Il vaut mieux manquer à la fortune qu'à la justice. — Il n'y a rien de plus faible que de faire tout le mal qu'on peut faire. — Les petites âmes sont cruelles, les grandes âmes ont de la clémence. — Un galant homme est naturellement libéral. — L'avare est haïssable, il manque d'humanité et de justice. — Il y a d'illustres scélérats, il n'y a pas d'illustres avarés. — L'amour des richesses est le commencement de tous les vices. — Le désintéressement est le principe de toutes les vertus. — Gardez bien votre cœur, il est la cause de l'innocence et du bonheur. — Il faut savoir se craindre

et se respecter soi-même, afin de se retrouver avec plaisir et de se quitter sans regret. »

Certes, ce sont là des conseils excellents; et la dame qui les donnait si bien, d'un ton si calme et d'un accent si maternel, les savait mettre en pratique. Elle a défini la politesse (écoutez, c'est le vrai secret pour être aimable!) : « Un vif désir de plaire aux personnes avec qui l'on passe sa vie, et de faire en sorte que chacun soit content de nous. » — Ainsi, nos supérieurs seront contents de nos respects, nos égaux de notre estime, et nos inférieurs de notre bonté.... » Que d'indulgence et d'intelligente pitié dans l'âme et dans le cœur de cette honnête femme, pour les fautes des autres femmes! « Elles sont si malheureuses, ces pauvres galantes, de leur galanterie! »

Elle disait à sa fille : « Ayez les vraies vertus; les vertus d'éclat ne sont pas notre partage, mais bien les vertus simples et paisibles : la femme qu'on loue le plus, est celle dont on ne parle pas; il est doux d'obtenir l'approbation publique, il est glorieux de s'en passer. Jupiter, lorsqu'il forma les passions, leur donna sa demeure à chacune, et quand la pudeur se présenta, il ne sut plus où la placer; alors elle se mêla à toutes les autres passions. C'est pourquoi la pudeur tient à la vertu, à la vérité, à l'amour! »

Lisez aussi, de façon à vous souvenir, les deux conseils que voici : « Belle, il faut être modeste, la beauté s'en augmente; et laide il faut être modeste, la modestie est un voile à la laideur. » M<sup>me</sup> de Lambert était, enfin, une vraie honnête femme, d'un solide mérite et d'un mérite aimable, faite pour l'amitié, pour la probité, et plaisant par sa vertu sincère, autant que les coquettes, par leurs défauts. Elle plaisait aussi par la variété de ses rares mérites, par l'économie et par l'ordre qu'elle apportait en toute sa maison,

par son peu de vanité, par son mépris pour le faste et par le soin extrême de sa bonne renommée. Elle disait souvent avec le roi-prophète : *« Il faut se rabattre aux choses simples et se dérober au tumulte. »* Elle disait aussi avec un ancien : *« Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens. »* Elle recherchait peu le grand monde, où elle trouvait peu de sûreté ; en revanche, elle adorait la solitude ; elle s'y reconnaissait plus juste et plus modeste.

A tant d'esprit et de bon sens, M<sup>me</sup> la marquise de Lambert unissait de fortes et solides vertus. Elle était généreuse et peu prodigue ; elle donnait, mais avec choix ; elle prêtait, mais avec discernement. Elle haïssait les fausses opinions, comme un désordre moral ; surtout elle excellait en toutes les choses de l'exquise politesse.

Elle ne renfermait pas seulement la politesse dans le commerce habituel des civilités et des compliments que l'usage autorise et commande, elle en faisait son plus sûr moyen de plaire et d'avoir des amis. Plus elle aimait la causerie élégante où chaque esprit parle et se tait à son tour, plus elle haïssait le jeu : *« ce renversement de toute bienséance qui contient en germe tous les défauts et tous les vices de la société ! »* Telle était cette femme illustre et charmante, la digne amie et le plus sage conseil du prudent Fontenelle. Et lorsque enfin, dans un âge au-dessus du soupçon, elle se trouva tout à la fois libre et maîtresse d'un bien assez considérable qu'elle avait conquis pour ainsi dire, tant elle l'avait courageusement et énergiquement défendu, elle comprit qu'elle était désormais la maîtresse d'obéir à ses instincts... Comme elle aimait assez le monde pour que le monde vînt à elle, elle établit une maison considérable où ce fut un grand honneur, très-enviable et très-envié, d'être reçu.

En cette maison ouverte au mérite, au talent, au bel esprit, elle faisait une dépense très-noble, et recevait autant de gens du monde et de condition que de gens illustres dans les lettres. — La société polie du siècle passé comptera, parmi les meilleurs centres de ses plaisirs, le salon de M<sup>me</sup> la marquise de Lambert.

Pendant plus de huit jours, après la conversation que nous vous avons racontée entre Fontenelle et M<sup>me</sup> la marquise de Lambert, celle-ci attendit que son ami de tous les soirs se décidât à tenir sa promesse ; elle attendit en vain. Paris était très-occupé en ce temps-là d'un nommé Duchauffour que l'on avait pendu en place de Grève, et Paris ne parlait que de ce Duchauffour. On racontait les moindres détails de son supplice ; on répétait ses bons mots de sacripan : Duchauffour par-ci, par-là, toujours Duchauffour. Un soir que M. de Voltaire était triste et ne disait mot, quelqu'un demanda à M<sup>me</sup> Denis, sa nièce : « A qui en a-t-il ? — Taisez-vous, dit-elle... il est jaloux du pendu. »

M. de Fontenelle n'était jaloux de personne ; au contraire, il acceptait volontiers toute espèce de causerie et d'entretien dans lesquels il n'était pas en jeu. *Le pendu* le reposait agréablement des échos tumultueux du café Procope, de la Comédie, et du Théâtre-Italien. Quand il ne parlait pas, et quand les autres parlaient pour lui, c'était autant de gagné pour sa poitrine et pour son esprit, qui s'en trouvaient fort à leur aise. Il était semblable à ce philosophe ancien qui disait souvent : « *Je ne crains pas la solitude, j'ai appris à me servir d'ami à moi-même, et je ne suis jamais seul.* » M. de Fontenelle a été toute sa vie un de ses meilleurs amis à lui-même, un ami sage, réservé, prudent, habile, honnête homme, et qui ne lui a jamais donné de mauvais conseils.

A la fin, au bout de ses huit jours, le sieur Duchauffour disparut de la scène du monde ; *le pendu* fut remplacé dans l'attention publique par quelque histoire galante de M. le maréchal duc de Richelieu, ou par quelque tragédie de Marmontel. A tant de distance, il n'est guère facile de retrouver la curiosité, la fantaisie ou la passion qui pouvait occuper à telle heure, à tel jour, cette nation haletante après l'inconnu, et qui portait en elle-même l'âcre et précoce pressentiment des révolutions qui allaient venir. Un singe, un philosophe, une épigramme, une oraison funèbre, un sermon, un pont-neuf, une nouvelle à la main, un malheureux que l'on jetait à la Bastille, une bavolette à produire, une actrice à siffler, l'Encyclopédie ou la vaccine, l'Académie ou le Vauxhall, un grand équipage à Longchamp, une mode nouvelle au Cours-la-Reine, M<sup>lle</sup> de Crillon qui se marie, et qui s'en vient, nouvellement mariée, en grande loge à l'Opéra, pour savoir si le public est content de son mariage... en voilà tout autant qu'il en faut pour attirer l'attention de ce peuple, ami des disputes, et qui s'enivre à plaisir des paradoxes de son esprit.

Ces occasions, qui faisaient causer le genre humain, du faubourg Saint-Honoré à la place Royale et du Palais-Royal au palais de Versailles, étaient pour Fontenelle autant de bons motifs de se taire, et il en profitait, que c'était une jubilation. Ces jours-là, les jours où il n'avait rien à dire, où il avait tout à entendre, il était vif, il était leste, il était de bonne humeur ; il n'avait guère que quatre-vingts ans ! « Que vous êtes jeune aujourd'hui ! » lui disait un jour la marquise de Lambert.... « Chut ! » lui fit-il ; comme si le Temps eût pu l'entendre et revenir sur ses pas, afin d'emporter l'aimable vieillard qui s'était blotti dans le coin de ce salon.

Donc, un jour de pièce nouvelle... En ce temps-là le monde français ne connaissait pas de plus grande et de plus solennelle aventure : une nouvelle tragédie, une comédie, et, faute de mieux, un nouveau drame, aussitôt toute affaire cessante et toute autre émotion oubliée, on se portait au théâtre; et là, pendant trois heures.... hélas! rien que trois heures! la foule, assise ou debout, saisie et transportée au delà de toutes les limites du monde habité, prêtait une oreille attentive au nouvel *Ajax*, au nouvel *Oreste*, au nouvel *Hector*, aux nouvelles *Folies amoureuses*, au nouveau *Tartufe*, au nouveau *Misanthrope*.

Ils brassaient les uns et les autres, ces poètes de l'interval, les métamorphoses passées; ils rapetassaient à l'envi les vieux vers alexandrins, les vieilles tirades, les vieux paradoxes, et pour peu que de temps à autre une tirade *ab irato* amenât les mots prohibés, les mots chers aux âmes vaillantes, les paroles brûlantes qui font palpiter les âmes généreuses : *Liberté! Tolérance* ou *Délivrance!*... aussitôt le parterre évoquait, de sa grande voix, les noms souverains, les chefs-d'œuvre, pour en faire un sacrifice à ses poètes favoris. C'est ainsi que le public disait tout haut que l'*Oreste* de M. de Voltaire était supérieur à l'*Horace*, à *Cinna!* Il applaudissait *Mélanie* autant et plus qu'*Athalie* aux grands jours de M<sup>me</sup> de Maintenon! C'est ainsi que plus tard il s'enivra du *Mariage de Figaro*, comme autrefois il s'était enivré des prémisses du grand Corneille.

Ainsi, pour peu que le théâtre fût rempli, le salon était désert. Ces jours-là, ces jours choisis de solitude et de silence, M. de Fontenelle et M<sup>me</sup> de Lambert se rappelaient leurs grands jours! Ils allaient rarement au spectacle; ils avaient renoncé à ces pompes de la jeunesse; ils avaient renoncé à ces vanités du bruit et de la fumée.



Il faut, disait la dame, régler son imagination et la soumettre à la raison par la solitude. Spectacles, habits, romans, opéras, ballets, tragédies, petits livres, grands sentiments, M<sup>me</sup> de Lambert disait que toutes ces vanités étaient sous l'empire de l'imagination, et qu'elle se passait fort bien de ces rêveries. Enfin, cela l'amusa à outrance de savoir qu'elle seule, à cette heure, elle était calme, et qu'elle échappait à la fièvre, à l'ivresse, à la contagion du bel esprit. « Ça, disait-elle, causons, mon berger; et, s'il vous plaît, revenons à nos moutons <sup>1</sup>. »

— Ah! marquise, je vous vois venir avec mes moutons, vous songez toujours à l'évêque de Noyon! »

LA MARQUISE DE LAMBERT. Je songe à la réponse académique que fit M. l'abbé de Caumartin à M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon. Vous me l'avez promise; en même temps vous m'avez promis de me raconter toute la cérémonie, et l'ironie en son entier. Allons! courage, ami! Exécutez-vous! racontez, racontez! Nous sommes seuls, tout notre monde est à la Comédie, on ne nous entend pas, racontez-moi cette belle réunion.

FONTENELLE. Mon Dieu! ma chère marquise, pour un regard indifférent, la réunion, au premier coup d'œil, était semblable aux réceptions de tous les grands jours. Quelques hommes qui viennent à l'Académie uniquement pour voir les dames, qui, de leur côté, viennent chez nous uniquement pour être vues. Des étrangers, des princes, des évêques, des cordons bleus, des toisons d'or, des croix de Saint-Louis, et le monde à la mode, heureux de répondre : *Eh! oui, je viens de l'Académie!*

1. Tu reviens de la ville, Amyntas, nos hameaux,  
En sont-ils, à tes yeux, moins charmants ou moins beaux ?

Il faut compter aussi parmi les fidèles les quinze ou vingt aspirants à l'Académie, autant de mouches bourdonnantes qui semblent dire aux académiciens vivants ce que disait Cicéron à Catilina : « Jusques à quand, enfin, abuserez-vous de notre patience?... » Or, je suis bien bon de vous décrire l'Académie, et ne dirait-on pas que vous n'y avez jamais mis les pieds !

LA MARQUISE DE LAMBERT. Mais aussi ce n'est pas là ce que je demande à vos souvenirs ; vous me dites les habitués de vos réunions, quand justement je veux savoir les grands noms de cette illustre journée ! Ami Fontenelle, il ne faudrait pas me prendre à vos pièges, moi qui les connais tous. Ah ! ah ! faites donc l'étonné ! On vous dit : Versailles ! et vous répondez : Paris ! Le mot d'ordre est « hier ! » et vous répondez « demain ! » Ah ! jésuite ! A force de fermer la main droite qui renferme les vérités, vous fermez aussi la main gauche qui renferme à peine la médisance, et vous avez peur d'être médisant, plus encore que d'être vrai.

FONTENELLE. Il faut donc vous complaire et médire un peu du prochain. Pour cette fois, je commence, écoutez-moi. Deux heures avant que M<sup>sr</sup> de Noyon montât solennellement à ce fauteuil qui lui avait si peu coûté, Rome, en effet, n'était plus dans Rome, et Versailles n'était plus à Versailles ; tout le grand monde et le plus exquis était à l'Académie. Il y avait M<sup>me</sup> la duchesse et M. le duc de Villars, qui déjà tenait l'Académie en joue, et qui nous appartient aujourd'hui. Vous savez si M<sup>me</sup> la duchesse de Villars est un esprit ingénieux, piquant et prompt à la repartie. Il y avait M<sup>me</sup> de Courtenvaux, pleine d'intrigue et pleine de feu, qui menait en laisse, on le disait, les derniers amours du roi, M<sup>me</sup> de Soubise.

Il y avait aussi M<sup>me</sup> de Fontaine-Martel, une des reines de la cour de Monsieur; il y avait M<sup>lle</sup> de Mareuil, une bâtarde, il est vrai, encore vaut-il mieux être une bâtarde en ces grandes maisons, que la fille légitime d'un croquant. On vit aussi arriver, à la belle heure des rendez-vous, M<sup>me</sup> de Montchevreuil et M<sup>me</sup> de Saint-Vallery, fille de Montrouet, premier écuyer de la grande écurie, homme d'esprit qui avait donné bien de son esprit à madame sa fille; en fin de compte, on eût pris, ce jour-là, l'Académie à la fois pour l'OEil-de-Bœuf et pour le salon de Minerve. Et dans ce salon de Minerve on voyait, Dieu sait! en profusion, des Noailles, des Maulevriers, des Choiseul, des La Tremoille et des Luxembourg, en veux-tu? en voilà! C'étaient, de toutes parts, des saluts, des révérences, des sourires, des encouragements à bien s'amuser; on n'était pas si gai que cela, je vous jure, à mon opéra de *Thétis et Pélée*, à mon fameux opéra de *Lavinie* :

Enfin voici le jour qui donne à la princesse  
 Ou vous, ou Turnus pour époux...  
 Ne serai-je point trop sincère,  
 Si je vous avertis,  
 D'un secret qui doit vous déplaire?  
 J'ai vu, dans un lieu solitaire,  
 Pélée entretenir Thétis!

Ainsi chantait Fontenelle, en riant d'un bon rire, et M<sup>me</sup> de Lambert, qui savait son poëte par cœur, reprenait dans le même ton :

Il aimerait Thétis, ciel! cet affreux supplice  
 Serait-il réservé pour ma sincère ardeur?

Puis d'un ton plus simple, elle reprenait :

Mon ami, sans tant d'artifice,  
 Dites-nous donc la fin de ce drame moqueur.

FONTENELLE. Quand l'horloge eut sonné à l'horloge de l'Académie... une heure, aussitôt se fit entendre un frémissement indicible. « Il va venir! Il va venir! » C'est encore une chanson de Thétis à Pélée : en effet, voici, tout à coup, que par la porte ouverte à deux battants nous voyons entrer M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon précédé de son maître des cérémonies et suivi de MM. ses secrétaires! Même il y avait le majordome et le maître d'hôtel de monseigneur, son écuyer se tenant à la porte, une véritable cour, en un mot. Il marchait gravement, posément, carrément, regardant peu et voyant tout; saluant, mais seulement d'un signe de tête imperceptible, les plus qualifiés, ou les intimes du roi : le duc de Charost, par exemple, M. de La Rochefoucauld, et S. A. R. M<sup>gr</sup> le prince de Conti. C'était superbe à voir, et le philosophe le plus habile à lire dans les secrets de l'esprit humain n'aurait pas su dire, en ce moment, ce qui l'emportait de sa vanité ou de son orgueil dans l'âme heureuse et contente au plus extrême superlatif de M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon. A coup sûr, pour peu qu'il y ait là-haut un septième ciel, et c'est beaucoup, M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon se porta lui-même au septième ciel, ce jour-là.

En même temps figurez-vous, marquise, au pied de la chaire à parler, les meilleurs goguenards en hommes et en femmes de notre jeune temps : Straton, Lycidas, Clérine, Timandre, et tous les autres; vous avez tous ces noms-là dans la tête, ils ont paru vingt fois dans les histoires galantes, et vous savez, aussi bien que moi, quels visages, quels noms propres et quelle ironie implacable se cachaient sous ces noms-là.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Ah! le malheureux évêque! à quelle sauce ils vont le mettre, ces enfants pervers de

Bussy-Rabutin ! Véritablement j'en ai pitié , car ces bandits , sans bouche et sans éperons , ne s'arrêteront jamais à ce point difficile et précis où la raillerie est une injure . Arrêtez-le , de grâce , il est perdu .

FONTENELLE. L'arrêter ? Il était si glorieux que , de temps à autre , il portait la main à son front pour bien s'assurer que sa perruque n'avait pas pris feu à quelque étoile ! Avant qu'il eût parlé , on n'a jamais vu d'homme plus content que cet homme-là des belles et sublimes choses qu'il allait dire . Après qu'il eut parlé , on n'a jamais vu d'homme plus content des grandes choses qu'il avait prononcées . Certes , nous étions bien loin , avec ce digne évêque , de l'Athénien applaudi par le peuple , et qui se disait : « Quelle sottise ai-je dite ? » Au contraire , on applaudissait avec rage , et le nouvel élu redoublait de grands gestes , de grosse voix , de petits airs penchés qui n'appartiennent qu'aux gens satisfaits de leur voix , de leur geste , de leur beauté , de leurs paroles , de leur silence , de leur grandeur . Quelle fête ! et non-seulement l'Académie française en prenait sa part , mais encore la grave Académie des sciences : M. Bourdelin , M. Duhamel , M. Régis , M. Dardart , M. de Tournefort , M. Cassini , M. Humberg , M. Ozanam , M. Sauveur , les protégés de M<sup>me</sup> de Montespan . Ils étaient là , très-attentifs , et je ne saurais vous dire à quel point ces docteurs , habitués aux émotions correctes , furent étonnés , surpris , électrisés des choses bouffonnes que débitait d'un ton sérieux M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon .

Ils vous le contemplaient comme une chose étrange , inconnue , et qui donnait un éclatant démenti au fameux livre : *De la pesanteur de l'air* . Plus l'air est pesant , plus notre évêque était léger ! Non loin du père Malebranche (il a cherché longtemps la vérité , il ne l'a pas trouvée ; il

a mis trop d'esprit à cette illustre recherche) était assis M. Duhamel, le savant vicaire de Neuilly-sur-Marne, qui est vraiment un grand théologien, très-versé dans la connaissance des Pères de l'Église grecque et latine; il était tout ébaubi des citations de M<sup>gr</sup>. l'évêque de Noyon. « S'il m'en avait demandé, disait-il ingénument, je lui en aurais donné qui ont échappé à M<sup>gr</sup> l'évêque de Meaux lui-même! »

N'oublions pas dans son coin l'éditeur du *Journal des Savants*, l'abbé Gallois. M. l'abbé Gallois, qui connaît tant de livres, n'avait jamais rien lu de M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon; si bien que cette conspiration particulière commencée au petit coucher du roi entraînait franchement dans le public, le plus étranger au caprice, aux volontés du château de Versailles. Ainsi (et voilà l'inattendu de cette abominable plaisanterie), des courtisans qui avaient le mot d'ordre, l'ironie allait aux spectateurs vulgaires qui ne pouvaient certes pas se douter de cette *gageure imprévue*. C'était une conspiration à quatre ou cinq conspirateurs, qui devenait soudain toute une Fronde; et la Fronde allait si vite, que notre infortuné confrère, après les quatre premières paroles de son ridicule discours, était déjà un homme jaugé! J'ai vu rire, à cette fête incroyable de la vanité satisfaite, un homme qui ne riait guère, M. de Tournefort, l'ami de Fagon, médecin du roi; j'ai vu rire un Allemand: Ern-froy Walter de Tschirnauff, seigneur de Kissingswad et de Stoltzenberg, qui est mort, quinze jours après cette séance mémorable, en criant: *Triomphe et Victoire!* heureux qu'il était d'avoir échappé, au moins une fois dans sa vie, au chagrin d'être un prince allemand! Enfin ce fut un sourire universel, tempéré par la réserve de la bonne compagnie, autant que par ce titre de prince de l'Église que tant de grands hommes ont si glorieusement porté.

Mais quand , après le discours de l'évêque , au bruit de ces divers murmures que notre infortuné confrère prenait pour autant de louanges et pour autant d'actions de grâces rendues à son mérite , à son éloquence , à son bel esprit , on vit se lever M. l'abbé de Caumartin au milieu de l'assentiment universel , tout prêt à répondre au récipiendaire , aussitôt la curiosité , et bientôt l'ironie et le contentement , furent portés à leur comble. En ce temps-là , marquise , on ne riait guère ; Sa Majesté était sérieuse et M<sup>me</sup> de Maintenon était sombre ; ainsi c'était un événement inattendu et tout nouveau , cette gaieté qui envahissait le Louvre des rois , par l'ordre , ou par le caprice de Louis le Grand. Cette gaieté que se permettait soudain l'Académie était un problème , en tout semblable à ce problème en physique , où il est démontré qu'un petit fleuve peut entrer dans un grand fleuve , sans augmenter sa largeur ou sa hauteur. Le comment et le pourquoi de ce paradoxe , je ne vous le dis pas. Dieu soit loué , je ne suis pas Voltaire , et vous n'êtes pas la marquise du Châtelet , Dieu merci !

Mais ici , marquise , je me sens arrêté par un obstacle infranchissable , car rien , excepté le discours de ce terrible abbé de Caumartin , ne vous saurait donner une idée approchante de ces malices cachées sous l'emphase , de cette ironie ornée , où la victime est là , présente , applaudissante et souriante , et ne se doutant même pas qu'elle est une victime ! Il était malin comme un singe et retors comme un vieux procureur , ce mécréant abbé de Caumartin. Il mordait comme une femme égratigne.

Il vous avait un accent grave et doux , un œil bénin , une inclinaison friponne de la tête et du corps , pleine d'intelligence et de respect. — Il était semblable au flûteur antique , lorsqu'il souffle innocemment dans deux flûtes

parallèles, mêlant le grave au doux, l'espérance au désespoir, la plainte à la joie; ainsi Jean qui pleure et Jean qui rit se rencontrent dans ces flûtes délicates. Qu'il en jouait bien, le traître, et que je suis donc fâché que l'Académie ait lacéré ce terrible et piquant discours! Mais qu'y faire? et voilà comme il n'y a rien de complet sous le soleil!

Parlant ainsi, M. de Fontenelle se rejetait dans son fauteuil, et, prenant son attitude favorite, il ferma les yeux, comme s'il eût voulu rappeler ses paroles envolées. Il était habile, il était fin, il faisait grand cas de l'esprit des femmes, surtout quand il parlait philosophie; il aimait leur docilité, leur application, leur charmante ignorance, qui les rend plus faciles à comprendre qu'empressées à discuter: enfin, ne comptez-vous pour rien l'assaisonnement du mystère qui forçait, en ces temps déjà si loin de nous, ces aimables philosophes à cacher les lumières de leur esprit, avec autant de soin que les faiblesses de leur cœur?

M<sup>me</sup> la marquise de Lambert, qui le connaissait bien, ne se tint pas pour battue; elle le savait incapable d'entreprendre une œuvre; même la plus frivole, avant de s'être bien assuré qu'il la pourrait convenablement achever. Aussi bien, après un moment de silence, elle reprit en ces mots:

LA MARQUISE DE LAMBERT. En vérité, mon ami, vous êtes bien cruel, vous vous arrêtez court à la fin du récit le plus intéressant que l'Académie ait jamais inspiré. Vous refusez de me lire un discours que vous avez dans votre poche... En même temps, elle faisait le geste de le prendre, et, de son côté, Fontenelle faisait le geste de le défendre, et la marquise de rire aux éclats. Maintenant, fit-elle, osez



donc me soutenir que vous n'avez pas sur vous le discours de l'abbé de Caumartin ?

FONTENELLE. Oui, je l'ai, le voici ! Mais je n'aime pas qu'on me tende un piège, et je ne vous le lirai pas.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Vous l'avez... depuis longtemps ?

FONTENELLE. Par hasard ! Mais je le possède, et je l'ai gardé depuis le jour où messieurs de l'Académie ont arraché ce chef-d'œuvre de leurs registres, depuis le jour où le roi Louis XIV le jeta au feu, depuis le jour... enfin le voilà ! Lisez-le, et puis, au feu ! au feu !... Pourtant quel dommage ! Ah ! le bel esprit, le charmant esprit, ce Caumartin, le bon plaisant, le bon railleur, et que je lui ai souvent envié cette heureuse fortune ! Ainsi je commence, écoutez-moi.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Aviez-vous donc caché ce discours dans le grand coffre aux pamphlets ?

FONTENELLE. Oh ! le grand coffre ! Il sera curieux à ouvrir quand j'aurai cessé d'être un fantôme en chair et en os. Ils sont là tous réunis, les braves gens qui m'ont voulu prouver que j'étais un athée, un ignorant, un imbécile, un... mais qu'avez-vous ? On dirait que vous ne voulez plus entendre le discours de l'abbé de Caumartin ?

Alors M. de Fontenelle, à voix intelligente, encore plus qu'intelligible, se mit à lire, à petites reposées, le fameux discours de M. de Caumartin.

*Responce de M. l'abbé de Caumartin à M. l'esvêque et comte de Noyon, le jour de sa réception<sup>1</sup>.*

« Monsieur,

« Si les places de l'Académie françoise n'estoient considérées que par la dignité de ceux qui les ont remplies, nous n'aurions osé de vous offrir celle dont vous venés prendre possession, et peut estre n'auriez-vous pas eü vous mesme tout l'empressement que vous aués tesmoigné pour l'auoir. Le confrere que nous auons perdu ne deuoit rien à la fortune; riche dans toutes les parties *qui font un véritable homme de lettres*, il n'eut aucun de ces titres éclatans qui releuent son successeur. Son esprit aisé et penetrant luy auoit fait acquerir une facilité merueilleuse pour la composition de ses *propres ouurages*, et une critique très-exacte pour la correction de ceux des autres; rien ne sortoit de ses mains, qui ne portast ces deux caracteres, et nous nous souuenons avec plaisir, ou plustot avec douleur, de l'usage qu'il en faisoit dans nos exercices ordinaires. C'est ce qui nous le fait regretter avec justice, et nostre consolation seroit foible, si elle n'estoit fondée que sur la différence de vos conditions. Nous connoissons ce sang illustre, *en qui toutes les grandeurs de la terre sont rassemblées, et qui tient, par tant d'endroits, à tant de maisons souueraines*. Nous vous voyons reuestu de ce titre auguste qu'un de nos rois a dit estre des plus glorieux que l'on pust donner à un fils de France. Nous respectons en vous *ce sacré caractere que le fils de Dieu a laissé à son Église, comme le plus grand de ses*

1. Nous transcrivons, mot pour mot, en son entier, le discours de M. l'abbé de Caumartin, et nous croyons qu'il est imprimé pour la première fois.

bienfaits, et cependant, Monsieur, *ce n'est pas à toutes ces qualités éclatantes que vous deûs les suffrages de toute nostre compagnie ; c'est à un esprit plus noble encore que vostre sang, plus élevé que vostre rang. Nous ne craignons point de vous déplaire, en vous dépouillant, pour ainsi dire, de tant de grandeur. Est-ce d'aujourd'huy que vous marchés sans elle, et la dignité d'academicien est-elle la premiere ou vous estes parvenu, comme un autre homme, qui ne seroit pas né ce que vous estes ? C'est un pompeux cortège qui vous accompagne et qui ne vous mène pas ; vous le quittés selon qu'il vous conuient, et il est de l'interest de vostre gloire de vous en détacher quelquefois, afin que les honneurs que l'on vous rend ne soient attribués qu'à vostre seul mérite.*

« La place que vous occupés aujourd'huy vous estoit duë depuis longtemps ; cette eloquence dont nous sommés encore tout ébloui, et dont vous aués créé le modele, vous accompagne par tout ; ce n'est point dans vos harangues, ce n'est point dans vos sermons qu'elle se renferme ; on la trouue dans vos lettres, et dans vos conuersations les plus familières. Les figures les plus hardies et les mieux marquées, celles que les plus grands orateurs n'employent qu'en tremblant, vous les répandés avec profusion ; vous les faites passer dans des pays qui jusques à vous leur estoient inconnues, et ces ordonnances, veritablement apostoliques, destinées au seul gouvernement des ames, au lieu d'une simplicité négligée quelles auoient deuant vous, sont deuenues chez vous le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Pendant que l'Église voit avec edification, dans ces sages reglemens, la verité de la doctrine, la pureté de la morale, l'integrité de la discipline, l'hauteur de la hierarchie, soutenüe et conseruée dans le diocese de Noyon, depuis l'heureux temps de vostre

episcopat, nous y voyons encore ces *divisions exactes, ces justes allusions, ces allégories soutenües*, et surtout une méthode que l'on ne voit pas ailleurs, et sans laquelle on suivroit difficilement des idées aussy magnifiques que les vôtres. La véritable éloquence doit convenir à la personne de l'orateur, la vostre ne laisse pas ignorer à ceux qui vous entendent ou qui vous lisent, d'où vous venez et ce que vous estes. Si votre stile est noble, il est encore plus episcopal; partout vous faites voir d'heureuses applications de l'Escriture, de doctes citations des Pères, et s'il y en a quelqu'une qui se presente à vous, plus ordinairement, c'est par la sympathie des imaginations sublimes, que la nature n'accorde qu'à ses favoris.

« Que de puissans motifs à l'Academie pour vous choisir, et quel bonheur pour elle de pouvoir, en vous associant, satisfaire en même temps à la justice, à son inclination, et à la volonté de son auguste protecteur! Il sait mieux que personne tout ce que vous valés; il vous connoist à fond; il aime à vous entretenir; et lorsqu'il vous parle, une joye se répand sur son visage, dont tout le monde s'apperçoit. Il a souhaité que vous fussiez de cette compagnie, et nous auons respondu à ses desirs par un consentement unanime. Après l'éloquent panegirique que vous venés de faire de ce grand Prince, je n'obscurciray point par de foibles traits les idées grandes et lumineuses que vous en avez tracées; je diray seulement que pendant qu'il soutient seul le droit des Rois et la cause de la Religion, il veut bien encore estre attentif à la perte que nous avons faite, et la réparer dignement en nous donnant un sujet auquel sans lui nous n'aurions jamais osé penser. C'est à vous, Monsieur, à joindre vos efforts aux nôtres, pour lui en tesmoigner notre profonde reconnaissance. »

M. de Fontenelle, en lisant ce discours étrange, y mettait son esprit, sa malice et sa belle humeur, où perçaient cependant je ne sais quelle pitié et quelle tristesse. Il s'était appris, de bonne heure, à respecter tout ce que respectent les honnêtes gens, et le discours de M. l'abbé de Caumartin, à tant de distance et dans un siècle si différent du siècle qui l'avait précédé, était un véritable anachronisme aux yeux du sage vieillard. A cette heure encore, et l'esprit tout rempli du discours dont il s'était d'abord souvenu confusément, Fontenelle cherchait à s'expliquer à lui-même tant d'audace incroyable et malséante à railler en pleine Académie un évêque, un grand seigneur, un aumônier du roi. Lui-même, il en était confondu. — Et, reprit-il, d'une voix humiliée à la marquise de Lambert, je ne vous ai pas encore dit toutes les dames qualifiées qui assistaient à cette incroyable parodie, et j'en ai la rougeur au front, rien que d'y songer. C'étaient les plus grands esprits et les plus hautaines de la cour : les duchesses d'Albret, de Sully, de Villeroy, de Roquelaure, de Saint-Simon, M<sup>me</sup> de La Porte, M<sup>me</sup> de La Vieuville, M<sup>me</sup> de Guébriant !

Voilà des juges du bel esprit ! mais voyez, marquise, à quel point les marquises étaient sages, à quel point les duchesses étaient prudentes, en ce temps-là... pendant que les jeunesses, sans expérience, et rieuses, riaient de l'évêque de Noyon et de l'abbé de Caumartin, les dames sérieuses, par leur sérieux même, imposaient silence au rire, et peu à peu, le sérieux gagnant de proche en proche, il arriva que M<sup>lle</sup> de Furstenberg, M<sup>lle</sup> de Lussan, M<sup>lle</sup> d'Armagnac elle-même, un enfant, si rare et si charmant, qui savait tout dire et tout comprendre, elle-même la princesse d'Espinoy, après avoir partagé tout haut la gaieté générale, eurent bien vite repris leur gravité bienséante.

Quand l'abbé de Caumartin eut achevé sa risée, il était temps qu'elle finît. Ce monde exquis et trié sur le volet de Versailles n'aimait pas à rire en public; il tenait la foule à distance et redoutait la familiarité à l'égal du mépris.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Je suis vraiment de votre avis, Monsieur, et il faut que ce soit M. de Fontenelle en personne qui le dise et qui l'affirme, pour que je croie à l'authenticité d'un pareil document. Dites-moi cependant la suite et la fin de cet étrange discours.

FONTENELLE. J'en ai su les moindres détails par Bontemps, le plus intime des quatre valets de chambre du feu roi. Ce Bontemps était un honnête homme; acariâtre et brusque, il avait réussi par sa brusquerie, autant que beaucoup d'autres par leurs complaisances, et sa franchise avait plu au roi, parce que la vérité a quelque chose de moins amer, passant par la bouche d'un subalterne. Le jour où M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon fut reçu à l'Académie avait été pour le roi un jour de solitude, et pour la première fois, depuis bien longtemps, il n'avait rencontré pareille solitude. Évidemment Sa Majesté avait été prise au mot, à ce point qu'elle ne pouvait pas croire que, même pour obéir à ses commandements, on l'eût ainsi délaissée. Aussi bien le roi fut content lorsqu'il entendit ce grand bruit que font les courtisans, lorsqu'un instant égarés loin de Versailles, ils y reviennent de toute la vitesse de leurs chevaux. Le roi, à son tour, qui s'attendait bien à être seul, mais non à ce point-là, fit l'invisible et tint sa porte fermée. On l'avait négligé, il rendait négligence pour négligence, et cependant, de cette oreille qui entendait de si loin tant de choses, il entendit les rires de ceux-ci, qui croyaient faire leur cour en riant de l'évêque, et le silence de ceux-là, mieux conseillés ou plus sages, qui attendaient que le roi

eût souri, avant de rire. Eh ! c'était ainsi, marquise, en ce temps-là ; nul ne disait ce qu'il voulait dire, avant d'avoir consulté le visage du maître, et je ne pense pas que nos petits-neveux revoient jamais cette autorité toute-puissante. On attendait le silence ou l'approbation du roi, même pour applaudir *Tartufe* ou *les Plaideurs* ; quand j'avais vingt ans, Versailles remplissait le rôle du café Procope, et, de bonne foi, je ne vois pas que l'on ait jugé plus mal en ce temps-là qu'aujourd'hui.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Je commence à trembler pour ce charmant abbé de Caumartin.

FONTENELLE. Et vous faites bien de trembler. Bontemps, qui entrait partout, à toute heure, et toujours par les portes cachées, pénétra dans le salon du lit, où se tenait Sa Majesté, et sans attendre que son maître l'eût interrogé, il raconta ce qu'il appelait nettement *un scandale* ! Il dit avec raison que la ville et la cour n'avaient pas le droit d'envahir sur les menus plaisirs de Sa Majesté ; que s'il plaisait au roi de s'amuser un peu aux dépens de M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon, ce n'était pas un motif pour que l'Académie en fit l'objet de ses risées ; que c'était une honte, enfin, de voir un simple abbé se moquer d'un évêque, et que lui, Bontemps, il ne comprenait pas que Sa Majesté eût autorisé ces violences par ses sourires. Une fois qu'il était lancé, Bontemps, il ne s'arrêtait plus, et cette fois il daubait d'autant mieux son camarade absent, qu'il s'était vu plus d'une fois exposé aux grands airs de l'intendant des finances, Caumartin, lorsqu'il exigeait la préséance sur tous les conseillers d'État. Or, le fils de ce féroce Bontemps était lui-même conseiller d'État.

LA MARQUISE DE LAMBERT. N'est-ce pas Bontemps qui fit l'office d'enfant de chœur, et qui servit la messe du

père Lachaise, au mariage du roi et de M<sup>me</sup> de Maintenon?

FONTENELLE. C'était lui-même. Il avait l'oreille du maître et de la maîtresse, plus encore que les autres témoins de ce grand et mystérieux mariage : M. de Louvois et M. de Montchevreuil. Bontemps était gouverneur de Versailles et de Marly, et, de plus, tout-puissant, et la cour était à ses pieds. Pensez donc si sa mauvaise humeur gagna ce roi, ce maître et ce nonchalant, qui venait d'être livré à la solitude pendant quatre heures ! Cependant le roi ne dit rien encore ; évidemment il attendait une occasion d'éclater, lorsque ses yeux, déjà brillants, s'arrêtèrent sur un spectacle inattendu.

Sa Majesté, pendant que Bontemps l'entretenait des outrages de l'Académie, allait et venait en silence, et s'arrêtait contre une fenêtre entr'ouverte ; un léger rideau lui permettait de tout voir, sans être vu. Dans le vestibule de la petite cour de marbre, sur laquelle s'ouvraient les fenêtres de M<sup>me</sup> de Maintenon, le roi vit entrer, traîné par quatre chevaux et plus semblable à un empereur romain qui jouit des honneurs du triomphe qu'à un évêque revenant de l'Académie, M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon lui-même. Il venait, tout resplendissant de sa fortune académique, la raconter en personne à Sa Majesté, qu'il supposait impatiente des moindres détails ; même l'évêque en ce moment n'était pas seul : commodément et fièrement assis dans son carrosse armorié de toutes sortes d'armoiries, et la tête un peu en dehors de cette espèce de trône, il tenait par la main, comme s'il l'eût mené en laisse, M<sup>sr</sup> l'archevêque de Paris, et Monseigneur, plutôt traîné que mené, semblait peu content d'aller à pied, quand il était si facile à l'évêque de Noyon de lui offrir une place à son côté.

Les deux prélats s'étaient rencontrés sur le seuil même



de la cour intérieure, où les seuls ducs et pairs de France avaient le droit d'entrer en carrosse; et l'archevêque avait quitté le siège, d'abord pour obéir à l'étiquette, ensuite parce qu'il comptait que M<sup>sr</sup> de Noyon lui offrirait une place, ou tout au moins descendrait de voiture, et qu'ils entreraient chez le roi, de compagnie.

Ainsi, dans cette cour intérieure, où il avait le droit d'entrer, autant l'évêque était fier, glorieux, triomphant, autant l'archevêque semblait malheureux, triste, humilié! Cependant l'archevêque se taisait, pendant que l'évêque racontait tout haut son triomphe à l'Académie, la beauté de la réunion, les titres des assistants, la gloire de son discours, et la réponse de l'abbé de Caumartin au milieu de l'assentiment universel. Comme les deux prélats étaient à une certaine distance l'un de l'autre, et que les quatre chevaux de l'évêque-comte de Noyon faisaient grand bruit en piaffant dans la cour, les deux prélats parlaient assez haut pour que le roi pût entendre l'évêque de Noyon se glorifiant lui-même à haute voix, pendant que l'archevêque de Paris le regarde, inquiet de son bon sens, et semble lui demander qui donc se trompe ici? Ce vestibule est fermé, vous savez cela comme moi, marquise, par seize colonnes de marbre, sur lesquelles se dressent quatre bronzes de Coysevox. Eh bien! la scène se passe entre ces colonnes, et sous la fenêtre même où se tenait le roi, très-attentif à tout ce qui se disait entre ces deux hommes, l'un habile et fin comme un prêtre et comme un courtisan tout ensemble, et l'autre entraîné, comme un enfant, par la vanité et par la gloire, au delà de toutes les bornes de l'orgueil.

Debout sur le perron, l'archevêque attendait que l'évêque sortît de son carrosse; mais l'évêque était trop habile homme pour perdre ainsi son avantage, et il poursuivait le

cours de ses triomphes, sans s'apercevoir que le prélat commençait à s'impatienter.

A la fin, M<sup>sr</sup> l'archevêque de Paris, poussé à bout par tant d'aise et de vanterie, se mit à dire à M<sup>sr</sup> de Noyon : « Prenez garde à ne pas trop vous glorifier de votre discours, Monseigneur ! Prenez garde à ne pas trop vous vanter de la réponse à votre discours et de vos succès oratoires ! Prenez garde à ne rien outrer, Monseigneur ! et si je chagrine un peu votre vanité, c'est que je veux être pour Votre Grandeur un ami véritable et non pas un flatteur odieux ! »

Alors, profitant de l'évêque interdit, et avec une grande vivacité de paroles, il se mit à expliquer à ce pauvre homme ébahi l'hyperbole et la trahison dont il avait été la victime. Il lui représenta l'ironie et la gaieté universelles, et le prenant à témoin des paroles de l'abbé de Caumartin, il l'adjura de lui dire si, sérieusement et honnêtement, un si rare excès de louange et de contemplation se pouvait accorder à lui-même, à lui, l'évêque de Noyon ? Oui ! et si lui, l'évêque de Noyon, il pouvait chrétiennement se réjouir d'un éloge public qui n'avait jamais été accordé à l'évêque de Meaux, à l'archevêque de Cambrai, à Nicole, à Pascal, au père Bourdaloue, à M. Arnault lui-même, à toutes les lumières de l'Église ? Et comme en parlant, l'archevêque s'animait de toute l'apparente incrédulité de M<sup>sr</sup> de Noyon, l'archevêque redoublait de preuves, ajoutant, avec l'incontestable autorité de son nom et de son esprit, que la louange et la raillerie ont souvent la même allure, semblent parler le même langage, et qu'il n'appartient qu'aux esprits les plus déliés de discerner l'ami de l'ennemi, la louange de la satire et la méchanceté de la bienveillance.

Ainsi, d'une main ferme l'archevêque arrachait les voiles, les apparences, les remparts dont s'entourait la gloire aca-

démique de M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon. Hélas! le pauvre évêque! il était pâle, il était confondu, il restait épouvanté de ce terrible échec; il cherchait à comprendre comment il se faisait que ce fût justement à lui, à lui seul, en toute cette Académie, au milieu de ce Versailles si bien stylé, que s'adressait tant d'imperturbable avanie?

En ce moment, on eût dit qu'il avait entendu retentir à son oreille, ouverte enfin, le divin *Éphéta!* et que ses yeux, aussi bien que ses oreilles, s'ouvraient, cette fois, pour la première fois.

En ce moment aussi, le roi, très-attentif à ce discours, comprit quelle faute il avait commise en livrant ce galant homme et cet évêque, aumônier de sa chapelle, en pâture aux beaux esprits de l'Académie! Il ne riait guère, ce roi-là; mais quand, par hasard, il riait, il voulait rire à son compte; il ne souffrait pas, à moins d'un ordre exprès, que l'on se mît à rire avec lui; c'était toujours le Jupiter tonnant, dont le sourcil froncé faisait la pluie ou le beau temps de Versailles. Cependant, sans mot dire, et sans témoigner qu'il eût rien entendu ou rien remarqué, il revint, avec un redoublement de majesté, dans le salon de la Guerre et de la Paix, où déjà l'attendait toute la cour, chacun espérant une question qui lui indiquât le ton, le tour et l'accent de la réponse à faire, pour qu'elle fût agréable et comprise! Ils lisaient dans les yeux du roi, ces courtisans, mieux que je ne lirais dans un livre ouvert; ce qu'ils virent tout d'abord, c'est que le roi était irrité, mécontent, peu à la réception, et qu'il ne voulait pas qu'on lui parlât.

En même temps, et la surprise fut à son comble, on vit entrer, soutenu par M<sup>sr</sup> l'archevêque de Paris, M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon; mais, juste ciel! quel changement s'était opéré dans son triomphe et dans sa personne! Autant il portait la

tête haute en sortant de l'Académie, enivré qu'il était de tous ces encens, autant le pauvre homme en ce moment, était contrit, malheureux, humilié! Hélas! tant de rayons qui l'entouraient s'étaient perdus dans l'ombre et dans l'abattement de son visage; tout à l'heure, à peine s'il touchait à la terre, et maintenant il ressemblait à Phaéton précipité du char du Soleil!

Il ne marchait pas, il glissait comme si la pointe de l'abbé de Caumartin garnissait encore le parquet. Spectacle à la fois plein d'enseignement, de pitié, de sympathie et de confusion soudaine. Avec le tact qui était en elle et qu'elle avait appris à si bonne école, la cour eut compris bien vite qu'elle avait été la complice et la dupe d'une plaisanterie offensive, et qu'elle avait amusé messieurs les poètes à ses propres dépens. Ceci, et la gravité du roi, changea tout d'un coup l'attitude et les sentiments des courtisans, race mobile et changeante au degré suprême; si bien que M<sup>gr</sup> de Noyon, lorsqu'il se croyait indigne de voir le jour et d'approcher Sa Majesté, trouve une cour attentive, un roi affable qui le regarde avec complaisance et d'un air fait pour calmer ses plus vives douleurs.

Le roi fit, en revanche, un accueil froid à M<sup>gr</sup> l'archevêque, et quand il daigna parler, il dit, entre autres choses, que les rois ne devaient pas manquer de prudence, pas plus que les prélats de charité.

LA MARQUISE DE LAMBERT. Maintenant ce n'est plus pour M. de Noyon que je tremble, c'est pour l'abbé de Caumartin.

FONTENELLE. Quant à l'abbé de Caumartin, il était perdu sans rémission, n'eût été une bonne précaution qu'il avait prise avec cette extrême sagacité des véritables esprits, lorsqu'ils savent bien qu'ils ne sont pas les plus forts.

Avant de risquer son discours académique, l'abbé de Caumartin l'avait porté lui-même à son nouveau confrère, et non-seulement l'évêque n'avait rien retranché de tant de louanges folles, mais encore, en certain passage très-visible, il avait ajouté, de sa main, une épithète à son talent, une allusion à sa naissance; ainsi l'évêque de Noyon s'était fait le propre complice de cette horrible plaisanterie; il n'y avait pas à s'en dédire, et Caumartin était couvert, du moins de ce côté-là.

Toutefois, même à l'appui de ce discours, revu, corrigé, augmenté par la victime, l'abbé de Caumartin dut s'estimer heureux d'être aimé et protégé par M. de Pontchartrain. M. de Pontchartrain était parent de l'abbé de Caumartin, et ce fut lui que le roi chargea de dire à l'abbé que Sa Majesté était mécontente, et qu'elle l'exilait en son abbaye de Buzay, au fond de la Bretagne. A ces rudes paroles, Pontchartrain s'inclina; il fit venir son malicieux cousin, et il lui lava convenablement la tête!

« Le beau mérite, après tout, disait Pontchartrain, d'avoir pris un Clermont-Tonnerre à cet hameçon, et la belle avance, d'avoir encouru pareille disgrâce pour le petit plaisir d'une ironie! » Après avoir suivi les ordres du roi, en ce sens d'une *tête à laver*, Pontchartrain supprima prudemment l'ordre d'exil; il attendit que le nuage se fût un peu dissipé, et qu'il pût mettre sous les yeux du roi ce trop fameux discours, orné des corrections de l'évêque. On dit alors que le roi se prit à sourire en grand mystère et qu'il révoqua l'ordre qui exilait Caumartin.

LA MARQUISE DE LAMBERT. J'en suis contente; il est vrai que, de cette façon, le dernier mot appartient à l'insulteur, et que votre récit manque à cette loi d'Aristote, qui veut que chaque drame ait sa moralité.

FONTENELLE. Attendez, marquise, attendez. Avec ces grands seigneurs, si profondément courtois, la malice humaine n'a jamais le dernier mot. Tout mortifié, disons le mot, tout enivré qu'il était de son orgueil, notre illustre confrère, l'évêque de Noyon s'était quelque peu remis, en se voyant si bien accueilli à Versailles; mais, au sortir de ce palais des féeries et des enchantements, où le roi était tout, où personne, après le roi, ne comptait pour rien, Paris, ce mécréant, reprenait sa proie, et les sarcasmes, les discours, les vaudevilles, les gazettes, les bouts-rimés..., une avalanche de coups d'épingle, s'emparent de ce pauvre homme, que c'est une bénédiction!

La Harpe, aujourd'hui, n'est pas plus malheureux, lorsqu'il est en butte aux sarcasmes de d'Alembert, de M. Diderot, de Marmontel, d'Argental, de Pont de Veyle ou de l'abbé de Voisenon. C'étaient des rires à haute voix; c'étaient des ironies muettes, à tel point que le chagrin aidant la vanité, le pauvre évêque en eut la fièvre chaude, et même il en mourut. Fagon lui-même, porteur d'un ordre du roi qui commandait de vivre à M<sup>gr</sup> de Noyon, ne put pas le tirer d'affaire. Enfin, ce fut un homme mort; mais, avant de mourir, monseigneur se vengea comme un chrétien se venge, quand il est doublé d'un grand seigneur.

Il fit donc appeler à son lit de mort l'abbé de Caumartin, et, dans un fort beau discours, plein de délicatesse et de pardon, plein de tact... même de modestie, il lui dit qu'il ne voulait pas mourir sans s'être bien réconcilié avec lui; que sans doute lui, l'évêque de Noyon, il avait eu tort de prendre au sérieux le désir du roi de le voir à l'Académie, mais qu'après tout l'Académie, en gagnant un Clermont-Tonnerre, gagnait autant pour le moins que si elle se

fût enrichie de quelque poëte médiocre. — Enfin, s'il pardonnait à M. de Caumartin sa malice, à son tour il s'excusait de son orgueil qui l'avait poussé si mal à propos au milieu de tant d'écrivains, pour lesquels il n'était pas fait, et qui n'étaient pas faits pour lui. Tout ceci fut dit d'une voix claire, et de l'accent le plus tendre et le plus vrai, la mort ajoutant à ces touchantes paroles sa pâleur et sa consécration.

Quand l'évêque eut parlé, l'abbé de Caumartin, touché jusqu'aux larmes, se précipitait à genoux au chevet de son lit; et, prenant la main de monseigneur, il se mit à pleurer, à supplier, à demander pardon, à déplorer ce moment de folie, à reconnaître en effet qu'il avait oublié tout respect, et, sans vouloir se relever, il couvrit cette main fiévreuse de ses baisers, avec mille et mille sanglots. « Pardonnez-moi, Monseigneur, pardonnez-moi! »

L'évêque alors, tirant de son doigt son anneau pastoral : « Je vais mourir, mon bon frère et mon confrère, dit-il à l'abbé en appuyant légèrement sur le mot *confrère*, je vais mourir, et je vous laisse, en souvenir de notre bonne amitié présente, l'anneau du pêcheur; vous le porterez en mémoire de votre évêque, et plus d'une fois l'aspect de cet anneau vous rappellera que l'esprit ne vaut pas la bonté; que même le génie est au-dessous de la charité, et qu'il faut avoir quelque indulgence pour la faiblesse humaine... Encore une fois, adieu! Je meurs content; je meurs réconcilié avec le souverain juge, après vous avoir réconcilié avec le roi, qui vous fait, à ma prière, évêque de Vannes, dans votre chère Bretagne. » En même temps, le saint évêque bénissait ce pauvre homme anéanti, éperdu, hors de son bon sens à force de regret et de douleur.

LA MARQUISE DE LAMBERT. A la bonne heure ! Aristote est content ; je suis contente, et véritablement j'avais tort en m'inquiétant de la moralité du récit. Votre récit ne manque pas de moralité. Le dernier mot reste à l'évêque, et le voilà sauvé de la raillerie à tout jamais.

FONTENELLE. Hélas ! marquise ! le diable est bien fin, et la vanité des hommes est bien grande ! Il n'y a que tours et détours dans la péripétie et dans la suite de cette histoire. Ainsi voilà M<sup>gr</sup> de Noyon qui tient la corde. Il est donc mort en odeur de sainteté, le saint évêque, et l'on devait croire, en effet, que l'abbé de Caumartin était battu par tant de prudence et de charité... Vaine espérance ! On trouva, sur le chevet de l'évêque, écrit en entier de sa main, un manuscrit plus écrasant que tous les discours de M. l'abbé de Caumartin : *La magnifique pompe funèbre et le service solennel qui auront lieu, dans l'abbaye royale de Saint-Germain des Près, pour le repos de l'âme de très-haut et très-puissant seigneur, Mgr l'évêque et comte de Noyon, duc et pair de France, et chevalier du Saint-Esprit.* Il n'ajoutait pas : *Membre de l'Académie française,* ne fût-ce que par humilité ! Dans ce codicille, M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon disposait toutes ses funérailles. Il tendait l'église entière d'une tenture coupée par trois rangs de velours semé de larmes d'argent, de fleurs de lis d'or et d'un grand nombre d'écussons aux armes de sa maison : « avec les chiffres et les bâtons royaux, en sautoir à couronnes. »

Il ordonnait en même temps que les arcades de la nef fussent tendues d'une façon particulière, et formassent quatre chapelles par leur enfoncement ; leurs voûtes tendues comme les quatre murailles ; leur cintre bordé d'un rang de velours chargé d'écussons et de chiffres, semé de larmes d'or et d'argent, et bordé d'une moire d'argent



dentelée, garnie de flocons aussi riches que tout le reste; les six pilastres qui portent les quatre arcades devaient être en velours, semés de larmes d'or et remplis d'écussons et de chiffres, leurs vases et leurs chapiteaux étant dorés.

Surtout, cet évêque, et ce moribond, avait décrit avec le soin le plus minutieux la chapelle ardente à dresser au milieu de ces quatre arcades. On l'élèvera à la hauteur de trente-cinq pieds, afin que rien ne se puisse voir de plus réglé et de plus magnifique. La base devait être un socle élevé d'un pied seulement, sur laquelle il disposait une estrade de trois pieds d'élévation, chaque coin supportant deux figures : *la Noblesse et l'Éloquence*, en relief, plus grandes que le naturel. L'espace qui séparait ces deux figures devait être rempli par certaines devises pompeuses, que monseigneur avait trouvées! Les bases de cette imposante estrade étaient nécessairement garnies de cassolles, d'armes, de flambeaux et de deux cents chandeliers d'argent. Ce n'était pas tout, et monseigneur demandait encore quatre grosses colonnes d'ordre dorique, couvertes d'aventurine, avec crêpes, cyprès, frises et corniches. Il voulait pour ciel un dais très-riche, en crépine d'argent, croisé de moire d'argent et chargé de quatre gros écussons de broderie. Il brodait l'intérieur de la corniche de campanes, de couronnes, de manteaux, de houppes d'or et d'argent. Au milieu des quatre faces de cette grande corniche, il indiquait quatre devises, qu'on aurait le soin d'écrire au milieu de quatre cartouches embellis de crêpes en forme de pentes.

Sur ce lit de parade, on eût dit que l'évêque s'étendait glorieusement à l'avance; il en avait décoré le poêle en croisé de moire d'argent tabisé, et chargé de quatre gros

écussons et broderies, aux armes des Clermont-Tonnerre, bordés de deux larges bandes d'hermine, une en drap d'or au milieu.

Il exigeait aussi que, sur un carreau de velours noir, recouvert d'un grand crêpe, fussent déposés sa croix, sa mitre et son Saint-Esprit, et que l'on vît, à genoux au pied de l'estrade, une image de la France affligée et couverte de deuil, les larmes dans les yeux, un mouchoir à la main... inconsolable! Enfin, sur la corniche, à l'architrave et partout, il posait des campanes chargées de fleurs de lis, le tout surmonté d'un fronton qui remplissait les quatre faces; ce fronton se composait d'enfants ou de génies en relief, tenant des torches fumeuses et baissées en signe de deuil; pour milieu, on devait placer une tête de mort.

Ces diverses figures devaient être confiées au décorateur même de l'abbaye royale de Saint-Denis, M. Benoist, le même artisan qui a disposé le mausolée de M. le prince de Condé, si vivement décrit par Bossuet.

Pour compléter ces magnificences funèbres, M<sup>gr</sup> l'évêque de Noyon avait ajouté, aux quatre coins de cette chapelle magnifique, quatre vases de bronze, chargés chacun de six flambeaux de cire blanche; un grand pavillon, suspendu à la voûte de l'église, couvrait en entier ce vaste et rare monument, dont le fond devait être enrichi d'un immense dais, porteur de quatre énormes écussons en broderie; les six ailes brodées de larmes, et descendant sur les piliers de l'église, devaient produire un effet irrésistible.

Le digne mort n'avait pas même oublié de tendre en noir le chœur des religieux, et d'éclairer le dessus des chaires par six autres lampes qui formaient, par un habile entrecouplement, le chiffre de sa maison. Il demandait

aussi que le maître-autel fût éclairé de cent chandeliers d'argent, et que l'abbaye se servit de son retable en vermeil doré, enrichi de pierreries. Quant aux devises, elles étaient également fières et bien trouvées; l'une disait : *Plus cælo quam solo*, c'est-à-dire : « Je suis né pour le ciel plus que pour la terre, » et représentait un oiseau de paradis qui retourne au ciel. La seconde devise représentait un miroir ardent exposé au soleil, dont il recevait et renvoyait les rayons, avec ces paroles : *Reflectit ad unum*. « Il rend à lui seul ce qu'il en a reçu. » On voyait ensuite une montre couronnée : *Æmula solis*, c'est-à-dire : « Elle suit le soleil. » Puis une branche d'olivier au bec de la colombe, un livre couronné de lauriers; une allée de cyprès; une croix; un calice; une Bible; un autel, avec ces mots pour orner et compléter ces devises : *Elle apporte la paix; — Mon histoire ne sera jamais finie; — et : Mes progrès ne me changent pas*. La plus significative de ces devises et le plus majestueux de ces emblèmes, les voici : on voyait du fond de l'Océan plein d'orages un vaisseau rentré à bon port, avec cette devise : *Onusta recedit*. Il était dit aussi, dans ces diverses images : *L'esprit donne la vie; et : Je brûle pour mon Dieu!*

Le prélat avait poussé le zèle et le soin de ses funérailles jusqu'à indiquer leur place aux nonces, aux évêques, aux pairs de France, aux officiers des cours souveraines, et à toutes les personnes de la première qualité qu'il invitait expressément à son convoi. Il n'avait oublié que l'Académie... et l'abbé de Caumartin.

On trouva même, à la suite de ce cahier, le commencement de l'oraison funèbre de M<sup>sr</sup> l'évêque et comte de Noyon, écrite par lui-même : « Au milieu de ce funèbre appareil, dans ce temple sacré où vont éclater les vertus

et les mérites d'un enfant de l'Église et d'un digne descendant des empereurs d'Orient et d'Occident, à la vue de ce glorieux cercueil et de ce grand cœur qui n'est plus que poussière, il nous sera facile de vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs d'ici-bas!... »

LA MARQUISE DE LAMBERT. « Et tout est vanité! »

Au même instant se fit entendre un grand bruit de carrosses dans la cour de l'hôtel Lambert. C'étaient les habitués de chaque soir qui revenaient en toute hâte pour surprendre M<sup>me</sup> la marquise, et déjà, du bas de l'escalier, ils proclamaient le grand triomphe et le succès des *Barmécides*. C'était sublime, et c'était divin! « Gloire et triomphe à l'auteur des *Barmécides*, et M. de Voltaire n'a qu'à se bien tenir. »

« ... Et tout est vanité, » reprit Fontenelle, en prenant congé de la marquise de Lambert.

# LE GRAND CHEMIN

## ET LE LIVRE D'OR

### I

Décembre arrivait, tout couvert de froidure et de nuage ; on touchait à l'heure où plus d'un Anglais de bonne volonté se demande à lui-même s'il ira se jeter dans la Tamise, ou s'il va se brûler la cervelle. Il n'y a rien de si triste à voir que la rue, en ces heures sombres et mélancoliques ; c'est pourquoi les habiles esprits et les honnêtes cœurs choisissent et recherchent ces *nivôse*, et ces *ventôse* et ces *pluviôse*, pour se câliner au coin de quelque foyer hospitalier et jaseur. A voir plusieurs braves gens réunis par toutes les grâces de la sympathie et du bel esprit, on dirait que l'ennui a peur de ces doctes causeries et n'ose en approcher. En même temps la bruine et le vent se heurtent au dehors, pendant que la lampe ardente et le feu du foyer mêlent doucement leurs clartés rivales. Maintenant la bise et l'hiver peuvent s'abandonner à leur tapage accoutumé : je les défie, et nous les défions.

Or, un soir de ténèbres, de malaise et de doute infini, nous étions réunis chez M<sup>me</sup> de Carmant qui est une aimable femme, en deçà des dernières limites de la jeunesse. A ses beaux yeux vifs, brillants et pleins du feu ancien, on voit facilement qu'elle était belle il y a trente ans ; à son esprit, on reconnaît qu'elle est charmante, ingénieuse,

active, attentive et sachant vivre. Avec toutes les grâces de la conversation, elle était peu à peu devenue un centre ; on l'aimait parce qu'elle était bonne et bienveillante ; on venait à elle, justement parce qu'elle avait le grand art d'attirer à soi plusieurs intelligences revêches et volontiers rebelles à toutes les avances. Il est vrai que la dame avait grand soin de choisir son monde et de le varier. Ainsi vous eussiez trouvé chez M<sup>me</sup> de Carmant un ambassadeur, un poète, un capitaine, un prosateur, un notaire, un banquier, une duchesse, une baronne, une comtesse, un Anglais, une Anglaise, une Allemande, un Allemand, un Italien, un musicien, un peintre, un sculpteur... bref, un échantillon, souvent unique, des professions libérales. « Eh ! disait-elle, ils ne songeront pas à se disputer, si chacun est le seul de son espèce ! » Elle en parlait bien à son aise... et le cumul ?

Chez la dame on jouait et l'on causait ; le whist reposait de la causerie, et la causerie offrait aux joueurs une utile ressource. Le soir dont je parle, il advint que le jeu ayant cessé (la chose arrivait fréquemment !), les honorables habitués de ce salon plein de réserve, un peu méthodiques, un peu froids, se mirent à causer, non pas de la politique effarée, ou de la littérature de chaque jour, mais tout simplement des vertus morales de l'homme, et naturellement aussi, à force de côtoyer la philosophie et de parler de ce qui était bon, ils en vinrent à parler de ce qui était beau. « Accordez-nous, grands dieux, disaient les anciens Spartiates, de réunir tout ce qui est beau à tout ce qui est bon ; tout ce qui est libre à tout ce qui est juste ! Amen ! » Messieurs les Spartiates avaient trouvé là une belle, une illustre prière, et toute-puissante ; une de ces prières qui inclinent le ciel !

## II

De ce qui est beau à ce qui est bon, si vraiment il n'y a qu'un pas, la distance aussi n'est pas grande qui sépare la vertu du crime et les plus abominables coquins des plus honnêtes gens. Ainsi, bientôt, par le penchant naturel de la causerie et des causeurs, les jeunes gens réunis chez M<sup>me</sup> de Carmant, laissant de côté le *to kalon*, en vinrent à parler des crimes qui se commettent en ce bas monde, et ces jeunes gens bien nés, loyaux et fidèles, qui certes ne comprenaient pas le mensonge vulgaire, la perfidie et la trahison basse, dans un accès de sagesse impitoyable, se mirent à tomber si fort sur les fautes et sur les délits de l'espèce humaine... ils comprenaient si peu qu'un homme devint jamais un faussaire, un meurtrier, un voleur de grand chemin, et s'exposât à tomber dans les abîmes de la cour d'assises, enfin, que vous dirai-je ? ils étaient si sûrs d'eux-mêmes, et si complètement retranchés dans leur for intérieur, que l'on ne se fût pas douté, à les entendre, qu'ils eussent jamais eu rien de commun avec le péché originel. Ils parlaient, ils dissertaient, ils s'extasiaient sur eux-mêmes, comme autant de petits saints, autant de martyrs, ces petits jeunes gens qui jetaient le crime aux orties, sauf à se dédommager tantôt, dans l'ombre, en grand mystère, par l'exercice ingénu de quelques bons petits vices, bien complets.

Aussi bien, chacun des hommes qui avaient un peu vécu, et même plus d'une femme ici présente, écoutaient ces bons apôtres, les hommes en souriant d'un rire ironique, les dames, bouche béante, et dans l'attitude étonnée de la plus vive admiration.

## III

Parmi les honnêtes gens, et parmi les hommes considérables qui habitaient ce salon, à la première place, et très-écoutés quand par bonheur ils prenaient la parole, il y avait deux vieillards que nous entourions de nos plus profondes et de nos plus loyales déférences ; M. de Chateaubriand lui-même, dans le poétique salon de l'Abbaye-aux-Bois, M. le duc de Fitz-James, quand il visitait sa nièce M<sup>me</sup> la duchesse de Castres, n'étaient pas écoutés avec plus d'attention, plus de zèle et plus de respect. Le premier de ces deux vieillards s'appelait M. le marquis de Saint-Chamans. Il avait quatre-vingts ans ; sa tête était belle, son aspect était vénérable ; il avait été tout ce que pouvait être un homme intelligent, très-grand seigneur, et parfaitement capable de jouer le plus grand rôle dans le monde des faits, des événements et des idées. A quinze ans, il était maître des requêtes au parlement de Toulouse ; à soixante ans, il était premier président d'une cour impériale ; et qu'il fût assis sur les fleurs de lis de France, ou sur les abeilles d'or, il avait montré tant de courage et de loyauté, que pas un n'avait mis en doute, une seule fois, les obéissances et les respects qui étaient dus à un pareil seigneur. Ajoutez tous les ornements de ces grandes existences : la fortune, le rang, le blason, les alliances, le cordon bleu. Même il portait noblement et fièrement les insignes des chevaliers du Saint-Esprit, depuis que la révolution de 1830 les avait supprimés, et celui-là eût été bien hardi, qui lui eût demandé de quel droit il les portait.

L'autre vieillard était un évêque ! On lui disait : Monsei-



gneur ! et les jeunes gens et les jeunes femmes se plaisaient à ce titre de *Monseigneur*, qui convient, en effet, aux bouches jeunes et bienveillantes, lorsqu'il s'adresse à un vieillard, à un prince de l'Église, à quelqu'un de ces hommes qu'il est de bon goût d'honorer. Ce digne évêque était vêtu avec une grâce exquise ; il prenait grand soin de toute sa personne, et surtout de ses belles mains, où brillait l'anneau pastoral ; il était fier de ses cheveux blancs, bien peignés et poudrés à l'iris ; son œil était bleu, et cependant son regard était vif ; il portait, à plaisir, la soie et la dentelle ; une croix d'or pendait à son cou, légèrement découvert ; sa voix était claire et d'un beau timbre, enfin il avait un sourire charmant. Tel était, naguère, ce prudent, fidèle et éloquent évêque d'Évreux, M<sup>gr</sup> Olivier, l'exécration des cuistres et l'amour des honnêtes gens.

Notre évêque était, de son nom, le comte de Préaut, d'une ancienne famille du comtat d'Avignon, son évêché était bien loin d'ici, dans les terres des infidèles, et, comme il était un vrai sage, il ne se plaignait pas trop de l'éloignement, pourvu qu'on ne l'obligeât pas à résidence. C'était d'ailleurs un bel esprit, fin connaisseur en belles choses, amoureux des beaux-arts, lisant les poètes, sans trop se cacher, et parlant d'Horace et de Virgile à haute voix. Bien plus, le rouge lui montait au front si, par malheur, il entendait vanter les Nicolardot de son temps ; enfin, il savait par cœur, le *Traité de la vieillesse*, et les *Lettres à Atticus*.

Quand nos jeunes gens eurent déclamé, tout à leur aise et sans pitié, contre les crimes et contre les criminels, disant qu'ils ne comprenaient pas que l'on pût être un faussaire, un voleur, un brigand, M. le marquis de Saint-Chamans, se tournant vers Monseigneur :

« Hélas! dit-il, cette jeunesse! elle en parle bien à son aise, et si j'osais parler, ils verraient, par mon exemple, qu'il ne faut pas faire sonner si haut son innocence, avant d'avoir vécu quatre fois vingt ans!

— Et moi, reprit l'évêque, et moi donc! Je le dis tout haut, afin que ceux qui m'écoutent en fassent leur profit et ne soient pas trop fiers de leur moralité! Oui, Messieurs, je ne sais pas encore les crimes du marquis de Saint-Chamans; mais moi, l'évêque, le prêtre et le gentilhomme, je m'accuse... Au fait, reprit-il, non, je ne m'accuse pas, mais je vous plains, jeunes gens, qui, dans vos déclamations, n'avez pas un seul mot de sympathie ou de pitié pour les criminels.»

#### IV

A cette confession soudaine, et qui soudain s'arrête au moment où tout le monde écoute,... vous pensez si nous étions stupéfaits, émus, attentifs. Quand il parlait ainsi, la voix du digne évêque prenait un accent plein de pitié, plein de terreur. Un crime! un crime, ô ciel! sur ces cheveux blancs! Un crime, accompli par ces belles mains remplies d'aumônes, de bénédictions et de prières! Était-ce possible? Était-ce vrai? Mais de quel droit pouvions-nous interroger ce vieillard que nous honorions comme un père? Ainsi chacun se taisait; à peine si ce profond silence était interrompu par le petillement de la flamme, et par le bruit de la pluie au dehors.

« Eh bien! comte, reprit le marquis de Saint-Chamans, puisque vous avez commencé la confession de vos crimes; puisque votre conscience a jeté ce grand cri de pitié et de douleur, qui vous arrête et vous empêche d'aller plus loin? Voyez! chacun de nous vous écoute, et chaque conscience,

ici présente, en dépit de son innocence immaculée, est disposée à vous absoudre. Allons! courage, éclairons le fond de la caverne! Et si vous trouvez qu'en effet il y a quelque honte à dévoiler les crimes de votre vie, eh bien! que ce pénible aveu, fait sans emphase à des vieillards qui vous aiment, à des jeunes gens qui vous respectent, soit à la fois votre punition et notre leçon à tous. Quoi que vous disiez, mon ami, votre vie est une absolution.

— Je le veux bien, reprit l'évêque, et je suis sûr que ce pénible aveu me sera une espérance, et peut-être une consolation. Cependant savez-vous ce que disait M. de Turenne, un soir que ses amis le priaient de leur raconter comment lui, Turenne, il avait trahi le secret de l'État?... — J'y consens, disait ce grand homme, à condition que l'on emportera les chandelles, et que nul ne me verra rougir.

— Laissons, croyez-moi, Monseigneur, laissons les chandelles, reprit M. de Saint-Chamans; ou plutôt que l'on apporte ici des lampes ardentes, afin que notre honte et notre émotion soient un exemple excellent, complet, du peu de confiance que nous devons savoir en nos propres vertus, les uns et les autres, et fassent rentrer en eux-mêmes, dans une sage modestie et dans une prudente réserve, ces jeunes gens superbes qui ne comprennent pas que l'on commette un crime! Et, puisque c'est moi-même qui vous pousse à ce récit, puisque c'est moi qui ai commencé à me récrier contre ces héros infailibles qui n'ont jamais péché, puisque enfin je suis votre ancien, Monseigneur, et que mon ineffaçable qualité de magistrat me compte autant que votre sacerdoce, il est juste, il est bon que je m'accuse avant vous... Oyez donc, jeunes gens et vieillards, ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. Moi, le premier président,

marquis de Saint-Chamans et chevalier des ordres du roi, j'ai commis, dans ma vie, un vol à main armée et sur un grand chemin ! J'ai donc mérité vingt ans de galères, et peut-être l'échafaud ! »

Comme il parlait ainsi, le vieillard relevait la tête, et, d'un regard terrible, il semblait attendre une réprobation, une malédiction... Rien ne parut sur tous ces visages, sinon une ineffable, une entière adhésion à tout ce que l'illustre magistrat allait dire. On voyait bien que ceci n'était pas une fiction, et cependant pas un de nous ne croyait à ces crimes affreux !

La pluie au dehors redoublait de furie, et nous redoublions d'attention.

## V

« Oui, Monseigneur, oui, Messieurs, reprit M. de Saint-Chamans, vous avez devant vous un brigand à main armée, un voleur de grand chemin. Certes, je n'ai pas à gagner grand'chose à cette révélation ; mais j'avais résolu de m'imposer ce châtiment public avant de mourir ; si donc le récit que je vais vous faire contient un utile enseignement, je ne me repentirai pas de ce moment de justice contre moi-même,... et vous m'absoudrez après, si vous voulez.

Pour commencer par le commencement, je suis obligé de vous dire que, si je suis aujourd'hui le chef de ma maison, je fus d'abord, en ma qualité de cadet, maître des requêtes au parlement de Toulouse. En ce temps-là, le parlement de Toulouse représentait la plus redoutée et la moins clémente de toutes nos justices. On disait, quand j'avais quinze ans : « Rigueur de Toulouse ! » comme on disait : « Humanité de Rouen, et justice de Paris ! »

Nous étions donc, en ces temps, des juges implacables, de vrais terroristes. On eût dit, à nous voir disposer de la vie et de la fortune des citoyens soumis à nos lois, que nous nous dédommions, comme magistrats, des fêtes de la bataille, et des bonheurs de la guerre auxquels nous avions le droit d'aspirer en notre qualité de gentilshommes, auxquels nous avons renoncé, en faveur de notre aîné.

Triste souvenir ! que de sang nous avons fait répandre, et que de larmes nous avons fait couler ! Nous étions semblables à l'avare de Molière, qui demande « commission de faire emprisonner tout le monde ! » La torture était une de nos fêtes, et nous semblait un des attributs de la loi pénale ! Ainsi nous étions impitoyables ! Ainsi nous avons brûlé Lucilio Vanini ! Ainsi nous avons tué Calas et la famille Calas. Ainsi le grand Voltaire eut raison, et fit une action juste et loyale lorsque, nous prenant corps à corps, il nous demandait, en présence de l'Europe étonnée et de la France épouvantée : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

Et nous aussi, les implacables, — tout comme vous aujourd'hui, messieurs les jeunes gens, nous ne comprenions pas que le crime fût jamais digne de pitié et d'intérêt. Nous brûlions, nous pendions, nous torturions, nous livrions aux flammes de nos impuissants bûchers la pensée et le livre d'un homme, à défaut de sa tête ! Et plus nous nous admirions, nous-mêmes, plus les hommes, nous voyant d'en bas, nous appelaient des monstres ; nous allions vêtus de pourpre, et cette pourpre était du sang. « Ote-toi de là, bourreau ! » disait Mécène à son maître. — « Otez-vous de nos têtes, bourreaux ! » nous criait la foule des infortunés soumis à notre loi sanguinaire. Ah ! Seigneur, me pardonneriez-vous jamais ces premiers jours de ma justice, et n'est-ce pas le plus grand de mes forfaits ?

Mais, Dieu soit loué ! nous étions réservés à des châti-  
ments sévères. Dieu soit loué ! l'heure arrivait des réactions  
terribles ! Heure en effet vengeresse, implacable, atroce et  
juste, mais juste, au delà et en deçà de toute justice ! Elle  
nous prit, elle nous jeta dans les abîmes ; elle nous attacha  
à la corde sombre des lanternes ; elle nous porta sous le  
couteau des échafauds ; elle nous précipita dans l'exil.  
Quelle épouvante, et quelle fuite à travers le monde épou-  
vanté ! Beaucoup, parmi les victimes de ces époques fu-  
nèbres, ont pu les maudire, ils étaient dans leur droit ;  
mais, tout mutilé que j'étais, je comprenais qu'il y avait au  
fond des cruautés qui me frappaient une justice néces-  
saire, et plus je souffrais, plus je comprenais tout ce que  
j'avais fait souffrir.

Je n'avais guère que vingt-trois ans quand la grande ter-  
reur brisa mon tribunal, envahit ma maison, me tua mon  
père, égorgea mon frère, s'empara de nos domaines héréditaires, et me réduisit à la fuite honteuse, à la fuite hors  
de la patrie, à l'exil volontaire, au plus triste, au plus abo-  
minable exil.

Encore si dans ma fuite j'avais été seul, si je n'avais eu  
que moi à défendre, à sauver ! Mais j'avais une femme  
innocente, une femme inintelligente de toutes les misères  
qui l'accablaient. Hélas ! l'infortunée ! elle était venue au  
monde à l'heure où les gens sages quittaient le monde. A  
peine elle échappait à l'enfance ! Elle sortait d'une orgueil-  
leuse et pieuse maison, où les bruits de la terre arrivaient  
pleins de déférences et de respects. Elle était un des grands  
partis de notre province, et, très-recherchée, elle m'avait  
préféré à un duc et pair avec tous les honneurs de la cour.  
Elle avait au fond de l'âme un goût de retraite et de silence  
que je n'ai jamais retrouvé dans personne ; elle m'avait

donné sa main en songeant que mon titre et mon mortier de magistrat lui seraient une sauvegarde éternelle...

Tout d'un coup, elle entendit crier la tempête... et la tempête s'empara de cette enfant des pieuses retraites, et la voilà, dans la ruine et dans le sang, qui ne sait plus que devenir. Pas une espérance ici-bas, pas une étoile dans le ciel! Il fallait fuir, il fallait mourir. « Fuyons, » lui dis-je, et nous voilà, cachés sous des habits grossiers, qui cherchons notre voie à travers les ronces et les épines! Toulouse est voisine de la Méditerranée, et j'espérais atteindre à quelque barque de pêcheur qui nous eût jetés, la nuit, sur des rivages cléments. Nous marchions la nuit, nous nous cachions le jour. Ces vastes campagnes étaient devenues la solitude; ces châteaux, dignes des rois, n'étaient que ruine et silence. Hors des villes tout était menacé et désolation; dans les villes tout était silence et terreur. Et nous allions ainsi, ma femme et moi, de dangers en dangers, errants, fugitifs, perdus, éperdus. Elle allait chancelante et les yeux à demi-fermés, comme dans un rêve. Et moi qui l'aimais, et moi qui ne pouvais pas l'emporter dans mes bras, je restais à ses pieds, lui disant : « Courage! »

Elle disait comme moi : « Courage! » et retombait sur les pierres du chemin.

Ah! quand j'y pense!... Hélas! j'y pense encore et toujours, et je la vois, la douce et frêle créature, exténuée, et si pâle, et les yeux noyés de larmes! Ses belles mains déchirées par les ronces! Ses pieds charmants blessés par les cailloux du chemin! Elle me regardait, haletante, et si complètement malheureuse! En ce moment, cette enfant de la robe rouge et de l'hermine avait une violente ressemblance avec la plus jeune sœur de Calas! »

## VI

A ce passage du récit de M. de Saint-Chamans, il y eut, parmi nous qui l'écoutions comme s'il eût prononcé notre arrêt de vie ou de mort, un moment de silence incroyable et voisin de la stupeur; chacun retenait son souffle, et semblait dévorer le récit de ce vieillard qui revenait si cruellement sur les traces effacées.

« Hélas ! hélas ! reprit-il d'un accent désespéré, elle et moi nous n'étions pas nés pour soutenir longtemps ces luttes formidables contre la nécessité ! J'appartenais à une famille qui depuis deux siècles s'était habituée à toutes les faveurs de la fortune ; elle était la fille d'une mère attentive et prudente qui, depuis le jour où son enfant vint au monde, n'avait pas eu d'autre tâche que de lui faire une existence aimable et douce. Elle et moi nous étions les enfants paresseux d'une époque obéissante, nous étions les enfants du privilège ; nous avons été élevés pour commander à la foule, et maintenant la foule nous opprimait, nous poursuivait, nous menaçait, nous écrasait. Les rôles étaient changés : le peuple était maître, et les maîtres étaient égorvés ; le magistrat était le coupable, et le seigneur était devenu le mendiant. C'est la loi de ces époques, de ces fièvres, de ces délires, où tout s'agite, où tout se révolte, et celui-là qui n'a pas la force et le courage de la résignation, celui-là n'a plus qu'à mourir.

Cependant ma jeune femme, au bout du huitième jour de ces transes cruelles : « Monsieur, me dit-elle, il m'est impossible, absolument, d'aller plus loin. Voyez ! je meurs de faim, je meurs de fatigue et de peur. Voyez ! je suis à bout de mes forces, je suis épuisée et perdue, et nous ne



sommes pas encore à la moitié du chemin ! O malheur ! c'en est fait, laissez-moi sur le bord de ce sentier où je vais mourir ; ou plutôt, mon cher époux, croyez-moi, mourons ensemble, et ne disputons pas plus longtemps notre vie à ceux qui nous cherchent. A quoi bon cette vie inutile et misérable ? Allons, croyez-moi ! montrons-nous ! »

Parlant ainsi, elle sortit de sa cachette, et de sa main pâlie, et de sa main nue, ô ciel ! elle appelait deux hommes qui se montraient dans le lointain. Ces deux hommes, en effet, étaient envoyés par le comité du salut public à notre poursuite, et ils allaient tranquillement, au petit trot de leur petit cheval, comme de bons campagnards qui se rendent à leur bastide et qui ne se hâtent guère, tant la bastide est proche et tant ils sont sûrs d'arriver. Ces deux hommes, voyant sur la route une femme épuisée de fatigue, hésitèrent, et firent mine de poursuivre leur chemin ; mais enfin, quand je leur eus dit qui j'étais, ils s'arrêtèrent, descendirent d'une espèce de charrette couverte, dans laquelle ils se prélassaient, et ils m'aidèrent à placer doucement ma chère épouse sur la paille, où elle s'endormit tout de suite, épuisée ! On eût dit, à la voir dormir, une enfant heureuse et contente, qui s'est endormie en songeant déjà aux bonheurs du réveil !

Elle dormait souriante en son sommeil, tant sa lassitude était grande, et tant elle s'était blessée aux ronces du chemin ! Moi-même, accablé de fatigue, il me sembla que la mort était préférable à cette fuite horrible. Ainsi, qui eût vu passer ce chariot empaillé, allant au petit trot d'un assez bon cheval, aurait pu facilement se figurer monseigneur le garde des sceaux Chrétien de Lamoignon, lorsqu'aux vacances il s'en allait à sa maison des champs, dans la charrette de son granger, suffisamment remplie de

paille fraîche, avec sa femme et ses enfants, son clerc et ses serviteurs.

## VII

Le petit chariot, qui jusqu'alors avait suivi le chemin de la mer, tourna doucement du côté de Toulouse, et le petit cheval salua ce changement de route d'un joyeux hennissement. Dans cette charrette, qui nous menait au supplice, et dont chaque pas était, pour ma femme et pour moi, un acheminement à la mort, voici comment nous nous étions arrangés, afin que chacun fût à l'aise et ne froissât pas son voisin. Ma jeune femme occupait tout le côté droit du chariot; elle dormait à l'abri d'un vieux manteau que l'un de nos gardiens avait jeté sur elle; assis, et le dos appuyé contre la paroi de la charrette, je tenais la tête de la pauvre enfant, pour la protéger contre les cahots de ces mauvais chemins. Des deux hommes, nos guides et nos gardiens, celui-ci occupait la place du charretier, et, le fouet d'une main, il tenait de l'autre main les rênes du cheval. Le second de ces deux hommes était assis à l'autre extrémité de la voiture, et semblait étudier les beautés de ces vastes campagnes; seulement, de temps à autre, il jetait sur ma femme endormie, et sur moi, un regard qui pour le moins était sévère. Il s'appelait, de son nouveau nom, Brutus; il était vêtu décemment, mais il portait, d'un air délibéré, un affreux bonnet rouge. Évidemment, Brutus était le maître, et commandait à son voisin, Mucius Scævola. L'un et l'autre, au premier abord, ils faisaient une paire de gredins dont l'aspect n'était pas des plus rassurants; mais que nous importait à nous, proscrits, la figure, humaine ou terrible, de ces deux messieurs! Nous leur appartenions, ils nous menaient à l'échafaud; tout était dit.

Cependant, la première surprise étant passée, et quand je fus tout à fait installé dans mon coin, je me mis à étudier Brutus et Mucius Scævola, et comme un vieux juge, habitué de la petite et de la grande Tournelle, qui savait lire au fond des âmes, à travers les visages, j'eus compris bien vite que ce Brutus, assis au bout du chariot, était un homme inflexible. Il nous regardait comme sa proie, ou, mieux encore, il nous contemplait comme sa vengeance; et son regard impitoyable attestait les énergiques volontés de son cœur. J'eus bien vite appris quel homme était ce Brutus. Brutus appartenait à la race implacable des demi-philosophes, qui, dans les temps de discorde et de misère où la rue et le carrefour font entendre leurs voix abominables, se constituent soudain les juges des vaincus et les dispensateurs absolus des châtimepts qui leur reviennent!

Le mot du vieux Brennus : « Malheur aux vaincus ! » est le vrai mot des révolutions. Mot impie, et les fils de Brennus l'ont cruellement expié! Malheur aux faibles! Dans ces crises violentes des sociétés perdues, quand le trône est brisé, sur les débris de l'autel renversé; quand le roi est mort, quand le magistrat est muet, quand la loi, la loi sainte, inviolable, éternelle, est devenue un vil jouet dans la main des multitudes, il arrive inévitablement que certains hommes ignorants, fanatiques et mal conseillés, animés cependant par je ne sais quel sentiment du juste et de l'injuste, se constituent, de leur autorité privée, et du droit même de la force (ils n'en savent pas d'autre), des espèces de juges et de vengeurs, mais des juges sans appel, des vengeurs sans pitié. Malheur aux vaincus, malheur aux faibles qui tombent dans ces mains violentes, ils sont perdus sans rémission! Ni les larmes, ni la beauté, ni les services rendus, l'innocence, et moins encore le grand

âge ou le grand nom de la victime, ne sauraient arrêter les héros de cette justice abominable ! Une fois que ces hommes se sont figuré qu'ils sont dans leur droit et dans leur devoir, ils vous condamnent, et, condamnés, ils vous tuent.

Ainsi ne les priez pas, ne les insultez pas ; la prière est inutile ; l'insulte aurait cela de triste et de malheureux qu'elle confirmerait ces machines mortuaires dans le profond sentiment de leur justice. Ainsi Brutus était fait ; il y avait à espérer de cet homme un peu moins de pitié que d'un tigre. Apitoyez la montagne qui tombe, le flot qui monte, et la machine ardente qui vous prend soudain et vous broie entre ses dents de fer !... J'eus bientôt compris que du côté de ce bronze il n'y avait rien à attendre. Je fermai les yeux pour ne pas le voir, et bientôt je ne le vis plus.

Quant à l'autre, au Mucius Scævola, ... vous savez que Mucius était assis à ma gauche ; il tenait les rênes, il conduisait le char, et le cahot, de temps à autre, apportait, remportait et me rapportait cet automédon sec, nerveux et souriant d'un funèbre sourire. Il avait arboré, lui aussi, le bonnet rouge, mais sans crânerie et sans trop de conviction ; pour se mettre à la mode uniquement. Cet homme-là, petit, discret, fluet, pâlot, terne, à demi chauve, à demi blond, devait être un enfant du Dauphiné, un de ces quasi-Italiens que rien n'étonne, et qui n'aiment pas à jouer le rôle de martyr. Comme il était le subalterne de Brutus, et qu'il en avait peur, maître Scævola ne fit guère attention à des captifs de notre espèce, et tout d'abord il ne fut occupé que de conduire et d'exciter son cheval.

Cependant, de temps à autre, il me jetait un coup d'œil tout rempli d'une interrogation avide. A coup sûr, ces regards curieux, affamés, pleins de convoitise et per-

çants comme un coup de stylet, cherchaient à deviner<sup>r</sup> si ma misère étoit feinte, et quelle étoit ma fortune présente. Hélas! la triste fortune! Il ne me restait pas vingt louis dans ma bourse! A peine un gîte, à peine un repos pour une vingtaine de jours... Vingt louis, pour un exil de vingt ans! Mais nous pensions, en ce temps-là, chaque matin, pauvres, errants, fugitifs, menacés, proscrits, égorgés, attachés aux lanternes, que la révolution ne pouvait pas durer plus de huit jours.

Et dans ce va-et-vient de la charrette, qui faisait que parfois la tête de Scævola touchait ma tête, et que sa bouche entr'ouverte frôlait mon oreille, il me semblait que cette bouche ouverte prononçait des sons confus; en effet, ces monosyllabes devinrent peu à peu des paroles, et les paroles finirent par composer des phrases très-claires, dans lesquelles on me disait nettement : « Citoyen, prends garde, écoute-moi, mais sans avoir l'air de m'écouter » (ici un choc rejetait l'homme à l'autre extrémité du chariot). « Citoyen, disait Scævola l'instant d'après, ceci n'est pas un jeu, entends-tu? Nous vous menons, toi et ta femme, à l'échafaud; ta femme est jeune, elle est jolie, et ça serait dommage, en vérité! » Telles étoient les paroles que murmurait ce damné; à chaque parole il fouettait son ardent petit cheval, comme s'il eût voulu hâter le moment de l'échafaud.

Et moi, malheureux, qui voyais dormir paisiblement cette humble femme, et qui la voyais sourire, en rêve, au génie invisible, éperdu, j'écoutais la bouche de fer. La bouche de fer prodiguait la menace et la promesse; elle parlait d'échafaud et de liberté; je la laissai dire, et quand enfin j'eus bien compris ce qu'elle disait, et qu'elle m'offrait *notre* délivrance, j'attendis que le Brutus, assis au

bout de la charrette, eût atteint une montée ; à la montée, il descendit pour soulager le cheval, et pour se reposer lui-même de sa fatigue, en marchant.

Alors, et parlant à voix basse, entre Scævola et moi s'établit le dialogue suivant. Mes cheveux sur mon front chauve se dressent encore d'épouvante, en me rappelant ces discours que le mistral emportait chez les morts :

« Si je vous ai bien compris, Monsieur, disais-je à Scævola, vous offrez de nous venir en aide, et de nous sauver, ma femme et moi, moyennant une certaine récompense... Est-ce bien cela ?

— Oui, monsieur le comte, oui, monsieur le magistrat, je puis vous sauver et je veux vous sauver, répondit Mucius en allongeant à sa bête un vigoureux coup de fouet.

— S'il en est ainsi, lui dis-je, à quoi bon aller si vite, et frapper ce pauvre cheval qui n'en peut mais ?

— Ne voyez-vous pas, Monsieur, reprit Mucius, que, d'une main je frappe, et que je retiens de l'autre ? Il ne faut pas qu'on nous soupçonne. Il ne faut pas que Brutus ait le moindre vent de notre intelligence ; il est féroce et furieux, mais, moi, je porte un cœur compatissant... Donnez-moi seulement deux mille livres en argent (*holà ! hue !*), et je vous sauve.

— Et comment feras-tu, ami Scævola ?

— Voilà ! c'est bien simple, et mon plan est fait. Du pas dont nous irons, c'est tout au plus si nous arrivons ce soir à Saint-Just, c'est-à-dire à Just, tout court, puisque, grâce à Dieu, il n'y a plus de saint ! Le fait est que ma bête est fatiguée, et, de bonne foi, on ne peut pas la crever pour gagner vingt-quatre heures sur la mort d'un aristocrate de votre espèce. Ainsi, va pour ce soir ! Si d'ailleurs il est nécessaire que nous allions moins vite encore, eh

bien ! ma bête aura perdu un de ses fers, et je demande un jour de répit. Me faut-il tout un jour pour préparer votre fuite, ou seulement trois heures ? Je n'en sais rien. Avec une part de votre argent je me procure deux bons chevaux, un bon carrosse et des passe-ports, à quelque affilié du club des Jacobins, de Just. J'achète aussi un manteau pour toi, et des souliers neufs pour la petite citoyenne ! Enfin, tout est prêt ; Brutus dort ; nous partons... En allant vite, en allant bien, tu auras touché le port de Cette avant qu'il soit quarante heures ! Une fois à Cette, une barque est bientôt trouvée... et sauve qui peut ! Deux mille écus, trois mille écus, je t'en fais juge, est-ce trop cher ? (*Holà ! hue !*) » Et à grand bruit, il faisait claquer son fouet, en retenant son cheval !

Figurez-vous, Messieurs, et vous, Madame aussi, mon horrible angoisse et ma stupeur, lorsque, voyant que le salut était si proche et que la fuite était si facile, il me fallait renoncer à la proposition de Scævola ? Quoi ! je pourrais pour si peu d'argent racheter notre vie et ma liberté, je pourrais sauver de la mort approchante cette jeune et timide épouse que j'aime et qui est toute mon espérance ; encore un jour, et puis deux jours, et je toucherai les frontières de l'Italie, et nous irons, elle et moi, jeunes, contents, sauvés, à travers ces beaux paysages, ces villes superbes, au courant de ces fleuves charmants... Deux mille écus... et faute de cet argent renoncer à tous ces biens !

En ce moment nous touchions le sommet de la montagne, et Brutus, se rapprochant de la charrette, se plaignit de la lenteur du cheval. « Vraiment, dit-il, nous n'allons guère, et je commence à trouver que le souper se fait attendre trop longtemps. »

A quoi Mucius Scævola répondit, en arrêtant son cheval.

« L'animal est las, dit-il, la route est longue, et, s'il te plaît, nous le laisserons souffler un peu. Puis comme ce temps d'arrêt, et l'air déjà plus frais, avaient réveillé ma chère endormie. — Bon ! dit-il encore, voilà une citoyenne qui a bien dormi, et qui se trouve un peu mieux, j'en suis sûr, que tantôt, par le soleil et dans la poussière, au bord du grand chemin. »

## VIII

Ma femme en effet s'était réveillée, et son premier regard avait rencontré mes yeux pleins de larmes ! Hélas ! la pauvre enfant ! endormie, elle avait tout oublié ; le réveil la rendait à la réalité brutale. Elle se leva sur son séant ; elle arrangea ses beaux cheveux, de sa main amaigrie ; elle disposa, d'une façon savante, les plis de sa robe de bure, et, dans sa peine, elle parut contente de retrouver les apparences, les respects, l'attitude et le langage de la femme du monde. « Eh ! oui ! fit-elle, cela me gêne encore de porter cette bure horrible, et cela me fatigue de parler ce vil patois. » Pauvres femmes ! chères ignorances ! orgueils innocents ! combien se sont perdues pour n'avoir pas renoncé à leur couronne de duchesse, à leur titre de marquise, un seul jour !

Ce fut ainsi que nous atteignîmes le petit village de Saint-Just, où nous devions passer la nuit. La nuit était sombre et le vent grondait, soulevant la poussière de la route. Quelle tristesse ! et qui donc eût reconnu, dans ce silence et cette solitude, un de ces petits villages du midi jaseur, et qui donc eût cherché sous la peur universelle les faciles contentements de notre Languedoc bien-aimé ? Plus de rêverie et plus de chanson ! Plus de réunions poétiques et



d'académie en plein air, au plaisant murmure d'une docte fontaine où poussaient sans culture, et non pas sans grâce et sans parfum, les feuilles, les pampres et les fleurs du bel esprit languedocien ! Ciel enchanté ! belles nuits rayonnantes d'étoiles ! Naguère encore on respirait, sous cette claire étoile, mêlée aux parfums de la Vénus céleste, une suave odeur d'orangers, de *Pastor fido* et d'oraisons mentales, pendant que les sons argentins de l'*Angelus* se mariaient, en clairs tintements, au frôlement provocateur de quelque guitare amoureuse.

Hélas ! pardonnez-moi, si je m'enivre encore, à cette distance, de ces féeries dont le murmure me ramène doucement, par ce vieil âge, aux chansons de la patrie absente, aux doux poèmes, tout imprégnés d'une langue venue, en droite ligne, de la Rome païenne, à travers les Pyrénées occidentales. C'est qu'en effet l'Italie et la Grèce, l'Espagne et l'Orient, avaient comblé, de leurs voyelles les plus charmantes, cette poésie agreste de la France à son midi. Ces chansons, ces poèmes, ces cantiques, ces cantilènes, que redisait naguère le paisible écho de nos campagnes, l'écho prudent les avait oubliés ; ils se taisaient, ces cantiques, baignés dans les flots de la Méditerranée et dans les soleils de la Provence ! A peine on osait la parler, cette langue d'oc, faite à notre usage, cette langue excellente, et faite par des rois pour des femmes qui savaient plaire. Muses à la chevelure éclatante, dignes de donner la main aux Muses de la Sicile, ô Muses provençales, la douce lumière du matin qui faisait parler le sphinx ; vous vous taisiez alors, vous aviez peur ! Elle ne jasait plus, elle ne devisait plus, elle avait cessé de chanter, la poétique province !

On eût dit que le village était mort ! Pas une lueur aux fenêtres fermées, pas un bruit, même dans la boutique

du barbier ! Pas un feu dans ces maisons muettes ! Pas un brin de fumée au sommet de ces cheminées !

L'auberge de l'*Écu de France* avait brisé son enseigne, et remplacé les fleurs de lis par une horrible image : *A la Veuve Capet*, où l'on voyait S. M. la Reine elle-même au milieu des tricoteuses et des furies de guillotine ! Dans l'auberge il n'y avait plus de chansons, et dans la cuisine il n'y avait plus de fourneaux ; plus de tournebroche au joyeux cliquetis ; plus de vin dans la cave, et de farandole dans la rue : on eût dit une tombe. Encore, s'il nous eût été permis de choisir notre gîte en ce tombeau !

On nous enferma dans l'écurie, à côté du cheval ! *C'était l'ordre*, et tant pis pour les aristocrates qui ne seront pas contents de leur prison !

Mais déjà (la nécessité est une rude institutrice, et ses leçons sévères ont bientôt dompté les volontés les plus rebelles), mon aimable femme avait appris l'obéissance ; elle s'était soumise, en si peu d'instants, à toutes les humiliations, à toutes les misères. Cette enfant des anciennes familles du Languedoc, cette enfant de la pléiade toulousaine : Antoinette de Cadeuse, Béatrice d'Agoult, Mathilde de Villeneuve, et les autres, cette enfant, née à l'ombre favorable du *gay savoir*, et qui, comme sa marraine Isaure, avait nom Clémence, elle avait oublié sa fortune passée ! Elle était tout entière obéissante à la misère présente, et c'était pitié à la voir, acceptant sans se plaindre, et volontiers, cette paille et ce logis lamentable.

En ce moment, par sa présence, elle faisait de cette écurie immonde une tour pareille à cette tour qui regarde vers Damas, dans laquelle rien n'entraîne de ce qui était souillé. Seulement, cette inertie et cette résignation ressemblaient à l'agonie ; on eût dit, à sa contenance même, que cette

infortunée appartenait désormais au sommeil, au rêve, au néant. A peine elle eut soupé d'un peu de lait et d'un morceau de pain noir, qu'elle s'endormit profondément. Le sommeil était toute sa force et tout son courage, et moi, pendant que nos gardiens allaient et venaient de l'écurie au seuil de la porte, je me mettais à songer aux propositions de Mucius Scævola. Il pouvait nous sauver, mais il lui fallait de l'argent! Il voulait nous sauver, mais il voulait y trouver son compte, et si je n'ai pas de quoi le satisfaire avant la nuit de demain, l'occasion est perdue!

Ah! transes cruelles! mortelles agitations! terreurs indicibles! Certes, je suis bien vieux..., mon vieux cœur palpite encore à ces terreurs. Il faut être plus qu'un homme, en effet, pour montrer un front serein à la terreur politique, la plus triste et la plus honteuse des terreurs. Elle est dans l'air; elle est partout comme la peste; on la respire; elle vous pénètre jusqu'aux moelles; on la reçoit furieuse et lente par tous les pores.

A la fin, comme Mucius portait un seau d'eau à son cheval: « Voyons, Scævola, ton dernier mot? Combien d'argent te faudrait-il? » lui dis-je, en tremblant.

Il alla à son cheval; il lui offrit à boire, il attendit patiemment qu'il eût bu, puis, en repassant près de moi, il me dit ces trois mots: « Tout de suite, ça serait plus sûr; mais au plus tard, à demain! à midi! deux mille écus en argent! » A ces mots, il disparut! Il était déjà bien loin, que je croyais encore entendre les pas du fantôme, et son strident: *Ça ira! Ce Ça ira!* sonnait... deux mille écus.

L'autre homme, et celui-là était le gardien sévère, Brutus l'Incorruptible, entra dans l'écurie à son tour. Il venait de faire ses ablutions, comme un homme qui se respecte, et qui prend souci de sa toute-puissance.

A voir cet imposant personnage au front calme, au froid sourire, au geste énergique, à la voix grave, on eût dit un de ces fanatiques du monde ancien :

« Mort à l'ennemi de la patrie, il faut qu'il meure!  
 « — Oui ! j'y consens ! mais il est mon ami le plus cher !  
 « — Que m'importe ? il est l'ennemi de la patrie, il faut  
 « qu'il meure !... Honte et malheur à cette peste !... à  
 « mort ce sacrilège !... Eh ! si mon bras droit se paralyse,  
 « on le coupe sans pitié pour sauver le reste du corps !...  
 « C'est ainsi que le poignard délivre le genre humain de ces  
 « bêtes féroces, qui n'ont rien de l'homme que la figure ! »

A votre sens qui parle ainsi ? Un terroriste de 1793 ?... C'est le plus bel esprit, l'esprit le plus indulgent et le plus charmant de la grande époque romaine, Cicéron, parlant du meurtre de César. Et vous vous étonneriez des violentes résolutions de mon Brutus toulousain ?

Comme j'étais à songer aux moyens de vendre mon âme, et d'arriver aux deux mille écus en argent... en argent ! Brutus, s'asseyant familièrement à mon côté, sur la paille : « Après tout, me dit-il, il est bon que vous sachiez où je vous mène, afin que vous songiez en chemin à ce que vous pourriez tenter pour votre justification. Je vous mène à Toulouse, à Toulouse ; entendez-vous ? »

Et comme je ne trouvais rien à lui répondre, et comme aussi je voyais ma mort écrite, à coup sûr, dans son regard, je baissai la tête, et, gardant le silence, je m'étendis sur la paille et je fermai les yeux. Ce mot *Toulouse* et ce mot *argent* bourdonnaient, se mêlaient, se heurtaient et s'agitaient dans mon cerveau.

Eh ! que j'avais raison de trembler ! Toulouse était une fournaise où bouillonnaient incessamment toutes les fièvres et toutes les passions les plus violentes. Elle avait à venger

des injures vieilles de deux siècles, à exercer des vengeances dont Louis XIV avait donné le signal. Elle se rappelait avec des larmes, cette ville ancienne, italienne à demi, française à demi, les supplices, les violences, les confiscations; puis les crimes affreux des hautes Cévennes et des basses Cévennes, dans les carrières de Mur, dans les bois d'Uzès, dans les vallons du Vigan. Elle se rappelait toutes les lois ordinaires, cruellement et fatalement suspendues; les dragons, les huissiers, les collecteurs; la prison, la fusillade, et la corde, et la claie, en un mot la révocation de l'édit de Nantes, toutes les fureurs de M. de *Basville*; la persécution du saint évêque de Pamiers, la dispute pour la Régale, les protestants égorgés par les catholiques, les catholiques égorgés par les protestants; elle se souvenait des Albigeois, et des siècles passés; elle se souvenait même des proscriptions qui avaient pesé sur une des bienfaitrices de la cité, la supérieure des filles de l'Enfance de Notre-Seigneur, qui était le *Port-Royal* de Toulouse.

En même temps avec un zèle ardent et terrible, elle avait inscrit le nom et le prénom de ses bourreaux dans le catalogue à venir de ses châtimens et de ses vengeances; à savoir: le roi Louis XIV, M<sup>me</sup> de Maintenon, M. de Louvois, le marquis de La Trousse, le comte de Villars, le maréchal de Montrevel, le conseiller d'Osmond, M. de Caveyrac et son digne frère, l'abbé de Caveyrac, le R. P. Ferrier, confesseur du roi, et le plus exécré de tous, M. de Lamoignon de Basville, le vrai bourreau de la noble province du Languedoc. Quoi donc? les gémissemens, les plaintes, le sang et les larmes de tant d'églises errantes, fugitives, anéanties, couvraient la province, et cette fumée ancienne, et ce bruit ancien, l'empêchaient d'entendre les nouveaux gémissemens, les misères nouvelles.

Elle donc était cruelle, et sans pitié, parce que la force avait été cruelle et sans pitié pour sa faiblesse ! Enfin, dans sa vengeance, elle obéissait à ses instincts, moitié gibelins, moitié guelfes. Toulouse n'avait-elle pas déchiré, de ses mains impitoyables, le président Duranti ? Ville d'échafauds, de prisons, de douleurs, de larmes ! Théâtre abominable des plus lugubres et des plus sanglantes histoires ! Ramener à Toulouse un des juges de ce parlement qui a condamné Calas, et la propre fille du lieutenant criminel, c'était vraiment les livrer aux violences de ce peuple en fureur.

Voilà pourquoi je n'eus rien à répondre à mon geôlier ; pourquoi je me mis à sonder profondément la plaie et l'abîme où nous tombions.

## IX

Cependant, réveillée à demi par ce profond silence, ma chère femme-enfant se prit à gémir, comme si elle eût été déjà exposée aux insultes. Si touchante était sa plainte, et ses beaux yeux effarés se remplissaient de si douces larmes, que ce digne Brutus en eut pitié. Justement, l'hôtesse, une bonne femme, et toute jeune (elle avait l'âge de la sympathie à toutes les douleurs), entra dans l'écurie, et voyant cette enfant qui se lamentait et pleurait dans son rêve, elle la prit doucement dans ses bras, et se mit à la bercer en lui chantant une complainte, en langue romane, que chantait sa nourrice à son berceau. Alors Brutus, s'approchant de mon oreille, et tout bas :

« Voulez-vous, me dit-il, me jurer, sur votre parole d'honneur, et sur votre foi de gentilhomme, de ne pas chercher à vous enfuir ? Si vous jurez ainsi, nous transporterons

cette infortunée sur le lit de la dame hôteſſe, et vous-même vous resterez à veiller sur elle, jusqu'à demain. Car vraiment c'est pitié de la livrer à ces tortures inutiles, et j'en suis profondément touché. »

A cette proposition d'un serment qui me liait et me gardait, plus que n'auraient fait vingt fusiliers, je sentis soudain je ne sais quelle espérance au fond de mon âme. A coup sûr, je ne voulais pas jurer, mais il me sembla que ma fidélité à ma parole allait me venir en aide, et que, par ces temps coupables, mon refus de prêter un serment que je ne voulais pas tenir aurait sa récompense. Il me semblait aussi que je ne pouvais pas être livré aux bêtes féroces de cette ville en fureur, et que l'aide allait me venir enfin... Mais comment? de quel côté? Je l'ignorais.

« Monsieur, répondez-moi à Brutus, votre cœur est meilleur que vous ne pensez vous-même, et pourtant, quelle pitié stérile! Il ne faut pas, croyez-moi, avoir tant de souci de l'agneau que l'on mène à la maison du meurtre. Hélas! oui, la pauvre enfant que voici aurait grand besoin d'un lit, d'une chambre et d'une gardienne: il y a si longtemps qu'elle n'a reposé sous un toit hospitalier! Cependant à quoi bon la protéger aujourd'hui, puisque demain vous la livrez à des monstres? Nous voilà seuls, pauvres et désarmés! Nous voilà la proie et le jouet de la multitude, et cette enfant n'a plus, pour la soutenir, que l'ignorance de la mort qui l'attend! Croyez-moi, Monsieur, laissons-la dormir et gémir, laissons-la sur cette paille et dans cette écurie: à force de privation et de misère, elle aura sans doute moins de regret à mourir.

Quant à moi, dont vous invoquez l'honneur et la probité, comme autant de liens dont on charge un captif, je n'ai plus, pour espérance, que l'honneur de mon nom, je ne

veux pas l'engager. D'ailleurs nous sommes bien sur cette litière; nous la partageons avec des créatures patientes, résignées, semblables à des créatures souffrantes telles que nous... Restons où nous sommes. Vous, Monsieur, soyez cependant loué et remercié pour votre bon cœur.

— Il est libre à vous, Monsieur, répondit Brutus, de mépriser pour votre compte le soulagement que je vous proposais, mais moi, Brutus, j'aurai plus de pitié pour cette jeune femme que vous n'en avez vous-même. Ainsi je la confie à la citoyenne Benoitte que voici. » En même temps il pria la bonne hôtesse d'emmener avec elle cette jeune femme, et d'en avoir le plus grand soin jusqu'à demain.

## X

Dame Benoitte ouvrant alors de grands yeux, tendres pour nous, mais peu cléments pour nos gardiens :

« Monsieur Brutus Michalon, dit-elle (Michalon était le premier nom de Brutus), j'obéirais bien volontiers à votre ordre si la chose était possible, et la pauvrete, que voici, n'aurait jamais rencontré un cœur plus tendre et plus maternel, mais vous ne savez donc pas que l'homme riche est le maître ici; que la maison lui appartient, et que tout à l'heure il vient d'entrer chez nous?

— Le riche est chez vous! s'écria Brutus.

— Il y est, reprit dame Benoitte; ils sont venus, en carrosse encore, deux ou trois sacs à vin qui ont pris toute la maison, et qui ont égorgé le poulailler; donc m'est avis qu'il vaut mieux laisser ici cette jeune aristocrate, que de l'exposer aux gaillardises de ces acheteurs de biens confisqués, que Dieu châtie, un peu plus tôt, un peu plus tard! »

Je connaissais fort bien l'homme que l'on appelait le



riche, en ce temps-là. C'était un usurier de Toulouse, qui prêtait au denier vingt-cinq aux mousquetaires de la ville, et même aux jeunes messieurs du parlement. Il possédait, entre autres meubles précieux, un certain tableau représentant la *Pêche au corail*, qu'il vous faisait accepter, pour cinquante pistoles, dans tous les marchés que vous passiez avec lui. L'usage était d'accepter la *Pêche au corail*, et de la laisser à la même place, au même clou, chez l'usurier, qui la revendait bien vite à d'autres emprunteurs, et toujours aux mêmes conditions. Même un jour, que j'achetais la *Pêche au corail* pour la dixième fois, j'eus la fantaisie et le caprice de la vouloir emporter en mon logis, et l'usurier, qui regardait ce tableau comme un talisman, avait été si furieux de mon *manque de foi*, qu'il avait juré de ne plus me prêter un louis d'or ! En fin de compte, c'était un vilain homme, avide, arrogant, lâche et fourbe ; il m'avait arraché beaucoup d'argent par ses prêts usuraires, et là, vraiment, il ne méritait guère de pitié.

« Vous voulez parler du riche Eustache, à coup sûr, maître Brutus ?

— Oui, répondit Brutus, le riche Eustache ; il n'y a que lui qui puisse aujourd'hui supporter ce sobriquet et s'en faire un titre. A coup sûr, cet homme est un brigand ; mais il nous sert à acheter les biens des exilés, des émigrés, des ci-devant ; il trafique avec la nation, et, tenez, il vient d'acheter, pas plus tard qu'avant hier, la ferme et le château de La Palude, à trois lieues d'ici. »

Or, ce fertile et cossu château de La Palude appartenait à une mienne parente, M<sup>me</sup> Élisabeth de Prohenque, une seconde mère à moi, dont j'étais le filleul et l'héritier. La Palude était une des plus jolies propriétés de notre province ; il y avait des bois et des prés, des champs de blé et des

champs d'oliviers. La ferme avait été nouvellement rebâtie, et le château ne remontait guère qu'aux dernières années du roi Henri le Grand. J'avais été élevé toute ma vie à me considérer comme le maître et le seigneur de La Palude, ... et c'était ce brigand d'Eustache qui l'avait acheté pour quelques assignats!

« Oui, disait Brutus, il l'a acheté et payé en bons et beaux assignats; le voilà seigneur, à cette heure, de ces domaines dont la dame est partie, et la dame de La Palude ne reviendra pas, j'imagine, des faubourgs de Londres, pour réclamer son propre bien! » Puis, d'une voix plus basse et se parlant à soi-même, il disait: « C'est égal, ça me dérange; un Eustache maître à La Palude!... il n'y a pas de bon sens! »

Pendant qu'il murmurait en son par dedans, j'eus une vision, une vision funeste, impossible, injuste... il me sembla que je pouvais être sauvé. Cet Eustache... un bandit de cette espèce... un spéculateur sur toutes les mauvaises passions de la jeunesse, et maintenant le complice et le copartageant des spoliations et des injustices d'une loi sans pitié! Eustache usurier, Eustache acquéreur de biens nationaux! le *riche* Eustache... Il avait si cruellement abusé de mes premières années; il m'avait si souvent voué à la *Pêche au corail*; il m'avait si complètement soumis à son usuré impitoyable... Et voilà qu'hier encore, par un marché mauvais, par un marché maudit, il avait chassé de la maison de ses pères la bonne et vieille dame de La Palude, ma tante et ma marraine;... il avait acheté pour rien la ferme et le château qui me revenaient!... Que vous dirai-je? Aussitôt, mon parti fut pris de détrousser ce misérable Eustache, en me criant à moi-même: Restitution! restitution!

Après un moment de silence, et quand je fus sorti de ce combat intérieur, je relevai la tête, et, d'une voix calme, avec tout l'accent de la vérité, je dis à Brutus : « S'il y avait encore une justice ici-bas, cet Eustache aurait plus d'un compte à me rendre, et quand il m'aurait rendu son compte, alors, si je dois mourir, je ne mourrais pas comme un gueux, et je laisserais à la jeune femme que voilà, car, Dieu merci ! elle est trop jeune pour qu'on la tue, un peu d'argent qui l'aiderait à vivre. • Hélas ! mais le moyen d'avoir justice aujourd'hui ? »

— Monsieur, reprit Brutus, il me semble que vous aussi vous allez trop vite en besogne ; il est vrai que je suis votre geôlier, mais il n'est pas moins vrai que je suis un galant homme ; il est vrai que je vous mène à la mort, mais notre révolution n'est pas une révolution de voleurs ; elle est cruelle, elle est implacable, elle... est juste, et vous-même, qui fuyez les lois de votre pays, vous n'êtes pas hors de toutes les lois. Donc, si véritablement cet Eustache retient cette part de votre fortune, il faut qu'il vous la rende, et pardieu ! par la vertu même de notre république, Eustache vous rendra votre argent ! » Sur les dernières paroles de Brutus, Scævola venait d'entrer dans l'écurie, et d'un coup d'œil il comprit ce qui se passait.

« Scævola, lui dit Brutus, va-t'en chercher, dans la chambre où il s'enivre, d'un vin payé à vil prix, un certain Eustache, et, sans lui dire même le nom de celui qui l'appelle, tu vas m'le ramener, au nom de la loi ! » Scævola sortit sur cet ordre. Alors Brutus, tirant de sa poche une écharpe et des pistolets, ceignit son corps de l'écharpe, et, posant ses pistolets sur le bord de la fenêtre, au-dessous de la lampe, ... il attendit. Et si grande, messieurs, et si complètement irrécusable est la majesté de la loi, même d'une

loi impie et mal faite, que soudain, sur ce visage assez vulgaire, on vit briller une certaine splendeur.

Moi, cependant, moi, le vrai magistrat, le défenseur du droit; moi qui devais l'exemple, et l'extrême exemple de l'obéissance et du respect aux lois anciennes, mes mères nourrices, qu'un caprice populaire avait renversées pour un jour, j'eus le temps d'envisager tout mon crime et d'en bien comprendre toute l'étendue. Ah! misère! épouvante et malédiction! Malédiction sur les discordes civiles, qui peuvent réduire un galant homme, un magistrat, aux dernières abjections du mensonge! Était-ce bien moi, le fils, le petit-fils et le dernier héritier de tant de magistrats célèbres par l'ardeur et par l'exagération même de leur justice, qui allais commettre, ici même, et sous les yeux d'un ennemi qui m'estime assez pour croire à ma parole, un vil attentat contre la fortune d'un misérable, qui ne me devait rien, en fin de compte? Et même, pour sauver cette enfant qui va mourir, si je l'abandonne aux fureurs qui la menacent, ai-je bien le droit de dévaliser cet homme, ici, la nuit, sur un grand chemin, avec ce Brutus pour complice, à main armée... en un mot, avec tous les caractères du brigandage? Ainsi, pour sauver ma vie et celle de ma femme, voilà que de sang-froid, et par une complète préméditation, j'allais tenter une si violente spoliation, un délit si honteux, et soutenir un pareil mensonge?

Combien de malheureux j'avais livrés à la torture ordinaire, à l'extraordinaire, à la roue enfin, pour de moindres attentats que l'attentat que j'allais commettre! Ainsi je pensais; mais plus j'envisageais cette infamie, et moins je voyais une meilleure sortie à ma misère présente; enfin (telle est la perfidie, et si violente est la logique des actions mauvaises), il me semblait que, par ce mensonge et par cet

attentat contre la propriété d'autrui, je donnais à ma femme infortunée un insigne témoignage de mon amour et de mon dévouement.

Le bruit des pas et le murmure des voix de deux hommes qui s'approchaient vinrent m'arracher à mes réflexions, et, me roidissant contre l'obstacle intime de ma conscience, je pris définitivement mon parti.

Jamais, en toute ma vie, et dans les causes les plus difficiles, quand j'appartenais à ce furieux parlement de Toulouse, qui était le vrai maître et le vrai roi du Languedoc, je n'avais éprouvé une émotion qui fût comparable à l'émotion que j'éprouvais en ce moment. Voilà donc où j'en étais venu, moi l'enfant de cette justice abondante en clartés, fréquente en châtimens, cette justice du midi, fille éclatante et fière du soleil et du sénat romain! *Sol dominus imperii romani!* disait Marc-Aurèle. En si peu d'instans d'exil et de proscription, j'avais oublié les plus simples devoirs de cette magistrature auguste, et les exemples sévères de ces magistrats que la loi ancienne avait consacrés prêtres du droit, et qui tenaient d'une inflexible main la balance de Thémis et l'épée d'or que le prophète Jérémie a confiée à Judas Macchabée? Eh! que diraient-ils, *ces dieux*, ces images du Très-Haut, qui redoutaient pour eux-mêmes la lâcheté, presque autant qu'ils redoutaient l'injustice, en me voyant, moi, leur indigne héritier, combiner cette exécrationnable escroquerie? A ma triste personne,... un voleur de grand chemin, s'arrêtaient ces légistes, ces théologiens, ces illustres sénateurs dans leur pourpre! Ici, dans cette écurie, où je vais mentir comme un laquais, aboutissait ce Sinaï du parlement de Toulouse! Un brin de litière allait remplacer cette montagne inaccessible où s'inclinaient les têtes les plus hautes, où s'arrêtaient les volontés les plus

courageuses, où la richesse et le pouvoir, la flatterie et la menace, l'autorité et la faveur, venaient se briser, comme autant de flots impuissants contre un écueil ! Me voilà donc, moi, le futur premier président du parlement de Toulouse, réduit à cette infâme extrémité, qu'il faut que je mente à toute la gloire, à tout le passé de ce parlement, qui était le droit, le devoir, le refuge et l'espérance, la force et le respect des royaumes du midi ! Tels étaient les débats, les regrets, les douleurs, les passions, les orgueils qui s'agitaient au fond de mon âme : et pourtant, il faut que je le dise à ma honte, et je le dis ici, très-haut, pour que les jeunes gens ne soient pas si fiers de leur vertu non éprouvée, une fois que j'eus envisagé et adopté tout mon crime, avec ses plus prochaines conséquences, je n'hésitai pas dans mon crime un seul instant.

Que dis-je ? Au secours même du vol ignoble que j'allais commettre, et pour que rien ne manquât au dépouillement de ce misérable, j'appelai à mon aide le goût, l'art, le génie et le talent de l'accusation, tels que je les avais appris à cette illustre école des criminalistes de Toulouse, également habiles à découvrir la vérité sous les apparences, à profiter des occasions, à percer les nuages, à répondre à toute objection, savants à tout éclairer, ingénieux à tout prévoir.

Je m'inquiétai premièrement d'un tribunal, et je me fis une espèce de chaise curule du coffre même où l'hôtesse renfermait son avoine. Assis sur ce coffre, et les deux pieds posés sur une auge renversée, j'établis ainsi entre l'accusé et moi, son juge et son accusateur, une distance indispensable au drame que j'allais jouer avec lui. Nécessairement il fallait que cet homme, accusé et bientôt dépouillé par moi, comparût debout, moi étant assis ; il fallait qu'il fût à

mes pieds, courbé sous mon geste et sous mon regard ; j'avais appris, à l'école même de tant de magistrats glorieux, que le fauteuil du juge assis sur les fleurs de lis doit être une espèce de montagne, entre la foudre et les éclairs.

Eustache, averti traîtreusement par Scævola, mon complice, arrivait en cette taverne, également troublé par les fumées du vin, par les bruits de sa conscience, et par quelques-unes de ces paroles funèbres, obscures, pleines de nuages et de menaces dont parle Tacite, à propos de Tibère et de Séjan. Cet homme, qui n'avait pas plus que moi la conscience irréprochable, et qui venait d'entrevoir, d'un coup d'œil, toutes sortes de petits crimes invisibles qui semblaient s'élever autour de sa personne et l'accompagner de leurs fumées, laissa voir tout de suite et ses intimes angoisses, et son trouble intérieur ! Il arrivait haletant, les yeux hagards, les pieds trébuchants, et il s'arrêta net devant le lit de justice, devant le trône de justice, où j'étais assis ! Alors, et sans attendre qu'on l'interrogeât, l'imprudent et l'impudent, d'une voix avinée et stridente, il prit la parole en tremblant :

« Comment ! disait-il, les yeux hagards, qu'est-ce à dire, *au nom de la loi* ? Comment, on me pousse ! on me presse ! on m'obsède ! et qu'ai-je fait ? qu'ai-je pris ? qu'ai-je volé ? » Disant ces mots, la sueur coulait à grosses gouttes de son front ridé par l'avarice et par la peur.

Pour rester dans mon rôle de magistrat, j'attendis que Brutus, dont les yeux brillaient de colère et de mépris, jouât, auprès de ma victime, le rôle d'accusateur public. « Ah ! dit-il, maître Eustache, il paraît que nous ne serons pas longs à nous entendre, puisque déjà tu conviens que tu as pris quelque chose, et que tu as volé quelqu'un ! Tu as volé, en effet, deux mille écus, en bel et bon argent,

qu'un magistrat de l'ex-parlement de Toulouse avait confiés à ta garde, et, comme la nation ne peut pas être la complice de tes perfidies, tu vas rendre, à l'instant même, ici, ce dépôt, sinon je t'emmène avec moi, et je te livre au comité de salut public !

— Qui ? moi ? s'écriait Eustache, un magistrat m'a confié deux mille écus ? un magistrat de Toulouse ? Il n'y en a pas un, entendez-vous, pas un, qui me confiât la centième partie de cette somme ! Ils me connaissent bien, allez, et vous voulez rire, maître Brutus ? » Alors Brutus, troublé à son tour, et gêné par cet argument *ad hominem*, se tournant vers moi, sembla me demander... ce qu'il devait répondre à la plaidoirie de ce coquin. « Demandez-lui, dis-je à Brutus, s'il n'a pas là, dans sa poche, à droite, une bourse en cuir, pleine d'or ? » Et, comme Brutus allait répéter ma question, le maladroit Eustache (mais sa juste indignation l'aveuglait !), frappant de son bâton sur la poche à droite, en fit sortir très-clairement : le bruit d'une somme d'or, et d'une somme assez ronde. « Holà ! tu le vois, dit Brutus à cet homme interdit, tu vois bien que tu mens, et que ce dépôt, tu le tiens encore... il est là ! Je l'entends qui sonne et qui t'accuse... — Et demandez-lui, repris-je, du haut de mon tribunal, de cette voix dure comme l'acier des échafauds et des tortures, demandez-lui... si le sac que voici n'a pas une réserve pour les assignats, une réserve pour l'argent, une troisième poche enfin pour les louis de vingt-quatre livres?... A moins que le riche Eustache ait abusé du dépôt, ou qu'il ait dénaturé l'or que j'ai confié à sa garde, le dépôt est dans la troisième réserve, et c'est là que se trouveront mes deux mille écus, avec bien d'autres ! »

Telle fut mon effronterie ! Et plus j'entrais dans mon mensonge, et plus ma voix fut imposante !...



Alors Scævola ouvrit la bourse d'Eustache ! En effet, cette fameuse et cruelle bourse, où tant de fois j'avais puisé à des taux fabuleux, elle était bien telle que je l'avais désignée ; ici l'argent, plus loin le papier, et l'or à la place que j'avais dite ! Il y avait, dans la ville de Toulouse, bien peu de jeunes gens, voués aux folies de la jeunesse, qui ne connussent, aussi bien que moi, le coffre portatif du seigneur Eustache. Il fut cependant atterré de ma découverte, et il restait devant moi, bouche béante, immobile, et cherchant à comprendre, à deviner, si vraiment il ne rêvait pas. « Eustache, dit Brutus, vous êtes un coquin, vous êtes un voleur, vous êtes un homme injuste, et, croyez-moi, vous allez compter sur ce coffre, au citoyen que voici, en bonnes espèces sonnantes (c'est le caractère du dépôt, d'être rendu tel qu'il a été déposé), la somme de deux mille écus ! S'il vous plaît, vous commencerez par l'or, vous finirez par l'argent, et, s'il faut un appoint, le citoyen que voici acceptera, comme il convient, le papier de la République ! » A peine Scævola avait-il entendu ce mot *compter*, que, sans mot dire, et d'un geste qui me fit peur, et me regardant à peine, il se mit à étaler à mes pieds cette porte d'or, ce monceau de deux mille écus, soit qu'il ait cru à la complicité de Brutus, comme à la complicité de Scævola, soit qu'avant de se défaire de tout cet or et de tout cet argent il eût voulu m'indiquer toute l'étendue de ma mauvaise action. Mais, juste ciel, qu'il fut lent à compter cette somme ! A chaque pièce de monnaie il me semblait que j'avais le feu à mes pieds.

Cependant le son de l'or, le bruit de l'argent, le frôlement des assignats, eurent bientôt tiré maître Eustache de sa torpeur, et il se précipitait pour reprendre sa fortune volée, lorsque Brutus, saisissant ses pistolets : « Si tu

fais un pas, lui dit-il, je te brûle! » et il eût fait comme il disait.

« Pourtant, dit Eustache en grinçant des dents, je puis déférer le serment au magistrat qui m'accuse, et il lèvera la main pour attester qu'en effet il m'avait confié ces deux mille écus! »

Il dit cela d'une voix haute et ferme, avec la confiance d'un homme qui se noie, et qui s'accroche à quelque fragment du rivage; or, je l'avoue, à ce seul mot: « le serment! » un nuage passa sur mes yeux, mon cœur battit à se briser dans ma poitrine, et je sentis que je n'irais pas plus loin, quand même mon crime eût dû m'écraser à l'instant. Heureusement que Brutus vint à mon aide, et sans le savoir, et surtout sans le vouloir: « Le serment, maître Eustache, est bon pour tes pareils, l'homme que voici peut être cru sur sa parole; il n'y a pas une heure qu'il a refusé de me prêter un serment que je lui demandais! Donc, reprends ta bourse et va-t'en! » Eustache reprit sa bourse qui ne contenait plus qu'un peu de monnaie; et, cette fois, plutôt par habitude que par avarice, il la remit précieusement à sa place accoutumée. Il sortait donc, et je commençais à respirer; mais comme il était sur le seuil de la porte: « Au fait, dit-il assez effrontément et de l'air le plus dégagé du monde (il n'y a rien de sitôt méprisé qu'un magistrat méprisable!), serait-ce trop exiger que de demander un reçu de *mes* deux mille écus à Monseigneur?

— Tu auras ton *reçu*, reprit Brutus; Scævola que voici gardera l'argent et t'apportera le reçu du citoyen. — J'ai de quoi le faire à l'instant, » reprit Eustache. Il portait en effet dans sa poche à gauche un carnet, une plume, un papier timbré, et je reconnus très-lestement et très-volontiers, car j'étais décidé à les rendre avec usure, avoir reçu

de M. Eustache, en beaux et bons écus d'or et d'argent, la somme de deux mille écus... Eustache alors prit le papier, il le lut avec soin, puis, comme l'encre était fraîche encore il la dessécha à son souffle ; après quoi il plia ma quittance avec la plus grande précaution. « Voilà, me dit-il enfin, en souriant d'une façon sinistre, un papier qui vaut son pesant d'or!... » A ces mots il sortit, parfaitement rassuré... et dégrisé.

Cependant la pluie au dehors tombait ; un orage furieux éclatait sur toute la campagne, et vous pensez si ma tristesse était profonde, en songeant, malgré mes projets de remboursement, au crime que je venais de commettre. Au bruit même des vents déchainés et de cet orage, favorable à nos projets, je ne songe déjà plus à ma délivrance, à la liberté de ma femme, aux promesses de Scævola ; je songeais mon crime. Scævola, qui devait me garder toute la nuit, était sorti, avec Eustache ; Brutus, qui voulait être prêt avant le jour, avait refermé avec le plus grand soin la porte extérieure, et il était sorti par l'autre porte qui communiquait avec la salle publique de l'hôtellerie.

Que j'eusse la moindre tentation de me sauver par cette nuit épouvantable, sans argent, chargé d'une jeune femme à demi morte de frayeur, l'idée, à coup sûr, n'en fût venue à personne ; et moi-même j'y avais renoncé, lorsque des bottes de paille, amoncelées contre la muraille, tombèrent, doucement poussées par une force invisible. Le hasard, qui nous favorisait, avait fait que cette paille dissimulait la fenêtre de l'écurie : un *pst ! pst !* attira mon attention, et il me sembla que Scævola s'était bien hâté. Bientôt l'hôtesse elle-même, et deux hommes de la campagne, entrant à pas comptés, s'emparèrent de ma femme à demi-souriante, et glissèrent, d'une main légère, ce léger fardeau par la fe-

nêtre entr'ouverte ! En même temps, je les suivis, non pas sans avoir éteint la lampe et refermé la fenêtre. Un éclair, suivi d'un coup de tonnerre affreux, me montra une espèce de litière sur laquelle ma femme fut étendue, et les deux hommes, par des sentiers invisibles, emportèrent cette part de mon âme.

L'hôtesse allait un peu en avant, un falot à la main, et nous atteignîmes ainsi un de ces grands chemins tracés par l'ordre de Louis XIV, afin que ses dragons ne rencontrassent pas d'obstacle à poursuivre l'hérésie, et surtout les hérétiques. Cette route, qui avait été funeste à tant de braves gens, fut pour nous le chemin du salut ; une antique berline était préparée et nous attendait, attelée de deux vigoureux chevaux, qui pouvaient courir jusqu'au matin. « Bon voyage, Monseigneur, me dit l'hôtesse, et que Dieu vous sauve ! Vous ne m'avez pas reconnue, et moi je vous ai reconnu tout de suite ; vous êtes le filleul de notre bonne dame, et nous avons joué bien souvent, vous et moi, dans les jardins de La Palude. Adieu ! prenez ce manteau, prenez cette veste, et mettez, s'il vous plaît, ce vilain bonnet rouge ; prenez aussi cette bourse, elle est la mienne, ou plutôt elle est à vous, car elle me vient de votre bonne marraine. Allez ! encore adieu. » Elle me baisa les mains ; la voiture partit, et je suivis des yeux un instant ce petit falot qui brillait dans la nuit sombre. « Adieu ! adieu ! adieu ! »

Mais ceci, Messieurs, n'est que la première partie de mon crime. Il faut que je vous dise à présent les suites funestes, les conséquences imprévues, le remords, et enfin le châtiement.

## XI

Ainsi je fus sauvé par un crime, et par cet exil abominable entre tous, l'exil volontaire, un crime égal à celui que j'avais déjà commis. Honte et malheur à ces insensés qui préfèrent l'émigration à l'échafaud, la vie errante à la prison ! Au supplice honorable ils ont préféré une fuite honteuse ! Aux respects, à la sympathie, à la pitié d'une ville en deuil, ils ont préféré les justes mépris et les dédains mérités des peuples étrangers qui vous regardent passer, à la façon des fantômes, et qui ne comprennent pas que l'on abandonne ainsi son Dieu, sa tâche, sa patrie et son toit domestique. En vain vous leur expliquez que la nécessité l'a voulu, et qu'on ne résiste pas à la force...

Ils sourient à votre explication misérable ; ils répondent que mieux valait mourir. Ils sont sans pitié, les peuples heureux qui ont payé leurs dettes aux révolutions passées, et qui, sous leur vigne en été, sous leur toit en hiver, récoltent les libertés que leurs pères ont semées dans les champs de l'avenir. Ils sont sans pitié, justement parce que rien ne fait obstacle au libre exercice de leurs droits, à la pratique de leurs devoirs. Ils se figurent, parce qu'ils obéissent à des lois justes et clémentes, parce qu'ils ont brisé la tyrannie et rétabli la liberté, qu'il n'y a plus, nulle part, d'esclavage et de misère ! Ils comprennent le voyage et la légitime absence ; ils comprennent qu'un homme aille au loin, à travers les océans glacés, chercher des contrées inconnues... ils ne comprennent pas l'exil volontaire !

Ils honorent le voyageur qui s'en vient, de si loin, pour visiter leurs monuments, pour étudier leur histoire, et volontiers ils ouvrent au passager leur porte hospitalière.

— Étranger bienveillant, disent-ils, sois le bienvenu; voici le pain, voici le sel, soyons amis! » Oui, mais ils se méfient horriblement de l'oisif et du proscrit, qui s'installe, à tout jamais dans leur ville, qui les verra de si près, qui les verra si longtemps, et dont le témoignage sera toujours mêlé d'amertume. Oh! misère! Et qui nous eût jamais proposé cette fuite horrible, à travers ces Italiens, qui nous regardaient passer comme autant de mendiants et d'imposteurs? Et puis, la malheureuse corvée : aller de ci, aller de là; traverser des villes qui vous haïssent; s'asseoir à des foyers méfiants; n'être plus rien qu'une épave agitée et ballottée à travers les nations heureuses! Véritablement, il y a de quoi mourir cent fois de honte et de regret.

Lâches, misérables vagabonds que vous êtes, que voulez-vous devenir dans cette universelle réprobation? Comment donc! vos parents, plus braves que vous, ont payé leur dette, de leur tête, à la révolution dévorante; vos amis, plus heureux, ont échappé par l'exil, mais par un exil forcé, involontaire, impie, aux proscriptions des puissants de la veille! On les a trainés impitoyablement au delà des frontières, dans les abîmes, dans les déserts; et la frontière, à jamais s'est refermée! Alors, consacrés par l'injustice et par le malheur, expulsés, révoqués, déshérités par la force, ils ont au moins le droit de se plaindre, et leur plainte est écoutée avec sympathie, avec respect. O patrie! ô foyer paternel! Maison de la mère et de l'aïeule, asile sacré, rien ne vous détruit, rien ne vous fait oublier; on vous brise un instant, vous reparaissez toujours!

J'ai bien souffert dans cette émigration que j'avais acceptée! Tant que ma femme a vécu, tant qu'elle fut près de moi, silencieuse, éplorée, inerte, et comprenant à peine sa triste destinée, je fus soutenu, sinon par un grand cou-

rage, au moins par une grande résignation. Cette femme-enfant, retombée en enfance, à l'âge de vingt-deux ans, remplissait mon âme d'une tendresse ineffable; elle remplissait mon cœur d'une pitié si profonde que j'en oubliais même les peines, l'isolement, et, disons-le, les déshonneurs de cet exil. Mais l'exilé volontaire, mais l'émigré, mais le déserteur de la patrie en deuil, même aux yeux des étrangers, il se cache, il se désavoue, il se fait honte à lui-même, il se fait pitié!

Et si cruel était ce mirage, il occupait si complètement cette âme innocente, que ma chère enfant, éperdue et pleine de visions, revoyait, sans cesse et sans fin, les journées de sa première jeunesse. Elle racontait, dans un chant humble et doux, les paysages de sa patrie : Escurols, Verfeil, le hameau de Saint-Bernard, les jardins de LaVallette, et les vallons de Saint-Geniès. L'isolement, la solitude et le rêve avaient donné au cerveau de cette enfant une puissance inconnue, et maintenant elle revoyait des choses qu'elle avait à peine entrevues; elle les revoyait dans un reflet vif, animé, coloré, merveilleux. Parfois, tout éveillée, elle me disait avec un sourire : — Il va frapper midi au cadran du *Bon-Pasteur* ! Ou bien : Je vois d'ici le château de Montspan, et M. de Montspan, en grand deuil, qui dit à ses petits-enfants : — « Pleurez, mes enfants, votre mère est morte. » Une autre fois, elle venait, contente, au-devant de moi : Savez-vous, mon ami, me disait-elle, que j'ai vu rentrer dans le couvent de la Visitation M<sup>me</sup> de Montmorency, en grand deuil de Monseigneur, et qu'elle m'a donné sa sainte bénédiction !

D'autres fois, quand elle voulait se faire un peu belle et parée, elle disait qu'on lui fit lever une robe chez Thomas Prohenque, au *Château de Milan*, et qu'on portât ce velours

chez M<sup>lle</sup> Florize, la bonne faiseuse ! Ainsi elle était éblouie en tous ces souvenirs, et l'Italie avait beau murmurer, bruire et chanter à ses oreilles délicates, elle n'entendait que les bourdonnements de son Languedoc bien-aimé, les bourdons au-dessous des fraisiers, les abeilles au-dessus des jasmins. Aux yeux de cette enamourée, il n'y avait que sa chère province qui méritât un regard, et Saint-Pierre de Rome, et le palais Pitti, à Florence, et tous les musées, ne valaient pas, pour cette dame de la république tolosane, les petits enfants toulousains, sortant des petites écoles, les bœufs qui reviennent des pâturages, le tournesol qui se penche et s'endort au midi, pour saluer plus vite le soleil matinal du lendemain.

D'autres fois je quittais la maison, épouvanté de la mort approchante... si rapide était la consommation, et si violente était la nostalgie, et quand je rentrais, en me disant : « Ma femme est morte ! » je la retrouvais souriante. En mon absence, elle avait fait, toute seule, des visites à ses bonnes amies ; une visite à son amie Élisabeth Donnadiou, une visite à M<sup>lle</sup> d'Alençon. Elle avait rencontré, en son chemin, M<sup>gr</sup> l'évêque de Pamiers, qui l'avait paternellement saluée. Elle était même entrée un instant dans le laboratoire des filles de l'Enfance, où elle avait acheté un flacon d'essence ambrée, aux mille fleurs. Et ce soir, elle ira (elle l'a bien promis), avec ses chères compagnes Guillemette Fonvielle et Marie Lassat, au puits de la maison de Nicolas Bachelier, le fameux sculpteur, où le grand poète Goudouli doit réciter sonnets et triolets, virelais et rondeaux, ballades et dizains, et là voilà qui me récitait, de sa voix claire et de son regard limpide, une chanson de Pierre Goudouli :

Mon amour, tu t'en vas pour tout ce triste été.  
*Mourouso, tu t'en bas per tou aqueste estiu...*



Si complètement elle était fidèle au geste, à l'accent, à la voix, au parler *gent* de la langue maternelle, imprégné des tièdes senteurs du pays natal !

Ah ! c'était triste et charmant ! Il y avait de quoi pleurer et de quoi sourire ! Elle invoquait tous les évêques de notre province, à savoir : les Bourbon, les Longueville, les Grammont, les Coligny, les Joyeuse, les Épernon ! Elle appelait à son aide toutes les dames religieuses de sa ville bien-aimée, les filles de Sainte-Ursule et de Sainte-Claire, les filles du Bon-Pasteur, les filles de Sainte-Véronique et les filles de la Visitation, les Tiercettes, les Carmélites, les filles de Saint-Louis et de Sainte-Élisabeth ! Elle invoquait, les mains jointes, ces protections, ces remparts, ces forces antiques de la cité orthodoxe : « A l'aide ! au secours ! Pitié, mes mères ! pitié, mes sœurs ! Protégez-moi contre Scævola ! défendez-moi contre Brutus ! » Plus s'avancait l'agonie, et plus claires étaient les visions de l'agonisante.

Elle appelait, par leurs noms, les plus chères, les douces créatures qui l'avaient aimée : M<sup>lle</sup> Chambert, M<sup>lle</sup> de Corte, M<sup>lle</sup> de Rieux, M<sup>lle</sup> Louise de Latour-Saint-Paulin, et ses camarades à l'école des Dames-Noires, Jeanne Salguier, morte à seize ans. Elle appelait, elle pleurait, elle priait ; puis enfin, au bruit de toutes les cloches et de tous les clochers de Toulouse, aux formidables échos de Notre-Dame-de-Grâce et de Saint-Michel, de la Daurade et de Saint-Étienne, de Saint-Jacques, de Sainte-Anne, de Saint-Remi, de Saint-Martial — au carillon solennel de la Dalbadè... les mains jointes, les yeux fermés, le sourire à la lèvre et déjà l'aurole au front... elle expira !

Elle mourut sans se plaindre, au milieu d'une ville qu'elle habitait depuis trois ans, dont elle ne daigna pas même demander le nom. Je recueillis ce jeune souffle exhalé dans

la suprême béatitude ; je fermai ces beaux yeux, qui avaient gardé tout l'éclat de la jeunesse ! Enfin, quand je l'eus bien pleurée (et c'est si triste, la mort dans l'exil !), je confiai à cette terre, ignorante de ce trésor de grâce et de beauté, l'humble et frêle dépouille de celle que j'avais tant aimée. O ma pauvre enfant ! ma chère épouse, et mon dernier lien avec le monde et les lois du monde d'autrefois, que vous m'avez coûté de larmes, de regrets, et de remords !

Car, à peine elle fut morte, à peine eus-je retrouvé le sentiment des passions à venir, aussitôt le souvenir de mon crime, oublié trop longtemps, me revint en mémoire, et je pensai, malgré moi, qu'il demandait une expiation, que l'heure de l'expiation était venue, et que je devais courir au châtement qui m'attendait.

Aussi bien, en même temps que ma femme ensevelie emportait avec elle tout mon bonheur passé, reparaissaient mille terreurs dans ma conscience en sursaut réveillée, et je me demandais, pour la première fois depuis ma triste émigration, ce que j'allais faire, et ce que j'allais devenir ? J'oubliais de vous dire que mon premier soin, du fond de mon exil, avait été de faire rechercher l'homme que j'avais dépouillé, afin de lui rendre au moins l'argent que je lui avais pris... On ne l'avait pas retrouvé ! Il était parti ! Nul ne savait ce qu'il était devenu ! Et quand même il eût touché son argent, mon crime était un crime, et je ne me faisais aucune espèce d'illusion sur la mauvaise et lâche action que j'avais commise. Il n'y avait pas de sophisme qui pût apaiser mes remords. Désormais, je n'avais plus d'excuse à mon guet-apens ; mon excuse, hélas ! elle était morte, et tous mes paradoxes étaient réduits en poussière.

En ces moments de justice, j'avais honte de mes intimes lâchetés, et je me représentais mes mensonges, que

je contemplais dans toute leur étendue. Oui, je revoyais le riche Eustache assistant, stupide et confondu d'épouvante, à ce guet-apens de grand chemin ; j'entendais sa plainte, et ce visage épouvanté m'apparaissait dans mes nuits d'angoisse et d'insomnie. En ces moments douloureux où la conscience avertit l'âme et le cœur du lâche et du voleur, ma voix même et ma parole retentissaient à mon oreille, incessamment déchirée ; il me semblait parfois que Brutus me jetait un regard plein de mépris, pendant que Scævola, me touchant dans la main, me disait : « Bonjour, confrère ! »

Ces hontes, ces peines, ces remords, ces misères, se montraient dans toute leur étendue, à cette heure où je n'avais pas autre chose à faire qu'à y songer. — Que vous dirai-je enfin ? Il me semblait que, moi aussi, j'étais halluciné ; que ma chère femme avait emporté ma raison et m'avait laissé la sienne, et j'avais peur, à mon tour !

C'étaient des visions, des sursauts, des sueurs froides, qui pénétraient mes os, qui me brûlaient jusqu'aux moelles. Un magistrat, voleur de grand chemin !... De visions en visions, d'abîmes en abîmes, tout proscrit que j'étais, je résolus de rentrer en France, et de me livrer à la justice de mon pays. Expiation ! Expiation !

## XII

Mais, dans l'intervalle, un grand changement s'était opéré ; les échafauds étaient tombés, les bourreaux étaient oisifs ; un certain ordre, une certaine paix rentraient, chaque jour, dans les villes rassérénées. Sur les débris sanglants de cette royauté brisée, et de ces libertés qui pouvaient être si fécondes, un homme avait posé le pied ; il avait soufflé

sur ces poussières, et s'était fait un trône de ces ruines.

Cet homme avait fait, de son ambition, de sa volonté, la loi suprême; de la France, autrefois fermée à tant de malheureux, à tant d'exilés, à tant de vaincus, il avait fait une France ouverte. Avec sa permission, entraît qui voulait entrer; et ceux-là furent les plus sages, et ceux-là furent les mieux conseillés, qui reparurent les premiers à la douce lueur du jour natal. Ces bruits d'amnistie et d'exilés rappelés, couraient le monde, aussi rapides que la flamme, et tout le monde y croyait, hormis nous autres, les exilés. (L'exil rend défiant, l'exil fait d'un homme un poltron!). Quand donc je me présentai à la frontière, espérant que je serais arrêté, je proclamais tout haut mon ancienne magistrature, on me dit : Passez ! En vain, je disais mon nom à la barrière des villes, on me disait : Entrez ! Je fis plus ; je repris ostensiblement mon titre de comte, et je me posai comme un *ci-devant*... les jeunes gens, curieux de toute espèce de nouveauté, vinrent me regarder de près, pour voir un vrai comte, et ils me tendirent la main, en me disant : « Soyez le bienvenu ? » Enfin, je n'étais pas à Paris depuis huit jours, qu'ouvrant le *Moniteur universel*, jugez de mon étonnement, je vis que j'étais envoyé, en qualité de magistrat, dans un tribunal de la Vendée.

En vain je me disais que pareil choix était impossible, j'hésitais à accepter cette magistrature inespérée... il fallut se rendre à l'évidence, et j'appris que le maître absolu de cette société sans ordre et sans frein s'adressait, de préférence, aux anciens noms des vieilles magistratures, pour l'entier établissement de sa propre Justice, et pour la plus exacte application des nouveaux codes, auxquels il voulait présider.

J'obéis donc à la volonté du maître ! Il me fit venir aux

Tuileries, dont il avait fait sa résidence, et lui-même il voulut m'expliquer, le jour où je fus admis à sa réception, que si les anciens parlements avaient été un obstacle à la royauté d'autrefois, ils avaient été châtiés assez cruellement pour que ces juges épars, et ramenés par lui, n'oubliassent jamais la misère et la vanité de ces conflits.

« Partez, me dit-il ; à l'œuvre ! On vous envoie en pleine Vendée, au milieu de populations troublées, qui se ressentent du tumulte ancien et des passions récentes. Vous aurez, j'en ai peur, à juger bien des crimes ; mais vous vous rappellerez que la justice est le fondement des États qui commencent, comme elle est le rempart des sociétés qui finissent ; allez, Monsieur, je vous suivrai d'un regard attentif, vous et vos confrères ; celui-là se rapprochera de ma personne, qui en aura bien mérité. »

Le lendemain, j'étais parti pour rejoindre le tribunal auquel j'étais attaché, et tel était mon enthousiasme à la seule idée, au bonheur inespéré de retrouver mes premières fonctions, d'être encore un juge, de m'envelopper dans la robe du magistrat, de parler couvert, et de savoir que la loi parlera par ma bouche, que j'oubliai tout net mes remords présents, mes mensonges passés, tout mon crime, et le misérable que j'avais dévalisé.

J'étais redevenu tout de suite, et tout à fait un magistrat, et, le dirai-je ? un magistrat de Toulouse ! Un magistrat sans pitié ! C'est dans les veines ! Un homme est né cruel, et cette cruauté misérable, il la porte avec soi, sans se douter qu'il est un tyran, qu'il est un bourreau. Ni ma fuite et mon exil, ni la misère et la mort de ma femme-enfant, n'avaient amorti dans mon âme violente les ardeurs et les cruautés de ce parlement qui était mon berceau. J'en avais conservé toutes les habitudes, et j'en retrouvais soudain les passions,

les violences et les haines ; tristes sentiments, j'en conviens, pour un homme en robe rouge, dont le sang-froid et la modération doivent être les premiers devoirs. Mais quoi, je n'étais pas un juge assis, j'étais un juge debout ; j'étais l'interprète et le représentant de la société qu'il fallait défendre ; enfin, que vous dirai-je ? un royaliste de ma sorte, un gentilhomme, un persécuté au nom du roi de France, eh bien ! j'appartenais au nouveau maître, au maître absolu ; il commandait, j'obéissais ; j'étais l'esprit, l'âme et le remplaçant de son procureur général.

Le Consul l'avait bien dit, l'heure était mauvaise et troublée : on n'appelle pas en vain, à la surface de l'eau courante, les immondices et le limon. Il faut longtemps pour que le fleuve débordé rentre enfin dans ses deux rives ; il faut longtemps, pour que le sentiment du droit et du devoir s'empare, de nouveau, des âmes dévastées. A Dieu ne plaise que jamais on revoie, aux extrémités de la France, un pareil désordre, et la suite atroce de ces crimes sanglants !

Partout, dans ces campagnes dévastées, dans ces villes au désespoir, ce n'étaient que vols, incendies, pillages, réactions. La réaction était partout, hideuse, en dépit de ses précautions oratoires ; sanglante, en dépit de ses sourires. C'étaient les mêmes fureurs, c'étaient les mêmes violences ; des fureurs hypocrites ; des violences pareilles au mensonge. L'assassinat avait remplacé le meurtre des échafauds, l'assassinat sans frein, sans forme et sans loi. C'était horrible ! Et comme la réaction avait besoin de beaucoup d'argent, le territoire était incessamment traversé par des bandes armées, dont le plus léger crime était de briser les coffres de l'État et de piller l'argent public. Il y avait des compagnies de Jéhu qui arrêtaient les diligences, et dévalisaient les voyageurs, comme cela se fait en Calabre.

Ce n'étaient partout qu'associations incendiaires, réunions de bandits, héros de grands chemins, restes misérables des guerres civiles. A force de se tuer, de s'emprisonner et de se piller les uns les autres, ils en étaient venus à ne plus comprendre l'ordre et l'obéissance, et ils se demandaient, de bonne foi, pourquoi donc on les empêchait désormais de conspirer? Ainsi, tout était ravage et dévastation.

Dans les campagnes les plus tranquilles, le laboureur avait un fusil caché en son sillon; dans les maisons les plus calmes, le citoyen portait des pistolets dans ses poches, un poignard à sa ceinture. On ajoutait le meurtre au paradoxe, et le pillage à la délation. La France avait subi les bonnets rouges, elle subissait *la jeunesse dorée*. En ce moment, le vrai roi de la France était Jéhu, ce roi d'Israël, sacré par le prophète Élisée, à qui le prophète a commandé de châtier les crimes d'Achab et de Jézabel. La France entière était une caverne, un cachot, une conspiration.

### XIII

Surtout, parmi ces fléaux, il y en avait un... abominable entre tous, et dont le nom seul est, encore aujourd'hui, tout rempli d'épouvante et d'exécration! Il ne s'agissait pas ici de la politique et de ses violences, qui ont toujours un certain côté digne de la poésie et du pardon, il s'agissait d'un crime, accompli par des brigands qui profitaient de nos discordes. Ces bêtes féroces s'appelaient des *chauffeurs*. Ces *chauffeurs* avaient formé entre eux tous une association funeste, pour le pillage et pour le meurtre, à laquelle il était presque impossible d'échapper.

Donc, aussitôt que vous étiez désigné à la cupidité ou

à la fureur de ces monstres, rien ne pouvait vous sauver. — Ils rampaient comme le serpent ; ils se précipitaient comme le tigre ; ils agissaient dans l'ombre ; ils obéissaient à des mots d'ordre ; ils se reconnaissaient l'un l'autre à des signes mystérieux. On ne savait où les prendre, où les chercher, où les trouver, où les retrouver. Quand vous pensiez les avoir sous la main, ils étaient à vingt lieues de là ; ou bien, si vous étiez un seul instant sans les poursuivre, ils revenaient soudain, implacables, furieux, terribles. Malheur à la maison envahie, elle était perdue. Ils gardaient toutes les issues ; ils fermaient toutes les fenêtres ; ils barricadaient toutes les portes ; puis ils allumaient un grand feu, et, sans pitié pour l'âge, pour le sexe, pour la faiblesse de l'enfant, pour la faiblesse du vieillard, ils torturaient leur victime ! Leur visage était masqué ; leurs mains étaient gantées ; ils parlaient d'une voix contrefaite ; ils demandaient, à voix basse, au patient, où son argent était caché ? Celui qui ne parlait pas était brûlé vif, celui qui parlait était brûlé vif. La chose commençait, d'abord, avec un certain ensemble, et se terminait comme une fabuleuse orgie où tout se mêlait, le vin et le sang, les cris des victimes, et les chansons des bourreaux.

En arrivant à mon tribunal, les gendarmes qui me servaient d'escorte me désignèrent, d'une main tremblante, d'une voix agitée, non loin d'une ville populeuse, une ferme par laquelle ces misérables avaient passé. J'eus la curiosité de pénétrer dans cette dévastation, et pas une parole humaine ne saurait rendre et montrer aux yeux ces ruines, ces débris, ces souillures, ces cendres, ces lambeaux de chairs, ces restes d'ossements.

Vous pensez si je revins de cet affreux spectacle, enivré du plus violent sentiment de la justice et des implacables



nécessités du devoir ! Vous pensez si le magistrat de Toulouse, à l'aspect de ces fantaisies ardentes et sanglantes, sentit s'agiter au fond de son âme l'antique levain des hommes parlementaires ! A l'aspect de ces fureurs, j'aurais voulu dire à nos anciennes *questions*, à nos anciennes tortures : « Levez-vous et suivez-moi ! » Non, je n'imaginai pas alors qu'il y eût assez d'échafauds, assez de tortures, assez de bourreaux !

Mais, aux temps dont je parle, avec ces jurés complaisants qui obéissaient aux plus vulgaires déclamateurs, avec ces assises banales où le juge absolvait ou condamnait uniquement parce qu'il avait peur ; avec ces complaisants supplices qui glorifiaient tout le monde, et ces innocents échafauds qui ne déshonoraient personne, un criminaliste était devenu un instrument de l'autre monde. On ne savait plus ce que c'était qu'un vrai juge d'instruction criminelle. Fouquier-Tainville et ses abominables plagiaires avaient si cruellement simplifié l'accusation, la défense et la condamnation, que toute espèce de confiance, de respect et de terreur s'était éloignée des criminalistes de profession.

Même l'instrument nouveau des supplices, la machine à trancher les têtes humaines, et qui les coupe aussi tranquillement que s'il s'agissait d'une tête à la boucherie, avant que cette machine exécrationnelle qui avait répandu le sang de tant de martyrs, qui avait été rougie, ô misère ! du sang de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de madame Élisabeth, du sang de M. Lamoignon de Malesherbes, de votre sang, André Chénier, se fut enfin imprégnée, et justement cette fois, des crimes et du châtiement des vrais coupables, jusqu'à ce qu'elle eût châtié, par l'ordre d'une loi criminelle, un parricide, un meurtrier, un traître, un chauffeur..., cette machine injuste, effrontée et puérile, n'était qu'une

espèce de jouet sanglant, qui pouvait tuer le corps, mais qui laissait tout son honneur au supplicié, toute sa liberté à l'âme immortelle.

Ainsi tout était à faire, si l'on voulait rendre à la justice criminelle quelques-uns de ses anciens respects, quelques-unes de ses anciennes terreurs.

Or, bien jeune encore, j'avais été dressé par des maîtres criminalistes à la chasse ardente des brigands et des faussaires. Je les connaissais de longue date ; je savais leurs ruses, leurs violences, leurs mots d'ordre et leurs perfidies ; je savais, en même temps, à quel point le criminel est, tout ensemble, habile et stupide, atroce et ridicule ; un géant dans le crime, un enfant quand le crime est commis. Je savais de quel bras on les poursuit, de quel œil on les regarde, et de quelle voix on leur parle... C'est pourquoi, à peine étais-je entré dans l'exercice de mes terribles fonctions, la police d'abord, la force armée ensuite, et bientôt les criminels eux-mêmes comprirent qu'il y avait enfin derrière eux une force, une intelligence, une habitude, une justice, une volonté.

Aux gens de police, habitués en ces gouvernements de police, à juger dans l'ombre, à condamner sans preuves, à saisir d'honnêtes gens dans leur lit, et à les conduire au tribunal révolutionnaire, j'enseignai les premiers éléments de l'art de suivre une piste ; à reconnaître un crime à sa fumée, un voleur à son geste, un assassin à son regard. Je leur appris à voir, à deviner, à comprendre ; à tirer des inductions ; à s'expliquer la parole de celui-ci, le silence de celui-là ; à ne pas dormir ; à dormir ; à surveiller toute chose enfin, et surtout à surveiller la chose indifférente et puérile au premier abord. Aux hommes d'armes si tristes naguère et si malheureux quand il leur fallait conduire à

l'échafaud des tombereaux tout remplis de tant de victimes innocentes, je communiquai mon implacable indignation pour les vrais coupables, et je leur fis comprendre à quel point il est glorieux de traquer dans sa caverne une bête féroce, et d'en tirer un châtement exemplaire.

Les uns et les autres, ces auxiliaires de la justice humaine m'écoutèrent; ils me suivirent; mais que de nuits nous avons passées ensemble à courir la même fortune, à partager le même manteau! En vain ces enfants de l'ombre et de la nuit se dérobaient à notre diligence..., un rien, un bruit, un hasard, une arme oubliée, un vestige à travers une haie, un brin de fumée à travers deux brins de chaume, un cri d'oiseau derrière les buissons, tout nous guidait, tout nous servait. Bref, un jour d'hiver, à six heures du matin, après un grand mois d'une poursuite acharnée, où l'audace et l'habileté des criminels luttaient largement contre la vigilance et la volonté de la justice, nous pénétrions enfin dans la caverne, et nous nous emparions de la bande des chauffeurs.

C'en était fait, nous les tenions... je les tenais!

#### XIV

Quand ces brigands furent bien et dûment placés sous ma main vengeresse, aussitôt l'instruction commença. L'instruction criminelle en ce temps-là, je vous l'ai déjà dit, grâce aux lâchetés précédentes et à l'affaiblissement pénal, était devenue une espèce de causerie amicale entre l'accusé et le juge chargé d'instruire le procès. On avait tant abusé de l'échafaud, que les juges n'osaient plus s'en servir; c'est à peine si les coupables en avaient peur.

Ces messieurs, les prévenus, arrivaient bien vêtus, bien lavés, calmes à l'instruction ; discutant le côté faible et le côté fort de l'accusation, et tout prêts à en faire une espèce de cote mal taillée, où le juge, à tout prendre, avait sa part : un an de prison, ou six ans de galères, tout au plus. Bref, les choses étaient de facile arrangement, pourvu que le juge y mît du sien, et que l'accusé s'y prêtât un peu, de son côté.

Le premier bandit qui me fut amené en était déjà à sa quatrième affaire ; il s'était sauvé une fois, il avait été acquitté plus tard ; la troisième fois il avait obtenu dix-huit mois de prison... il avait payé sa peine ! Ainsi notre homme arrivait là, comme on va chez un ami que l'on n'a pas vu depuis longtemps, qui vous grondera peut-être de votre négligence, et qui finira par vous offrir à diner. J'eus bientôt rabattu, comme il convenait, la familiarité de ces honnêtes gens cette fois... pour la première fois depuis les temps réguliers de la justice ancienne, cette bande des chauffeurs fut soumise à une instruction exceptionnelle. On commença par séparer ces hommes, et chacun devint le sujet d'une enquête active et cachée.

On voulait savoir... on le sut, quels étaient ces prévenus, leurs noms, leurs professions, leurs antécédents ; d'où ils venaient, où ils allaient ; leurs crimes passés, leur condition présente ; enfin, par quel lien mystérieux, et par quelle intime communauté des plus perfides et des plus mauvaises actions, ils tenaient, celui-ci à celui-là, et celui-là à celui-ci ? — En vain ils se cachaient sous tous les masques, et se voilaient sous tous les noms d'emprunt, nous les suivîmes dans leurs sapes ; dans leurs ténèbres nous vîmes jour ; enfin, l'*alibi* même, cette gêne, et ce mensonge, assez difficile à démentir, quand les paysans eux-mêmes se font

les complices obséquieux de ces héros de grand chemin, ne nous arrêta pas, et ne nous fit pas prendre le change un seul instant. Rien ne nous coûta pour voir, pour interroger, pour surprendre et pour deviner ces consciences misérables ! Si les témoins nous manquaient, nous en faisons venir de vingt lieues à la ronde.

A la fin, quand ils furent persuadés que la justice était sérieuse, que l'ordre était rétabli, que la société était assez forte pour se défendre et pour se protéger elle-même, un grand changement s'opéra dans leur attitude. Ils comprirent que cette fois encore, le devoir était d'accord avec leur intérêt, et ils commencèrent à murmurer toutes sortes de révélations. Bientôt, s'enhardissant peu à peu, et par la seule force de la vérité, dont la moindre lueur prend soudain l'éclat même du soleil, ils racontèrent, d'une façon claire et précise, avec l'accent vrai du courage et de la conviction, ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient souffert. Ils donnèrent des signalements ; ils indiquèrent des pistes ; ils dénoncèrent les recéleurs ; si bien que tout s'éclairait, tout se nettoyait, tout s'expliquait autour de ces mêmes accusés, qui tout d'abord nous étaient apparus en bloc, comme un mystère inexplicable !

A la fin donc, on voyait clair dans leur caverne, et mes jeunes collègues, émerveillés de cette clarté soudaine et de ces révélations inattendues, me suivaient avec une confiance incroyable. On eût dit que je leur ouvrais un nouveau monde, et je sus qu'à son voyage, à Paris, le procureur général en avait parlé au Consul.

## XV

Un seul de ces hommes échappait jusqu'à présent à ma clairvoyance ; il est vrai qu'il était le plus redoutable et le plus féroce de tous ses compagnons ; il était vieux ; sombre et silencieux comme le tombeau. Évidemment il commandait à tous ces bandits, qui le reconnaissaient pour leur chef occulte, mais pas un ne savait son nom, ou pas un ne voulait le dire ; il s'appelait tantôt *la Torche*, et tantôt *le Poignard*, et, si l'on prononçait devant lui ces deux noms de guerre, il vous répondait par un petit sourire imperceptible. Ah ! seulement, si j'avais eu à ma disposition une paire de tenailles ! un brodequin ! un chevalet ou quelques cuillerées de plomb fondu ! Mais rien, rien que la torture ordinaire, à savoir : le secret, le cachot, l'ombre, le silence et ces profonds retours, que fait dans sa conscience, à certaines heures, le scélérat le plus endurci.

Cet homme, immobile et muet, dans une instruction si bien ordonnée et si complète, était un désordre, un obstacle, une honte pour nous, pour moi surtout, qui comprenais que derrière ce mur d'airain étaient cachées la moralité et la vengeance authentique de ce terrible procès.

Mais rien n'y fit ; ce vieillard fut impénétrable ; aux plus simples questions, il répondait par des cris sauvages. D'autres fois il ne répondait pas. Et pas un moment de trouble ou d'hésitation ! Une seule fois, je le vis qui se troublait, ce fut lorsque je lui demandai s'il était marié, et s'il avait des enfants ?

Encore fallait-il un œil exercé comme le mien, et fallait-il être obsédé par la double ambition qui me poussait, l'ambition de faire justice, et l'ambition de la renommée,

pour que je découvrisse, à travers ses cheveux, épais comme une crinière, le regard fauve de cet homme.

Évidemment il était père, et, si l'on pouvait le surprendre, c'était en passant par cet enfant introuvable et sans nom. — Eh bien ! lui dis-je, on va vous ramener dans votre prison, puisque vous ne voulez pas parler, et l'on verra, si vous restez muet jusqu'au dernier jour?... Il se leva sans mot dire, et comme il se retirait entre les deux gendarmes qui l'avaient amené, soudain il les écarte, et va se jeter entre les grilles de la fenêtre en poussant des cris plaintifs. Les deux gendarmes se regardaient immobiles, et semblaient se dire : « Il est fou ! » Cependant ils l'arrachaient à cette fenêtre quand je leur fis signe d'attendre encore, et je vis alors ce qu'ils ne voyaient pas.

Dans la foule ameutée autour du tribunal, — vous savez que la foule se fait de toute chose un spectacle, et qu'une fenêtre ouverte peut devenir le but suprême de son attention, — se tenait une belle jeune fille, immobile, les bras croisés sur sa poitrine, et dans l'attitude de cette criminelle si touchante qui s'appelait Charlotte Corday. — Le regard et toute l'expression de cette personne étrange annonçaient une âme invincible ; son œil, brillant d'un feu sombre, était fixé sur les barreaux de cette fenêtre ; mais son regard était si haut que l'on eût dit qu'il se perdait dans le ciel.

En ce moment décisif je mis la main sur l'épaule du vieillard plongé dans sa contemplation muette, et je dis à voix basse à l'un des deux gendarmes : — Vous irez prendre là-bas, cette jeune fille en robe brune, en bonnet rond, qui regarde les étoiles, et vous me l'amènerez ! Certes je donnais cet ordre de façon à n'être entendu que de l'homme à qui je le donnais... cependant je sentis frémir l'épaule

du vieux chauffeur. Il fit plus, il se tourna vers moi, et il me dit d'une voix brève : — Aurez-vous donc le courage, monsieur, de me poursuivre jusqu'à la fin, et de voir tomber ma tête sur l'échafaud ?

— Vous pouvez y compter, lui dis-je ! et, sans me rendre compte de l'inquiétude et du trouble que j'éprouvais, je le remis entre les mains du gendarme, qui l'emmena.

## XVI

L'instant d'après, je vis entrer la personne que j'avais envoyé chercher dans la foule ; elle entra la tête haute, et plus semblable à une femme impérieuse qui va donner ses ordres souverains qu'à une fille du peuple, en présence d'un juge armé de toutes les forces de la loi. Parmi toutes les héroïnes de notre antique province du Languedoc, parmi toutes ces femmes énergiques dont j'avais gardé le souvenir, pas une seule ne pouvait se comparer à celle-là. La dame d'Angèle, seigneresse de La Barthe, quand elle parut, pour crime de sorcellerie, devant Hugues de Biémalis l'inquisiteur, n'avait pas une démarche plus hautaine ; Violente de Bals de Châteauneuf, lorsqu'elle commande à ses quatre amoureux, n'a pas un geste plus superbe ; elle-même Saluka Saïs, fille de l'Abyssinie, esclave, et dame à Toulouse, elle ne portait pas dans ses yeux noirs plus de foudres et plus d'éclairs. Sans nul doute, cette femme hardie et courageuse n'était pas de celles qui se cachent dans l'ombre, et qui se retranchent dans le silence.

Autant le père était mystérieux et sombre, autant la fille était disposée à répondre à mes questions ; on eût dit même qu'elle les attendait. — Ainsi, d'une parole délibérée,



et dans le feu même de la conversation entre une fille bien née et un homme bien élevé, elle me dit que j'avais deviné juste, et qu'elle était bien la fille de l'homme accusé ; que sa mère était morte il y avait dix ans ; qu'elle n'avait plus que son père au monde, pour la défendre et pour la protéger ; qu'elle errait depuis trois mois, autour de sa prison dans le seul espoir de l'entrevoir, et qu'enfin à cette heure, elle était à bout de toute espèce de ressource, et très-résolue à mourir, à la porte du cachot de son père.

Elle était éloquente, elle était triste et belle, et, de temps à autre, je retrouvais dans l'accent de sa parole, et dans la pose de sa voix, je ne sais quel souvenir de mon pays natal. Depuis que j'avais perdu ma femme-enfant, pas une voix si touchante et si puissante n'avait retenti dans mon oreille et dans mon cœur... Que vous dirai-je ? Elle me parlait sans peur, je l'écoutais sans haine ; et bientôt je me sentis porté de je ne sais quelle frénésie, à la secourir, à la défendre, à la sauver.

Elle eut bien vite deviné mon envie, et compris ma passion, à ce point qu'après avoir prié, elle finit par commander. Elle *voulait* rejoindre son père à l'instant même ; elle *voulait* ne plus le quitter ; du reste, elle était sûre de son innocence, et elle jurait ses grands dieux que l'accusation s'était fourvoyée en faisant de cet homme un brigand, un assassin, un *chauffeur* !

Entre ce père exécrable et cette fille éloquente, ma position était difficile. En ce temps-là j'étais jeune, et tout rempli des témérités de la jeunesse. Il y avait en moi le juge et l'homme, et si le juge était sans pitié, l'homme, hélas ! n'était pas sans faiblesse. L'homme, était d'autant plus exposé aux passions les plus violentes, qu'il avait vécu longtemps dans une retraite austère.

Ainsi j'eus grand'peine à résister *aux ordres* de ma prisonnière, et j'obéis à demi! Je fis enfermer son père en un lieu moins sombre, et je leur permis de se voir quelques heures par jour. Comme on sait tout ce qu'on veut savoir d'un homme, quand cet homme est en prison, j'appris bientôt qu'entre le père et la fille tout se passait en exclamations, en silences, en tendresses muettes; il était toujours aussi triste, aussi sérieux, aussi caché. Elle était toujours aussi fière; seulement de temps à autre, elle lui chantait une chanson de notre ancien poète, le vieux Goudoulin; j'avais donc, à n'en pas douter, deux compatriotes sous les verrous; mais que j'étais loin de savoir la vérité!

Comme le père avait refusé tout à fait de répondre, et qu'il n'y avait rien à en tirer, j'avais cessé de l'interroger; mais à plusieurs reprises je fis venir la fille à mon prétoire.

Elle y venait volontiers, sans qu'on l'y conviât; elle prenait un siège, et elle causait de son enfance, de sa jeunesse, de ses études passées, de ses poètes favoris, de tout enfin; mais, si je lui demandais le nom de son père et le sien, elle disait que ce n'était pas à elle à le dire, et que c'était au juge à le deviner. Si je lui parlais de Toulouse et des chansons qu'elle chantait, elle répondait qu'elle ne se souvenait pas de Toulouse, et que, ces chansons, elle les avait apprises en courant le monde. Un jour elle me dit que son père était un colporteur, un porte-balle, et qu'elle l'aidait dans ses voyages. Puis avec un beau rire bien ouvert: —

« Écrivez que nous sommes des bohémiens, mais nous ne sommes pas des voleurs... »

Elle était si vaillante, avec tant de bonne grâce et de vivacité dans sa parole, et l'aspect charmant de l'innocence! — A force de l'entendre et de la voir, je me pris à l'aimer avec rage; elle était pour moi un obstacle, elle

était pour moi un mystère, elle était une créature impossible, et pourtant je l'aimais ! Je l'aimais à ce point, qu'un jour je me jetai à ses pieds, à genoux ; alors elle se prit à me regarder d'un œil moins farouche, et, posant sa main sur mon front : — « O ciel ! est-ce possible ? Demander à la fois la tête du père et le cœur de la fille ! Ou vous êtes un tigre... ou vous êtes un fou ! » A ces mots elle rentra dans sa cellule, semblable à la déesse de la vengeance, et je restais seul, rugissant et me maudissant.

Le lendemain de ce triste aveu, s'ouvrirent ces assises solennelles, et mes quinze accusés, gardés chacun par deux gendarmes, vinrent s'asseoir, sur des bancs exposés tout exprès à la gauche du juge ! A voir toutes ces têtes menacées et silencieuses, qui montaient du parquet à la voûte, et dont les regards semblaient plonger dans la conscience des jurés, un homme qui serait venu en ce lieu, à l'improviste, se fût demandé quelle était cette tragédie ? Il en eût applaudi *la mise en scène*, à coup sûr.

Ces brigands si violents le premier jour, prosternés les jours suivants, avaient mis à profit leur captivité de trois mois, et retrouvé toute leur hardiesse. Un seul mot vous expliquera à quel excès d'insolence peuvent aller de pareils criminels : comme on les menait au supplice (ils furent exécutés tous les seize en deux jours), un d'eux entendit le bourreau qui disait à son aide : — « Ils n'entreront jamais tous dans mon panier ! — Eh ! mon ami, dit le condamné, en se pressant un peu ! »

Cette cause formidable avait attiré naturellement une foule énorme. La foule se pressait autour du tribunal, comme elle se presse à l'Opéra, un jour de spectacle gratuit ; les coquettes, les femmes délicates, les femmes nerveuses, les vieilles marquises et les jeunes mariées avaient

sollicité une place dans le prétoire ; il y avait le ban et l'arrière-ban de la magistrature, tous les jeunes avocats, tous les vieux avocats. Quant à moi, qui semblais dominer l'assemblée, ému, troublé, mécontent, plein d'angoisses et de frissons, j'étais à mon poste, où je représentais le ministère public.

Le général qui va livrer une bataille décisive n'était pas plus préoccupé que je l'étais alors, en songeant aux difficultés de la tâche qui m'était imposée. Par un accident assez bizarre, il advint que le principal accusé fut amené sur le banc des assises, dix minutes après ses complices ; il parut enfin, et il fut accueilli par un murmure d'admiration. Sa fille lui donnait le bras, et semblait le protéger de ce regard calme et tout puissant auquel moi-même je n'avais pas su résister.

Je vous fais grâce, amis, de ces débats terribles, de ces cris, de ces insultes, de ces violences, de ces voix de l'abîme et de ces défis du meurtre. On eût dit que ces hommes, puisque la loi les donnait en spectacle à tant d'oisifs, tenaient à jouer complètement, et jusqu'au bout, leurs rôles de comédiens et de farceurs. Celui-ci s'était chargé du rôle bouffon, celui-là du rôle terrible ; c'était un mélange d'arlequinade et de brigandage que je n'ai retrouvé nulle part. Les uns chantaient, les autres hurlaient. Ceux-ci pleuraient, ceux-là riaient. Quelques-uns imitaient les cris des bêtes de proie et des oiseaux de nuit ! Seul, assis à part, et causant de temps à autre avec sa fille, à voix basse, le vieillard semblait ne pas appartenir à cet assemblage de damnés ; il assistait à ces assises de la Mort, à la façon de Messieurs de l'OEil-de-Bœuf, quand, survenant au beau milieu d'une tragédie, ils venaient s'asseoir sur les banquettes du théâtre.

Que ce vieillard se sentit protégé, cela ne pouvait faire un doute en mon esprit. Il avait la sécurité de l'innocence même, et cette assurance inexplicable devenait pour moi, son accusateur, un vrai trouble. Autant j'étais assuré du châtiment de tous les autres, autant cet homme, à peine ému de cette accusation capitale, me paraissait difficile à convaincre.

En ce moment enfin j'oubliai qu'il avait une fille, et je me préparai à demander sa tête, et de telle façon que le Jury ne la refusât pas.

Le très-habile et très-savant magistrat qui présidait ces grandes assises, après avoir interrogé tous les prévenus d'une façon assez brève, car il voulait couper court à leurs insultes, s'adressa enfin à celui que l'on regardait comme le chef de la bande, et, lui ordonnant de se lever : — « Jusqu'à présent, lui dit-il, vous avez refusé de répondre aux interrogatoires des magistrats ; écoutez bien ce que je vais vous dire, et voici la dernière fois que vous êtes interrogé... Comment vous nommez-vous?... Où êtes-vous né?... Quel âge avez-vous?... Quelle est votre profession?... » Notez qu'à chaque interrogation le magistrat s'arrêtait, afin de donner à l'homme interrogé le temps de répondre ; il passait, lentement, d'une question à l'autre question, l'accusé restant immobile et muet.

Cependant les quinze autres accusés, fascinés à leur tour par une curiosité inexplicable, invincible, avaient fait soudain un profond silence, et, d'un regard féroce, ils cherchaient à pressentir l'événement. L'émotion était grande, universelle, et je sentis en moi-même un frisson pire que la mort. Mais jugez de mon épouvante lorsque cet homme, à toutes les questions du président, se mit à répondre à haute et intelligible voix : — « Écoutez-moi, mes-

sieurs, puisque vous voulez que je parle absolument ; écoutez-moi, monsieur le président, et vous surtout monsieur le procureur général : j'aurai soixante-quatre ans dans six mois ; je suis né à Toulouse où j'exerçais la profession de banquier ; je m'appelle Eustache ; on disait autrefois Eustache *le Riche*, et si vous me voyez aujourd'hui si misérable et si pauvre, que ma misère est devenue un crime, et que ma pauvreté s'est changée en accusation, l'homme qui vous parle aujourd'hui s'est vu dépouillé de sa fortune par un magistrat, la nuit, à main armée, et sur un grand chemin, avec toutes les circonstances aggravantes du vol le plus qualifié.

« Oui, messieurs, dans les temps de trouble où nous étions, je portais avec moi tout mon bien ; le brigand dont je parle m'en a dépouillé par un mensonge et par une violence, et, dépouillé par lui, il me fallut renoncer à des acquisitions qui feraient de moi, à cette heure, Eustache *le Riche*. Et maintenant que me voilà réduit à me défendre contre une accusation capitale, je vous demande, à vous tous, messieurs les jurés, à vous, messieurs les juges, à vous surtout, monsieur l'accusateur public, s'il ne serait pas juste enfin que l'homme, auteur de mes peines, vint s'asseoir sur cette sellette, où il figurerait mieux que moi ? »

Tel fut son discours ; sa parole avait la fièvre, avec tous les caractères de la conviction ; son regard irrité et posé sur moi, semblait me mettre au défi de répondre ; et véritablement j'étais anéanti. Mais l'orgueil, que dis-je, l'orgueil ? la vanité de l'orateur, la nécessité du triomphe, et le déshonneur qui m'attendait, si je restais sans courage et sans voix... Non, non ! me dis-je, à moi-même, on m'écoute, il faut aller jusqu'à la fin, aujourd'hui, quand je devrais mourir, ce soir !

Alors, sans m'arrêter à cette réponse, inexplicable pour tout le monde, excepté pour moi, d'une voix nette et d'un geste animé par toutes les passions les plus contraires, je commençais ce long réquisitoire sur lequel ma réputation est encore établie à cette heure, et qui produisit un si grand étonnement, une si vive admiration dans la magistrature moderne! — On eût dit, à m'entendre, à me voir, que je possédais toutes les inspirations de l'éloquence, et que j'étais animé du souffle même de la Justice.

Dans cette accusation multiple, à travers tant d'accusés de ces crimes du silence et de la nuit, j'allais de celui-ci à celui-là, sans les mêler, sans les confondre, et je frappais sur toutes ces têtes avec une verve, une colère, une indignation qui finit par les rendre sérieuses. — Je n'oubliai pas un crime, et pas un détail de tous ces crimes; je ne fus en retard avec pas un seul de ces brigands; je les montrai, le poignard en cette main, la torche en l'autre, et se glissant, dans l'ombre, à la façon de bêtes de proie.

Avec tant d'ardeur, je les suivis dans leur repaire; avec tant d'énergie et de conviction, je montrai ces traces sanglantes; je fis parler si haut la terreur publique, ces campagnes ravagées, ces fermes au pillage, ces incendies muets et cachés, ces tortures à petit feu, que, ma propre épouvante gagnant l'auditoire, il y eut un moment où les spectateurs atterrés firent un mouvement comme pour se mettre sous la protection de ma justice. Évidemment accusés, jurés, juges, avocats, auditeurs, nous étions tombés dans le sérieux, et je vous assure, en ce moment, que ces brigands ne riaient plus. Leurs yeux étaient ouverts, leurs gorges étaient serrées; leurs cheveux, hérissés sur ces têtes criminelles, laissaient paraître au grand jour la pâleur de leurs fronts. Mon réquisitoire dura quatre heures;

et, comme on pensait que j'avais besoin de repos, le président fit un geste pour remettre l'audience au lendemain ; mais, me tournant vers lui : Pardon ! lui dis-je, — en désignant Eustache ; — il faut que j'en finisse avec cet homme-là.

Alors, sous le regard même de cet homme impassible, je cherchai une issue à sa menace, et, n'en trouvant pas, j'arrêtai, en moi-même, que je poursuivrais jusqu'au bout mon entreprise... En moins de cinq minutes, mes vaisseaux étaient brûlés. « Le remords viendra demain, me disais-je à moi-même ; aujourd'hui il me faut la vie et l'honneur de cet homme ! » En vain sa fille au désespoir, car elle avait suivi l'ordre et l'enchaînement logique de mon discours, me jetait un coup d'œil suppliant ; en vain elle me regardait, les mains jointes, dans l'attitude même de la prière et de la soumission ; en vain mes passions se réveillaient, terribles, au fond de mon âme en tumulte, on ne vit rien, au dehors, de mon intime agitation. Au contraire, à l'instant même où cet homme eut dit son nom, j'avais revu, d'un coup d'œil, toute sa vie, et je marchais, d'un pas ferme, énergique, absolu, dans ces mêmes sentiers où je marchais, jusqu'alors, hésitant et cherchant ma voie ! On eût dit (on eût dit vrai) que j'avais trouvé au fond de mon âme une force nouvelle, et j'étais à peine, depuis un quart d'heure, sur la piste de ce chef de bandits, que les juges se regardèrent étonnés, et se demandaient par quelle suite éloquente de clartés soudaines, j'avais deviné cet homme impénétrable, caché, mystérieux ?

A dater de cette reprise, je laissai la bande entière, pour m'adresser à son chef. — « A lui seul, messieurs, dis-je aux jurés qui me regardaient, avec épouvante, il est plus coupable et plus dangereux que sa bande, et Dieu sait



que cet homme a bien fait de vous dire son nom, car, moi, j'allais vous le dire! »

En même temps, je racontais que cet Eustache, avant d'arriver à ces grands crimes, avait passé par tous les crimes de l'usure. Il avait été un coquin avant d'être un brigand. Je le montrai, au fond de son antre même, et tendant ses viles embûches, à tous les fils de famille : il avait fait de Toulouse un coupe-gorge où la débauche et le jeu accomplissaient, grâce à lui, leurs exploits les plus détestables. Enfin, dans les jours de terreur, quand la spoliation de tant de proscrits enrichissait tant de voleurs, ce même Eustache avait acheté, à vil prix, de son argent usuraire, les fermes et les châteaux de ses victimes. Je rappelai, en même temps, qu'il avait été compromis deux fois dans d'étranges aventures, et que son nom se retrouverait, au besoin, sur les registres criminels du parlement de Toulouse. Ainsi je le suivis à la trace, et pas à pas, pour ainsi dire, éclairant les ombres de sa route et les embûches de ses sentiers. Avec son nom, tout me revint; on avait trouvé sa bourse au coin de la ferme incendiée; et moi, je la reconnus, cette bourse, et j'en fis la description. Or ma description était exacte, à ce point, et par une suite d'inductions irrésistibles, je finis par accabler ce malheureux d'une façon si furieuse, si logique et si violente, que sa fille tomba évanouie, aux pieds de son père. Elle y resta longtemps, et, grâce à Dieu! elle n'entendit pas un seul de ces seize arrêts de mort...

## XVII

Pendant quinze grands jours, le récit de M. le premier président de Saint-Chamans fut suivi de cette espèce de ter-

reur qu'apporte inévitablement, dans un auditoire attentif et plein de respect, une de ces histoires inattendues, où soudain tous les rôles sont renversés, toutes les combinaisons déjouées, et qui vont se briser contre un obstacle infranchissable, au moment juste où le dénouement promettait toutes sortes d'explications, de commentaires et de justifications irrésistibles. Certes, pas un de nous n'aurait mis en doute la parfaite honnêteté de ce galant homme, et le profond sentiment de loyauté qui avait été l'âme de sa vie; et pourtant ses profonds regrets, et cette intime douleur qui perçaient encore à chacune de ses paroles, nous revenaient sans cesse, en toutes sortes d'allures funèbres, ironiques, menaçantes, si bien que nous ne songions guère à demander à M<sup>sr</sup> l'évêque de \*\*\* le récit du crime dont il s'était accusé.

Monseigneur lui-même était resté stupéfait à ce point des révélations de son ami le premier président, qu'il semblait avoir oublié sa récente promesse et ses anciens remords. Entre ces auditeurs si divers, une convention tacite de ne rien lui demander s'était établie autour de ce *coupable*, et cependant tout le monde y songeait, comme on songe au fantôme... il ne vient pas, il pourrait venir.

Alors il arriva que lui-même, M<sup>sr</sup> l'évêque *in partibus*, s'inquiéta de ce grand silence, et qu'il voulut en sortir. — A Dieu ne plaise, se disait-il, que ces braves gens me prennent pour un grand coupable, ou, ce qui serait pire, à Dieu ne plaise qu'on me prenne pour un criminel de la pire espèce... Ainsi songeait-il, cherchant une occasion de se délivrer enfin de cette inquiétude, et... l'occasion ne se présentait pas.

A la fin cependant, un soir, comme on accueillait M. le premier président avec les plus profonds saluts; — « Mes-

sieurs, dit l'évêque, il me semble, à voir ces génuflexions inusitées, que le crime est, à vos yeux, un étrange mérite, et pour ma part, moi qui vous parle, si j'avais l'honneur d'être M. le président que voici, je m'affligerais, et je me fâcherais de ce redoublement de respects.

— Saluez-moi selon votre habitude ancienne, vous dirais-je, et gardez ces déférences pour d'autres coupables. Je vous ai raconté mon crime, eh bien ! j'entends et je prétends que ce funeste récit n'ait rien ôté, et n'ait rien ajouté aux respects dont vous m'entouriez, messieurs. Je suis encore, après mon histoire, le même homme que j'étais avant de l'avoir racontée, et je m'estimerais aussi blessé par ce redoublement de respects et de déférences, que je le serais par une familiarité inattendue. Ainsi, pour m'obliger, ne me parlez ni moins bas, ni plus mal que vous faisiez auparavant ; voilà ce que je vous dirais, messieurs, si je vous avais raconté quelque histoire compromettante.

Et maintenant que j'y songe, et que vous semblez me protéger de votre silence et de votre pitié, il ne sera pas dit que j'éviterai l'occasion de vous raconter moi aussi, les crimes dont je me confesse, à condition que, rentrés en vous-mêmes, et vous rendant justice à votre tour, dans le fond de votre honnête conscience, vous n'alliez pas vous dire à voix basse : « Il faut vraiment convenir que je vaudrais mieux que cet homme-là ! »

Son exorde étant trouvé, Monseigneur commença en ces termes, l'histoire du *Livre d'or* :

Puis donc que M. le président a commis sur le grand chemin un vol à main armée, il n'y a rien qui vous étonnera dans l'aveu que je vous fais ici, du crime de faux, accompli par moi, en écriture privée... ; un faux, vous dis-je, et, cela va vous étonner davantage, à peine ai-je

éprouvé ce qu'on appelle un remords, à le commettre.

En revanche en ai-je eu, en tout temps, un regret sincère. Ceci est encore une histoire où il est bel et bien démontré que la plus légère atteinte, innocemment donnée à la justice est châtiée à coup sûr, tantôt par le remords, et tantôt par le regret. Or! messieurs les *sans reproches* et les *sans peur*, qui n'avez jamais failli, le regret, le remords, le châtement, le repentir, forment un faisceau difficile à rompre, et si vous le rompez, tant pis pour vous!

Je suis né, mes amis, dans une opulente et noble maison; tout enfant, je fus privé de ma fortune, et chassé de ma maison par les créanciers du marquis de Préault mon père, et du marquis de Préault mon grand-père. Ils avaient vécu longtemps du bien d'autrui; ils n'avaient jamais considéré *la dette*, comme une chose sérieuse, et, Dieu soit loué! par l'accumulation même de ces dettes injustes, j'ai compris la nécessité de la grande révolution, contre laquelle je n'ai pas la moindre rancune.

Elle avait tant d'obstacles à franchir, un si vaste abîme à combler, qu'il faut admirer malgré soi cette œuvre immense, et convenir qu'elle n'a pas été trop payée. A tout prendre, elle est tout ce qu'elle pouvait être, et malheur à qui la nie! Elle se rit des colères; elle méprise les injures; elle dédaigne (et qu'elle fait bien!) les petits nuages qui se veulent mettre au devant de son soleil. Non, je n'ai pas blasphémé contre la révolution française, et d'ailleurs elle n'avait que faire de mes blasphèmes. Un mien serviteur qui m'avait vu naître, et qui m'aimait, me voyant seul, pauvre, abandonné de tout le monde, m'emporta hors de Paris, hors du volcan, et si vous saviez où il m'entraîna! On venait, en ce temps-là, d'établir au fond de la Bretagne, au sommet d'une vieille tour, et sur les bords de l'Océan, une ingénieuse machine

destinée à rapprocher les distances ; une machine , aux grands bras hiéroglyphiques , habile à tout dire , et faite exprès pour annoncer l'ennemi qui s'approche , ou pour arrêter le coupable qui s'enfuit . C'était un télégraphe informe , et mon guide avait été nommé par l'autorité pour être , à l'avenir , l'agitateur de cette ingénieuse machine .

Il en savait les secrets ; il en comprenait les mouvements ; c'était une langue à part , dans les nues , entre les orages du ciel et les tempêtes de la terre . Ainsi nous voilà partis , tous les deux , pour ces terres inconnues ; nous arrivons , et nous prenons possession de notre domaine .

Un enfant malingre qui n'a pas quitté l'hôtel où brillait un marbre à ses armes ; le frêle héritier d'une légion de héros qui commencent au moyen âge , et qui , par une suite de dégradations , finissent à un petit bonhomme insolent et superbe , à quelque petit seigneur de mon espèce , un piètre orphelin qui , tout d'un coup , se voit transporté sur un promontoire , en présence de l'Océan , et , pour vivre , agitant sans cesse et sans fin les grands bras d'une machine d'État , tel était le spectacle qu'un homme un peu curieux eût pu voir , assis sur ces grèves , et quelle pitié profonde eût éprouvée cet homme , à l'aspect du dernier rejeton de ces fameux capitaines qui étaient aux Croisades , qui étaient à Jarnac , à Moncontour , dans les plaines d'Ivry , dans les plaines de Fontenoy !

Une espèce de chambre avait été pratiquée au pied de la machine , sur le donjon même , et , dans ce trou , nous trouvions l'abri du soir et le repos de la nuit , mon serviteur et moi . Quand je dis : mon serviteur ! c'est par une espèce de fiction qui ne déplaît pas à ma vanité . De mon domestique et de moi , celui qui servait alors , c'était le plus ignorant , c'était le plus faible ; en un mot , c'était moi . Je comman-

dais à mon domestique, il n'obéissait jamais ; il priait, j'obéissais tout de suite. — « Ayez la bonté, M. le marquis, de bien regarder là-bas, le télégraphe à votre gauche, et n'oubliez pas d'être attentif à votre droite ! A droite, ... à gauche ! et répétez, sans hâte et sans lenteur, ces longs signaux qui courent les airs ; enfin rappelez-vous que la moindre erreur peut tout briser. Au sommet de notre machine, il ne faut pas l'oublier, M. le marquis, chaque signe est un mot, chaque mot est un ordre absolu, et chaque ordre est un arrêt de vie ou de mort. Ne jouez pas, croyez-moi, M. le marquis, avec cette tâche périlleuse, et, par notre attentive fidélité à remplir nos devoirs, méritons qu'on nous oublie... » Ainsi me parlait d'une voix faible, et qui n'admettait pas de réplique ce bon M. Dominique, employé au télégraphe de l'Océan.

Enfant, il avait appris à obéir ; homme, il s'était appris de lui-même à commander. C'était un homme imposant, d'un beau visage, de haute stature, et plus semblable à Robert le Fort, un de mes ancêtres, que je n'étais semblable à la belle Yolade, une de mes grand'mères. Naturellement mon domestique avait appelé de tous ses vœux la révolution libératrice, et il en était resté aux vives émotions de 1789, peu jaloux de faire un reproche à la révolution, sa mère, et de reconnaître, je ne dis pas un seul de ses crimes, mais une seule de ses erreurs. Ce Dominique était un bon fils : tant qu'il pouvait couvrir de son manteau les moindres erreurs de sa nouvelle patrie, il les niait de toutes ses forces, et si, par malheur, arrivait l'évidence, il fermait les yeux pour ne les point voir.

## XVIII

Si ce lieu était triste, il était fidèle, il était sûr ; nous vivions, sur ces hauteurs, du fruit même de notre travail, sans souci de la veille, et, pour le lendemain, sans inquiétude. Nous vivions, nous étions seuls, entre la terre et le ciel, seuls au bord de cet océan formidable ! Une fois, chaque semaine, on nous apportait, de la ville voisine, une assez maigre prébende, et nous étions contents, véritables anachorètes, d'œufs frais, de cidre et de pain dur. — « C'est le pain de la nation ! disait Dominique ; elle n'en mange guère, et nous la devons bénir, pour sa magnificence ! »

Or, chaque semaine, si la pitance était pauvre, en revanche augmentait le labeur. Au temps de notre jeunesse, et lorsque nous voulions nous rendre compte du zèle et de l'activité d'un gouvernement, nous levions les yeux en l'air, et nous regardions le télégraphe. Plus le télégraphe agitait ses grands bras, et plus nous comprenions que des choses grandes, inconnues, violentes, s'exécutaient dans ce bas monde ; au contraire, un télégraphe immobile, et dont les bras pendants semblent renoncer au mouvement, à la vie, est un présage de contentement pacifique. Hélas ! je n'ai jamais connu, dès mon adolescence, un télégraphe à l'état calme. Il s'agitait tout le jour, jusqu'à la nuit tombée, et, tout le jour, c'étaient des ordres absolus, furieux, sans pitié, que je transmettais d'une main innocente. Hélas ! en dix années, que de choses, dont je ne voudrais pas répondre, j'ai racontées aux nuages d'alentour ! Que de crimes j'ai fait commettre, et de combien d'actions mauvaises ai-je été le complice ; que d'actions héroïques dont je devrais partager l'honneur !

Un peuple à défendre, une liberté à protéger! Des conspirateurs à châtier! Toute la guerre et toute la liberté de peuple ont frémi sur les deux bras de la terrible machine. Elle allait, elle venait de la terre à l'Océan, de Barnave à Robespierre, des girondins aux montagnards, des triumvirs aux consuls; et moi, je grandissais dans cette peine, ignorant de mes œuvres, et jetant, sans crainte et sans remords, ces volontés inconnues aux quatre vents du ciel!

Je vous ai dit que Dominique possédait le sens de ces hiéroglyphes d'État. Il y avait environ sept ans qu'il se les rappelait très-bien, pour en avoir entendu les explications de l'inventeur lui-même; de temps à autre, il me disait tout joyeux: — « Courage! encore une victoire! » Ou bien, fort attristé. — « Ah! disait-il, *nous* sommes à la poursuite de quelque fugitif! A ce mot: « victoire! » il me semblait que mon signal n'irait jamais assez haut dans la nue; à ces ordres d'arrestation, j'aurais voulu tout brouiller, et je ne dis pas que parfois ma main désorientée ait obéi tout à fait au signal qu'on lui demandait. — *Il* aura le temps de se sauver, me disais-je tout bas, pendant que nous rectifierons ce trait qui n'a plus de sens... ou bien: la nuit va venir! ou: le brouillard va tomber! « Interrompu... et sauvé par le brouillard! »

C'étaient là mes drames. C'était là toute mon étude historique; je n'en savais pas d'autre, et vraiment, quelle chose étrange! le même enfant qui avait écrit, au jour le jour, toute l'histoire contemporaine, il savait à peine s'il vivait sous le sceptre d'un prince, ou sous la loi d'une république? Il avait tenu dans ses mains tous les fils de la grande politique... il ne savait pas le premier mot des événements qui avaient agité, charmé, épouvanté le monde!

Il était semblable à l'enfant qui met le feu au canon... et



qui ne sait pas où va le boulet qui tue et qui renverse ! Et voilà pourquoi, toute ma vie, et depuis la perte de mon emploi, je n'ai pas éprouvé un seul moment de curiosité véritable, excepté la curiosité de savoir... l'heure qu'il est.

Un soir enfin, comme j'avais répété, depuis le matin, toutes sortes de signaux, qui volaient à Paris, du côté des océans, et comme enfin le soleil disparu me donnait un repos dont j'avais grand besoin, Dominique (il me semblait cruellement agité depuis huit jours) : — « Monsieur le marquis ! me dit-il en se découvrant devant moi, recevez les compliments de votre humble Dominique. A la fin donc votre esclavage est fini, et vous rentrez librement dans ce Paris qui vous était fermé. Certes, Monseigneur (il m'appelait déjà *Monseigneur* !), je ne suis pas un grand clerc, et je n'en sais pas bien long sur les événements de ce bas monde, mais, à coup sûr, le gouvernement que nous servions, vous et moi, vient de tomber. Il est tombé, de très-haut, si j'en crois le télégraphe ancien ; il est tombé très-bas, si j'en crois le télégraphe d'aujourd'hui.

Allons çà, relevez la tête, haut le cœur, et redevenons des hommes libres ! C'en est fait, cette potence aux deux bras formidables, ce messenger de malheur auquel nous sommes attachés, comme des forçats à la chaîne, il n'est plus qu'un jouet d'enfant ; qui le voudra le prenne : il a dit, entre nos mains, tout ce qu'il avait à dire, il nous a appris tout ce qu'il avait à nous apprendre. En ce moment la France entière a crié : *Vive le roi !* C'est le roi qui revient, c'est votre roi qui remplace notre maître ; et maintenant que nous l'avons annoncé à la mer, à la terre, aux nuages, au monde, allez chercher, le lever du soleil !

Vous êtes fils des anciens maîtres de la France des rois ;

vous portez un de ces noms réservés aux plus hautes fortunes; partez, Monseigneur, et, dans les grandeurs qui vous attendent, n'oubliez pas votre humble Dominique. » Ainsi parlant, il se courbait jusqu'à terre, et, voyant ces genuflexions, je fus parfaitement convaincu de mon importance, et de l'importance des grands changements que je venais d'annoncer à l'univers!

Cependant Dominique avait appelé à son aide, et du télégraphe voisin on vint nous relever de cette longue faction de dix longues années. Je quittais, non pas sans regret, ce donjon où s'était élevée mon enfance ignorante. *A regret*, je l'ai dit. Ce donjon était ma patrie, et cette machine était tout mon labeur. J'étais arrivé, sur ces hauteurs salutaires, un enfant pâle et souffreteux; j'y étais devenu un jeune homme en pleine et forte jeunesse; enfant de la solitude, ami de l'Océan, plein d'innocence et d'ignorance; ainsi j'étais; on n'eût pas trouvé un étranger plus complètement étranger à tout ce qui s'était fait dans cet empire d'un jour, et pourtant l'histoire a cela d'étrange et de vivant, que même, à n'en toucher que les ficelles, on finit par en avoir je ne sais quel pressentiment. Ce télégraphe, dont j'étais l'esclave, avait tant raconté de choses curieuses, d'événements surprenants, de révolutions inattendues, au monde attentif!... De toutes ces émotions de la terre et du ciel, j'avais senti le choc électrique! On eût dit qu'une étincelle, un éclair, un reflet des événements contemporains, glissaient d'en haut, jusqu'à moi, de cet arbre intelligent qui avait été le premier confident des plus grosses aventures de l'Europe! Ainsi, sans l'avoir étudiée, et sans que nul m'en eût dit un seul mot, il se trouvait que je savais l'histoire contemporaine!

Les événements les plus cachés, il me semblait que je

m'en souvenais, et que peu à peu ils reparaissaient, clairs et vivants, dans un coin de ma conscience! On croit, en Écosse, à la *seconde vue*; eh bien! moi, j'y crois aussi: je revoyais en effet, dans ces nuages subitement éclairés, les aventures, les accidents, les victoires, les misères, les fuites et les retours que mon télégraphe avait racontés.

Pendant me voilà dans Paris; je l'avais quitté à cinq ans, j'y revenais quinze ans plus tard, et j'eus bien soin de dire, à tout venant, que je ne revenais pas de l'exil, que je n'avais pas émigré, au contraire, étais-je un fonctionnaire public! Les uns m'approuvaient et me faisaient fête; ils disaient que j'étais un galant homme d'être resté fidèle au sol natal, et que j'avais bien mérité de la France... Il y en avait d'autres qui faisaient une horrible grimace, et qui ne comprenaient pas qu'un si bon gentilhomme eût assez peu de prévoyance et de bon sens pour ne pas se vanter, même par un mensonge, d'un exil, partagé avec Sa Majesté elle-même! Hélas! Messieurs qui m'écoutez, vous êtes bien fiers, je le vois, de votre constance et de votre courage politiques. Vous ne savez pas ce que veulent dire ces mots, abolis de votre heureux dictionnaire: oubli, mensonge et trahison! Personne, autour de vous, je le vois à votre orgueil, n'a trahi son serment, faussé sa parole et manqué à ses devoirs. Vous n'avez rencontré, dans vos sentiers honorés et fleuris, que de braves gens, et pas un seul mendiant, et pas un seul délateur!... Voilà pourquoi, sans doute, vous êtes si contents et si fiers...

Moins heureux que vous, nous autres, qui avons assisté aux lâchetés de 1814, nous n'avons pas le droit d'être fiers et superbes autant que vous, et nous convenons que le spectacle même de ces hontes nous peut compter pour une

espèce de déshonneur. Véritablement on chercherait en vain, dans toutes les histoires, un mouvement d'adulation plus violent et plus complet, que le mouvement qui se faisait autour de Louis XVIII.

On eût dit, à voir ce prosternement universel, que cet homme était à lui seul toute la France, tout le passé et tout l'avenir de la France. On lui dressait des autels, on lui faisait des bons mots, on lui chantait des cantiques ! Lui, cependant, grand contempteur de l'espèce humaine, étonné d'un succès qu'il ne pouvait pas comprendre, il faisait le roi, comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. A ces excès de louange et d'unanime admiration il s'abandonnait le plus complaisamment du monde. Il laissait faire, il laissait dire, il acceptait tout les encens ; il choisissait les mots qui lui convenaient ; il reniait les autres, et les remplaçait par quelques traits de bel esprit qu'il lançait volontiers.

Il était fort habile, ingénieux, goguenard, voltairien, égoïste, et tout rempli de cette majesté d'emprunt qu'il avait couvée avec tant de zèle, de persévérance, et si longtemps. — Vous croyez que j'ai su tout cela plus tard, moi le nouveau venu des solitudes et des grèves de l'Océan ? Je l'ai su tout de suite. Il y avait, au delà de mon enfance et de ma première jeunesse, trois ou quatre noms qui me remplissaient la tête et le cœur. Le nom de Voltaire était le premier (j'en rougis !) ; le nom de la reine et celui du roi de France, Louis XVI, venaient ensuite ! Il y avait aussi M<sup>me</sup> Elisabeth et M. le Dauphin, mes chères idoles. — Dans le lointain Mirabeau, et, tantôt pour dominer ces souvenirs, tantôt pour étouffer ces regrets, ces espérances et ces douleurs, le nom de Bonaparte ! Il remplissait, ce nom sonore et vaillant, il remplissait, malgré moi, tout l'espace et tout le mouvement que pouvait embrasser ma jeune

pensée; il se balançait encore au bout de mon télégraphe, au milieu des nuages, et je le retrouvais dans chaque flot de l'Océan. Bonaparte! Bonaparte! Une fois j'avais trouvé ce nom-là écrit sur le sable, et le flot qui menaçait soudain la Gloire et la Majesté s'arrête... On eût dit qu'il entendait la voix suprême et l'ordre absolu... « Tu n'iras pas plus loin ! »

Cependant, de ces premiers temps de mon retour, j'ai gardé une extrême confusion; entre mes déserts et la paix de 1814 il y avait un abîme, et mon esprit avait peine à le franchir. Tout tombait, tout s'élevait, tout se déplaçait, et c'était à ne pas s'y reconnaître. Ce qui était hier, la grandeur même était la misère aujourd'hui; la vertu d'hier était un crime le lendemain; les anciens maîtres étaient bannis; l'ancienne adoration se tournait en insultes; l'ancienne gloire était méprisée, on ne croyait plus à la vertu d'hier, à la gloire, hélas! moins qu'à tout le reste.

En même temps les étrangers du siècle passé, les vaincus de 1789, les gentilshommes du vieil âge, les vieillards qui s'étaient voués, perclus dans les langueurs malsaines de l'émigration, tout ce monde, au delà des mondes créés par l'empereur, revenaient dans toutes sortes d'appareils, et ce retour était plein de bruits, de menaces, de vengeances, de convoitises. Ils ne s'apercevaient pas, ces vieillards qui faisaient leur grosse voix, que leur voix était une voix infantine; ils ne voyaient pas, ces bonnes gens qui montraient les dents à l'Empire, qu'ils n'avaient plus la force de renverser même une palissade en osier.

Tout vouloir, sans rien pouvoir, est une condition misérable... Ils voulaient... tout ce que veut l'impuissance; et quand ils se voyaient repoussés comme autant de vieux écoliers oubliés, moisis dans un recoin de la classe, ils accu-

saient les dieux et les hommes, ils accusaient le roi lui-même. A les entendre, il avait perdu la bonne cause, puisqu'il était resté jeune et possible, au moment où ils n'étaient eux-mêmes que des vieillards.

Ce triste conflit entre le passé et le présent de la France, une heure après l'empire, une heure après la royauté, pouvait tout perdre en rendant tout ridicule; heureusement que le retour de l'empereur, et les fameux *cent-jours*, si remplis qu'ils représentent cent années de trahison, cent années de perfidies et de mensonges, mit un terme à ces doutes injurieux. Ne maudissez pas les cent-jours; c'est l'usage, il est vrai, de les maudire, mais c'est un stupide usage. Les cent-jours ont appris à la royauté nouvelle la vanité de ses espérances; ils ont appris à l'Europe, un instant victorieuse, à quel point c'est peine perdue, et peine mal employée, d'imposer un gouvernement aux peuples, lorsqu'ils ne veulent pas de ce gouvernement. Lorsqu'il revenait ainsi dans les domaines de sa conquête, l'empereur Napoléon ne se doutait pas qu'il devenait un lien nécessaire entre les divers partis qui se divisaient la France; il ne se doutait pas qu'il éclairait la voie où la royauté s'était engagée, qu'il en arrachait les ronces et les épines, et qu'il apportait à cette race de rois populaires, cruellement exilée, des enseignements si nécessaires que, pour les avoir oubliés un instant, le règne entier devait crouler plus tard.

Et puis, quel spectacle animé, curieux, pathétique et brûlant, ces fameux cent-jours, féconds en trahisons évidentes, en naufrages authentiques, en lâchetés manifestes, et plus claires que le soleil! Ce fut, en effet, le grand mérite des cent-jours; ils ont fait reconnaître, à des signes certains, les braves gens et les bandits, ils ont séparé les

traîtres des hommes fidèles, les lâches des courageux. Ce fut dans les cent-jours que le fameux Benjamin Constant signa d'une main ferme la déchéance de son maître, sauf à demander, le lendemain, à ce maître offensé, une place en son conseil d'État. Ce Benjamin Constant, étudié sous ce point de vue, est toute une histoire, il est l'histoire même de la trahison. Vile vengeance ! on la retrouve à toutes les époques : mais ces malheureux sans conscience et sans dévouement, ces perfides dont on s'éloigne comme s'ils étaient des pestiférés, la mort arrive enfin qui, les surprenant au faite honteux de leurs perfidies, les courbe et les jette en pâture aux mépris des honnêtes gens.

Les voilà, ces mendiants, ces lâches, tels que la mort les sait réduire, honteux, lassés, maudits, abandonnés, méprisés. Le jour de leur mort, ce maître jour, ils recueillent en mépris, en silence, en solitude, en ironie, en abandon, en insulte des passants, dans la fange d'une tombe à jamais déshonorée, tout ce qu'ils ont semé en perfidies, en mensonges, en serments violés ! Qui de nous, détournant la tête de honte et d'horreur, n'a rencontré dans la rue un de ces vils cercueils frôlant le trottoir, à la façon des demoiselles errantes que nul ne veut reconnaître et saluer ?

## XIX

Le retour de l'île d'Elbe est le plus grand coup de foudre qui ait retenti dans l'histoire. Il mit en fuite, à la façon de la paille emportée au vent de l'orage, cette monarchie et cette société qui venaient de se proclamer immortelles ; il rendit fou plus d'un homme qui passait pour courageux ; il étonna plus d'une intolérance que rien n'avait étonnée.

Or moi-même, moi qui n'avais rien vu, que si peu d'heures séparaient du plus complet isolement, je ne sentis au fond de mon âme ignorante qu'une immense curiosité de voir enfin de mes yeux le héros, l'homme et le fantôme qui s'en venait l'arme au bras, du fond de son exil, au château des Tuileries. En ce moment suprême le roi Louis XVIII, ce *désiré*, cet adoré de la France, à peine vêtu, dans le sursaut du premier sommeil, partait seul, abandonné, chassé par son néant même : alors je compris l'émigration dans toute son étendue et dans toute sa misère, et je me fis le serment d'échapper une seconde fois à la fuite, à la honte de ce vieux roi qui s'en allait ainsi, à la dérobée, à travers ce palais banal, sans qu'une voix se fit entendre et sans qu'une épée eût été tirée en son honneur.

Certes, je ne voulais pas partir ; je ne voulais pas mettre à mon front cette rougeur, et me traîner, jeune homme inutile, à la suite de ces étrangers qui étaient venus de tous les côtés de l'Europe, à la queue horrible d'une coalition ! En vain, *les miens*, mes parents, mes amis, ma tante, la duchesse, et mon oncle, le duc de tant de duchés vendus par l'autorité de la justice, me disaient : « Noblesse oblige ! » Évidemment elle ne m'obligeait pas, ma noblesse, à laisser dans la peine et dans l'abandon ma chère patrie, à la quitter bouleversée et menacée, afin d'y revenir, triomphant, quand elle sera brisée au dedans, vaincue au dehors ! Non, non, je reste ; et si vive était ma passion de rester, que je m'inquiétai tout d'abord du moyen d'éviter la persécution.

— « Prenez garde à vous, me disaient les trembleurs, le maître absolu revient ; il revient très-irrité contre les gens de votre caste ; prenez garde à vous, cet empereur a des moments terribles ; il a des volontés auxquelles on ne résiste pas ; — il a passé de mauvais jours en cette île où tout lui



manquait ; il revient tout plein de vengeance et de châti-ments!... Et mille autres discours du même style auxquels je ne fis pas une grande attention.

J'étais inquiet, c'est vrai, mais d'une inquiétude assez mal définie. — Étais-je donc un si grand personnage, pour que ce géant qui portait le monde eût souci de ma vie? Eh! pourtant, voyez l'inconstance de l'esprit humain! L'empereur fut à peine arrivé *chez lui*, à peine eus-je assisté à ce triomphe, à ce retour, à ce grand spectacle d'un banni, ramené par ses soldats, que je cherchais un moyen d'éviter la colère et le regard de ce vainqueur. En ce moment suprême de sa grandeur et de ses fables, ses fanatiques l'aimaient trop pour que les fils et petit-fils de saint Louis ne courussent pas un grand danger.

Tel était mon raisonnement; plus il était faux, plus j'y tenais, et plus j'en tirais des conséquences funestes. Je me rappelais les discours et les menaces de ces soldats exaspérés par la défaite et par l'espérance; je me rappelais les anciennes rigueurs, les anciennes vengeances, toute liberté perdue, et toute parole étouffée. En ce moment du doute et de l'attente universels, le côté généreux de ce triompha-teur échappait à ma courte vue, à mon misérable entête-ment... et pourtant je voulais rester à Paris! J'y voulais rester à tout prix... j'avais tant de motifs et de si bonnes raisons pour ne pas quitter ce désert qu'on appelait le fau-bourg Saint-Germain!

Ici, Messieurs, reprit Monseigneur après une pause, se présente un obstacle à mon récit, et cet obstacle, on le devine à vingt ans. — Hélas! et moi aussi, je n'avais guère que vingt ans, en ce temps-là! — Voilà mon excuse!

J'étais en l'âge où les passions sont déchaînées, où la jeunesse et ses tyrannies pèsent cruellement sur les cœurs

volages, où l'on ne sait rien du monde, sinon ses métamorphoses et ses vices ! Enfin que vous dirai-je ? En ce temps-là, j'étais amoureux. Mais il vaut mieux ne rien vous dire, et nous en resterons là, si vous avez quelque déférence pour moi. »

A cette interruption inattendue, un grand cri sortit de toutes les poitrines. Cette histoire, qui perd beaucoup à être assez mal racontée, était, à nos yeux, prévenus par ce grand titre de prince de l'Église, une vive et vaillante entreprise à laquelle nous ne voulions pas renoncer. Ce fut alors autour de Monseigneur, un concert de plaintes et de prières. « — Vous voilerez... Monseigneur ! vous ne direz que ce que vous pouvez dire, et nous sommes tous des auditeurs intelligents, Monseigneur ! »

— Or, reprit le digne évêque, c'est justement votre intelligence extrême et votre habitude à l'infini de tout comprendre, et même d'aller beaucoup au delà de ce que vous entendez, que je voudrais éviter, et qui me fait grand' peur. Mon caractère, mon âge et ma condition présente me défendent absolument les récits profanes, et me voilà tout à fait dans la position de cet homme à cheval qui s'est enfoncé dans un étroit défilé, entre deux abîmes, et qui n'a plus de place où faire avancer son cheval.

— Mais, Monseigneur, reprit en baissant les yeux d'une hypocrite façon, un jeune homme qui était un peu le parent du digne évêque, si vous vouliez faire de moi indigne, un légat à *latere*, il me semble, sauf meilleur avis, que j'en sais assez long pour vous tirer d'affaire, et qu'avec l'aide et le concours de mon humble personne, il ne vous sera pas tout à fait impossible de compléter ces sous-entendus hardis, et sur lesquels Votre Grandeur ne peut pas, raisonnablement, nous laisser.

— Par saint Nicolas, reprit l'évêque, M. Gaston de Montlaur, notre beau cousin, nous la donne belle, avec son humble petite science, et je serais bien tenté de savoir si vraiment ce malandrin pourrait jouer devant nous le rôle d'un honnête homme, honnêtement amoureux d'une belle et noble demoiselle qu'il voudrait sérieusement épouser? Or voilà justement, Messieurs, toute mon histoire, et je ne vois pas de quel droit M. Gaston se mêlerait à un drame qui a de la barbe, et de la barbe blanche au menton?

— Peuh!... fit Gaston, la belle avance, et si vous me permettez d'être un peu franc avec vous, Monseigneur, je vous dirai tout net qu'avec ces scrupules charmants vous allez nous écourter toute cette aventure, et que tout sera fini en un clin d'œil, au grand détriment de la morale et de la moralité de cette histoire, si bien commencée, et qui déjà nous tient tous attentifs.

— Je sais bien, reprit l'évêque en souriant, que notre beau cousin Gaston ne comprend guère nos scrupules, et que Monsieur sera content pour peu qu'on l'amuse une heure; cependant il me semble, au bout du compte, que nous ne sommes pas ici pour le bon plaisir de M. Gaston, et de ses pareils, que nous sommes quelque peu juges des convenances, et que si notre histoire déplaisait à ces Messieurs, parce qu'ils la trouveraient écourtée, il ne faudrait pas conclure de cette déplaisance que mon récit, tout écourté que je veux le faire, n'aura pas sa moralité, son enseignement, pour ainsi dire. Une fable est un poëme assez court, ce me semble, et pourtant ce poëme excelle en fertiles enseignements.

— J'en conviens, Monseigneur, reprit Gaston, je conviens que la fable, en sa brièveté même, est un *présent des immortels*. Mais quoi! les plus courtes fables ne sont pas les

meilleures ; elles ne sont pas les plus fécondes en enseignements. *Le Chêne et le Roseau*, *les Jeunes gens et le Vieillard*, *les Animaux malades de la peste*, autant de tragédies complètes, de poèmes complets. Plus le poète insiste, et plus je suis prêt à le suivre ; au contraire un moraliste en quatre petits vers, secs comme un fagot d'épines, un quatrain de M. Pibrac, soudain m'arrête au beau moment, au moment où je pensais à commettre une bonne action. — Eh quoi ! (c'est une de mes idées), l'honneur, la vertu, le bon conseil, l'indication paternelle des bons sentiers, ça ne tiendrait qu'à ces quatre méchants petits vers, qui vont à reculons de la poésie et du plaisir ? Non, non, ça n'est pas possible, et la sagesse humaine doit se payer à plus haut prix. Voilà ce que je pense, et voilà ce que je dis, en parlant de ces moralistes stériles. Ah ! fi ! n'en parlons plus.

Alors, comme un bel esprit qu'il était, tout animé du feu charmant, sonore et clair des paradoxes bien faits, le chevalier Gaston se mit à représenter humblement à Monseigneur que, si la ligne droite est assez souvent le plus court chemin pour aller de ce point-ci à ce point-là, la ligne droite est le plus long chemin pour aller au cœur de l'homme. Il y faut des ponts, des trilles, des bacs, des échelles, des sapes, des tranchées, et surtout des histoires et des contes ; et quand enfin vous tenez votre histoire ou votre conte, un grand danger se présente, et ce danger consiste à franchir l'obstacle ; à le franchir (entendez-vous ?) bravement, loyalement, sans hésiter, à la façon d'un bon cheval de course. — Eh ! dites-vous, par mon silence même et par ma façon de couper court à mon récit commencé, vraiment l'obstacle est franchi... *Et malheur à qui commettra le scandale !* — Oui, Monseigneur, et votre conte a raison ; l'obstacle est franchi, c'est vrai ; mais il est franchi

jésuitiquement et par escobarderie, et, vous avez beau dire, l'obstacle ainsi franchi, est toujours un obstacle? On court la poste, et, pour arriver plus vite, on brûle une étape, on en brûle une autre; à la dernière étape on tombe de lassitude et de faim. C'était bien la peine d'aller si vite aujourd'hui, pour ne pas se relever le lendemain!

— Si donc, Monseigneur, reprit le jeune et jovial Gaston, vous me voulez accepter pour votre *alter ego*, je me mets à votre place en ce récit où va poindre une pointe d'amour, et je poursuis moi-même, à vos risques et périls, le récit commencé. Je vais donc, s'il vous plaît, jouer votre rôle auprès de la dame, et tenter cette illustre aventure; seulement il vous est toujours permis de m'arrêter si je me trompe, et de rétablir la vérité de ma fiction.

Il eût fallu voir, en ce moment, notre jeune homme, à demi-couché dans un grand fauteuil, la tête innocemment penchée, et parlant d'un ton si prude et d'une voix si lente, qu'en fermant les yeux on eût dit la voix même de Monseigneur.

— Je vous disais donc, Messieurs, reprit le jeune espiègle (au nom de l'évêque, et par une autorisation que celui-ci ne lui retirait pas), que j'avais vingt ans à peine, et que je ne trouvais rien de plus ridicule, en ce temps-là, qu'un vieil exilé tout courbé, tout blanchi, tout penaud, vêtu à la mode ancienne, orné de tous les attributs de la vieillesse et de l'ancien régime, un garde-vue sur les yeux, un garde-fou à sa droite, un garde-cendres à ses pieds.

Je le vois d'ici, ce vieil émigré, tisonnant, rabâchant et grisonnant; il se moque, il enrage, il exhale une suave et nauséabonde odeur de poudre à l'iris, toute la semaine, et de poudre à la tubéreuse le dimanche. Ah! j'en ai vu les plus

curieux échantillons, de ces revenus de la croisade ; ils étaient tout petits, tout ratatinés, tout parcheminés ; ils portaient d'habitude, autour de leurs corps débiles, un large ruban bleu, à moins que ce ruban bleu ne fût un ruban rouge, ou bien le ruban était noir, un ruban moiré par Saint-Michel. Ils avaient deux montres, ils n'avaient qu'une oreille ; ils avaient deux bésicles, ils n'avaient qu'un œil. Ils étaient semblables à de vieux parchemins tout poudreux d'un côté, tout moisis de l'autre, et...

— Holà ! Monsieur Gaston, reprit Monseigneur, il me semble que vous déguisez un peu trop monsieur votre aïeul et monseigneur mon grand-père... On pouvait être un émigré sans être aussi laid que cela.

— Et ma tante l'émigrée ! Et ma cousine l'émigrée ! ajoutait Gaston (toujours au nom de l'évêque). Ma tante était feuille-morte, et ma cousine était de *couleur tannée*, une couleur qui était fort à la mode en nos vieux poètes. On la trouve aussi portée à ravir dans les comédies de Molière et dans les satires de Regnier. — Or cette cousine un peu tannée, un peu guindée, on voulait nous la donner pour femme, à cause du nom propre, à cause des alliances, et du vieux château paternel. Mais nous, jeune homme éclatant de tous les feux du jour, en véritable enfant de l'onde amère, nous le marquis de Préault, bon gentilhomme et meilleur amoureux, nous ne voulions pas de la *tannée*, et nous avons fait un autre choix... — N'est-ce pas cela, Monseigneur ?

— Eh ! dit l'évêque, il dit assez vrai, il est dans son rôle, et jusqu'à présent je n'ai rien à dire, hormis ce mot *tannée* appliquée à ma cousine. Elle n'était pas de la première jeunesse, elle en convenait, mais enfin elle était belle

encore ; elle était calme et sérieuse, et elle pouvait parfaitement devenir la femme d'un homme qui eût été pénétré de ses devoirs.

— Cela est vrai, reprit Gaston, mais *le devoir*,... quand on a vingt ans, quand l'Empire n'a plus que deux jours à vivre, à l'heure où la royauté est en fuite, et quand, soi-même, on est une façon de sauvage, attelé à une mécanique à signaux dont on ne sait pas le premier mot, le devoir est une proposition saugrenue. Avant le devoir, il y a, comme on dirait, la passion, et la passion n'est guère tournée du côté d'une fille bien conservée. Ah ! fi la convenance ! On envoie à tous les diables (pardon ! Monseigneur) les terres, les châteaux, les convenances, les espérances, les cousines et les titres de noblesse... On a rencontré, par hasard, une belle demoiselle, éclatante de toute jeunesse... Aussitôt on se prend à l'aimer de toutes les forces de son âme !... Est-ce bien cela, Monseigneur, suis-je encore dans le vrai ? L'avez-vous rencontrée, et passionnément aimée, avec des transports, des serments, des élégies, quand vous étiez, elle et vous, à vous promener mélancoliquement, sur le bord du lac d'Enghien ?

— Mais ce n'est pas cela, mais vous n'y êtes plus, cousin Gaston, reprit Monseigneur, très-attentif à sa propre histoire, il ne s'agit pas ici d'élégies, de clair de lune et du lac d'Enghien, qui n'était pas encore inventé. Mais où prenez-vous le lac d'Enghien, monsieur Gaston ? Enfin ce n'était pas en été, c'était bel et bien dans les derniers jours de l'hiver, au milieu d'une fête, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, en plein bal, que je la vis pour la première fois.

— En effet, reprit Gaston, où donc avais-je la tête, avec mon lac d'Enghien ? Dans le salon d'un riche hôtel ; je

vois cela d'ici ; je vois la jeune fille, une blonde aux yeux bleus...

— Que dites-vous ? reprit l'évêque, une brune aux yeux noirs, Minerve elle-même !

— Oui, Monseigneur, Minerve, brune, et d'une taille imposante...

— Eh non ! brune et petite, avec un air si vif, si gai, si charmant.

— Elle venait de Saint-Cyr...

— Elle venait de Saint-Denis, et de la maison des filles de la Légion d'honneur.

— Elle avait seize ans...

— Elle avait vingt ans.

— Et si timide, et si réservée...

— Au contraire ! Elle était active et courageuse, avec tant de bonne grâce !

— J'y suis, reprit Gaston, c'était la fille d'un maréchal de camp.

— Mais vous n'y êtes pas le moins du monde ; elle était la propre fille du prince de Cravent, de la meilleure maison d'Alsace, une héritière de toutes sortes de rubans bleus, de toisons, de bâtons, de mitres et d'étendards. C'était vraiment la fille noble ! et qui la voyait une fois, savait pour toujours ce que c'est que la race, et comment était faite une vraie et sévère héritière des majestés de jadis.

— Bref, reprit Gaston, qui se plaisait à ce jeu-là, notre dame et souveraine princesse de Cravent était la plus belle et la plus riche du monde ! Ajoutez qu'elle était extrêmement obéissante. On lui avait dit : Vous épouserez, Mademoiselle, le jeune marquis Louis de Préaulx, et déjà elle s'était résignée à l'épouser. Cette noble fille était créée et mise au monde uniquement pour obéir au devoir ; elle avait



une de ces âmes qui se croient obligées à reconnaître, en lui obéissant, l'autorité paternelle, et...

— Et vous ne savez pas le premier mot de cette histoire, ami Gaston, reprit l'évêque impatient. Mais quelle école, et quel galimatias ! Parlez donc naturellement, ou bien faites-vous un livre de fantaisie ? Il n'était pas question d'obéissance et de résignation, que je sache, et M<sup>lle</sup> de Cravent, toute noble qu'elle était, elle ne se croyait pas obligée, et tant s'en faut, à ne pas voir de ses yeux, à ne pas entendre de ses oreilles. Si elle appartenait, par sa naissance, aux vieux siècles, elle appartenait au temps présent par le bon sens ; elle n'était pas une émigrée, elle était une Française ; elle avait été élevée avec les propres filles des capitaines de l'empereur. L'empereur, lui-même, et plus d'une fois, lorsqu'il visitait ses pensionnaires de Saint-Denis, s'était arrêté pour contempler ce fragment du monde ancien, et, la trouvant belle et fière, active et vaillante, il allait au-devant d'elle avec un empressement voisin du respect. De son côté, quand l'empereur était tombé, elle n'avait pas cessé d'en parler avec la plus tendre reconnaissance et la plus respectueuse sympathie. Enfin, pour tout dire, en un mot, je vous souhaite, à vous, mon cher Gaston, et à messieurs vos amis, une fiancée aussi belle, de cette grâce, de cette vaillance et de cette qualité.

— Ah ! Monseigneur ! Monseigneur ! reprit Gaston, que vous êtes bien notre vénéré maître en ces Élysées de la jeunesse, et que j'avais mauvaise grâce à me substituer plus longtemps à vos souvenirs ! Vous avez beau faire le modeste, et vous retrancher dans votre caractère, vous en savez plus long que nous, Monseigneur, et vous reprendrez, s'il vous plaît, vous-même, la suite de votre récit.

Vous seul pouvez achever cette histoire, et j'y renonce pour ma part.

— Monsieur Gaston, reprit Monseigneur, il me semble en ce moment que vous désertez une cause sollicitée par vous, et si vous ne racontez pas mon entrevue avec M<sup>lle</sup> de Cravent, je vous salue, et je m'en vais. » Et Monseigneur, en effet, faisait mine de sortir.

— Donc, puisque vous le voulez, Monseigneur, reprit Gaston qui riait toujours, je vais expliquer en votre nom propre, à ces dames et à ces messieurs, vos sentiments et vos émotions à l'aspect de cette belle ! Elle marchait d'un pas vif, ingénu, charmant ; elle dansait vive et légère, avec du feu dans les yeux, dans un sillon lumineux ; elle avait des regards qui brillaient, des cheveux qui frôlaient, des sourires qui brillaient, et vous...

Ici l'évêque, et pour tout de bon, reprit la parole. — Et voilà bien, dit-il d'une voix attristée, et voilà bien les jeunes gens, ça n'est pas bon, même à raconter honnêtement les chastes émotions de la jeunesse ! Ils vous ont un style, une emphase, une déclamation malséantes, pour dire aux gens les choses les plus simples ! Quelle honte enfin ce serait pour moi qui vous parle, si jamais M<sup>lle</sup> de Cravent, mon premier et mon seul amour, avait quelque ressemblance avec l'héroïne de M. Gaston ! Elle était beaucoup plus simple, et partant beaucoup plus belle qu'on ne saurait vous le dire avec ces grandes phrases banales.

Elle était née une femme prudente, et quand elle eut compris qu'elle trouverait en moi un nom presque égal à celui qu'elle portait elle-même, une alliance entourée de toutes les garanties désirables, elle me permit d'aspirer à sa belle main ; mais dans sa permission même elle gardait son libre arbitre ; elle voulait choisir, et elle laissait venir jus-

qu'à elle les jeunes gens qui pouvaient ambitionner tant d'honneur. — A vrai dire, elle ne manquait pas de prétendants à son alliance ! Elle en avait dans la noblesse ancienne et dans la noblesse d'hier. Elle pouvait choisir à la cour, à la ville, au pied de la tribune, au pied du trône ; une reine de vingt ans est moins entourée. Elle, cependant, elle allait, la tête haute, en cette foule, et nul ne pouvait se vanter d'avoir été choisi par cette beauté superbe.

Un seul, parmi tous les aspirants, me parut un rival dangereux. — En vain on disait autour de moi, qu'il était le fils d'un ami de Buonaparte, et qu'il était lui-même un brigand de la Loire ; un coup d'œil suffisait pour deviner que ce brigand de la Loire était un très-galant homme. Il avait trente ans ; il avait cette beauté militaire que donnent aux hommes vaillants le mouvement, l'action et l'émotion de la guerre ; il était colonel d'un régiment célèbre, et lui-même il passait pour le meilleur capitaine et le plus vaillant de la grande armée. Ajoutez beaucoup de grâce en sa démarche, et beaucoup d'esprit dans le discours, tout l'orgueil d'un conquérant, la fierté d'un héros.

Sa sœur était l'amie, elle avait été la condisciple de M<sup>lle</sup> de Cravent ; son père avait été longtemps une des lumières du conseil d'État ; au demeurant c'était une famille d'hier, une race de bourgeois, et, chose étrange, ils portaient un nom tout semblable au nom que je portais moi-même, avec la seule différence du titre, de l'apostrophe et des armes. Lui-même il signait L. Préaulx. Notez bien que jamais ne fût venue, à ces gens très-honorables, la moindre idée qu'on pût les confondre avec les anciens marquis des Préaulx ; même c'était tout au plus si jamais ils avaient entendu parler de ces gens-là.

Tout vaincu et disgracié qu'il était, loin de la cour, loin

du roi, suspect aux ministres, haï de tout ce monde ignorant des grandeurs de la veille, le colonel Léon Préaulx se posa nettement comme un des plus fervents admirateurs de M<sup>lle</sup> de Cravent, et comme un des prétendants à cette belle alliance. On l'accueillit avec réserve, il est vrai, mais enfin on l'accueillit, et, malgré moi, je comparais ma noblesse ancienne et mes vieux titres avec le feu, le brillant et la jeunesse de ce porteur d'épée, avec tant d'agréments de la personne, auxquels je ne pouvais guère opposer qu'un air sauvage, une parole farouche, une railleuse et stupide mauvaise humeur. J'étais un Huron qui s'oppose à don Juan ; je le sentais, je le comprenais, mais j'étais pris à ce point par la beauté de cette merveille, que rien ne me fit rentrer en moi-même !

Eh quoi ! renoncer à cette belle proie, et m'enfuir comme un poltron, moi, un noble, en présence d'un parvenu ! Ainsi je songeais, cherchant à briser l'obstacle ; et plus j'étais triste et maussade et plus le jeune et beau capitaine semblait à l'aise et fier de contempler cette fraîche et clémente beauté.

## XX

Or ce fut justement à l'heure où notre rivalité touchait à ses dernières limites que, dans le ciel irrité contre moi, retentit cette nouvelle ardente et pleine d'angoisses : « L'empereur est lâché, il arrive, et le roi s'en va ! »

L'étrange et l'abominable confusion, ce coup de foudre, et quel choc en mon faible cerveau ! A peine eus-je assez de cœur et de sang-froid pour contempler ce grand désastre. Il était double ! En même temps qu'il renversait ce trône à peine élevé, dont l'ombre seule était toute ma fortune

et tout mon espoir, le désastre ramenait le maître et le dieu de ces vaincus, le père et le roi de mon rival.

Plus ma défaite était grande, plus irrésistible était son triomphe. En même temps j'entrevis les réactions, les châtimens, et surtout le nouvel exil qui allait s'ouvrir. Quoi donc ! m'exiler ? m'enfuir ? céder la place aux vaincus, mener à mon tour une vie errante à travers les nations stupéfaites de la nouvelle ruine du régime ancien ?... Tout me défendait contre cette abominable extrémité ; l'honneur qui était en moi, les habitudes laborieuses de ma rude enfance, enfin la passion que j'avais dans le cœur. Comment faire, et de quel côté me viendra le salut ?

Vous vous rappelez ce brave Dominique ? Il était devenu, en dépit de mon impuissante amitié, je ne sais quoi d'obscur et de déclassé qui en faisait une espèce d'autorité souterraine. A force de vivre avec moi et de m'avoir rendu de grands services, il m'aimait d'une amitié confuse, et dont il ne savait même pas se rendre compte. Il savait mon amour, il vit ma peine, il comprit mon inquiétude, et, comme on disait, de toutes parts, que l'empereur ne souffrirait pas, dans sa France retrouvée, un seul des ci-devant marquis et comtes qui l'avaient chargé d'ironies et d'insultes dans son exil, je ne dissimulai pas mon épouvante à Dominique, et je cherchais avec lui tous les moyens de tenir tête à l'orage. Car de m'enfuir, et de céder la place au colonel Léon Préaulx, c'était impossible, et, d'autre part, comment échapper aux vengeances de ce maître irrité, avec le nom que je portais ?

— Monsieur le marquis, me dit un jour Dominique assis dans la chambre où j'étais à me lamenter, je sais un moyen de vous tirer d'affaire, un moyen sûr de ne pas quitter Paris et de rester près de la dame que vous aimez.

Et comme il vit que je l'écoutais avec l'avidité curieuse d'un condamné à mort qui attend sa grâce, et qui redoute le supplice, il me montra un gros tome *in-quarto*, très-épais, fermé à clef, et richement doré aux armes de l'empereur. On lisait sur le plat du livre : LE LIVRE D'OR !

Ce livre était une protestation manuscrite que les amis de Bonaparte lui avaient destinée, et qui lui devait arriver, à l'île d'Elbe, pour le jour de sa fête. On l'avait appelé : *le Livre d'or*, parce que vraiment, seuls, après la chute de l'empereur, les plus nobles cœurs, les plus fidèles, les plus dévoués de son règne, avaient imaginé cette offrande à l'exil. Dans ces pages, empreintes de la plus noble et de la plus touchante fidélité, les soldats, les magistrats, les évêques, les dames, les artistes, un poète, et quelques sénateurs, restés fidèles à l'idole de toute leur vie, avaient écrit leurs noms, leurs espérances et leurs regrets ! Chaque enrôlé dans ce régiment des cœurs fidèles s'était appliqué à consigner d'un mot, d'un cri, d'un signe, à chaque ligne du Livre d'or, sa douleur, sa fidélité, son zèle et ses plus intimes sentiments. C'étaient des prières ineffables, des cantiques d'un accent viril, des plaintes, des pitiés, des larmes ; un rappel unanime, un dévouement sans borne !

Vive était l'espérance, et la confiance en Dieu, qu'à la première et plus sûre occasion, le Livre d'or irait dire à l'exilé : « Sire, on vous aime encore, on vous pleure, on vous appelle, on vous bénit ! Accourez, sire, et prenez pitié de nous ! » C'était le sens universel de toutes ces pages couvertes de signatures ; Dominique en était le dépositaire, pour les avoir colportées, sous le manteau, de maison en maison !

Dans cette pénible tâche, il avait souvent rencontré des refus, il n'avait pas rencontré un délateur. — Ainsi, mon-

sieur le marquis, me dit-il, vous voyez que rien n'est plus simple ; il vous suffira d'écrire à quelque place où l'empereur pourra le voir le nom de monsieur le marquis de Préaulx, pour éviter les foudres de sa colère... A coup sûr *le Livre d'or* sera déposé, ce soir, aux Tuileries, dans la chambre et sur le lit même de l'empereur.

Au premier abord la proposition de Dominique, en supposant que je succomberais à la tentation, me sembla l'œuvre et l'action d'un lâche et malhonnête homme. Écrire, ici, dans ce livre des fidélités et des constances impériales, au moment du danger, le nom d'un royaliste, le nom de mon père, et le poser traîtreusement, au milieu de tant de noms honorables par leur constance, à coup sûr c'était une trahison, c'était une lâcheté!

— J'aurais dû chasser Dominique, et ne plus le revoir, ceci fait, j'étais sauvé... Mais telle est la perversité du cœur humain, quand il se laisse envahir par les injustes passions, que l'idée — exil, l'idée — amour, rivalité, et tout ce que ces idées malheureuses entraînent avec elles de perfidies et de mensonges, m'envahirent soudain comme une armée envahit la place ennemie; et me voilà, dans ce livre ouvert, comptant ces noms propres, supputant ces fidélités, contemplant ces espérances. — Hélas! le présent livre, en effet, était bien *le Livre d'or*. A l'exception de quelques beaux noms, couverts de gloire, et de deux ou trois amis de l'empereur qui ne l'avaient pas abandonné en même temps que sa fortune, il n'était rempli que des noms les plus humbles; un tas de pauvres gens, mutilés par la guerre; un tas de petits bourgeois, ruinés par l'invasion. Les petits serviteurs du maître avaient voulu le consoler de l'abandon de ses principaux esclaves. Cependant le livre était rempli d'un bout à l'autre; il n'y avait pas une seule page blanche, et

pas d'intervalle, entre ces pages, où l'on pût ajouter un nom, de façon à dissimuler un *faux* en écriture privée. Il y a tant de conditions à accomplir dans cette espèce de crime; un rien vous décèle et vous trahit. La plume et l'encre, le jour et l'heure, autant d'indications qui peuvent attester que tel nom propre, à telle place, est le travail d'un faussaire... — Ton idée était bonne, il n'y faut plus penser, disais-je à Dominique; où veux-tu d'ailleurs que je m'inscrive? Il n'y a pas une seule page blanche en ton *Livre d'or*...

Je fermais le livre, et cela fait, encore une fois j'étais sauvé, quand tout à coup, à la seconde page, au sommet du livre, je vois, écrit d'une main ferme et délibérée, un: *vive l'empereur*, VIVE A JAMAIS L'EMPEREUR! signé du nom de mon rival! *L. Préaulx!* Quoi! mon vrai nom? Quoi! l'indication de mon prénom? Quoi! je n'avais que ceci à faire: ajouter Louis, après *Louis* je mets un *de*, avant le *de* j'écris *le marquis*... et me voilà inscrit au *Livre d'or*. Voilà mon nom qui brille incessamment au milieu des noms les plus fidèles! Me voilà devenu tout d'un coup, de suspect que j'étais, le plus chaleureux et le plus dévoué champion de l'empereur! Un champion de sa défaite! un ami de son bannissement! Pour comble de biens, grâce à ces humbles petits changements, j'éloignais la fuite et l'exil de ma tête coupable, et je devenais, pour le nouveau maître, un ami de *la veille*, un de ces amis rares que nul ne conteste, et qui font si grande honte aux innombrables amis du lendemain.

Ah! ce nom-là, L. Préaulx, en si belle lumière, quelle inévitable tentation! En même temps je me disais que le capitaine Léon Préaulx était sûr de retrouver son épée, et que pas un accident ne lui pouvait venir de son nom absent



dans *le Livre d'or*. Je me disais aussi que désormais je pourrais tout à mon aise rencontrer M<sup>lle</sup> de Cravent dans les salons du faubourg Saint-Germain. Certes je la verrais ; je lui parlerais ; je lui ferai ma cour, et peut-être, à mon tour, mon titre de Vendéen me viendra en aide et protection auprès d'elle. Enfin que vous dirai-je ? Il arriva que je succombai à cette tentation funeste et que j'accomplis ce crime de faux, en écrivant d'une main délibérée, — au-dessous de : « Vive à jamais l'empereur ! » : *le marquis Louis des Préaulx.* »

Ici monseigneur se cacha la tête dans ses mains, et resta plongé dans le plus profond silence ! Il revoyait tout le passé dans la chambre obscure de son cerveau.

Quand il eut bien songé et repassé dans son esprit tout ce qu'il avait à dire ! — Arrêtons-nous là, reprit-il, j'ai trop présumé de mes forces, et, s'il vous plaît, je n'irai pas plus loin.

Nous cependant, les témoins muets de cette lutte intime, à peine osions-nous répondre à ce grand cri d'une conscience agitée, et nous nous retirions, sans répliquer, lorsque M. le premier président, qui écoutait toute cette histoire, avec un intérêt, une passion, une pitié, qu'il ne songeait pas à cacher : — Mon cher ami, dit-il à l'évêque, il n'y a pas d'hésitation qui tienne ; il faut aller jusqu'à la fin. Je vous en prie, et, s'il le faut, je vous l'ordonne.

— Oui-dà, reprit Monseigneur ; mais vous oubliez, monsieur le président, que vous avez supprimé la fin de votre histoire ! Où donc, je vous prie, avez-vous laissé la fille du chauffeur, qu'est-elle devenue ? Enfin, par quelle peine avez-vous expié ce grand crime ? On ne vous l'a pas demandé, vous ne l'avez pas dit ; et de quel droit voulez-vous que je poursuive jusqu'au bout le cours de mes hu-

miliations, quand vous-même, un laïque, un philosophe, un esprit fort, vous supprimez le dénouement de votre innocente tragédie ? Il n'y a pas de justice en tout ceci, convenez-en !

L'observation de l'évêque était juste et vraie. En même temps l'unité d'Aristote exigeait rigoureusement que le premier criminel et son histoire reparussent dans notre humble récit ; sinon, à quoi bon enchevêtrer l'une à l'autre ces deux histoires ? Enfin tel est l'entraînement de la logique et la marche de la curiosité humaine, que soudain l'auditoire, attentif aux paroles de l'évêque, revint au magistrat : — si bien que c'étaient, autour de ce galant homme, des points d'interrogation à n'en plus finir.

— Si je ne vous ai pas dit le dénouement de mon histoire et le vrai châtiment de mon crime, c'est qu'en effet vous ne me l'avez pas demandé, répondit le juge à l'évêque, en prenant sa place ordinaire au foyer.

— Et maintenant, ce dénouement qui manque à vos crimes, je le demande, et nous le demandons tous, reprit Monseigneur : c'est la condition que je mets à l'achèvement de mon récit. Sinon... non !

Alors monsieur le premier président, d'une voix grave et d'un cœur attristé, compléta l'histoire de la fille du chauffeur.

— Vous le voulez, dit-il ; je ne ferai pas la chose à demi. Aussi bien, pourquoi *scinder* un si triste aveu ? dirait le procureur général. Oui, j'avais tort de laisser dans l'ombre la résignation de cette honnête et courageuse personne que j'ai perdue ! Ainsi mon histoire s'est arrêtée au moment où le chauffeur, accusé par moi, condamné pour moi, payait de sa tête un si grand crime. Hélas ! maintenant que je suis vieux, et que le temps passé n'est plus, à

mes yeux éteints, qu'un fantôme, une ombre errante dans l'infini, je ne sais plus comment je résistai à ma douleur, à mon épouvante, à mes remords, lorsque, rentré sous mon toit, au milieu des acclamations du peuple et de la louange unanime des magistrats, je me vis seul et face à face avec ma passion ! Sans nul doute Eustache le *Chauffeur* était coupable, il avait mérité sa peine, et sa tête était une dette qu'il allait payer ! Mais à quel point étais-je le complice et le point de départ de tous ses crimes ?

C'était la question qu'il m'avait faite, une question qui me condamnait. Comment, c'était moi, le spoliateur du riche Eustache, qui le jetais à l'échafaud ? Comment, c'est moi qui le châtie et qui l'accuse ! Eh quoi ! ne lui ai-je pas donné le premier, l'exemple de toute espèce de violation ? Ne lui ai-je pas enseigné la violence, et le vol à main armée ? Enfin sais-je aussi à quel point l'argent, que je lui ai pris, que je lui dois, l'aura poussé et encouragé dans l'exercice de ses crimes ? Et sa fille, et cette enfant, injustement prosternée à mes pieds ? Et cet amour que je sentais au fond de mon cœur ? O malheureux que j'étais !

Faut-il donc que le crime ait en lui-même des pièges inextricables, pour que ce crime innocent, que j'avais commis, sous la loi même de la plus implacable nécessité, avec des excuses irrésistibles, me réduisit à envier l'état de ces condamnés que j'entendais blasphémer, rire et hurler dans leur cachot ?

Revenu à moi-même, mon premier soin fut d'ordonner que le père et la fille ne fussent pas séparés, et qu'elle pût du moins consoler ce peu de jours qui restaient à son père. Le condamné reçut cette faveur avec une grande joie. Il n'eut pas une plainte ; il ne prononça pas une seule parole, et l'on vit tout de suite qu'il était disposé à la mort. Deux

ou trois fois, je le fis pressentir pour savoir s'il voudrait accepter ma visite?... Il répondit que l'heure n'était pas venue. Elle vint enfin : ce fut l'heure suprême.

Alors il me fit appeler ; il me reçut debout, dans un coin de sa chambre ; il avait les mains attachées ; sa fille, assise sur une chaise, et sa belle tête dans ses belles mains pâlies par les larmes, ne dit pas un mot, ne fit pas un geste.

— « Hâtons-nous, Monsieur, dit Eustache, vous et moi nous sommes deux brigands ; mais vous êtes plus habile que moi... Je suis vaincu ; j'espère cependant qu'entre vous et moi vous reconnaîtrez qu'il y a au moins une dette d'argent, et que vous ne garderez pas plus longtemps le fruit de votre mensonge et de votre violence. Ainsi, je vous laisse avec une dette envers moi, et naturellement, cette dette, je la transporte à ma fille, afin que l'orpheline ait de quoi manger du pain, car la fille du *chauffeur* n'en peut demander à personne qu'à vous, mon maître ! Et ceci dit, Monsieur, que Dieu vous pardonne, et laissez le père et l'enfant à leurs derniers adieux ! »

Moi alors, m'avancant, je touchai d'un doigt plein de respect la fille d'Eustache, et quand ses regards furent fixés sur ma personne : — « Madame, lui dis-je, il est vrai qu'entre votre père et moi s'élève un crime ; il est vrai que moi, le premier, pour sauver une enfant qui m'était bien chère, j'ai attaqué Eustache à main armée, et je l'ai dévalisé sur le grand chemin ; c'est pourquoi il faut que chacun paye sa peine : il appartient à l'échafaud, j'appartiens au remords ! Quant à cette fortune volée, il est juste que je la lui rende, il est juste que je remplace auprès de vous la tendresse et la protection que vous allez perdre ; enfin si votre père y consent, si vous y consentez aussi,

madame, je serai votre mari à la fin de votre deuil ! » A ces mots, je sortis et je les laissai.

Le lendemain, à six heures du matin, Eustache avait payé sa dette. Il était mort sans forfanterie et sans faiblesse ! Et maintenant que son crime était expié, c'était à moi à m'exécuter. — « Oui certes, je l'ai juré, il le faut ! j'épouserai la fille du chauffeur. » Ainsi je me renouvelais mes serments à moi-même, et, le dirai-je ? il y avait dans l'accomplissement de ce devoir, tout rempli de déshonneur, de ruine et de honte, une certaine volupté que je ne comprends plus aujourd'hui.

Le surlendemain de cette expiation formidable, un homme de la campagne, à six heures du matin, me remit une lettre, à mon adresse, qu'il avait trouvée sur le cadavre d'une jeune fille (et déjà ma démission était écrite !) au milieu de l'étang de Vertpré, dans cette enveloppe était enfermée la quittance que j'avais donnée à Eustache, le 1<sup>er</sup> mars 1792 !

Pas un mot de reproche et pas un signe de pardon dans cette lettre mortuaire. Évidemment la fille du chauffeur était morte avec un si profond mépris pour moi qu'elle n'avait pas daigné m'écrire : « Je te méprise. » Hélas ! maintenant qu'elle était morte, à quel point je compris ma sympathie et mon amour pour cette infortunée, expiant le crime de son père, et le mien sans se plaindre !

Au grand étonnement, et je devrai dire à la stupeur de la ville entière, je fis rendre les derniers devoirs à la fille du chauffeur. Je lui fis élever un tombeau dans lequel ma victime devait reposer à côté de son père le décapité. Je fis plus, je l'accompagnai, seul et couvert de deuil, jusqu'à cette tombe ouverte avant l'heure, et je ne me cachai pas pour la pleurer.

Et maintenant, qui que vous soyez, jouez, si vous l'osez, avec l'injustice ; elle m'a poursuivi jusqu'à cette heure, elle me poursuivra jusqu'à la fin de mes jours, et plaise à Dieu qu'elle n'aille pas au delà ! »

Quand il eut ainsi parlé, au milieu de l'émotion générale, monsieur le premier président se tourna vers l'évêque, et d'un geste à la fois plein de douleur et de résignation, il pria Monseigneur d'achever le récit commencé. L'évêque aussitôt d'une voix plus calme, avec l'accent le plus naturel : — « J'achèverai, puisque vous le voulez, le récit qui fait ma honte, et tout coupable que vous êtes, monsieur le président, je vous porte envie ; il me semble que vous avez été plus malheureux que moi.

Vous avez commis un crime énorme, et c'est à peine si je suis coupable d'une lâcheté misérable. Au moins, par votre crime, avez-vous racheté votre vie et la vie de votre jeune épouse ; avec mon petit délit, j'ai perdu ma propre estime et j'ai perdu la femme que j'aimais.

Votre châtement a été grand, monsieur le premier président, vous avez subi une peine toute virile ; et moi, c'est le mépris qui m'a châtié ! Le mépris ! je n'ai pas encouru d'autres peines ! Quant à vous, jeunes gens qui m'écoutez, n'oubliez jamais ce que je vais vous dire : Il n'y a rien de si bête et de si malheureux que ces petits forfaits, voisins du ridicule ; on ne se fait pas peur à soi-même, et c'est tout au plus si l'on se fait pitié. Mes terreurs étaient aussi sottes que mon action fut lâche et bête. On ne songea pas à moi, le moins du monde ! Il ne fut pas question d'exiler le marquis des Préaulx, et pour comble de désappointement, je ne vis pas une seule fois M<sup>lle</sup> de Cravent pendant les cent-jours. Elle avait compris, en l'absence de la royauté, que le silence était le seul refuge qui fût con-

venable à une fille de son nom, et seule, en sa retraite, elle avait attendu les événements.

Vous savez comment tout s'abîma à Waterloo ; comment tomba l'empire, et par quelle suite de petits miracles la royauté rentra de nouveau dans ce palais des Tuileries dont elle avait été si misérablement chassée. En ce moment recommencèrent les lâchetés passées, plus violentes, à mesure que l'empereur était plus loin. Cependant ma tante et mon oncle (ils s'appelaient le duc et la duchesse des Préaulx-Bonneville) avaient fidèlement accompagné le roi dans son exil en Belgique ; ils avaient été de sa compagnie, ils avaient partagé ses espérances, ils avaient servi à sa consolation, et comme un jour, le roi s'étonnait que je fusse resté à Paris, ils avaient soutenu à Sa Majesté que j'étais resté à Paris pour son service. Ainsi fus-je un des mieux venus de la nouvelle cour. On disait cette fois, que j'étais non-seulement fidèle, mais encore habile ; on me loua pour ma fidélité ; on me savait gré d'avoir maintenu mes prétentions sur M<sup>lle</sup> de Cravent. Elle-même, on sut qu'elle était contente de ma persévérance et de ma conduite envers elle. Ainsi, bientôt, il fut question de mon mariage avec M<sup>lle</sup> de Cravent ; le roi lui-même en parla, et nos deux familles étaient d'accord, lorsque revint à Paris mon rival le colonel Léon Préaulx, que l'on croyait mort à Waterloo.

Je le retrouvai dans le même cercle où je l'avais rencontré pour la première fois. Il avait gagné, à sa dernière bataille, une large balafre au milieu du front qui n'avait rien gâté de cette belle physionomie ; elle avait même ajouté une certaine vigueur à ce noble visage, et quiconque l'avait vu une seule fois, n'oubliait pas ce visage-là.

A peine il eut surgi du fond de ces abîmes où l'empire

était tombé définitivement, que soudain s'élevèrent, en son honneur, toutes sortes de murmures favorables. Chez nous, je ne sais pas comment la chose arrive, on a peur des vaincus, mais on les honore, et, bien plus, on les aime. On les honore pour leur courage, on les aime parce qu'ils ne se trouvent sur le chemin de personne ; enfin ceux qui n'arrivent pas les opposent à ceux qui veulent arriver.

D'ailleurs la conduite du colonel Louis Préaulx avait été admirable. Au mont Saint-Jean il s'était montré un des mieux faisant de cette mémorable journée ; il était resté parmi les morts, et, comme en ce moment déjà la poésie européenne allait s'emparant de ces héros dont elle a fait des demi-dieux, un véritable reflet poétique entourait le colonel. Il avait, à ce bal, la même démarche ; il souriait du même sourire ; il s'en vint solliciter de M<sup>lle</sup> de Cravent une valse, et l'honneur de cette valse lui fut tout de suite accordé. Je les vis qui passaient dans les bras l'un de l'autre ; à peine elle touchait à la terre, et lui, il la regardait, penchée à demi sur son épaule, et les yeux fermés !... En ce moment le frisson parcourut ma veine, et je compris que j'étais perdu.

Ma tante et mon oncle, deux vaillants champions politiques, assistaient à ce bal, et peu à peu, intelligents des moindres détails, ils comprirent toute ma défaite, et ils la virent dans toute son étendue. — Il n'y a plus que le roi (ce fut le résultat de leur découverte) qui puisse abrégier les formalités de ce mariage ; et lendemain, en effet, ils en parlèrent au petit lever de Sa Majesté, disant que leur neveu était le seul héritier de leur nom, que le mariage de ce neveu avec M<sup>lle</sup> de Cravent réunissait l'une à l'autre deux familles fidèles, et qu'enfin, au nom de leurs services passés et de leur inviolable fidélité, ils suppliaient Sa Ma-



jesté de commander à M<sup>lle</sup> de Cravent qu'elle eût à donner sa main au marquis Louis des Préaulx.

A quoi le roi répondit qu'il le voulait bien, et qu'il recevrait le lendemain, moi, ma tante, mon oncle et M<sup>lle</sup> de Cravent. Il y aura même un troisième invité, ajouta Sa Majesté en riant de ce sourire équivoque auquel les courtisans les plus habiles, et M. de Talleyrand lui-même, le roi des fourbes, n'ont jamais pu s'habituer.

Le lendemain, averti par ma famille, et poussé par ce violent amour qui tenait mon âme et mon cœur, je me présentai dans le petit cabinet du roi; ma tante était à ma gauche, et mon oncle était à ma droite. On nous vint dire que Sa Majesté nous attendait dans sa chambre, et nous entrions au moment même où le colonel Préaulx était présenté par le capitaine des gardes.

— Voilà qui va bien ! dit le roi ; quand nous aurons averti M<sup>lle</sup> de Cravent, nous serons au grand complet.

Avertie au même instant, parut M<sup>lle</sup> de Cravent, que précédait une dame d'honneur de M<sup>me</sup> la Dauphine. — Asseyez-vous près de moi, ma fille, dit le roi ; maintenant j'écoute, et causons.

Mon oncle, alors prenant la parole, supplia Sa Majesté de commander à M<sup>lle</sup> de Cravent qu'elle eût à choisir entre le marquis Louis de Préaulx et le colonel Préaulx, *qui n'était pas de leur maison*. Qu'il était temps que cette incroyable rivalité eût un terme ; que la cour y portait une extrême attention, et que lui, le duc des Préaulx-Bonneville, ne comprenait pas qu'une alliance, indiquée à ce point par la réunion la plus complète des plus sérieuses convenances, fût exposée à de si longs et si cruels retardements.

A ce discours, prononcé avec l'emphase d'un courtisan qui est en grande faveur auprès du maître, le roi répondit

par une légère inclination, puis, se tournant vers le colonel Préaulx avec un beau sourire, et un geste tout royal. — Monsieur le colonel Préaulx, lui dit-il, je vous ai prié de venir aux Tuileries pour que vous eussiez, de votre côté, à me dire aussi vos griefs et vos explications; parlez et comptez que, si nous sommes ennemis, je vous suis un ennemi bienveillant.

Le colonel répondit avec une exquise courtoisie aux avances de Sa Majesté. « Tant que l'empereur avait eu besoin d'une épée, il avait fait son devoir, mais aujourd'hui que son épée était brisée, il était le fidèle serviteur et sujet du roi. C'était donc, en sa qualité de loyal sujet, qu'il demandait, lui aussi, à Sa Majesté la main de M<sup>lle</sup> Hélène de Cravent, puisque aussi bien M<sup>lle</sup> de Cravent n'avait encore donné d'espérance à personne. Il parla si bien, d'une voix si nette, ce nom d'*Hélène*, qu'il savait... et que je ne savais pas, en faisait si complètement un homme autorisé, que le roi l'écoutait avec une faveur marquée.

Il n'était pas insensible à la jeunesse, à la force, à la beauté virile, à l'accent d'une honnête voix, ce roi Louis XVIII; il ne s'irritait pas à voir un soldat de bonne apparence, même quand ce soldat s'était battu contre les Anglais et les Prussiens en 1814; enfin il était de ces princes qui disent que la fidélité leur est due, et qui ne la comptent guère. Il écouta le colonel avec une faveur marquée.

En même temps Sa Majesté jetait les yeux sur moi; mentalement, j'en ai bien peur, le roi comparait le gentilhomme avec l'enfant du peuple, ma mince figure avec cette noble tête, et mon teint pâle à ces fraîches couleurs. Plus le roi me regardait et regardait mon rival, plus je perdais dans ses bonnes grâces et dans son esprit. Encore, si le roi avait été seul dans cet examen, mais il avait à sa gauche

une personne, un juge excellent, et je voyais bien que ce juge allait aussi se tourner contre moi ! Quel frisson ! quelle misère, et combien je me trouvais médiocre, humble et petit !

Quand le colonel Préaulx eut parlé tout à son aise, et salué en reculant de trois pas, le roi, se tournant vers M<sup>lle</sup> de Cravent, très-attentive à tout ce qui se passait : — Mon enfant, dit-il, voilà deux hommes qui me demandent la main, celui-ci de M<sup>lle</sup> de Cravent tout court, celui-là de M<sup>lle</sup> Hélène de Cravent ! Chacun d'eux présente à ce mariage des inconvénients et des avantages ; l'un est un soldat d'une obscure origine, mais il s'est battu courageusement ! L'autre me paraît un rêveur, un utopiste, un *idéologue* ; mais il porte un des plus grands noms de France, et, par conséquent, il est tout à fait digne que vous l'acceptiez pour votre époux. Voyez, ma fille, ce que vous voulez faire ; à coup sûr vous êtes libre et maîtresse de choisir ; mais prenez garde à bien choisir entre ces deux prétendants : ils ont le même âge ; ils vous aiment tous les deux ; vous, cependant, vous êtes sous ma tutelle, et, de ces deux maris, vous accepterez celui que je vous désignerai, n'est-il pas vrai ?

— J'obéirai, Sire, répondit M<sup>lle</sup> de Cravent, avec une grande révérence, et elle se tint debout, attendant l'ordre et la décision de Sa Majesté.

En ce moment, il me sembla que M<sup>lle</sup> de Cravent m'avait regardé, et que j'étais l'homme de son choix ; pensez, cependant, à ma peine, à mon inquiétude, à mon malaise ! Elle était si belle, en ce moment, M<sup>lle</sup> Hélène de Cravent !

Après un silence, le roi ajouta : « Ma chère enfant, j'accepte votre obéissance, et j'y compte, comme vous compterez toujours sur ma vive affection. Il est donc

convenu que je vais vous donner, de ces deux hommes, le plus fidèle et le plus dévoué, et que vous l'accepterez de ma main. »

A ces mots, un soupir d'alléance et de contentement sortit de ma poitrine, aussi bien que de l'âme et du cœur de mes deux témoins. Si la main de M<sup>lle</sup> de Cravent était le prix de la fidélité et du dévouement au roi de France, certainement elle m'appartenait, cette belle main, et non pas à ce soldat de Bonaparte, à ce combattant de Waterloo, à ce commandeur de la Légion d'honneur, appelé à défendre la France contre les armées de l'empereur Alexandre. Ainsi, déjà, je m'avançais pour prendre la main que je croyais à moi... Le roi, d'un regard sévère et plein de feu, m'arrêta :

« Apportez-moi, dit-il à un valet de sa garde-robe, le livre que vous savez. »

Au même instant fut apporté ce fameux livre, et, dans un ineffable éblouissement, je reconnus... *le Livre d'or!* C'était bien *le Livre d'or!* A peine si l'empereur avait jeté les yeux sur ces noms fidèles; en quittant Paris, il l'avait oublié l'ingrat, comme un bagage inutile. — En effet, à quoi lui pouvaient servir le zèle et le dévouement de ces petites gens? Mais le roi Louis XVIII, qui ne perdait rien, qui ne négligeait rien, avait trouvé *le Livre d'or*, le jour même de son retour aux Tuileries; il l'avait lu page à page et ligne à ligne; il l'avait gardé précieusement; même de temps à autre, en ses moments d'indécision, il y cherchait les honnêtes gens, dont il ne pouvait pas se passer. C'était son épée de chevet, ce *Livre d'or*...

Et moi, éperdu, je contemplais comme on regarde un météore... *le Livre d'or!*

Mais mon oncle et ma tante, à l'aspect de ce témoin irré-

cusable du plus violent *bonapartisme*, étaient déjà au troisième ciel ; déjà ils voyaient mon rival indignement chassé des Tuileries, pendant que je m'empare, en maître absolu, du plus riche et du plus beau parti de la cour. Le Livre d'or ! le Livre d'or !

Le roi, sans mot dire, ouvrit le livre ; à la seconde page, et d'un doigt très-net :

« Voyez vous-même, disait-il à mon oncle, et que lisez-vous là, monsieur de Bonneville des Préaulx ?

— Sire, répondit mon oncle, on lit très-bien : vive... (pardon, sire !), et le nom de M. Léon Préaulx !

— Et vous, Madame, dit le roi à ma tante, que lisez-vous à cette page, et rien de plus ?

— Ah ! sire, répondit ma tante, il y a là... vive (Oh ! sire !) signé le colonel Préaulx !

— Rien de plus ? dit le roi. Vous avez de mauvais yeux, madame la duchesse, et je suis sûr que mademoiselle Hélène lira mieux que vous cette page du *Livre d'or*, et mieux que monsieur votre mari ! » En effet, mademoiselle de Cravent, s'approchant du livre et de la ligne fatale, épela tout bas le nom en litige, et quand elle eut bien lu, elle releva sa belle tête, et elle regarda le roi lui-même, face à face, en silence, et comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur.

« Oui, dit le roi en baissant la voix, ceci est très-sérieux ; c'est vous-même, et c'est vous, ici, que j'atteste, Mademoiselle ! Lisez donc, lisez tout haut ; dites-nous le nom écrit à cette page, au-dessus de : *Vive à jamais mon Empereur!*... Votre parole est un arrêt ; ce que vous direz sera bien dit ; ce que vous lirez sera bien lu. Dites-nous donc ce que contient, à votre sens, à votre jugement, la ligne exacte que voici :

— Sire, dit-elle alors d'une voix délibérée et contente, il y a ceci : Vive à jamais l'Empereur, signé le marquis Louis des Préaulx. Voilà ce que je lis, Sire, et j'espère avoir lu comme a lu Votre Majesté ! » En ce moment elle parlait en reine ; elle avait dix coudées ; chacune de ses paroles obtenait l'assentiment du roi, qui l'appuyait d'un balancement de sa tête royale. Les petits yeux du roi peillaient !

Vous jugez de la stupeur de mon oncle, de l'épouvante de ma tante, et de la honte de leur neveu !

Cependant le colonel, qui ne pouvait rien comprendre à cet incident, par générosité peut-être, et par pitié sans doute, fit un pas vers Sa Majesté.

« Sire !... » cria-t-il.

Mais le roi l'interrompant : « Monsieur le *général comte* de Préaulx-Cravent, lui dit-il, je sais ce que vous allez me dire, et que vous ferez le généreux ; mais vous avez beau faire, et vous aurez beau dire, il est écrit : « Ce qui est écrit est écrit ! » Puis se tournant vers moi :

« Quant à vous, Monsieur, vous avez entendu cette voix qui vous condamne ; il n'y a pas d'excuse à votre conduite, et de tous les noms qui sont insérés dans ce livre, eh bien, votre nom est le seul qui ne devrait pas s'y trouver. J'en suis fâché, mais vous n'aurez pas la belle main que voici ; je la donne à l'homme fidèle, au soldat courageux, au plébéien qui s'est glorifié, qui s'est ennobli dans tous les champs de bataille, pendant que vous meniez l'existence d'un oisif. Je donne M<sup>lle</sup> de Cravent à l'homme que son courage a fait votre égal, et que sa fidélité met aujourd'hui au-dessus de vous. Adieu, Monsieur, repentez-vous, et n'oubliez pas que la porte est toujours ouverte au repentir. »

Voilà mon histoire, nous dit l'évêque en prenant congé

de nous, et voilà comment je suis entré dans les ordres, pour expier une faute légère en apparence, et cependant impardonnable aux regards des honnêtes gens.

Ainsi parla Monseigneur; il quitta le salon en même temps que M. le premier président, au milieu du silence et de la stupeur; mais, à peine eut-on entendu le bruit de leur carrosse dans la rue, aussitôt ce furent des cris, des observations, et les paradoxes les plus contradictoires. Les uns disaient que le roi Louis XVIII en parlait bien à son aise, avec sa rigueur de principes, et qu'il avait fait pis que cela, vingt fois, pour se tirer d'un mauvais pas; les autres soutenaient que ces trois mots, *le marquis de* représentaient tout au plus un péché véniel; ceux-là soutenaient que M<sup>lle</sup> de Cravent était éprise du colonel, et qu'elle avait saisi à sa touffe de cheveux l'occasion chauve, pour n'être pas la nièce du duc et de la duchesse des Préaulx-Bonneville, qui étaient deux vieux émigrés, et rien de plus. Bref, si l'on avait passé condamnation sur le crime du magistrat, le crime de l'évêque semblait moins catégoriquement démontré. — Et encore, disait un jeune auditeur au conseil d'État, le crime de M. le président serait bien sujet à controverse dans la confrérie des jeunes avocats, et je ne sais pas ce que dirait M. le bâtonnier.

En ce moment, la dispute marchait et promettait de n'en plus finir, lorsque le jeune Gaston, qui avait sur le cœur la semonce de l'évêque (en ce moment la place appartenait, sans conteste, à tous ces jeunes vertueux), — Madame et Messieurs, dit-il à voix basse, à quoi bon vous tant occuper de ces petits criminels de rien du tout, lorsque vous avez sous les yeux... un parricide!... Oui, Messieurs, oui, Madame... un parricide, et le coupable,... il est là, sous vos yeux, c'est moi, Gaston!

Comme on était depuis si longtemps à prêter l'oreille à toutes sortes de choses extraordinaires, et comme le jeune homme, en ce moment, avait la voix, le geste et l'intonation de son crime, il advint qu'on se prit à l'écouter, et alors il raconta... Mais, s'il vous plaît, nous le laisserons parler.

Messieurs, vous connaissez bien M<sup>lle</sup> Étienne<sup>tte</sup> ! Ah ! oui, vous la connaissez ! C'est un ange en volants, en dentelles, en crinoline, en velours. Je l'aime, et tout bonnement, je la veux épouser !

— Aimez-moi ! lui dis-je, Étienne<sup>tte</sup> ! Aimez ce pauvre ami Gaston ! Acceptez mon nom, qui est bien quelque chose, et ma fortune qui n'est pas à dédaigner ! Je mets à vos pieds mon père et mon grand-père, y compris ma grand-tante la maréchale ! Êtes-vous contente, Étienne<sup>tte</sup> ?

Ainsi je parlais, mais Étienne<sup>tte</sup>, avec cette mine adorable, et qui lui va si bien, elle fit d'abord la moue et la renchérie. Elle disait cependant, à tout prendre, qu'elle voulait bien m'épouser, et qu'il n'était pas de sacrifice qu'elle ne fût prête à me faire. Elle avouait que j'étais de son goût, bien qu'un peu léger, et qu'elle se contenterait, en attendant mieux, de mon petit logis de la rue Royale, et de mon coupé à un seul cheval ! — Oui, mon cher Gaston, puisque cela vous rend si content, je vous épouse, et je suis fière de vous, mon ami ; mais que dira le monde ? Et vos parents, comment vont-ils recevoir une pauvre fille, qui n'a en partage que sa jeunesse et sa beauté ? Ah ! Gaston ! Gaston ! vous m'aimez trop, fuyez-moi, mon ami, séparons-nous, et permettez que je reste en cette obscurité d'où je n'aurais pas dû sortir !

Ainsi elle parlait en pleurant, ainsi elle pleurait en parlant ; moi, tout ému, je lui dis : Étienne<sup>tte</sup>, ayez bon cou-



rage ; allons de ce pas nous jeter dans les bras de mon grand-père ; il a été jeune autrefois, et très-jeune, à ce que m'a dit ma grand'mère ; il sera touché, enfant que tu es ! de ta beauté, de ta grâce et de ta candeur, il sera touché de mes larmes, et, nous voyant prosternés à ses pieds, — Enfants, nous dira-t-il, relevez-vous, je vous bénis !

Étiennette, à ces mots, se regarde au miroir ; elle arrange, entre le front et l'oreille, une boucle de cheveux vagabonds ; elle prend un mouchoir frais ; elle met des gants d'une belle couleur paille ; elle fait bouffer sa jupe bouffante, et, d'un pas délibéré, elle entre à sa toilette. En un clin d'œil, elle ajoute un brin de fard à sa joue, un brin de noir à son regard ; ainsi faite, enfin, la voilà dans sa voiture, et fouette, cocher !

Vous savez que l'hôtel de mon grand-père est une vaste maison entre une cour et un très-grand jardin... Mon grand-père était au jardin, où il lisait le *Château des Désertes*, un bon roman philosophique, où il est prouvé que les vrais mariages sont écrits dans le ciel... des théâtres, et, qu'à tout prendre, une comédienne peut épouser un gentilhomme sans se déshonorer. Ainsi nous allons au jardin ! Mon grand-père en était justement à ce passage intéressant du *Château des Désertes*, où Cécilia, la fille du vieux Boccaferri, refuse absolument d'épouser le marquis de Balma. « Cécilia fut admirable, et atroce de jalousie dans « le rôle d'Elvire. Je ne l'aurais jamais cru ; cette passion « semblait si éloignée de son caractère ; j'en fis la remarque « dans un entr'acte. — Mais oui, peut-être, me dit-elle, et « d'ailleurs que savez-vous de moi ? » .

Cécilia, reprit Gaston, dit cela avec un ton de fierté qui fit peur à mon grand-père ! Il ferma le livre en disant : Je t'en donnerai, des marquis de Balma ! Pensez donc s'il fut

content, surpris, lorsqu'au lieu de cette farouche et superbe Cécilia, il vit venir à lui, parée, émue, et blanche à ravir, Étienne elle-même ! Il avait aimé beaucoup les Aspasies, mon grand-père ; il en avait gardé le souvenir et le fumet, et comme il pensait que cette rencontre, à cette heure, au jardin, n'était qu'une maladresse du hasard, il s'appêtait à faire à la dame un beau salut, et à rentrer dans son cabinet, lorsque Étienne (empruntant au *Château des Désertes* ce mouvement passionné, dont la pauvre fille était naturellement incapable) se prosterne aux genoux du vieillard, lui demandant, *hic et nunc*, là, tout de suite, et le cœur sur la main, à la bonne franquette, et sans sommation respectueuse, son consentement à notre mariage et sa bénédiction ! « Bénissez-nous, mon père ! » disait Étienne à mon grand-père, et, la tête penchée et la bouche en cœur, elle attendait, confiante, la bénédiction du bon vieillard. A ces mots : « Mon père ! Mariage ! et Bénédiction ! » la bouche ouverte de mon grand-père devint tout de suite une vraie bouche de fer, *bocca ferri* !

— Qui, vous, Madame, épouser mon petit-fils ! Vous Étienne de rien du tout, Étienne du fard, de la pantoufle et des joues vernies ; une histrione, une gourgandine, une infâme, une... ! Il n'en dit pas davantage, et comme Étienne, qui tient bien ce qu'elle tient, ne voulait pas lâcher le vieillard et sa houppe, il se lève irrité, et, furieux, d'un geste indigné et d'une main sans pitié, le voilà qui repousse... Étienne ! Elle-même, Étienne... — Ah ! la pauvre enfant, la chère et mignonne colombe, elle tombe, et, par une inexplicable présence d'esprit, elle protège, en tombant, son beau visage, de ses mains charmantes... Mais, grand Dieu du ciel, quelle douleur de la voir tomber, et quel grand cri elle a poussé. — Étienne !

Étiennette ! disais-je, es-tu morte ? Ah ! réponds-moi donc, Étiennette ? — Et vous, Monsieur, en me tournant du côté de mon grand-père, qui faisait une corne au mariage de Cécilia, vous répondrez, devant Dieu, du crime que vous avez commis !

— Peuh ; ... dit mon grand-père. Hélas ! hélas ! à ce *peuh !* de famille, à ce... *peuh !* prononcé, comme lui seul il le prononce ici-bas, ma colère n'eut plus de bornes, et, malheureux que je suis, je poussai ce grand vieillard dans le bassin où les deux cygnes prennent leurs ébats au mois de mai.

— Il est mort ! il est mort ! fut le cri universel. — Il est si bien mort, dit Gaston, que...

— Un valet qui venait d'entrer, — Monsieur le chevalier, dit-il à Gaston, Monsieur votre grand-père envoie à Monsieur le chevalier son carrosse et son manteau, parce qu'il fait mauvais temps, et qu'il voudrait embrasser Monsieur le chevalier avant de se coucher.

— Ah ! le cher grand-père, il ne faut pas qu'il attende ! s'écria Gaston ; pardon Madame, et pardon Messieurs, si je n'achève pas le récit de mon parricide ; et nous l'entendimes qui descendait, quatre à quatre, l'escalier.

Voilà pourtant, ô mes lecteurs ! comme il ne faut pas croire aux serments des traîtres, aux vertus dont les coquins se vantent, aux crimes dont s'accusent les honnêtes gens !

# ROSE ET FANCHON

## I

Nous vivions, en ce temps-là, sous le règne des plus beaux esprits de ce bas monde, et nous touchions à la grande Révolution, sans nous douter de l'avenir, lorsqu'en jetant les yeux sur les *Affiches de la province*, je vis que, dans quinze jours, le dimanche du 5 septembre, on mettrait en vente, chez le notaire royal, une métairie appelée la Bertenache, et voisine de mon pré des Ormeaux. Cette petite propriété était à ma convenance, et comme, avec mon revenu, mon patrimoine et ma croix de Saint-Louis, il arrivait que, tous les dix ans, j'avais devant moi quelques économies, en dépit des mauvaises saisons et de l'impôt, qui, Dieu merci, était rude au pauvre monde, il me vint en idée, et quand j'ai une idée elle a bientôt fait son chemin, d'acheter la Bertenache. Elle m'arrondissait; elle augmentait d'un titre seigneurial les trois titres que j'avais déjà; ajoutez que sa garenne était bien meublée, et que, dans ses prairies artificielles, un ruisseau paisible allait et venait, tout rempli de tanches, de truites et d'un tas de menu fretin qui pend à la ligne, et qui brille au soleil comme une émeraude frétilante. Enfin j'étais déjà heureux et fier de mon acquisition, et comme il pleuvait en ce moment et que je n'avais rien de mieux à faire, je m'amusai à compter mon argent, à parcourir mes billets à ordre, à

calculer les parcelles de terrain que je pourrais vendre à mes voisins, et j'arrivai à cette conclusion bien sonnante, que si la Bertenache était cédée au plus offrant et dernier enchérisseur à deux mille écus, je pourrais peut-être l'acheter. Le beau rêve ! En même temps je me levai, et je regardai par la fenêtre un grand peuplier qui semblait dominer ma future acquisition. C'était un bel arbre, élancé, superbe, et qui vous provoquait, le bandit, de ses balancements tantôt vifs, tantôt lents. Même immobile, il vous avait un petit air goguenard tout à fait insupportable, et l'on eût dit un raccoleur qui vous apportait un défi au bout de son épée ; enfin, que vous dirai-je ? absolument je résolus d'en finir avec cet arbre-là.

Les quinze jours qui me séparaient de ma nouvelle acquisition me semblèrent quinze mortelles journées. J'allais, je venais, je m'arrêtais, et toujours, quoi que je fisse ou que j'allasse, et quel que fût mon désir de m'éloigner de la tentation, ma pensée et mes pas me reportaient vers cet aimable enclos où les oiseaux chantaient, où les arbres frissonnaient d'aise, où les eaux brillaient, où les perdreaux volaient, où les grives arrivaient, où les pommes se dorraient, où tout était fête et joie, et murmure et chanson. Même la haie, au beau milieu de mon pré, s'ouvrait toute grande et semblait m'appeler son maître. Ah ! ces quinze journées ! A la fin le temps les dévora comme il en avait dévoré tant d'autres. Ce jour choisi, ce beau dimanche, il vint enfin tout brillant, tout sonnante, tout priant Dieu !

Les cloches sonnaient ; par les champs clairs tout le monde obéissait à l'appel argentin. — Ça, vous autres, ma ménagère Angélique, et toi, Jacques, mon habit, mon chapeau, mon ceinturon, mon épée et mon cheval ! En moins de temps que j'en mets à le dire, on m'apporta mon habit

gris de fer, mon chapeau galonné d'or, mon gilet d'écarlate, ma culotte blanche et mes bottes éperonnées. J'étais jeune encore et vigoureux ; j'étais du bon côté de cinquante ans, j'avais la barbe noire, de grands yeux bien fendus, la dent saine, et la jambe, ah Dieu ! la jambe ! En botte elle était victorieuse ; en bas de soie, elle était irrésistible. On était mince, alerte et bien bâti de mon temps. Bref, toutes les veuves et toutes les filles majeures, si je passais à leur portée, avaient des yeux qui me disaient en leur patois : Ma foi, Monsieur, si la chose vous agrée, on s'arrangerait volontiers de vos bonnes grâces, et, plaise à Dieu, nous ne serions pas fâchées d'épouser M. le major Martin. Cependant j'avais gardé précieusement dans mon écurie un véritable ami, mon cheval de bataille, et j'y tenais d'abord parce qu'il était à moi, et parce qu'un jour de revue il avait eu l'honneur de porter M. le maréchal de Saxe. — Major Martin, me dit le maréchal après la revue, il faut convenir que vous avez là un beau et bon cheval, et je vous prie de me faire, l'un et l'autre, l'honneur de diner chez moi. J'ai du bon vin, j'aime les braves gens, les belles femmes et les bons chevaux ; donc nous boirons ensemble et vous dinerez entre M<sup>me</sup> Favart et M. l'abbé de Voisenon.

Quand il me vit dans ma belle tenue, on eût dit que mon cheval comprenait que nous allions à une fête, et il partit d'un bon pas, en hennissant. Nous voilà donc en route, et contents, lui de moi, moi de lui, nous longions la haie et le fossé de *ma* Bertenache, et joyeux l'un l'autre, et glorieux de vivre ; en trois heures d'un petit galop nous arrivâmes au village de Flavigny, situé à deux portées de canon du grand chemin ; à telle enseigne que c'était la fête du village et le couronnement de la rosière.

Ils étaient tous à la messe, où presque tous, car à peine étais-je assis à la porte du *Lion d'or*, savourant un petit vin du pays qui n'est pas à dédaigner, et prêtant une oreille amie au bruit sonore que faisait mon cheval en broyant son avoine, je vis passer un jeune homme d'un noble aspect. Il était bien vêtu, bourgeoisement, mais sans recherche; il pouvait avoir une trentaine d'années; il tenait de sa main droite un très-joli enfant tout blond et tout naturellement bouclé, qui parfois le regardait de ses beaux yeux intelligents et tout pleins de ce feu mouillé qui est un des attributs de l'enfance. Quant à son bras gauche, il avait sous son bras gauche une femme aussi jolie, aussi fraîche, aussi jeune que jamais en ait possédé feu le roi Louis XV. Mon maréchal lui-même, et Dieu sait que celui-là n'en manquait pas, n'a jamais eu à son bras un plus frais visage, un plus charmant sourire, un plus doux regard... une taille! et puis tout cela si vif, si gai, si joyeux, si sérieux pourtant! Ça passait, ça jasait, ça se taisait, ça se hâtait, — car véritablement le dernier coup de la messe était sonné, — résonnait et résonneras-tu.

Je les vis l'un et l'autre, avec l'enfant, traverser tout le cimetière, où brillait, en longs plis, mêlés aux rubans bleus, la robe blanche, au milieu des cyprès joyeux, car ce jour-là tout était jeu dans la nature, et les cyprès dansaient sur les tombes en chantant le *Te Deum* de la résurrection! Puis tout disparut dans l'église, et j'entendis que la messe commençait.

Mais, puisque la douce vision était passée, il me sembla que c'était le cas ou jamais de boire un bon coup de ce vin guinguet, piquant et pétillant, qui me souriait dans le verre, et je portais le verre à ma lèvre entr'ouverte, lorsque l'hôtelier, reconnaissable à son ventre, à son triple menton, au

couteau qu'il porte à son côté; — Quoi! me dit-il, monsieur le major, vous n'entendez pas la messe un pareil jour? — Et vous aussi, monsieur l'aubergiste, et vous aussi, repris-je, m'est avis que vous n'allez guère à l'office où tout vous appelle, et que vous êtes un tantinet voltairien?

Vous l'avez dit, monsieur le major, reprit le bonhomme; eh oui! je suis voltairien; je laisse au peuple les préjugés, et la sainte ampoule aux rois; mais *motus!* le règne de la raison viendra bientôt, vous verrez triompher nos idées de toutes parts. Disant ces mots, il s'asseyait sans façon près de moi, et, prenant un verre, — il faut, dit-il, que je boive à la santé de monsieur le major. — Ma foi! lui dis-je, ainsi soit-il, je le veux bien, mon cher hôte, et buvons tant qu'il vous plaira. Dites-moi cependant quel est ce jeune homme et quelle est cette jeune dame qui tout à l'heure ont passé près de nous, en se parlant d'une si douce voix? Ou je me trompe, ou ce sont là deux créatures placées au premier échelon de l'échelle de la création, comme dit M. de Voltaire, votre maître et le mien.

— M. de Voltaire aurait bien de la bonté, reprit mon hôte, de perdre sa peine à raconter des histoires aussi simples que celle-là, monsieur le major; ce couple-ci vous représente un jeune homme amoureux en dépit de tous les obstacles, qui finit par se marier à la jeune fille qu'il aime, et qui vit honnêtement, dans ce village, de sa profession de tabellion et de notaire royal. L'homme et la femme on les aime, on les honore; ils sont heureux, ils sont tranquilles, ils n'ont rien d'extraordinaire, sinon cette tendresse amicale et cette passion mutuelle l'un pour l'autre. Elle est née ici, dans ce village, elle est la fille d'un laboureur; il est né dans la ville voisine, ou plutôt dans le château de là-bas; il est le fils d'un marquis. Avant qu'il eût dérogé, on m'a



dit que ses aïeux étaient des gens de grande race, et que son père était mort lieutenant général des armées du roi. Quant à nous, nous avons su bon gré à ce jeune homme de s'être fait bourgeois comme nous.

Tel fut le récit très-simple de cet hôtelier philosophe, et il n'en dit pas davantage, sinon que la dame était grande aumônière aux pauvres gens, qu'elle visitait les malades et qu'elle donnait des habits aux plus pauvrement vêtus. Bref, toute une louange, et je m'aperçus que la louange était vraie et sincère, lorsqu'au sortir de la messe je vis mon jeune homme et sa femme entourés de toute sorte de braves gens qui les complimentaient, l'enfant portant à sa main un gros morceau de pain bénit que lui avait donné M. le curé.

La vente de la Bertenache était indiquée, en l'étude même de M. le tabellion, à l'heure de midi ; midi sonnait : je suivis le notaire, et surtout sa femme et son enfant, et nous arrivâmes en son étude, où se trouvaient déjà plusieurs enchérisseurs venus avant moi. Je vis d'un coup d'œil que la Bertenache était très-désirée et me serait vivement disputée. Un des enchérisseurs était un petit homme alerte et sec, à l'œil très-dur, à la voix stridente. Il avait un voisin tout fleuri, calme, doux et patient. Le troisième était dédaigneux : il disait que cette petite métairie était assez agréable, et qu'il s'en accommoderait volontiers, mais pour un petit prix. Au contraire, le quatrième, emphatique et bruyant, célébrait la beauté du labourage, l'excellence de la vigne, ses gras pâturages et ses eaux fécondes. Il disait que ce bien-là serait à lui, coûte que coûte, et que c'était lui faire injure que de surenchérir. Un fermier, dans un coin, sifflait un pas de la Camargo, un procureur prenait des notes et consultait le cahier des charges ; il y avait là,

comme toujours, des acheteurs sans argent, épelant l'affiche, et s'arrêtant surtout aux droits seigneuriaux. Mon entrée en ce cabinet, ou plutôt en ce champ clos de la sur-enchère, fut naturellement assez mal accueillie. Il semblait à ces gens-là que je venais pour usurper leurs terres et pour m'emparer de leur bien.

## II

L'anxiété était à son comble au moment où le notaire, entrant par une porte qui faisait face à la foule des amateurs et des simples curieux, vint s'asseoir entre le greffier et l'aboyeur. Le notaire était en robe noire, et coiffé du bonnet traditionnel; cependant on reconnaissait à sa démarche l'homme n'importe quel, c'est-à-dire un homme élevé et de bon lieu. Le greffier alluma la bougie, et l'enchère commença. Il y eut d'abord, comme toujours, une très-grande hésitation, et l'on eût dit, parmi ces gens attentifs, que c'était à qui n'achèterait pas la Bertenache, à la moitié de sa valeur. A la fin, il y en eut un qui se hasarda à la prendre pour mille écus; l'autre alla bientôt à douze cents, puis enfin à eux mille écus. Bientôt il y eut un acheteur (c'était l'usurier) qui se mit en ligne de bataille à son tour. Il avait beau se tenir calme et froid; son regard brillait d'un feu sombre, et sa lèvre était souriante en dedans. C'est à l'agencement triste ou joyeux de leurs visages, que l'on reconnaît que ces gens-là sont contents ou malheureux; le nôtre, évidemment, ne se tenait pas de joie, et, comme en ce moment tous les enchérisseurs étaient dépassés, il n'était plus séparé de sa propriété de la Bertenache que par l'épaisseur du marteau d'ivoire...; un coup de ce marteau, tout

était dit, et l'usurier l'emportait sur tous ses concurrents. Je m'étais jusqu'alors amusé de tant de misères ; mais l'heure arrivait où je voulais en finir, et me levant de mon siège : Arrêtez ! dis-je au tabellion ; on offre ici de la Bertenache un prix misérable de deux mille deux cents écus ; j'en donne, moi, ce que cela vaut : quatre mille écus en espèces sonnantes. Je paye un peu ma convenance, monsieur le notaire ; mais il y a des voisins que l'on ne voudrait pas rencontrer au coin de son bois.

Vous jugez du coup de théâtre ! Au même instant, tous les vœux des concurrents distancés furent pour moi, et pendant que le féroce usurier consultait tantôt son avarice, et tantôt sa vanité, et que les sentiments les plus confus envahissaient cette vilaine âme : — « Adjugé ! » reprit le notaire en frappant sur sa table un coup sec qui devint le signal de toutes sortes de murmures, de félicitations et de rugissements. « Adjugé ! reprit le notaire ; et quel nom, monsieur, s'il vous plaît, écrirai-je au-dessous de l'adjudication ? — Et, parbleu ! lui dis-je, écrivez le major Martin. »

Mais, voyez le miracle, à peine eus-je dit mon nom, que voilà mon notaire, arrachant sa robe et jetant son bonnet carré, qui se précipite à ma rencontre : — « Eh oui ! s'écrie-t-il ; eh oui ! je ne me trompais pas ; c'est mon ancien major au régiment Dauphin. Ah ! mon cher major, quel bonheur de vous revoir ! » En même temps, il m'embrassait à m'étouffer ; puis, se tournant vers son greffier : « La vente est faite ; arrangez cela de votre mieux, monsieur le greffier ; et vous, major, seigneur de la Bertenache, et autres lieux, vous êtes deux fois mon hôte ; comme adjudicataire, il faut que vous diniez chez le tabellion, et vous dinerez chez votre lieutenant, en votre qualité de son ancien major.

Quelle fête! et quel bonheur! Que ma femme sera contente! Venez! venez! » Puis, me pressant les mains, il m'entraînait par la petite porte avec des gaietés à n'en pas finir: si bien que je n'eus pas même le temps de me retourner pour jouir de la peine de l'usurier, mon concurrent, de mon triomphe, et de l'ébahissement du public.

Cependant je le suivais, étonné plus qu'on ne saurait dire, et cherchant à m'expliquer par quel hasard le meilleur gentilhomme et le plus brillant militaire de notre régiment, se trouvait enfoui dans ce village, dans cette robe noire et dans ce bonnet carré? A la suite du cabinet dont nous sortions, il y avait une salle assez grande, où nous retrouvâmes un peu de sang-froid: — « Chut! me dit-il, voici le salon, entrons doucement, » et, poussant la porte entr'ouverte, il me laissa contempler tout à mon aise un spectacle ingénu, calme et charmant.

La très-jolie et très-jeune femme que j'avais entrevue au sortir de l'église était assise à l'extrémité de cette salle doucement éclairée. Elle portait une robe blanche parsemée de fleurettes brodées à jour; elle était coiffée à la Sévigné, le chignon très-épais et s'échappant par toutes sortes de boucles qui descendaient sur ses épaules et sur son cou à profusion; sa tête était penchée, et son regard se perdait dans le lointain; ses deux belles mains reposaient sur ses genoux; sa robe faisait, tout autour d'elle, un tas de beaux plis bien naturels et bien gracieux; son pied se voyait à peine, et son fichu lâche et bouffant indiquait une poitrine de vingt ans. Cette attitude pensive et recueillie allait à merveille à cette honnête créature, et, rien qu'à la voir, le cœur se sentait reposé. Dans le petit jardin, tout chantait, tout souriait; le ciel était bleu et d'un ton chaud; sur une table à l'écart étaient jetés, sans ordre, quelques livres

reliés et chargés d'armoiries; des pastels et des pinceaux annonçaient un peintre habile; un beau lis odorant, dans un verre de cristal, annonçait que si le peintre était proche, le modèle n'était pas loin. Un jeune chat jouait doucement sous la table, et, sur les murailles, on voyait deux portraits, le portrait d'une paysanne au visage énergique, hardiment dessiné à la sanguine; pendant que sur la muraille opposée, un général d'armée en grand costume, en cordon bleu, se pavait avec tous les traits et tous les attrait du commandement. La paysanne était la mère de l'aimable femme ici penchée, et ce grand seigneur à l'aspect martial était le grand-père du tabellion. A force de se contempler l'une et l'autre, ces deux créatures, l'officier général et la paysanne, entre lesquelles s'ouvrait un abîme, avaient fini par se comprendre et par se sourire l'une à l'autre.

En effet il y avait de la volonté dans ces deux regards, et les vertus de la femme du peuple étaient faites pour s'associer au généreux labeur de l'homme de guerre. Ainsi tout se trouvait céans en douce harmonie, en belle lumière, et, pour compléter ce tableau d'un pieux bonheur et d'un jeune ménage, la petite fille s'était endormie sur un sofa, recouvert d'une vieille robe des grand'mères d'autrefois, un pied chaussé, l'autre nu, le sourire à la lèvre, une rose à la main. Quand j'eus contemplé ce frais tableau pendant une ou deux minutes, l'instinct de la femme avertit la belle rêveuse qu'un étranger la regardait. Elle rougit doucement, même avant de s'être retournée, et, se levant sans nonchalance et sans roideur, elle attendit que son mari m'eût présenté. A peine elle eut entendu le nom de ce nouveau venu, qu'elle me fit un beau salut, également affable et bienséant, m'assurant, de la voix et du regard, qu'elle était contente de faire amitié avec M. le major Martin,

dont elle savait toutes les prouesses. En même temps, sa fille, à demi-réveillée, arrivait chancelante; elle la prit, l'embrassa, et me la présentant : « Il faudra l'aimer un peu, monsieur le major; elle est un peu sauvage; mais elle vous aimera tout de suite, car elle est toute disposée à aimer les soldats, les officiers, les trompettes et les tambours. Pas plus tard qu'hier, mademoiselle, que voilà, se faisait une moustache avec un bouchon. Ah! quel gaillard vous eussiez fait, mademoiselle Marguerite; et tenez, monsieur le major, la voilà déjà toute contente de dîner avec un chevalier de Saint-Louis. » Elle parlait encore, que la cloche de la petite église se mit à tinter doucement, pour prévenir les fidèles que les vêpres allaient commencer. —

« Mon ami, dit-elle à son mari, voici les vêpres; il me semble que vous en êtes tout dispensé; j'irai seule; à vêpres, ce n'est pas comme à la messe; on n'y voit pas tous les seigneurs des environs, et je passerai sans peur devant le banc seigneurial. D'ailleurs on commence à me trouver supportable; vous voyez qu'on me salue, et, grâce à vous, mon cher mari, tous les pauvres gens me disent bonjour. Ainsi, croyez-moi, restez avec M. le major, et moi je vais prier pour vous et pour lui. » Moi, alors, m'avancant vers elle en m'inclinant un peu plus bas que si j'avais salué M. le maréchal de Saxe : — « Acceptez mon bras, lui dis-je, madame la marquise... » A ce mot *marquise!* elle s'arrête et me regarde : — Ah! monsieur le major, que vous voilà loin de notre compte! Une marquise! et je suis à peine une madame. Je viens après madame la baillive, et je passe après madame l'éluë; il n'y a plus de marquis, il y a le tabellion; il n'y a plus de marquise, il y a la femme au tabellion, une humble femme, contente et fière, et qui n'avait jamais rêvé un pareil bonheur. »

Ainsi parlait-elle, et moi, reprenant d'un ton plus net ma légitime proposition : « Nous allons à vêpres, madame la marquise, et, si vous me faites l'honneur d'accepter mon bras, vous pourrez vous vanter d'avoir fait un homme heureux ; sans compter que, peut-être, allez-vous sauver une âme ; il y a déjà quelque temps que je n'ai entendu l'office divin. » Elle me fit une grande révérence et prit mon bras, et tout d'un coup et sans mot dire, elle s'en fut embrasser sa fille ; elle la prenait, elle la berçait, elle l'embrassait, elle la recommandait à Babet, sa servante : « Ah ! sois bien sage ; je reviendrai bien vite ; on va détacher Neptune, afin que vous jouiez ensemble, et ne va pas lui mordre le nez, comme tu as fait l'autre jour. »

Quand elle eut complété toutes ses recommandations de sa voix charmante, elle prit mon bras, puis nous descendîmes l'escalier, et, tout au bas de l'escalier, elle s'arrêta encore une fois pour recommander le dîner, « parce qu'enfin on n'avait pas M. le major tous les jours. » Du vestibule à la porte de la rue, il y avait à peine une douzaine de pas, mais c'en fut assez pour qu'elle redevint grave et recueillie ; elle était vive, elle était gaie et sérieuse à la fois. Quel mélange heureux de modestie et de bon goût, de retenue et de bonne humeur !

A l'église, elle avait un maintien si chaste, et tant de prières se montraient sur son front et dans ses yeux, que moi, qui déteste les vêpres, et leur psalmodie en fauxbourdon, moi qui ne comprends, tout au plus, que la messe en plain-chant, le jour de la Saint-Hubert, je ne trouvais pas que les vêpres étaient longues. A la fin, cependant, le prêtre chanta le dernier *Oremus* ; et, tout joyeux, je sortis de la petite église, au milieu d'une foule affamée, et qui se hâtait pour le dîner.

— « Avouez, monsieur le major, me dit-elle en revenant, qu'en sortant de chez vous, ce matin, vous ne saviez pas si bien faire? Aller aux vêpres! Un major dont mon mari m'a raconté toutes les histoires, un ami de M<sup>me</sup> de Parabère et de M. le duc de Richelieu! A des vêpres de village encore, et donnant le bras à la femme du tabellion! » Ainsi devisant et souriant, nous arrivâmes à la maison, où la table était mise, et bientôt le dîner fut servi.

C'était un bon petit dîner improvisé, mais abondant, sain et bien dressé. J'avais faim; elle était de bon appétit; son mari aimait la table, et l'enfant nous aidait à maintenir la conversation; car je ne connaissais guère cette aimable femme, et je ne reconnaissais plus son mari, tant il était peu semblable à l'officier que j'avais eu sous mes ordres. En lui, tout était changé, même son nom.

Après le dîner, elle se leva de table, et nous dit d'un ton de voix charmant : — « Messieurs les officiers, je vous laisse; après s'être perdus si longtemps de vue, on a besoin de se reconnaître et de causer tout à l'aise. Ainsi, vous trouverez dans le bosquet, au bout du jardin, une table, un banc rustique et du café, voire une pipe pour monsieur le major, et je permets à monsieur, que voici, de fumer avec vous. Puis, quand vous vous serez raconté votre double histoire, vous frapperez trois coups, et la dame de céans paraîtra, à votre premier ordre. »

A peine avions-nous eu le temps de la remercier qu'elle était remontée avec sa fille au premier étage de la maison.

## III

Quand nous fûmes bien installés sur le banc rustique, le café servi et les pipes allumées, je retrouvai tous mes



étonnements des premiers instants de la rencontre, et mon regard, encore plus que ma parole, demandait une explication à tout ce que j'avais vu et entendu ? Par quel hasard, par quelle ironie insolente de la fortune, le propre fils du duc de Langeais, qui avait porté l'épée avec tant de zèle, d'honneur et de courage, un des plus vaillants hommes de l'armée, un des plus grands noms du royaume, en était réduit à vivre obscurément d'un infime emploi de tabelion de village, lui dont les ancêtres avaient exercé de plein droit la haute et basse justice sur les terres de leur apanage ! Est-ce un déguisement ? est-ce une gageure ? est-ce un vœu à quelque saint du paradis ? Briser son épée à trente ans pour prendre une plume à griffonner les testaments, les ventes et les achats d'une poignée de paysans ?

Telles étaient les questions de mon regard ; mais comme il y avait aussi dans mon regard la vive expression de la plus sincère et de la plus tendre sympathie, il advint que M. le marquis de Langeais me fit l'honneur de me raconter son histoire, et par quels sentiers glorieux il était arrivé, généreusement, à ce qui me paraissait le comble de la folie et de l'humiliation.

— Allons, monsieur le major, me dit-il enfin, ne faites pas les gros yeux ; vous savez qu'on vous aime, qu'on vous honore, et qu'on vous dira tout ; et si jamais ce vieux cœur fut amoureux, et si jamais cette tête de marbre a ressenti les humiliations d'une famille altière, et si vous avez lu, comme il faut le lire, le discours sur *l'Inégalité des conditions*, si vous avez applaudi au mariage de *Nanine* et pleuré au *Père de famille* ; si vous avez été mieux qu'un major, un homme enfin, si vous avez entendu ce bruit de révolution qui monte, à la façon de l'Océan dans ses jours de grandes marées ; eh bien ! vous comprendrez que M. le

marquis de Langeais ait renoncé à ses titres, à sa famille, à son épée, au nom de ses pères, pour devenir le mari de la femme que vous avez vue et le père du joli petit enfant dont vous entendez les chansons.

Il est vrai que je suis le fils du duc de Langeais; mais il est vrai de dire aussi que mon père était un homme impitoyable, un seigneur violent et sans pitié. Quand ses passions n'étaient pas cruelles, ses passions étaient des vices; il a scandalisé la cour de Louis XV, et, quand il passait, la favorite elle-même, M<sup>me</sup> la comtesse du Barry, se voilait la face avec son pudique éventail. Il n'y a pas de beau nom, croyez-moi, quand il est trainé dans les fanges, et je ne me suis jamais senti de force à porter ces titres achetés par tant de meurtres et de trahisons. Je hais d'instinct le monde féodal, et quand je songe que mes pères ont compté parmi les plus féroces tyrans du moyen âge, il me semble que je devrais, en bonne justice, expier leurs crimes, et porter le châtiment des tortures qu'ils ont infligées à leurs vassaux innocents. Bref, je ne m'en dédis pas; je suis un philosophe, un ami de l'égalité, un bourgeois; j'ai renoncé à ces malheureuses grandeurs, le plus simplement du monde. Au fond de mon âme était le renoncement.

Je suis né modeste, et grand ami de l'égalité. Je n'avais pas vingt ans, que j'avais déjà étudié les lois de mon pays, sous la conduite d'un habile avocat, homme austère, qui me prédit qu'un jour viendrait où la parole, à son tour, serait une force irrésistible. Ainsi, même en me battant à vos côtés, mon digne major, j'étais un légiste; et, quand par hasard j'accomplissais ce que vous appelez, en terme de guerre, une belle action, à savoir des hommes égorgés, des villes incendiées, des remparts renversés, je me faisais horreur à moi-même, et je me disais que j'étais un lâche,

puisque le respect humain me forçait à démentir par mes actions les clémences de ma pensée. Ainsi, pendant sept ou huit ans, j'ai partagé les folies et les meurtres de la guerre, et je ne me pardonnerai jamais à moi-même ces grandes, féroces et belles actions.

Après notre dernière campagne, avant la peste (or je ne vous ai pas revu depuis ce temps-là, major Martin), je revins dans ma province, épuisé de sang, honteux de moi-même, et fatigué de m'entendre appeler un héros. En vain le général m'avait désigné aux récompenses du roi, je refusai toutes ces récompenses qui m'auraient rappelé tous mes crimes. Par folie et par oisiveté, j'avais beaucoup joué, et j'avais perdu beaucoup d'argent; j'avais contracté des dettes d'honneur considérables, et le congé que j'avais demandé devait, à mon sens, m'aider à dégager ma parole.

De toute ma famille éteinte il ne me restait guère qu'une tante, une sœur de feu mon père, impérieuse et fière au degré suprême. Elle était fort riche; elle avait racheté, des deniers de feu son mari, les biens de mon père, et celui-ci, en les vendant à sa sœur, qui n'avait pas d'enfants, se disait que si mon héritage était déplacé, du moins il n'était pas perdu. Sur cette étrange idée il s'endormit du dernier sommeil, et puis, disait-il, quand on est le marquis de Langeais-Mondragon, et qu'on donne à sa femme, en l'épousant, un tabouret à la cour, on trouve toujours une héritière assez riche. Ah! le bon père, et comme il connaissait peu son aimable sœur! Ma tante était duchesse; elle avait épousé un prince allemand des bords de la Moselle; et le prince à peine installé chez sa princesse l'avait battue en véritable Allemand qu'il était, puis il mourut sagement, au moment où la dame allait l'envoyer à la Bastille; alors, le voyant mort, et se voyant son unique

héritière, elle se prit à le pleurer avec toutes les larmes d'une femme qui ne serait pas fâchée de convoler. Les larmes versées sur le premier mari sont autant d'appâts pour en attirer un second, et ma tante me le fit bien voir.

Cependant comme elle vivait avant tout par l'orgueil, elle était fière de moi, son neveu, le marquis; elle se pavanait de ma jeunesse et de mes titres, comme une coquette de ses rubans et de ses perles. Elle disait à chaque instant : mon beau neveu, le marquis de Langeais-Mon-dragon ! A qui voulait l'entendre, elle racontait mes bonnes fortunes; que dis-je? avare pour elle-même, et surtout pour son plus intime entourage, elle était dépensière en mon nom. Elle ne m'eût pas donné un sou pour payer honnêtement des dettes obscures... mais en meubles, en chevaux, en équipages, en danseuses, en tout ce qui brille et reluit, elle était vraiment magnifique, et voilà pourquoi je comptais sur elle pour payer mes dettes de jeu.

Mais qui s'absente a tort. Ma chère parenté avait changé, en mon absence, de passion et de fantaisie. Elle avait rencontré, parmi les chevaliers de Malte, un mien cousin qui lui appartenait de plus près que moi, et le trouvant hardi, beau fils, tapageur, bronzé par le soleil, beau comme un vrai capitaine Fracasse, elle songeait déjà à faire casser ses vœux en cour de Rome, à l'adopter, à le marier, et finalement à lui laisser tout son bien. Plus notre chevalier était bruyant, aviné, militaire et sacrant le bon Dieu à tout propos, plus ma tante le trouvait à son gré, disant que *celui-là* était un vrai gentilhomme, ignorant comme un duc et pair, et ne sachant pas écrire en sa qualité de noble.

Au contraire, elle me trouvait un air d'ingénuité, de modestie et de bon sens qui ne lui disait rien de bon. J'aimais à lire : elle m'avait surpris lisant *l'Essai sur les mœurs*;

depuis cette surprise, elle affirmait que j'étais un voltairien. Un soir que son chevalier de Malte déblatérerait contre l'Encyclopédie, et traînait M. Diderot et M. d'Alembert dans les fanges méotides, elle s'écria que c'était bien parler, surtout devant moi qui étais un philosophe, un athée, un esprit fort, et comme elle jouait au reversis avec le chevalier, elle se laissa gagner vingt-cinq louis, à ma barbe, vingt-cinq beaux louis qui m'auraient fait un si grand plaisir.

Au reste, elle avait toutes sortes de manies et mille passions ; l'une aujourd'hui chassait l'autre, et le lendemain était rarement semblable à la veille. Elle avait eu successivement, pour les flatter, pour les adorer, pour les battre et pour les mettre à la porte, un chat, un chien, un perroquet, un singe, un directeur de son âme, un médecin, et toutes sortes d'animaux domestiques dont elle s'était amourachée et désenchantée avec le même empressement ; puis enfin j'étais venu, j'avais vu, j'avais vaincu, et maintenant c'était au tour de mon cousin le chevalier, qui lui-même en se présentant à l'improviste, au bruit singulier de ses épérons d'or, et dramatiquement enveloppé dans son manteau blanc, sur lequel flamboyait la croix rouge, avait chassé des bonnes grâces de la dame, une aimable enfant que ma tante avait adoptée avec un enthousiasme, un délire, un contentement tout maternels, et dont elle faisait maintenant son esclave et son souffre-douleur.

Cette enfant appartenait à de petits fermiers qui tenaient une des fermes de ma tante. Elle était douce, jolie et bien élevée. Habitée, et de très-bonne heure, à la soumission la plus entière, elle obéissait sans mot dire, et si parfois quelque ordre imprévu rencontrait dans son âme une résistance, à peine si on la voyait sourire.

Elle était le silence et la résignation mêmes ; elle savait qu'elle était pauvre (on le lui avait dit si souvent), que son père était en retard avec ses fermages, et qu'il rampait devant sa maîtresse, pour n'être pas chassé de sa ferme et privé de son gagne-pain. Ainsi elle vivait attentive, en silence, au bout de la table, et dans un coin du salon. Ce n'était pas tout à fait un être vivant... c'était un meuble. Elle avait une voix si douce, et elle parlait si bien, avec tant de grâce et de bon sens ! Oui, mais elle parlait si peu !

Souvent, quand ma tante était gaie... il fallait que *sa demoiselle d'honneur* chantât, sur l'épinette, une chanson joyeuse, et si la dame était triste, aussitôt, et sans s'inquiéter si par hasard la belle enfant était gaie et contente, elle lui commandait une chanson plaintive. Cette enfant intelligente et bien élevée, en ce siècle abondant des grands esprits, des grands écrivains, des grands révoltés, aimait la belle prose et les beaux vers ; ma tante, sa maîtresse absurde, implacable, lui faisait lire incessamment les sermons du père Lenfant, les pamphlets du père Garasse et les feuilles de Fréron. Elle lisait aussi à ma chère tante le *Mercurie galant*, sans oublier le logogriphe et la charade, et tant pis pour elle si elle ne devinait pas charade et logogriphe !

On lui disait alors toutes ses vérités ; une sotte, une mal élevée, une propre à rien. La pauvre enfant, que de souffrances, et quelle intime torture ! Ainsi elle appartenait à ma chère tante, d'une façon plus formidable et plus féroce que si elle eût été achetée au marché des esclaves, et comme sa maîtresse auguste ne se gênait pas avec elle, elle voyait de près toutes les petites de ce misérable esprit, elle ressentait le contre-coup de tout cet égoïsme ! Elle eût tant aimé la rêverie... il fallait écouter toutes ces vaines paroles ! Elle eût tant aimé la promenade à travers

les champs, dans les bois, sur le bord du ruisseau jaseur... elle restait assise éternellement sur un tabouret fané.

Sa jeunesse avait si grand besoin d'espace et de liberté... on la tenait enfermée entre les murailles d'un vieux salon tendu des amours de Frédégonde et de Brunehaut. Ajoutez à ces misères principales les petits dégoûts, les petites misères, les petites hontes, les coups d'épingle, et l'ironie, et le sarcasme, et les petits cris de cette voix stridente en fausset ; et ce mouchoir barbouillé de tabac d'Espagne qu'il fallait ramasser à chaque instant, ces lunettes verdâtres qu'il fallait essuyer avant que la dame les posât sur son nez crochu ; ces vieux cheveux à peigner, ces mouches assassines à poser sur ce vieux visage, en un mot tout ce tripotage abominable, hideux, salissant, auquel ces belles mains étaient condamnées. Même le soir venu, quand l'enfant eût tant voulu dormir, rêver, se recueillir, il lui fallait remuer pendant deux ou trois heures d'horloge, un tas de cartes et de tarots, salis par ces vieilles douairières. Même à minuit, quand enfin ma vieille tante allait se coucher dans un lit à baldaquin, où l'on disait que Henri le Grand avait dormi toute une nuit, il fallait que la pauvre enfant suivit, jusque dans sa chambre, au fond de cette alcôve abominable, cette Alecto des anciens jours ; enfin, si par malheur, la dame se réveillait la nuit, elle réveillait cette enfant plongée en ce bienheureux sommeil que les anges de là haut recouvrent de leurs ailes bienfaisantes, que les démons protègent de leurs respects.

C'était horrible et douloureux. Par malheur, une ou deux fois je m'étais permis d'intervenir entre la victime et son bourreau, j'avais voulu démontrer à ma tante la cruauté de cette espèce de profanation. — Malheur à moi, et malheur à l'enfant ! Ma tante avait redoublé d'insulte et

de mépris ; de la demoiselle d'honneur elle avait fait une servante, et elle la traitait d'une façon vraiment féodale. Ah ! la mégère ! et que de bon cœur je l'aurais étranglée... un regard de cette infortunée arrêtait ma colère. Évidemment elle implorait mon silence ; elle m'eût ordonné de me taire si elle avait osé parler.

De son ancienne faveur, quand elle était la favorite et le petit cœur de la maîtresse de céans, elle avait conservé de frais ajustements, de jolies parures, quelques jolis bijoux qui lui allaient à ravir, et quand elle avait essuyé ses larmes secrètes et que sa main diligente avait relevé en épais chignon le cendré de ses beaux cheveux, quand un rayon de soleil égaré retombait sur ce beau visage pâli par la souffrance, ou si parfois elle osait mettre une fleur à son corsage, ou bien, oubliée en son coin, chanter pour elle-même et tout bas toutes sortes de petites chansons qu'elle composait sans le savoir, et sans le vouloir ; et mieux encore, aux jours trop rares, où quelques voisins arrivaient au château, amenant avec eux un peu de joie et de jeunesse : une fillette en congé hors de son couvent, une jeune mariée, et que vous dirai-je ? un bel enfant qui rit, qui court, et tout honteux va se blottir dans le sein de la plus belle et dans les bras de la plus jeune, en ces moments où son cœur battait vite, où le rose ingénu de ses seize ans venait à sa joue, et la pourpre à sa lèvre, où son regard brillait d'un feu tendre et doux, il n'y avait rien de plus beau, de plus charmant, de plus vivant que cette aimable et ravissante créature. Une grâce, un charme, une pitié !

Que de fois, quand sa maîtresse avare l'envoyait à la fenêtre pour chasser un pauvre, un mendiant, un importun, je l'ai vue, et certes elle ne savait pas que je la voyais, qui disait à ce malheureux moins à plaindre qu'elle : Allez-



vous-en, mais d'une voix si douce et d'un regard mouillé, non pas sans jeter son humble aumône à ce pauvre homme étonné, qui ne pouvait guère accommoder les refus de la bouche avec les bienfaits de la main et la pitié du regard.

Chaque fois que j'entrais dans le salon de ma tante, et chaque fois que j'en sortais, je saluais profondément la dame et la demoiselle, mais ma tante prenait ces deux saluts pour elle-même, ce qui en ôtait tout le danger. Quant à parler à la demoiselle de compagnie, à peine avais-je à lui dire une chose banale, tant j'avais peur d'irriter mon aimable parente. Ainsi, dans les trois mois de mon congé, non-seulement je ne cherchai pas l'occasion de parler à M<sup>lle</sup> Rose, ou si vous l'aimez mieux à M<sup>lle</sup> Fanchon, car ma tante l'appelait tour à tour Rose et Fanchon; Rose était le nom des jours de bonne humeur, Fanchon était le nom des jours mauvais; hélas! après avoir été Rose uniquement, *ma petite et ma charmante Rosette*, et toutes sortes de tendresses maternelles, la pauvre enfant avait fini par ne plus s'appeler que Fanchon! Mademoiselle Fanchon! la maladroite et déplaisante Fanchon.

Cependant malgré ma réserve, et en dépit de toute ma prudence, il me semblait que Rose ne doutait pas de ma sympathie et de mes respects. Les jeunes esprits et les jeunes cœurs, surtout les jeunes esprits qui souffrent et les jeunes cœurs que les méchants brisent à plaisir, ont deviné bien vite où donc ils trouveront la pitié. Plus l'âme est éprouvée et plus elle est intelligente; un grand malheur est souvent le réveil d'une grande imagination. C'est si doux, l'espérance au milieu de tant et de si cruels désespoirs? Enfin que vous dirai-je? elle avait seize ans, j'en avais vingt-cinq à peine; elle était seule en ce logis où j'étais presque un étranger; elle et moi nous partagions la

même disgrâce; elle et moi, pour ainsi dire à la même heure et le même jour, nous avons été cruellement distancés par cet ennemi des infidèles, ce fils de Godefroy de Bouillon, ce héros de la première croisade et du salon de ma tante, ce fameux chevalier de Malte, du cabaret et des coulisses de l'Opéra.

Ce gueux-là qui avait de si bon sang dans les veines, au dire de ma tante et de M. d'Hozier, ce militaire en habit de paladin, qui avait fait toutes ses preuves de noblesse, et dont la fille aînée eût pu entrer au couvent de Remiremont, avait cependant une habitude assez ignoble et malséante avec les diverses parties du galant homme. Il jouait comme une marquise de petits appartements, il trichait au jeu, et, parce qu'il savait commander à la fortune, il cherchait toutes les occasions de me faire jouer avec lui. Moi, cependant, je le laissais faire, et je tenais volontiers contre lui tout ce qu'il voulait jouer : son cheval contre mon cheval, sa montre, et sa boîte, et sa bague, il jouait tout, il eût joué même son épée, et de cette perte il se fût volontiers consolé. Bref, c'était un drôle amusant, un demi-moine, un demi-soldat; nasillant la messe et commandant l'exercice; habile au lutrin, leste à la salle d'arme; à demi-tonsuré, à demi-cuirassé, plein de chapelets et de gages d'amour, un moine, un sacripant, un enfariné de sacristie, un aviné de cabaret, mêlant les fumées de l'encens aux exhalaisons du tabac, et coupant son eau-de-vie avec de l'eau bénite. Il portait sur sa poitrine une grande croix rouge et les cheveux de Margot. Quel homme! A force de chercher les aventures dans les pays voisins du soleil, il était devenu une espèce de satrape, abruti par les lâches voluptés de l'Orient, et dans la femme la plus charmante il ne voyait guère qu'une esclave. On n'en verra plus de

cette espèce-là, Dieu merci, car la voilà qui s'efface et qui disparaît tous les jours.

Ce triste chevalier était à peu près aussi sensible et pitoyable que ma tante elle-même, et, comme elle, il était sans façons avec ses égaux, sans égards avec tous les autres. Il crachait, il toussait, il vous prenait la main à la briser ; son grand pied plat rencontrait toujours quelque chose à écraser ; il parlait comme on hurle, il riait comme on beugle. Il voulut folâtrer autour de M<sup>lle</sup> Rose, et tout bonnement il lui fit hommage de son cœur en présence même de ma tante, qui riait de ses gravelures. Un regard de Rose arrêta le chevalier : il fit peur à la tante. Il y avait dans ce regard un tel mépris, sur ce noble front tant de honte et de pudeur outragée !... En même temps le courage enfoui dans cette âme éclata si vif et si grand, que ma tante et son chevalier se regardèrent, aussi étonnés que Robinson quand il trouva un pied d'homme sur les sables déserts.

Naturellement il était joueur, mais sa petite industrie avait beaucoup augmenté son goût pour le jeu. De mon côté, il ne me déplaisait pas de toucher une carte, et surtout dans ce vieux manoir attristé par tant de passions mauvaises. Si bien que toutes les fois que le chevalier me rencontrait chez ma tante : — Marquis, me disait-il, un reversis, un hoca, un piquet ; aimez-vous mieux les dés ? En voici. — En même temps il demandait des cartes, et chose étrange, et qui me revint depuis, M<sup>lle</sup> Rose, ordinairement si complaisante, hésitait chaque fois à donner le jeu que nous demandions. Tantôt le jeu n'était pas complet, tantôt elle avait égaré la clef du coffre ; enfin il ne fallait rien moins que l'ordre absolu de ma tante, et les instances du chevalier, pour que M<sup>lle</sup> Rose se décidât à ouvrir une ta-

ble, à poser sur cette table un flambeau, enfin à nous donner des cartes, qu'elle avait grand soin de mêler lentement, en me regardant de son grand œil plein d'intelligence et de pitié. En ces moments qui lui étaient si pénibles, toute sa personne exprimait une véritable angoisse, et, troublée au delà de tout ce qu'on peut dire, elle allait s'asseoir à côté du chevalier, cousant et épiant.

Cependant le jeu commençait ; le chevalier, hâbleur et bruyant quand il gagnait, furieux si par hasard il venait à perdre, était un spectacle à lui tout seul, et plus d'une fois, à écouter ses raisons, à lui voir agiter ses grands bras, j'oubliai de jeter le roi ou la reine qui m'eût sauvé. Bref, je jouais gaiement, mais en victime, et je me croyais assez payé du peu que je perdais, par le plaisir que j'avais à le perdre, en contemplant cette belle fille émue, attentive, et pâlisant ou rougissant tour à tour, à toutes les phases de mon jeu. Vraiment elle eût été de moitié dans ma partie, elle n'y eût pas porté plus d'émotion et d'intérêt. Cependant elle avait beau faire, et m'entourer de ses vœux les plus charmants, je perdais toujours au jeu de ce bon chevalier sans peur et sans reproche, en ce sens qu'il n'avait pas peur d'être un fripon, et qu'il ne s'en faisait aucun reproche. Il est vrai que d'abord nous jouions peu de chose, et par toutes sortes de motifs, et surtout parce que je n'avais pas d'argent. Mais que de bagatelles perdues à ce jeu-là !

J'y perdis mon couteau, mon fusil de chasse, et ma poire à poudre, où quelque Cellini des galères avait gravé l'histoire de Daphnis et Chloé. J'y perdis mon manteau de voyage, et ma valise, et mes manchettes de Malines que je voulais offrir à M<sup>lle</sup> Rose. Ajoutez mon saphir, ma montre et mon cachet. J'avais une boîte en or, où souriait de son sourire éternel M<sup>lle</sup> de Lenclos, un véritable Petitot... : je le

perdis en douze cents points de piquet. C'était pourtant un joli bijoux, et qui paraît galamment une main élégante. Enfin que vous dirai-je? il m'enleva même une paire de bottes à l'écuyère, un peigne à moustaches et mon meilleur rasoir. Puis, quand j'avais tout perdu, c'étaient des rires de ma tante et des gorges chaudes de mon cousin. Ils plaisantaient sur ma chance heureuse, ils disaient que je serais heureux en ménage; ils se moquaient de ma fortune. En ces moments, il eût fallu voir le front soucieux de Rose et son dépit muet quand elle rentrait dans leur carton les instruments de ma ruine. Elle avait un mot sur la lèvre, et ce mot elle n'osait pas le dire; seulement le regard qu'elle jetait sur moi était plein de reproche, et même on eût compris, à un mouvement imperceptible, qu'elle levait les épaules en passant près de moi.

J'eus bien quelques petits soupçons, mais le moyen de soupçonner d'un crime de reître et de laquais un homme qui avait fait les trois vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, et qui avait l'honneur de porter une épée? Aussi bien j'éloignai ce méchant soupçon, et je m'en pris encore une fois à ma mauvaise fortune.

Un jour enfin, comme ma tante était plus que jamais décidée à ne pas venir à mon aide, et que le colonel me rappelait au régiment, je pris congé de ma tante, espérant que peut-être elle s'humaniserait au départ. Mais elle fut inflexible, et, pour tout cadeau, elle me donna sa main à baiser. — Bon voyage, mon neveu, me dit-elle, et cependant faites-nous l'honneur de venir souper avec nous ce soir.

Le soir venu, soit que la dame eût réfléchi à la cruauté qu'elle allait commettre, ou que ses mauvais instincts fussent réveillés par mes pertes successives et presque certaines, elle déposa sous ma serviette deux petits rouleaux qui

pouvaient bien contenir chacun une quinzaine de louis. — Marquis, me dit-elle, avant tout nous devons paraître, et je vous prie, en mon nom, de renouveler votre garde-robe.

Écoutez, et comprenez-moi bien, il vous est expressément défendu de payer vos dettes avec l'argent que je vous donne, et vous iriez tout à fait contre ma volonté en agissant autrement. — Je pris les deux rouleaux, non pas sans me précipiter sur les mains de ma tante que je baisais avec une tendresse que ces mains avarés et ridées ne méritaient certes pas. En même temps, et comme s'il eût été là pour me dépouiller, mon cousin, flairant cet argent frais, — Marquis, me dit-il, il ne sera pas dit que nous nous serons séparés comme des étudiants de la Sorbonne, et, s'il vous plaît, de l'aveu de ma tante et avec la permission de M<sup>lle</sup> Rose, nous reprendrons notre partie et nous jouerons, comme on dit, bon jeu bon argent. — Disant ces mots, il tirait de sa poche une bourse pleine d'or; il ouvrait la bourse et comptait devant moi des quadruples d'Espagne et des nobles à la rose, — «et tout cela pour vous, marquis,» — me disait-il. Ma foi, pour le coup, je sentis petiller mes louis d'or; cet argent que j'avais et qui me tombait du ciel, cet argent qu'il avait et qui lui venait de ma ruine, et l'heure avancée, et le temps froid au dehors, peut-être aussi ma passion de contempler une dernière fois le beau visage de M<sup>lle</sup> Rose... En voilà plus qu'il ne fallait pour que j'acceptasse la partie. — Allons, chevalier, topez là, et voyons si vous me dominerez ce soir.

Au même instant nous demandions des cartes, et Rose obstinément n'en trouvait pas. — Qu'à cela ne tienne alors, s'écria le chevalier; voici les cartes de la Pomme-de-Pin. Elles ont servi au prince de Conti, au prince de Soubise, à M<sup>lle</sup> Comtat, à monseigneur le nonce apostolique; et,

quant à moi, je les tiens du chevalier de La Morlière, qui les tenait du poète Robé ; Robé les avait dérobées à la suivante de M<sup>me</sup> Vestris, qui les tenait de Laurent le valet de Tartufe ; elles ne sont pas très-présentables ces cartes-là, j'en conviens ; mais vaille que vaille, et prenons-les faute de mieux. — Disant ces mots, il jetait sur la table un affreux paquet, de toutes les couleurs et de toutes les odeurs. Robé y avait laissé un brin de paille, et M<sup>me</sup> Vestris un de ses cheveux ; ça sentait le fumier et ça sentait le musc. Le chevalier prit les cartes et il me donna à couper.

En ce moment (on eût dit qu'elle était réveillée en sursaut), M<sup>lle</sup> Rose, d'une main quasi-violente, prit les mouchettes, et comme elle mouchait la chandelle : — oh ! la maladroite ! — elle fit tomber le suif sur ces cartes déjà tant souillées ; puis comme on se récriait , elle me souffla à l'oreille, et d'un souffle suave : — Méfiez-vous des cartes. — Au même instant, la chandelle rallumée, Rose jeta le paquet du chevalier par la fenêtre, et descendit dans la réserve, où elle prit un jeu tout neuf. Un jeu tout neuf, chose rare en ce vieux château, et que Rose elle-même avait acheté de ses deniers. — Sur ma parole d'honneur, s'écria le chevalier qui faisait une mine assez piètre en ce moment, voilà de belles cartes à l'enseigne du *Roi David* ; mais je suis superstitieux, et je tenais à mes cartes. Cependant à la guerre comme à la guerre, et l'on tâchera de tirer bon parti de celles-là. — Tel était l'impudence et l'esprit de ce galant homme, il riait de sa fourbe, et pour mieux tromper son monde, il disait tout simplement la vérité.

A la fin le jeu commença, et d'abord je trouvai que M<sup>lle</sup> Rose avait bien fait de changer les cartes. Averti par elle, et tenu en éveil par cet enjeu considérable, à savoir cinquante louis de chaque côté, je tenais mes regards

obstinément fixés sur les mains du chevalier, et je ne lui passai aucune faute, aucune distraction. Cette fois je le tenais d'une main ferme : s'il coupait mal, je coupais après après lui ; s'il battait les cartes, je les battais après lui ; un point de trop, je l'effaçais.

Ainsi je le gagnai trois fois de suite. En vain il voulut faire à mauvais jeu bonne figure ; il était pâle et livide ; il sentait ma domination. Maintenant que je me battais avec des armes égales, à mon tour j'étais sûr de gagner. A la quatrième partie il avait perdu deux cents louis ; il écumait de rage, il criait comme un forcené. Il disait que tout le monde en voulait à son argent ; il appelait ma tante à son aide ; et quand je fis mine de quitter la table,

— Un instant, s'écria-t-il ; encore une partie, et sans revanche, et voici mes deux cents louis. — En effet, il tirait un billet de M. de Mézières, le fermier général, et le jeu recommença... Je gagnai la première manche, il gagna la seconde et deux points sur la troisième ; il lui fallait un seul point pour reprendre à la fois sa partie et sa revanche, et moi je fis trois points, sur ce coup-là.

Donc la première carte allait décider de la fortune, et, tout absorbé par mon jeu, j'oubliais d'observer le chevalier, qui s'écria : — J'ai la dame, le roi et le point ! — « J'ai perdu, dis-je en jetant mes cartes, et cependant j'avais beau jeu. » Le chevalier, sans les montrer, jetait aussi ses cartes, lorsque M<sup>lle</sup> Rose, arrêtant son bras : — Le *cœur* est la carte à tout, monsieur le chevalier ; or vous avez la dame et le roi de carreau. — C'est vrai dit le chevalier en étouffant, j'ai pris le *carreau* pour le *cœur*, et vous avez gagné, marquis. — A ces mots, il sortit de la salle aussi pâle que s'il eût entendu son arrêt de mort. Quant à moi, qui avais gagné la partie en effet, je restais stupide en présence de



tout cet argent qui me remontait à merveille, et je me demandai si véritablement j'avais gagné?

Cependant ma tante au désespoir et très-inquiète de son chevalier, jetait un regard de haine et de mépris sur cette petite fille qui avait dénoncé ses fourberies, et courait en toute hâte pour le rejoindre et pour le consoler. En ce moment, ô bonheur ! pour la première fois, je restai seul avec Rose, et prenant sa belle main dans mes mains tremblantes, je lui dis qu'elle m'avait sauvé, qu'elle était mon bon ange, et qu'elle devait partager avec moi cet argent dont j'aurais été dépouillé, si elle ne m'était venue en aide et protection ! Elle alors, souriante et contente, et laissant sa main dans la mienne, elle m'écouta parler avec sa grâce ineffable ; et, tendre et confiante, elle me dit qu'elle obéissait à la justice, et que je la désobligeais si je croyais lui devoir même une bonne parole pour m'avoir donné un avertissement que tout autre eût donné à sa place... Enfin, elle était assez payée en songeant que j'étais affranchi de ma tante et de mes dettes, et elle ne voulait rien, qu'un peu de l'amitié que je lui avais témoignée et dont elle était si reconnaissante. Elle parlait encore lorsque nous entendimes revenir ma tante et son loyal neveu, dont la bonne dame avait rempli la bourse : — Adieu, adieu, me disait Rose, — alors confuse, elle me permit de toucher sa lèvre de ma lèvre, et je restais immobile et muet sous ce chaste enivrement.

Le lendemain j'étais parti ; j'avais tout regagné à mon cousin, jusqu'à mon cheval. A cette heure, je pouvais payer toutes mes dettes et même en faire de nouvelles. Autant jusqu'à ce jour, j'avais été modeste et peu généreux envers les gens de la maison, autant cette fois, je fus magnifique, et Blaise, et Picard, et Jasmin, et Martine et Marton, n'eurent

rent qu'à se féliciter de ma fortune. Une très-jeune et très-jolie fille de chambre, arrivée il n'y avait pas trois jours, eut sa bonne part des générosités de monsieur le marquis. Cette fille, agréable et svelte, avait un petit œil fin, vif et clair, qui promettait et demandait toute chose.

— Hélas! monseigneur, disait-elle en me saluant du tablier, j'arrive et vous partez! — Oui-da, la belle, et comment vous nomme-t-on? lui dis-je. Elle me répondit avec un beau sourire et sa plus belle révérence : — On m'appelle Fanchette et Fanchon, pour vous servir, monsieur le marquis. — Ah! repris-je, il n'y a pas deux plus beaux yeux et un plus beau nom que cela dans le monde; ainsi un écu à Fanchette et deux louis d'or à Fanchon,

— Ainsi disant, je pris le galop en murmurant Rose et Fanchon. Avant de tourner l'avenue et de disparaître, il me sembla que Rose était à sa fenêtre, et que de sa main de fée elle me renvoyait mon baiser. — Adieu, Rose et Fanchon! adieu, Rose et Fanchette!

Je fis la route à petites journées, et plus je m'éloignais de ce triste château, plus il me sembla que j'étais poursuivi par l'image et par le souvenir de Rose, mon sauveur, de Rose mon ange gardien, de Rose mes amours!

## IV

Chère enfant! ton souvenir fut mon compagnon de voyage. Elle était à ma droite, et tantôt à ma gauche; ou bien je la sentais en croupe et m'enlaçant de ses deux bras charmants. Je sentais sa fraîche haleine à ma joue, et le frôlement de ses blonds cheveux. Elle était dans l'étoile, et dans le nuage, elle était dans mon rêve, elle était partout.

Image ! étoile et gloire !... Espérance et souvenir ! — Au seuil de l'hôtellerie, elle accourait souriante, et je commençais par boire à sa santé. A la montée, elle me tendait sa blanche main ; à la descente, elle acceptait mon bras fidèle. O chères visions de la jeunesse ! ô doux fantômes de l'amour ! J'étais si content d'être seul avec sa pensée et de ne plus entendre à chaque instant les aigreurs de ma vieille tante ! Il me semblait qu'elle était libre autant que moi.

En même temps je me rappelais, je me souvenais ; je la voyais attentive à ma parole, heureuse à mon regard ; superbe avec mon cousin, souriante avec moi, et bravant tout, même la colère de ma tante. Et puis elle m'avait sauvé de ma ruine ; elle avait surveillé le jeu du chevalier, qui, sans elle, m'eût dépouillé comme on dépouille un homme au coin d'un bois ; enfin elle était ma bienfaitrice, et j'étais son humble protégé. Plus j'allais ainsi, et plus je l'aimais ; encore vingt-quatre heures de cette rêverie amoureuse, oh ! Rose et Fanchon, mon amitié et mes amours, je serais revenu sur mes pas, pour te revoir !

Mais ce même jour, la petite ville où nous tenions garnison m'ouvrit ses portes ; je traversai le pont-levis, qui se releva comme un obstacle infranchissable, et bientôt sur la place d'armes, je me retrouvais au milieu de tous mes compagnons. Rien que des marquis, des comtes, des barons ; mon colonel était duc et pair... ; il avait dix-huit ans ! Nous étions tous des gentilshommes, tous de la caste à part, connaissant nos généalogies, beaucoup mieux que nous ne savions l'école de peloton. Les plus beaux soldats de l'Europe à la bataille, et les plus indisciplinés dans les jours pacifiques. Le même soir de mon arrivée, au contentement unanime, je payai toutes mes dettes, et je repris mon commandement.

Certes, quand un régiment passe au son des musiques guerrières, au flot flottant du drapeau fleurdelisé, en grande pompe, en grande tenue, et tout chamarré d'or, sous les modestes fenêtres d'un tabellion de village; à l'aspect de cette humble maison, et si, par la fenêtre entr'ouverte, ces brillants capitaines daignent jeter un coup d'œil sur ce pauvre homme écrivant les suprêmes volontés de quelque paysan, ou dressant le contrat de mariage d'un rustre et d'une fille de basse-cour, soudain voilà nos officiers, assis carrément sur leur cheval, et la main gauche au pommeau de leur épée... ils lèvent l'épaule et rient de pitié voyant ce brave homme occupé de ces intérêts villageois.

Laissons-les rire, ami; bientôt le tabellion aura son tour, pour peu qu'il assiste aux ennuis, aux misères, aux impatiences d'une ville de garnison. Rien n'est plus triste, en effet, que cette vie à part où l'on n'a rien à faire, où l'on est occupé tout le jour à des minuties, où l'ennui, sous toutes ses formes, se fait votre hôte assidu, où l'on n'entend parler que des forfanteries oisives d'un tas de jeunes gens sans cervelle, et des tristes débauches de quelques vieillards qui n'ont plus de cœur. Et puis, toujours la trompette et toujours le tambour! Pas un moment de silence et de méditation avec soi-même, et toujours les mêmes chansons, les mêmes contes, la même échelle attachée à la même fenêtre, et le même duel dans le même fossé! Ce fut alors que je regrettai réellement le vieux château, et la chère jeunesse enfouie en ces sombres murailles. Dieu sait alors si je me rappelais, d'un cœur touché et reconnaissant, cette beauté compatissante, les vœux muets, les tendresses ineffables, le doux regard posé sur moi, comme un doux rayon de la lune d'avril!

J'étais vraiment pris par cette image, et vraiment très-

amoureux. Il est vrai que tout me disposait à l'amour : mes vingt ans, ses beaux yeux ; mon abandon, son doux sourire, et la philosophie elle-même. En lisant le discours sur l'*Inégalité des conditions*, je me sentais aussi disposé à aimer Rosette, qu'à la lecture de la *Nouvelle Héloïse*.

Heureuse et poétique sagesse ! Et quoi d'étonnant que nous aimions, nous autres jeunes gens sans ambition, de cet amour sincère et dévoué, les grands philosophes de notre vieux siècle ? Ils parlaient si bien de la liberté et de l'amour ? Qui de nous n'a pas été amoureux de M<sup>lle</sup> de Saint-Yves, amoureuse de l'*ingénu* de Voltaire ? Qui de nous ne s'est prosterné en versant des larmes sanglantes devant la *Religieuse* de Diderot ? Quel amour fut jamais comparable à notre amour pour l'*Héloïse*, et que de fois, dans nos discours, nous avons confondu Voltaire et la marquise du Châtelet, J.-J. Rousseau et la comtesse d'Houdetot, Diderot et M<sup>lle</sup> Voland, d'Alembert et M<sup>lle</sup> de Lespinasse ?

Ils étaient de grands amoureux, ces grands philosophes ; au fond de leur éloquence, écoutez bien, vous entendrez le bruit des baisers. Voilà pourquoi leurs premiers succès leur sont venus de la jeunesse. Ils parlaient au cœur, en même temps qu'ils parlaient à l'esprit, car ils s'adressaient aux passions de l'homme, en même temps qu'à sa raison. Dans leurs plus grands livres on sent je ne sais palpiter quel intime frémissement, et je ne serais pas très-embarrassé s'il fallait démontrer que l'*Encyclopédie* est un livre d'amour.

Ainsi, plus je démolissais les temps passés, et plus je me lamentais avec J.-J. Bousseau sur les destinées des hommes ; plus je foulais aux pieds les préjugés de ma caste, et plus je sentais grandir dans mon cœur, inondé de ces suprêmes clartés, l'amour qui me ramenait à Rose, à la victime de

ma tante. Elle était inséparable de mes plus chères études, de mes plus actives pensées; elle se mêlait à toutes les aspirations de mon libre arbitre. Elle était plus qu'une espérance, elle était une obsession. En vain je voulais résister, en vain je me représentais l'obstacle, en vain je disais qu'elle était pauvre..., et je n'avais que mon épée!... Elle était une fille sans nom, et ma tante était aussi violente en fait de noblesse que feu mon père! C'est vrai, mais il y avait dans le lointain des voix austères, des voix joyeuses, des philosophies et des chansons qui m'invitaient à désobéir. Enfin je n'étais plus mon maître; aveugle et frémissant, j'obéissais à ces visions.

Il y avait dans mon régiment un vieil officier instructeur que l'on appelait le lieutenant Lambert. Il était de la roture, et quoiqu'il fût un brave homme, et qu'il nous eût enseigné à tous, par son exemple autant que par ses leçons, le courage et le sang froid, il avait vieilli dans les emplois subalternes d'un service obscur. Le lieutenant Lambert, patient autant que brave, avait supporté comme un héros les rigueurs de sa mauvaise fortune. On l'aimait, on l'honorait dans le régiment, mais on le négligeait. Il avait gardé pour lui seul, tout le bon sens de la compagnie, et nous ne venions guère à lui qu'en désespoir de cause, et quand nous avions absolument besoin d'un bon conseil. De tous mes camarades j'étais celui qui parlait le plus souvent au lieutenant Lambert. J'aimais ce bon sens à toute épreuve, et cette austérité bienveillante; parfois même j'avais honte de donner des ordres à ce vétéran de la guerre, et de voir s'incliner devant moi cette tête blanchie. Il m'aimait, justement parce qu'il m'avait rendu de grands services, parce qu'il m'avait donné de bons conseils, et peut-être aussi parce qu'il comprenait que j'étais l'ennemi des privilèges,

et que mes aïeux ne me donnaient aucun orgueil. Pressé par les nécessités de la vie et par le soin de son état, le lieutenant Lambert n'avait jamais eu de jeunesse; il n'avait pas eu le temps d'être amoureux, mais au fond de son cœur il savait que l'amour était une irrésistible et charmante passion. C'est pourquoi il se plaisait à en entendre parler; semblable à ce laboureur qui, d'un rivage élevé, la main posée à sa charrue, et les yeux fixés sur la haute mer, contemple au loin le navire emporté par le flot sans pitié qui va se briser sur un écueil.

Il avait deviné que j'étais amoureux, et mieux que moi-même il comprenait l'état de mon âme. Il savait ma souffrance; il voyait mon combat intérieur; il en avait peine, et, d'une façon paternelle, il me vint en aide avec toutes sortes de bons discours. — Mon capitaine, me disait-il, vous êtes ici des jeunes gens qui menez une assez mauvaise vie et souvent je m'étonne, en vous voyant emportés comme des chevaux sans bride et sans frein, que pas un de vous ne songe aux terribles instants qui vont venir.

Imprudents! vous ne voyez donc pas que le monde ancien se meurt de fatigue et d'épuisement? Vous autres, les seigneurs, vous êtes perdus; l'heure arrive où le peuple et le tiers état vont s'entendre, et la royauté même, elle touche à l'abîme!... Imprudents que vous êtes! Vous agissez comme si l'éternité vous appartenait, quand c'est à peine si demain est à vous! Quoi donc, ce serait en vain que tant de voix éloquents nous ont enseigné les droits de l'humanité, et ce serait en vain que tant d'ouvriers infatigables ont tracé les sentiers de l'avenir! C'est impossible, et moi qui vous parle, je crois à la liberté humaine, comme je crois en Dieu. Je crois à l'égalité des hommes, parce que, si je regarde au fond de mon âme, je retrouve en

effet autant de courage que si je m'appelais le prince de Condé, autant de dévouement et de vertu que si je m'appelais le prince de Turenne. Il y a des voix qui ne trompent guère, il y a des promesses auxquelles il faut croire.

Eh bien, l'humanité tout entière me crie : Espère ! et le temps présent me promet que je ne mourrai pas sans être affranchi de vos privilèges, et délivré de vos injustices. Oh ! monsieur le marquis, la honte, qu'un vieux soldat de la guerre de Trente Ans, mutilé sur tous les champs de bataille, obéisse à un colonnel enfant ! Je pourrais être votre père, je me battais que vous n'étiez pas né ; j'avais pris des citadelles avant que vous eussiez touché une épée, et, s'il y avait une guerre aujourd'hui, mon enfant, c'est vous qui me mèneriez à la bataille ! Est-ce juste ? Non ; et cependant vous savez que je dis vrai. Vous savez que l'injustice est la même en toutes les parties de ce vieux monde féodal ; que ceux-là seuls ont le droit de gouverner, de commander, de rendre la justice, qui sont nés dans les familles désignées à l'avance pour les grandes fonctions.

Vous savez aussi que tout est vénal... tout s'achète : une épée, un mortier, un bonnet de docteur, et tout est privilège. En même temps, quel triste privilège avez-vous, messieurs les gentilshommes, de ne pas choisir votre épouse, et de savoir que ce serait pour vous, un crime énorme et sans rémission de jeter les yeux sur une fille d'une humble condition !... En vain le bon Dieu, plus clément là-haut que l'homme ici-bas, aura donné à cette enfant de ses prédilections la beauté, la santé, le mérite, et tous les dévouements de la jeunesse ; en vain il a fait battre un noble cœur à l'unisson du vôtre... il faut absolument que vous donniez ce cruel démenti aux plus charmantes volontés du bel âge et de l'amour.



Tout vous manque à vous autres pour être heureux, un libre esprit, un cœur dégagé d'ambition, une âme aisée à satisfaire. Ainsi vous-même, vous, le moins mauvais de ces messieurs, vous obéissez en aveugle aux préjugés de votre caste; en vain votre volonté, votre passion et les plus chers intérêts de votre vie entière vous pousseraient à vous donner à cette aimable enfant, innocente de vos préjugés impitoyables..., vos préjugés vous arrêteraient sur le seuil de l'église. Ah! que je vous plains, Monsieur! Vous m'inspirez une sincère et profonde pitié!

Ainsi parlait le lieutenant Lambert; quoi d'étonnant? Dans tout le régiment, on l'appelait le *Philosophe*. Il était le bon sens même, et je comprenais qu'il disait vrai. Mais comment faire, et par qu'elle violence irais-je anéantir mon dernier espoir, et ruiner ma dernière fortune? Ainsi, de Rose et Fanchon pas de nouvelles! On lui eût permis de m'écrire, elle ne l'eût pas osé! Seulement parfois, sur les lettres strictes, aigres, mordantes et stériles que lui dictait ma tante, il me semblait que je voyais la trace d'une larme! Alors, je me troublais, je me taisais, j'attendais.

Au bout de six mois de cette peine et de ces doutes amers, il arriva qu'une épidémie envahit la forteresse où nous étions internés; pour commencer, elle enleva le colonel enfant. Je vis mourir ce jeune seigneur qui tenait à la vie, et qui pleurait. Certes il serait mort d'un grand courage à la tête de son régiment, et, tant qu'on l'eût regardé, il eût supporté, comme un héros, les balles, les boulets et la mitraille; mais, seul dans sa chambre, avec deux ou trois amis qui le veillaient, il ne voulait pas mourir. Il appelait sa mère à son aide, et c'était un cri singulièrement triste; ce mot : *Ma mère!* prononcé par ce frère enfant à qui nous disions : *Mon colonel!* et qui nous donnait, tous les matins

le mot d'ordre. Il mourut dans mes bras; nous lui rendîmes les honneurs militaires, et nous renvoyâmes son corps à deux cents lieues de là, dans les caveaux de sa famille. Bientôt le premier capitaine ayant suivi le colonel, je pris le commandement, et je résistai de mon mieux au fléau qui nous décimait.

On mourait autour de moi comme on meurt sur un champ de bataille, et lui-même, le lieutenant Lambert, bon juge en ces sortes d'accidents et de périls, me dit un jour, que j'étais vraiment un brave homme et courageux. De son côté, il me secondait avec l'empressement que l'on pouvait attendre d'un pareil homme; il veillait la nuit et le jour sur les soldats confiés à notre garde, et quand enfin s'éloigna cette horrible peste, et que le régiment put compter ses morts, jugez de ma douleur lorsque le ministre, en m'envoyant la croix de Saint-Louis que j'avais demandée pour Lambert, ajoutait qu'il regrettait de ne pas pouvoir en faire un capitaine; mais qu'il n'était pas gentilhomme, et que lui, le ministre du roi, il ne pouvait pas favoriser les étranges nouveautés qui commençaient à s'introduire même dans l'armée. On pouvait appeler le scrupule du ministre la *Précaution inutile*. Ils ont beau faire et se protéger les uns les autres; même à l'armée, il n'y a plus de seigneurs, il n'y a plus de comtes, de marquis et de princes; il n'y a que des soldats. Le ministre, en même temps, nous envoyait un nouveau colonel, et celui-là était un homme. Il avait fait la guerre, et rien ne lui était étranger dans les misères que la guerre apporte.

Il arriva comme nous touchions à la fin de cette épidémie, et je lui remis les restes malheureux d'un beau régiment. Beaucoup étaient tombés qui ne s'étaient pas relevés; beaucoup étaient malades encore, et moi-même,

à peine eus-je remis le commandement au nouveau colonel, la fièvre et le frisson me prirent, et je crus que j'allais mourir. Cette fièvre était hideuse ; elle vous prenait, elle vous brisait, et, si par hasard vous échappiez à son étreinte, elle vous laissait sans force ; vous n'étiez plus qu'une ombre, un fantôme, et c'en était fait, l'épée échappait à votre main défaillante, le cheval de guerre était trop vif pour votre courage... On n'était pas mort, mais on ne valait guère : un enfant robuste avait plus de force, en ce moment d'une convalescence pénible, que le plus vaillant homme.

« Ah ! mon commandant, me disait le lieutenant Lambert, que serais-je devenu si j'avais perdu les mains que voici, les deux jambes que voilà, et si je ne pouvais plus monter à cheval ? Il n'y a pas ici-bas une maison qui m'attende, un toit qui me protège, une main hospitalière qui me soit tendue, et je serais mort sur les chemins. Vous, au moins, vous avez, pour vous y réfugier, le château de votre tante ; vous possédez encore quelques lopins de bonnes terres ; vous pouvez compter sur les hasards de la substitution et des biens substitués qui ont refait soudain tant de fortunes délabrées ; enfin on vous appelle encore Monsieur le marquis, et, tout brisé que vous voilà, vous trouverez à faire ce qu'on appelle un bon mariage. Hélas ! hélas ! que nous voilà loin de Rosette et Fanchon ! »

En effet, ces deux noms chéris, je les avais prononcés sans cesse et sans fin dans mon délire ; ils étaient revenus dans tous mes rêves, et le lieutenant Lambert m'avait souvent plaisanté sur mes deux amours... Rosette était blonde à coup sûr, et Fanchon était brune ? L'une était demoiselle, et l'autre une fille des champs ? Celle-ci viendrait au-devant de moi en carrosse, et celle-là m'attendrait sur le seuil de ma chaumière ? Ainsi il plaisantait de mon

double amour, et de ses deux noms, Rose et Fanchon, ne songeant pas que ces deux noms appartenaien<sup>t</sup> à la même personne. En même temps il prenait sa voix flûtée, et il s'écriait, en contrefaisant ma voix malade : « Ah ! Rosette ! ah ! Fanchon ! donnez-moi votre main à baiser, mademoiselle Rosette, et tendez-moi votre joue, ô ma Fanchon ! »

Mais en vain il voulait rire et me faisait rire, à chaque instant, nous retombions dans nos pressentiments, dans nos tristesses ! — D'autant mieux que jamais plus longue et plus difficile convalescence, et des rechutes plus soudaines n'avaient éprouvé la santé, la force et la patience d'un malade. Hier encore on disait de moi : Il est mort ; le lendemain : Il va mieux ! Le jour suivant : C'est fait de lui ! Mais enfin, ma jeunesse aidant mon peu de souci de vivre, et les soins affectueux du bon lieutenant s'ajoutant aux premiers froids de l'hiver, ennemi de la peste, il advint que je fus sauvé. Plus de fièvre, mais plus de force aussi ; le lieutenant Lambert avait fini par m'appeler M<sup>lle</sup> Fanchon, et, si je me fâchais, il demandait pardon à mademoiselle Rosette ! Enfin, lorsque je pus partir, le colonel lui-même vint m'apporter mon congé.

« Vous avez assez servi, me dit-il, pour votre honneur ; vous laissez sous le drapeau de bons souvenirs ; partez, reposez-vous, revenez tout à fait à la vie, et comptez que le roi saura vos services. » Il m'embrassa, mais, à peine rentré dans sa maison, il ne pensa plus à l'homme qui avait sauvé la moitié du régiment. Le surlendemain, je quittais cette garnison misérable ; elle était encore sous l'effroi de ce mal terrible, et les survivants me virent partir d'un air aussi calme et d'un regard aussi élément que si l'on m'eût porté au cimetière. Il n'y eut que mon ami Lambert qui m'accompagna jusqu'aux portes de la ville, en me

disant : au revoir ! jusqu'au moment où la carriole qui m'emportait, disparut dans le lointain.

Ainsi je parcourus, au pas d'une rosse efflanquée, ces mêmes chemins par lesquels j'étais venu plein de force et de jeunesse, et traînant après moi un sillon lumineux. Je mis vingt jours à franchir cette longue distance. Je ne vivais plus ; je ne rêvais pas ; je ne dormais pas... je songeais, obéissant à mes visions.

## V

Au dernier jour cependant, quand j'eus respiré l'odeur toute particulière de l'air natal, quand je reconnus sous les frimas des heures sévères du mois de novembre, les arbres de mon pays, quand il me sembla que le fleuve et sa plainte accueillissent mon retour, et que la pure étoile, Vénus elle-même, me saluait d'en haut de son plus clair rayon, soudain je revins à la vie, à la pensée, à mes émotions d'autrefois. Je revis les jours écoulés ; j'entendis les voix aimées ; je me sentis doucement attiré par le petit village, et j'allais, ranimé par tant de pensées qui me revenaient en foule, à la façon d'un ramier perdu dans les bois.

Ce dernier moment dont je parle, j'étais parti d'assez bonne heure, et j'étais, ce jour-là, traîné par un assez bon cheval, lorsqu'enfin, sur le penchant de la colline où le château de ma tante était bâti, je revis la vieille maison sombre et fermée.... On n'entendait pas un bruit qui sortit de ces tristes murailles ; on ne voyait pas un brin de fumée au sommet de ces épaisses cheminées, bâties en briques rougeâtres. En vain je cherchais la fenêtre où, pour la dernière fois, j'avais vu s'agiter en signe d'adieu, la belle main

de Rose-Fanchon, rien n'était vivant, rien n'aimait plus sur ces hauteurs. Seul, au pied de ces tours croulantes, le clocher faisait entendre un son plaintif; la cloche allait et tintait d'une façon lugubre; un épais brouillard s'étendait sur tout le vallon comme un crêpe funèbre : à mesure que j'avancais, il me semblait que j'entendais des lamentations, des peines, des sanglots.

Tout à coup, par le chemin escarpé qui menait à la route que je suivais moi-même, je vis s'avancer une croix d'argent portée par une fille du village, une douzaine de rubans noirs descendaient de cette croix, et chaque ruban était tenu par une fille en robe blanche. Une psalmodie intermittente alternait avec ce grand silence, et je ne saurais dire si le silence était plus lugubre que ce long *De profundis*, qui s'arrêtait toujours, qui recommençait toujours.

Je mis pied à terre, et, la tête nue, je saluai le pieux cortège. Il était composé de femmes en deuil, d'enfants qui jouaient, de jeunes filles qui pleuraient, de vieillards qui allaient par habitude, ne songeant pas que l'heure approche, amenant la mort pour eux-mêmes. Enfin venait le cercueil porté par quatre laboureurs; un cercueil revêtu d'un drap blanc et surmonté d'une couronne virgine. Le vieux prêtre à la suite était ému plus qu'à l'ordinaire, et psalmodiait de sa voix assombrie...; évidemment il prenait sa part dans ces funérailles. — Ah! mon Dieu, me dis-je à moi-même, il se passe ici quelque chose de funeste; et reconnaissant une des filles de la basse-cour :

— Répondez-moi, lui dis-je en l'interrogeant d'un regard plein de larmes, qui est la morte? — Hélas! reprit la pauvre fille en pleurant, il y a deux jours, la belle Fanchon est morte, et tout d'un coup, monsieur le Marquis,

en sa jouvence... Elle a eu bien des peines, allez, depuis votre départ ! C'est moi qui l'ai ensevelie ; il n'y avait rien de plus beau et de plus charmant.

A ces mots, mon cher major Martin, jugez de ma peine et de ma douleur. Ah ! Rose et Fanchon, quelle mort imprévue ! Elle est morte au moment où j'allais la revoir ! Elle est morte, abandonnée et seule, et m'appelant à son aide !... Ah ! ma vie ! ah ! mon âme ! ah ! chère enfant faite pour mon cœur ! Et comme la cérémonie allait toujours, j'arrêtai au passage une bonne femme, une ancienne domestique de mon père, et je me fis répéter que c'était bien Fanchon, que l'on emportait dans ce cercueil... la belle et charmante Fanchon ? Et cependant le convoi allait toujours, mêlé de prières et de silence. On le voyait se dérouler lentement, dans le fond du vallon, le petit cercueil dominant toutes les têtes, et disparaissant peu à peu derrière les saules ; un pâle rayon de soleil avait percé la nue, et tristement éclairait ce convoi funèbre. Ah ! Fanchon !

Cependant la bonne femme eût bien voulu poursuivre jusqu'au cimetière, mais je la retenais par la main, et je la forçais de me dire tout ce qu'elle savait de cette mort funeste, imprévue?... Ainsi, j'appris d'une façon confuse que la pauvre enfant était morte abandonnée, déshonorée et trahie par mon fameux cousin le chevalier de Malte. Elle avait résisté longtemps à ses embûches, à ses prières, à ses serments, puis enfin lassée, et non persuadée, elle s'était rendue à ce pervers. Lui cependant, sans pitié, sans remords, sans respect, pour son plaisir d'un instant, ce moine et ce soudard, il avait abusé de cette aimable jeunesse ; il avait sacrifié cette élégante enfant aux passions d'une heure ; il avait trompé tant de grâce et d'innocence, et la pauvre Fanchon, quand elle se vit déshonorée, et sans

espoir, elle était morte, en priant Dieu pour ce bandit.

A peine la bonne femme eut-elle achevé son triste récit, qu'elle reprit sa course en toute hâte, du côté du cimetière; elle tenait à tout voir, car disait-elle, elle n'avait pas vu dans toute sa vie, une mort plus douloureuse et plus résignée. Et moi, songeant à tant de misère : Hélas ! hélas ! disais-je en mon âme, est-il vrai qu'elle eut si peu de force ? O grâce ! esprit ! beauté ! candeur ! tout est mort ! tout est mort ! Ainsi songeant, je fis, à pied, le chemin qui me séparait du château. Déjà la porte s'était refermée, et je frappai longtemps avant qu'elle fût ouverte. Un vieillard était resté le seul gardien de cette maison désolée ; une voiture était attelée dans la cour, et j'allais monter chez ma tante, lorsque je la vis qui descendait le perron.

— « Mon neveu, me cria-t-elle aussitôt, ce qui est fait est fait ; pas de discours, pas de reproches. La Fanchon est morte, et, s'il vous plaît, nous n'en parlerons plus, car ces idées de mort me font mourir. La pauvre Fanchon ! Je l'aimais bien et je la plains, mais son cœur était trop faible, il n'a supporté ni la peine ni le bonheur. Avec le visage d'une reine elle avait le cœur d'une paysanne. Ah ! qu'il fait froid, que le vent est aigre et que la vie est triste ! Allons, mon neveu, couvrez-moi bien ; encore ce manteau, et sous mes pieds, cette bouteille à l'eau bouillante ! »

Que faire ? Avec une pareille femme, il n'y avait rien à dire, et, sans lui répondre, j'obéis à toutes ses volontés. Quand elle eut pris toutes les précautions que réclamait sa petite santé, et quand elle fut bien calfeutrée au fond de son vieux carrosse, elle ordonna que l'on plaçât mes effets dans la charrette qui lui servait de fourgon. A la fin je pris place au devant du carrosse, et, pleurant et priant tout bas, absorbé dans ma douleur, je me laissai conduire



où ma tante m'entraînait, non pas sans se plaindre de mon retard ; elle m'attendait depuis deux jours, et, si j'étais arrivé plus tôt, je lui aurais épargné l'affreux spectacle de cette *pauvre* Fanchon !

Heureusement que nous allions en poste, et que la rapidité du carrosse, et le bruit de la roue et le gémissement de l'essieu, eurent bientôt empêché ma tante de parler, et moi de l'entendre. Hélas ! que ce voyage était triste, en cette égoïste compagnie, et combien je vous regrettais, mon bon lieutenant Lambert, dont l'âme compatissante comprenait tant de choses... Elle était morte ! et sans un ami pour la défendre, et sans un ami pour la pleurer ! Morte, par le crime et par les lâches séductions d'un moine armé, avec tous les vices du moine, et sans aucune des vertus du soldat !

Nous arrivâmes, sur le soir, dans le plus vieux donjon de la contrée, à l'heure où la nuit qui tombe apporte on ne sait quelle fumée et quelle lueur funeste, la fumée ajoutant à tout ce qui est sombre, et la lueur éclairant tout ce qui est triste. Il n'y a rien qui pousse une âme, et plus profondément, dans les doutes et dans les abîmes, que ces dernières et brusques lueurs d'une journée où vous n'avez pas entendu un chant joyeux, où vous n'avez pas rencontré un beau visage, un regard sympathique, un sourire amoureux. Voilà par quelles ténèbres mal éclairées nous entrâmes dans ce château féodal, où m'attendait, je l'avais déjà compris, mais ma tante me l'expliqua en peu de mots, un mariage royal. C'était pourtant dans ces tristes murailles, à l'abri de ces fossés fangeux, que ma belle et noble fiancée avait été mise au monde, élevée et nourrie en tous les exercices de la piété et de l'orgueil.

Ce château, vu de près, avait un air de la Bastille. Ah !

mon ami, ceux-là qui disent que la féodalité craque, et se déchire en tout lieu et de toute part, ceux-là ne savent pas si bien dire, et s'ils avaient vu, comme moi, ces murailles fendillées, ces voûtes qui s'abaissent, ces arceaux qui se lézardent, ces toits vermoulus, ces colonnes gémissantes, ces perrons désolés, ces vieilles salles où, par la dalle entr'ouverte, on voit surgir le brin d'herbe, ornement funèbre des tombeaux; s'ils avaient vu ces vastes cheminées sans feu, et ces fenêtres où la vitre absente ouvre un passage à tous les vents du nord; s'ils avaient senti cette ruine et ce moisi à travers ces tapisseries en lambeaux, par les fentes de ces boiseries ridées, ils auraient compris que le monde ancien n'a plus de base ici-bas, et que ces tourelles, aussi bien que leurs maîtres, ne sont plus que fantômes, néant, vanité; vanité des vanités!

Pendant que la maîtresse et le maître du château conduisaient ma tante aux appartements les plus honorables, un valet, chargé de ma valise, et le majordome de la maison, deux vieillards, deux ruines aussi, me conduisaient, par un escalier dérobé, dans *mes appartements*, comme ils le disaient avec un peu d'emphase. » On n'est pas très-bien ici, Monseigneur, disait le majordome avec un fin sourire, mais Monseigneur a si peu de temps à y rester.

Je le priai de me laisser seul : un soldat, plus qu'un autre homme, a besoin de solitude; il en a pris l'habitude et le goût, à force d'être en compagnie. On a souvent demandé comment il se faisait que les sentinelles allaient si gaiement à leur poste, même aux postes les plus dangereux? Cela vient tout simplement de leur appétit pour la solitude et pour le silence : on est seul, mais on veille, on écoute, on attend!

Resté seul en effet, j'étudiais la petite chambre où l'on

m'avait confiné, et je vis, non pas sans surprise et sans un certain battement de mon cœur, que cette chambre était encore habitée, il y avait fort peu d'instant. Chaque chose était en ordre, et dans l'ordre heureux de l'intelligence et du bon goût. La glace, incrustée d'écaïlle et brisée en deux morceaux, avait été lavée avec le plus grand soin ; dans une jolie tasse en émail, privée de son anse, un bouquet de violettes, fraîchement cueillies dans un parterre à l'abri du mauvais temps, promettait de vivre au moins trois jours. Alors je me mis à penser que la violette était la fleur de ma chère Fanchon ; même elle en portait la suave odeur le jour où j'osai la baiser à la joue. Ah ! ma chère Fanchon, je vous jure ici que, quoi qu'il arrive, je porterai demain, ces douces violettes sur votre tombeau.

Cette première découverte m'ayant mis en goût de recherches, je trouvai sur la table un livre inattendu, et qui ne se rencontrait guère dans les maisons ignorantes de nos gentilshommes de la province, les *Fables* de La Fontaine, et Dieu sait si Fanchon le savait par cœur, ce bon La Fontaine ! Elle en aimait la profonde et naïve sagesse ; elle en citait souvent les heureux proverbes ; elle soutenait qu'il était le premier de nos poètes, et qu'elle donnerait volontiers toute la *Henriade* pour le *Chêne et le Roseau*. Quoi donc, La Fontaine et les violettes, les deux amours de Fanchon, je les trouvais réunis sur cette table, en ce lieu sombre, un soir d'hiver ? Justement à la fable *du Chêne*, entre le chêne et le roseau, se trouvait un petit gant en filet tricoté par la main d'une fée. Eh Dieu ! Fanchon faisait si bien le filet ! Son crochet luisant allait si bien, et si bien revenait dans cette main étroite et fine !... O miracle ! On dirait que le gant est fait pour cette main ! Sois donc le bien venu, cher petit brimborion, qui me rappelles cette main charmante !

En même temps je portais le gant à mes lèvres, et je le contemplais en récitant tout bas :

Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau...

Tout à coup, dans l'encoignure, et sur le bois de la fenêtre, un dernier rayon vint frapper sur un cadre étroit qui contenait une image à coup sûr, mais du lieu où j'étais, cette image était invisible. Aussitôt je me lève, et dans ce cadre, orné, à son sommet, d'armoiries mutilées, je trouve, ô surprise ! Un homme à cheval, un jeune homme en habit de dragon, le casque en tête et le sabre au côté.

Le cheval, superbe, était lancé au grand trot ; le cavalier, d'un geste amoureux, et la tête absolument tournée du côté de quelque figure idéale, adressait son plus beau salut à quelque étoile invisible. Ce capitaine, et c'était bien un capitaine, était tourné de telle façon, que son bras cachait son visage ; à peine on voyait le tour de sa tête, le pli de sa joue et le mouvement du sourcil. Cependant, la chose étrange, et sans modestie !... Il me sembla que ce jeune homme était moi-même, et que je montais mon cheval Bayard, ce même cheval que m'avait gagné mon cousin le templier, et que je lui avais regagné, grâce à Rose-et-Fanchon !... Et plus je me disais que c'était impossible, et que je me vantais moi-même en me reconnaissant dans ce crayon vif et léger, plus j'étais obstiné à me reconnaître. Oh ! que l'illusion et l'intelligence ont de force, réunies l'une à l'autre, et que la vérité ajoute de puissance et d'autorité à la fiction !

Je serais resté là, toute la nuit à contempler ce bouquet, ce livre, et ce portrait ; à respirer de toute mon âme je ne sais quelle ineffable senteur, çà et là répandue,

à deviner, à comprendre, à rêver, quand soudain mes deux valets m'apportèrent les magnifiques habits que m'avaient préparés la tendresse et la vanité de ma tante. On m'attendait pour le dîner, et, me disait le majordome, on ne se fait pas attendre un jour de noce. Au même instant, le valet de chambre renouvelait ma coiffure, et la chargeait d'une poudre à l'iris. Je remplaçais mes bottes de voyage par des bas de soie, et, pour en finir tout de suite, la chrysalide était un papillon, et le capitaine de dragons devenait un gentilhomme de la chambre du roi. Ainsi paré, parfumé, ganté, je n'étais plus un soldat, j'étais un marquis en écarlate, en dentelles, en talons rouges.

Dieu du ciel! avec quelle envie, en ce moment, je regardais ce jeune dragon à cheval, adressant ses adieux, avec un si beau geste à ses amours!

Quand je fus tout habillé, et comme on voulait mettre à ma boutonnière la croix de Saint-Louis, je repoussai mon valet de chambre, et, voyez le scandale aux yeux de ces messieurs galonnés, je remplaçai ma croix de Saint-Louis par le bouquet de violettes; je plaçai le petit gant sur mon cœur, les fables de La Fontaine dans ma poche, et je baisai avec respect, avec attendrissement, la tête de Bayard, mon cheval, car décidément c'était mon cheval...! et c'était moi. — Et qu'on prenne garde à rien déranger ici, dis-je au majordome ébahi.

## VI

Pendant que je traversais les longs corridors, mal éclairés, par lesquels le donjon que j'habitais touchait à la principale habitation, mon espérance et mon intime contente-

ment s'en allaient et tombaient peu à peu. J'étais comme un homme ivre et qui suit un chemin connu : ce n'est pas sa volonté qui le conduit, c'est l'habitude; ainsi, j'allais comme en un rêve, et me demandant si véritablement c'était bien moi qu'on allait marier à la riche et noble héritière qui m'attendait ?

En effet, on m'attendait depuis tantôt dix minutes; heureusement que la solennelle présentation de ma tante, en grand habit, avait pris plus d'une heure, et que le contentement de tous ces visages empêchait la mauvaise humeur de se montrer. On m'annonça à haute voix, avec tous mes titres de noblesse, et, comme en ce temps-là j'étais vraiment tourné de façon à contenter toutes les vanités, et même la mienne, il y eut un grand murmure en mon honneur. A mon tour, je fus présenté en grande cérémonie, et par ma tante, à tous les membres de ma nouvelle famille, à monseigneur mon beau-père, à madame ma belle-mère, à ma cousine la duchesse, à mon arrière-cousine la marquise; à un tas de comtes et de comtesses, de vicomtes et de vicomtesses; puis, des barons sans nombre, quelques vidames, quelques louvetiers, des abbés, des évêques, des comtes de Lyon, des chanoines, des commandeurs et des chevaliers en veux-tu? en voilà!

Nécessairement il fallait embrasser tout ce monde, et rendre à chacun le salut qui lui revenait, mesurant ma politesse, non pas sur les titres réels à mes déférences, mais bien sur l'antiquité de la race, et de façon à contenter ces disciples de M. de Saintot, l'ancien maître des honneurs de la cour. A leur tour, quand j'eus accompli le plus sérieusement du monde toutes mes politesses, mon beau-père et ma belle-mère, me prenant chacun par une main, me présentèrent à mademoiselle leur fille, Angélique

de Tonneins, une fille hautaine, élégante, assez belle, et d'un regard dédaigneux. Elle ne songeait guère à sa fortune, il faut lui rendre au moins cette justice, et le contrat de mariage annonçait, je dois le dire, un grand mépris pour la terre et pour l'argent ; en revanche elle songeait à sa race et à mon nom, à ce qu'elle était déjà, à ce qu'elle allait être ; elle se voyait duchesse et reine à Versailles. C'est pourquoi elle était superbe avec tout le monde, avec son père, avec sa mère, avec moi-même ! On ne s'en étonnait pas, on ne s'en fâchait pas ; c'était l'usage ; elle eût fait à sa mère une révérence au delà des limites convenues, que madame sa mère en eût été toute fâchée, et que monsieur son père en eût boudé tout le soir.

Vous conviendrez que ma position devenait difficile, et véritablement je ne comprenais guère que l'on pût si vite, avec tant de hâte, et sans demander leur consentement à cet homme et à cette femme que l'on mettait brusquement en présence, les marier, là, tout de suite et sans crier gare ! Est-ce, en effet, possible, et serai-je attaché définitivement à cette jeune fille à peine entrevue, et dont je sais le nom il n'y a pas une heure ? En même temps j'écoutais parler le père et la mère, et ce qu'ils disaient n'avait aucune espèce de suite et de ressemblance avec le langage des gens raisonnables. Ils disaient que leur fille était un ange, et qu'ils lui donnaient six métairies, trois moulins, le château et la forêt de Tonneins ; enfin tout un village, y compris le four banal. La mère, en même temps, me racontait son voyage à Versailles, et le père ses fredaines à Paris. Les jeunes gens riaient, les enfants criaient, les vieillards fredonnaient, les dames péroraient ; c'était un bourdonnement de mouches du coche, entre le souper et la signature du contrat.

Dans l'intervalle, un homme en habit noir, en grande perruque, assis à une table, au milieu du salon, un homme enfin comme on en voit dans toutes les comédies, instrumentait, et mettait la dernière main à son double contrat. Cet homme était le notaire royal ; il était peut-être le seul roturier de céans ; mais son visage était d'une finesse exquisite ; il y avait beaucoup d'esprit dans son sourire, et d'intelligence au fond de son regard. Invinciblement je fus attiré et fasciné par l'attrait de ce brave homme ; il me reposait de ces figures seigneuriales ; il avait je ne sais quoi de peu solennel, au contraire de vif, d'alerte et de content qui me convenait à merveille.

Que vous dirai-je ? en dépit de mon bon sens, qui me disait que tous les yeux étant tournés vers moi, je n'avais pas le droit d'obéir à ma fantaisie et d'agir à ma guise, il me fut impossible absolument de ne pas m'asseoir à côté de ce bonhomme... et je me mis à causer avec lui. Pour entrer en matière, et peut-être aussi pour montrer un peu ce que je savais, je lui parlai des divers contrats et des diverses coutumes ; je lui demandai sous quel régime on nous mariait, quel était le douaire, et quels étaient les hoiries, le préciput et hors-part ? Bref, tout le grimoire ; et lui content et souriant : — « Merci de moi, monseigneur ; mais il faut que vous soyez de la basoche ? » Alors, il voulut m'expliquer où j'en étais avec ma conjointe, et quels avantages nous nous faisons de part et d'autre ; mais le scandale était trop grand, et ma tante elle-même vint mettre un terme à notre conversation.

Je revins donc à mon poste, à côté de ma femme... et plus semblable à quelque enfant boudeur, qu'à un jeune homme épris de sa fiancée et qui se marie avec ce qu'il aime. Évidemment je venais de déplaire à M<sup>lle</sup> Angélique-



Armande-Javeline-Isidore de Tonneins, car elle portait tous ces noms-là sur notre honorable et très-honorable contrat. Je voulus m'excuser, mais je m'y pris assez mal, et ma tante, arrivant à mon secours par une maladresse incroyable, acheva de tout perdre. — Il ne faut pas, Madame, disait-elle à la fière Angélique, vous étonner des prévenances de monsieur mon neveu pour un homme de cette espèce (et sa main dédaigneuse indiquait le notaire); mon neveu a toujours recherché les gens de peu; c'est une habitude qu'ils ont prise dans ces régiments de nouvelle date, où l'on trouve un assez bon nombre d'officiers de fortune, avec lesquels ils sont *à tu et à toi*, si bien que l'on ne saurait distinguer les gens nés, des gens de rien.

Cependant mon neveu n'est pas incorrigible, et je suis sûre qu'il aura renoncé bien vite à ses liaisons dangereuses, pour peu qu'il tienne à ne pas vous déplaire et à mériter, Madame, vos bontés pour lui. A ce discours tant soit peu gourmé, et qui ne me plaisait guère, M<sup>lle</sup> Angélique-Armande-Javeline de Tonneins répondit qu'elle espérait, en effet, quand M. le duc aurait repris les habitudes et le goût de la bonne compagnie, obtenir de ses déférences qu'il oublierait ces familiarités qui sentaient Voltaire et son école, et qui nous donneraient à la cour un ridicule affreux dont il fallait se garder.

Elle disait cela d'un petit ton sec et pincé, d'une voix aigre et touchant à l'insulte, avec le geste et le tour de tête du plus impérieux commandement. Ces sortes de femmes sont nées une couronne sur la tête, et même en tenant leur nourrice, elles portent dans leur main droite, un sceptre, et dans leur main gauche, un bâton de maréchal de France. Celle-là donc commençait cruellement à me déplaire, et pourtant je repris, en m'efforçant de sourire :

« Que mon plus vif désir était de plaire à Madame, et que je ferais de mon mieux pour rester un gentilhomme à peu près présentable!... » A ces mots, la belle Angélique allait m'accorder un sourire ; mais, la voyant si triomphante, il me sembla qu'elle l'était trop. — Cependant, repris-je en m'inclinant, je ne puis pas répondre à l'avenir, de ne plus retomber dans mon péché d'habitude. L'habitude est si forte, Madame, et M. de Voltaire a tant d'esprit ! Jean-Jacques Rousseau a fait certain discours..., le discours sur *l'inégalité des conditions* ! Nous le lisons, je l'espère, ensemble, un de ces soirs ! » Ainsi j'allais souriant, m'inclinant, mais aussi philosophant, jusqu'au moment où la dame irritée et violente : — Voulez-vous, me dit-elle, tirer le cordon que voilà!... A cet ordre, et sans en demander l'explication, je me levai et j'obéis.

Au coup de sonnette, arriva d'un pas empressé, mais sans hâte, un domestique en grand habit.

— Dites à ma première femme de m'apporter mon flacon, dit la dame à son valet ; puis se tournant vers moi : Monsieur le duc, reprit-elle, si vous avez voulu éprouver ma patience, il me semble que vous devez être content, mais ne recommencez pas, je vous prie ! En même temps ses yeux brillaient d'un feu sombre, et dans sa main crispée on entendait craquer son éventail. Ah ! la méchante femme que ça faisait là, mon cher major.

— Va, va, me disais-je en moi-même, fais chercher tes sels, ton eau de mélisse et ton eau de la reine de Hongrie ; car, sur ma parole d'honneur, ce n'est pas moi qui ferai de toi une duchesse, et pas même une marquise !... A peine eus-je prêté ce serment en moi-même, que tout d'un coup il se fit un grand silence, d'un bout à l'autre du salon. Au bruit strident de cette voix impérieuse, irritée, impatiente,

toute conversation était tombée, et les regards s'étaient portés, non pas sur ma fiancée ou sur moi, mais sur cette porte de l'antichambre, par laquelle avait disparu le domestique. Étrange aventure et l'incroyable fascination ! Il faut que les hommes aient un sixième sens, pour qu'ils obéissent ainsi, tout d'un coup, au même frisson.

Cette grande attente de tant de gens qui ne savaient pas, qui ne pouvaient pas savoir ce qui allait venir, dura toute une minute, et peut-être l'assemblée entière allait tourner d'un autre côté sa tête et sa pensée, lorsque soudain, par la porte entr'ouverte, on vit arriver l'événement dont chacun se préoccupait, sans savoir pourquoi.

Mon Dieu c'était le plus simple événement de ce bas monde : une servante en petit bonnet, en robe un peu bouffante, les bras nus, les mains couvertes d'une mitaine en filet noir, qui arrivait, portant sur un plateau d'argent un flacon en cristal. La servante était jeune, agréable et jolie ; elle allait d'un pas modeste, et, comme il y avait, du seuil de la porte au fauteil de sa maîtresse, un espace assez long, chacun eut le temps de la bien regarder.

Mais jugez de mon étonnement, de ma joie et de mon triomphe en reconnaissant, dans cette femme charmante, les traits ingénus que j'aimais tant, les beaux yeux dont la lumière était la lumière même de mon âme, enfin toutes ces beautés que je croyais anéanties, et que j'avais saluées, ce matin même, enfouies dans les ténèbres du cercueil... C'était bien elle ! Elle-même et semblable à la résurrection !... La voilà donc ! la voilà, Rosette-et-Fanchon !

Les voilà mes amours ! La voilà ma beauté pleurée et retrouvée à la même heure ! En ce moment j'aurais dit volontiers, comme ce héros de Corneille : Tout beau, tout beau, mon cœur ! Apaise-toi et contiens-toi, mon cœur !

Ainsi la pauvre enfant Rose-et-Fanchon, elle n'était pas morte, et je l'avais confondue avec l'autre Fanchon, la jolie et petite Fanchon qui m'avait salué à mon départ. Bonté divine ! Elle n'était pas morte... elle était devenue une servante, et, nous croyant mariés, sa maîtresse et moi, elle accomplissait simplement, sans honte et sans peur ces fonctions serviles.

Mais telle était la grâce et la majesté de sa personne, et si grande elle était dans son abaissement, et si naturelle, et si vraie au milieu de ce drame affreux, que celui qui l'eût vue ainsi se fût écrié : Voilà la reine !

Elle était encore à deux pas de sa maîtresse, lorsque soudain je m'avançai vers elle, et prenant le plateau de ses mains tremblantes d'une émotion irrésistible :

— Permettez-moi, lui dis-je, oh ! désormais mes éternelles amours, de partager votre emploi domestique !... En même temps j'offrais le plateau à M<sup>lle</sup> Angélique-Armande et Javeline.—Voici votre flacon, Madame, lui dis-je en m'inclinant profondément, Rose et moi nous sommes tout à fait, Madame, vos obéissants et dévoués serviteurs, moins les gages. Et maintenant je ne fais plus qu'un vœu, Madame, c'est que vous n'en ayez pas souvent besoin de ces essences souveraines contre les voltairiens, les petites gens et les libres penseurs de mon espèce. Puis, me tournant vers Fanchon, et la tenant dans mes deux bras, sa belle tête étant penchée à mon épaule, et ses beaux yeux versant leurs plus douces larmes :

— Oh ! ma femme ! oh ! mes amours ! mon précieux enfant que je croyais perdu, que je pleurais, dont je portais le deuil au fond de l'âme, et que je retrouve ici, digne de toutes les adorations, à l'instant où j'allais tomber, malheureux que j'étais, comme un marquis que je ne suis

plus, dans les anciens gouffres de la vanité, de l'orgueil, et de la femme dotée, un des plus grands dangers que puisse courir un galant homme !

Ainsi je parlais, souriant à demi, et les yeux pleins de larmes, douces larmes de la joie et de l'amour !

Et si touchante était ma voix, et si belle était Rosette en ce moment de son triomphe et de ma bénédiction, que tous ces gens qui devaient me maudire, écoutaient mon discours, et pleuraient en silence. Il est vrai qu'au même instant, mon turbulent chevalier de Malte entra comme la foudre, au milieu des invités. — Bon, disait-il, j'arrive un peu tard, c'est la faute à cette pauvre Fanchon, qui s'est laissée mourir avant qu'il me fût permis de la revoir. Ma foi ! c'était une grâce et c'était une beauté, cette Fanchon, et, foi de chevalier, elle valait mieux que moi !

L'arrivée inespérée et subite de ce vrai gentilhomme, de ce marquis attaché à sa noblesse, comme le lierre au vieux mur qui va crouler demain, l'invasion si consolante, en ce moment, de ce parfait seigneur des anciennes et des nouvelles croisades, qui avaient sauvé l'attitude et l'accent des anciens jours, cette parole hautaine et contente, ce mauvais ton excellent d'un homme qui ne s'était jamais encanaillé qu'avec des gens de son espèce, furent tout de suite une consolation pour toutes ces dames dépitées de mon goût bourgeois, pour tous ces seigneurs ahuris de ma soudaine transformation. Dès ce moment je n'étais plus un des leurs, je n'étais plus gentilhomme, j'étais un bourgeois, un philosophe, un révolutionnaire enfin !

Que dis-je ? un encyclopédiste ! un comte d'Olban, marié à Nanine ! un fantôme !... Entre eux et moi désormais il y avait une muraille, un abîme infranchissable, et pas un ne m'estimait plus assez pour me faire une remon-

trance ; encore un instant, ils ne connaîtront plus mon visage, ils ne sauront plus mon nom.

Ma noble tante fut la première à prendre son parti de cette disgrâce : — Il n'y a rien, dit-elle en relevant sa tête hautaine, impassible et d'une parfaite intelligence, à changer à ce contrat ; le nom est le même, et je maintiens toute ma donation : écrivez seulement, monsieur le tabellion, monsieur le *libre penseur* (ici la dame enfouit ses doigts décharnés dans sa tabatière d'or), le nom glorieux, antique, illustre et fidèle de M. le marquis Christophe de Langeais-la-Chesnaye, aux lieu et place de M. le marquis de Langeais-Mondragon ! Si la noblesse est la même, Dieu soit loué ! monsieur que voici, et monsieur que voilà, ne sont pas les mêmes hommes ; monsieur de la Chesnaye est un vrai gentilhomme ; et si parfois il descend à des grisettes, il aime mieux les voir mortes que de les épouser.

Voilà comme on faisait de mon temps, monsieur... de Mondragon... et de rien du tout ! Ainsi parlait la dame, aussi fière que le père Bridaine ; en même temps, de sa voix solennelle, elle interpellait M<sup>lle</sup> Angélique de Tonneins,

« — Allons, Madame, il faut montrer à tout ce monde que ce n'était pas Monsieur que vous épousiez, mais son nom, son titre et son blason... » Ce qui fut dit fut fait, à l'instant même. Après les corrections indispensables, chacun signa au contrat, avec la même joie et le même orgueil que si rien n'eût été changé dans la première alliance. Chacun était content, et tout le monde était heureux ; la mariée et le mari n'étaient pas les moins satisfaits ; ma tante était triomphante, et mon ex-beau-père expliquait déjà à ses amis comment son nouveau gendre était plus rapproché d'un degré, des premiers comtes de Mondragon que son gendre indigne de tout à l'heure.

Au demeurant, ces messieurs et ces dames furent tous de la meilleure compagnie! Ils n'y perdaient guère, au contraire ils y gagnaient un quartier de noblesse. Ils s'étaient contentés d'un Langeais de la branche cadette, ils rencontraient, délié de tous ses vœux, et libre enfin de sa chevalerie, un Langeais de la branche aînée, un vrai seigneur féodal, qui ne lisait jamais, et qui, de toutes les sciences de ce bas monde, ne savait que le blason. Donc ma retraite, en fin de compte, arrangeait tout le monde, et si je ne fus pas solennellement remercié, du moins je n'entendis pas une mauvaise parole, et je ne vis pas un mauvais regard. Même il y eut un moment où mon ex-fiancée eut la bonté de me prêter son flacon pour venir en aide à ma pauvre Franchon, qui se trouvait mal de surprise et de bonheur. — Votre vœu est accompli, me dit Angélique, et vous le voyez, *monsieur* (le *marquis* était déjà supprimé), ce flacon vous est plus utile qu'à moi.

Quand il eut instrumenté tout à son aise, le bon notaire enfouit ce fameux contrat, si noblement raturé, dans son portefeuille en basane rouge, à l'usage de la noblesse, et, venant à nous, sans plus s'inquiéter de cette fleur des gentilshommes de la province, il baisa Rose au front, en l'appelant sa fille, et me tendant une main paternelle :

— « Monsieur mon neveu, me dit-il, je ne sais pas si vous êtes encore un prince, un marquis, un duc et pair, mais ce que je sais bien, c'est que vous êtes un galant homme, et bien digne, en effet, d'épouser cette aimable, honnête et patiente Rosette, dont je suis le parrain. » Puis, d'une voix plus basse, il ajouta : — « Nous sommes de trop ici; ils se consultent déjà pour savoir s'ils vous inviteront au souper, et quelle place ils vous donneront au bas bout de leur table carrée? Eh bien! ne les troublons pas

davantage, allons-nous-en ; ma carriole est en bas, je vous emmène en mon humble maison, et je vous donne à souper sur ma table ronde, où chacun est à la place d'honneur ! Cependant soyez en repos, ma bonne femme aura soin de Rose-et-Fanchon, et, laissez-moi faire, vous serez mariés dans huit jours. »

Huit jours après, Fanchon et moi nous étions mariés par les soins du bon notaire, et, comme en perdant marquisat et duché, j'avais perdu tout le présent et tout l'avenir, quelques jours après mon mariage avec Rose-et-Fanchon, j'étais devenu le premier clerc du parrain de ma femme. Au bout de six mois, il me céda sa charge, et j'étais notaire à mon tour.

Voilà toute mon histoire, mon bon major Martin. Elle est bien simple, et de jour en jour elle devint plus vulgaire ; mais, à l'heure où j'épousais Fanchon, j'étais vraiment un héros de l'amour.

— Aussi vrai que je suis, moi, le major Martin, baron des Rotoirs, comte des Ormeaux, seigneur de la Bertenache et autres lieux, vous êtes aujourd'hui, repris-je en prenant congé de mon ancien camarade, un homme heureux, et de bon sens !

Et je partis, rêvant et songeant, que peut-être un temps viendrait où je ne serai plus baron des Rotoirs, comte des Ormeaux, seigneur de la Bertenache, et pas même chevalier des Lupins, pendant que M. de Langeais resterait le mari de Rose et Fanchon. le père heureux de ce bel enfant, et le notaire de ce joli village où tout sourit à sa tâche, à sa modestie, à son bonheur de tous les jours.



## LA DAME AUX TROIS AMOURS

Dans un de ces petits villages que la fantaisie et l'oïveté s'amuse, chaque année, à construire sur les bords de l'Océan, très-étonné de ces fêtes inattendues, le hasard, le plaisir, la causerie, et même un peu de névrose, avaient appelé une vingtaine de jeunes femmes élégantes, qui se plongeaient, chaque matin, une ou deux minutes dans ce flot salubre, et qui passaient le reste du jour à s'habiller, à se déshabiller, à se rhabiller, et surtout à babiller.

Elles étaient jeunes, curieuses, assez jolies ; elles étaient arrivées, en pleine paresse, en plein été, avec des maris ou de simples amis, qui les quittaient le lundi et revenaient le samedi pour passer le dimanche au bord du flot sonore et grondeur ! Ainsi elles donnaient tout le dimanche aux souvenirs de Paris : mais, sitôt que ces messieurs étaient partis, elles s'abandonnaient, en véritables filles d'Ève, à toutes les puérités innocentes, voire légèrement défendues, et chose incroyable, à cette défense elles trouvaient un certain plaisir.

Un jour de l'été brûlant, ces dames qui avaient batifolé sur cette grève innocente jusqu'à midi, virent arriver, dans une de ces jolies cabanes en coutil bleu et blanc, qui recèlent tant d'élégance, une dame âgée et sérieuse. Elle avait toutes les apparences d'une femme de qualité ; sa tenue était sévère, et pourtant, à la beauté du visage, à la vivacité de ses deux grands yeux pleins de feu, à sa dé-

marche, à sa voix, à sa parole, aux déférences dont les gens qui l'accompagnaient entouraient cette dame sérieuse, on comprenait que la vie et les passions n'avaient pas été lettre close à ce regard intelligent. Rien qu'à la voir, chacune de ces petites maîtresses se sentit prise, et presque à son insu, d'un sincère et profond respect. C'est si beau, la vieillesse accorte et fière, et l'on est si content de se dire à soi-même, à l'aspect de certains vieillards : Voilà comment je serai quelque jour, si je reste un esprit libre, honoré, fidèle, et l'ami des honnêtes gens!

La dame avait, à ses côtés, une enfant de cinq ou six ans, qui l'appelait sa marraine, et qui se tenait glorieusement à cette ombre maternelle ; l'enfance est un instinct, et cet instinct sait à merveille où donc il faut se tenir, pour rencontrer aide, appui, tendresse, amitié, protection.

Plus l'enfant est mièvre, timide, et plus il se presse à l'ombre heureuse et clémente de la force et de l'amour maternels. Cette enfant était pâle, et pâlie encore par un mal invisible. Elle ne courait pas : elle ne riait guère, et sa marraine, inquiète à la voir si faible, était venue demander à l'Océan la force et la santé qui manquaient à cette enfance étiolée. Aussi l'une et l'autre elles s'entendaient à merveille, et d'un mot, d'un regard, d'une même pensée, elles se disaient tant de choses ! On les regardait, on les saluait ; deux jours durant, elles furent les deux lionnes de ce rivage hospitalier.

A l'abri de la falaise, au coude où le flot bleu s'arrête et frémit à peine, on avait élevé un petit pavillon très-moderne, et sous cet abri gracieux les dames venaient, chaque jour montrer leur parure, écouter la causerie, et travailler à l'aiguille. Il n'y a pas d'occupation plus douce à qui n'a rien à faire, à qui ne pense à rien, à qui s'amuse à vivre

uniquement pour le bonheur de vivre, et de respirer l'air vivifiant que le flux de l'onde amène, et laisse au rivage en partant. Dans ce pavillon jeté sur les galets luisants, les langues et les aiguilles piquaient tout à la fois, et Dieu sait que les dames ont autant de plaisir à ourler leurs manchettes qu'à déchirer leur prochain. C'étaient des confidences, des extases, des rêyes, des mystères, des bavardages, des médisances... La chose est ainsi : on en fait plus, en huit jours, au bord de cet Océan jaseur, qu'en six semaines, au beau milieu d'un salon parisien.

La vieille dame à l'enfant venait chaque jour à cette assemblée ; elle avait un livre, elle avait son ouvrage, une enfant, et ces trois occupations semblaient lui suffire.

Elle embrassait l'enfant, ouvrait le livre ; elle essayait une broderie, enfin elle rêvait, et ses grands yeux semblaient demander aux flots mouvants des regrets cachés dans l'immensité. Parfois la dame (on le voyait sans peine) était prête à pleurer... le flot flottant de la mer lui donnant le vertige, et la tenant immobile et charmée à son bruit.

Naturellement, et bien vite, on voulut savoir le nom, l'état, la pensée et l'action de cette dame, et très-facilement on apprit qu'elle était veuve, et fort riche, et qu'elle s'appelait M<sup>me</sup> la comtesse de Stains. Elle habitait, en Normandie, à vingt lieues de cette poétique échancrure de l'Océan, un beau château de son hoirie. Elle était la grand-mère de cette jolie enfant orpheline, elle avait soixante ans ; elle était bonne aux pauvres gens, affable à tous, accessible à peu, grande aumônière et grande amie et confidente de feu monseigneur l'évêque d'Évreux, l'ancien évêque. Il était son conseil, et chaque année, à la fin de l'automne, après sa visite pastorale, il venait passer quatre ou cinq jours chez son amie, M<sup>me</sup> de Stains.

Voilà tout ce qu'on apprit à ces femmes curieuses; elles n'en demandaient pas davantage, elles n'en demandaient pas tant. Désormais la dame leur était connue, et sans un petit accident qui survint le quatrième jour de sa présence aux bords de la mer, elle fût arrivée, elle fût partie avec aussi peu d'inquiétudes, à l'aller, qu'au départ.

Or voici cet accident, puéril en apparence, et qui ne vaut l'honneur d'un récit que par l'espèce de petit drame auquel ce léger oubli de la dame a donné lieu.

Certes, elle était vêtue avec la recherche et l'extrême élégance des femmes les mieux parées, mais elle ne portait qu'un seul bijou, d'un sombre aspect, un bracelet. Dans ce bracelet trois médaillons contenaient trois différentes mèches de cheveux : une blonde, une brune, et la troisième d'une couleur moins recherchée, d'un rouge ardent. L'or du bracelet était de l'or bruni; l'habile ouvrier l'avait entouré de perles noires, de diamants noirs...

Ce bijou représentait, sans doute, un bijou précieux, mais la dame ne voyait ni les perles, ni les ciselures, ni les diamants du bracelet; elle ne voyait que ces fines et soyeuses chevelures; de temps à autre, et quand personne et pas même son petit enfant ne pouvait la voir, elle les touchait de ses lèvres... un doux sourire à sa lèvre, une larme dans ses yeux!

Un soir, cependant, la dame oublia son bracelet sur la table banale du Casino, où elle l'avait déposé; elle sortit, tenant par la main sa petite-fille... Au bout de dix minutes, on la vit revenir inquiète, agitée, et se demandant où donc elle avait laissé son bracelet.

Quand elle l'eut retrouvé, elle se prit à respirer avec beaucoup plus d'aise et de contentement, puis elle rentra d'un pas sûr, et par le plus long chemin, dans la petite

maison qu'elle habitait sur la grève; une reine en habit de cour n'a pas plus de grâce et plus de majesté. Elle avait remis à son bras le précieux bijou avant de quitter le Casino, non pas sans faire à ces dames un beau salut, tout empreint d'un certain air de hauteur et de protection qui ne lui était pas habituel.

Cette hauteur indisposa définitivement deux ou trois baigneuses assez maussades, qui ne demandaient pas mieux que de se fâcher, et qui d'ailleurs avaient passé l'âge heureux de l'indulgence; aussitôt donc que la dame ne fut plus à portée de les entendre et de les voir : « Eh bien! firent-elles à la baigneuse diligente qui avait eu le temps d'étudier le bracelet, dites-nous ce qui est écrit autour de ces trois médaillons.

— Autour de ces trois médaillons, Mesdames, sont inscrits très-lisiblement les trois noms que voici : Paul, Victor, Edmond; à ces trois noms charmants, nous ajouterons, s'il vous plaît, trois dates charmantes : 1836, 1847, 1848; puis sur un ruban, émaillé par Froment-Meurice, il est écrit : « *Mes trois amours!* » Voilà, Mesdames, ce qu'il y a sur ce bracelet, dont l'absence a tant troublé cette dame, il n'y a qu'un instant.

— Ma foi, reprit la première des deux pécores, cette dame nous la donne belle avec ses *trois amours*, ses trois passions, ses trois chevelures, et son orgueil! Comment donc, nous nous fatiguons à lui sourire, à la saluer, à l'écouter; tout ce qu'elle fait est charmant; tout ce qu'elle dit est pour nous une parole d'Évangile, et tant d'hommages, de salutations et de petits soins, pour arriver à ceci, je vous prie, à *trois amours!* Ma foi, Mesdames, je ne suis pas plus sévère qu'une autre femme, et je comprends certes bien des faiblesses, mais ces trois amours, à si peu d'inter-

valle, il me semble à moi qu'il n'y a pas là de quoi nous tenir la bride en main, comme a fait cette orgueilleuse; elle part demain, et tenez-vous pour certaines que moi, qui vous parle, eh bien ! je lui dirai tout net ma façon de penser sur ses trois amours. »

A ces mots cruels, ces dames se séparent; on était justement au samedi, le jour de ces messieurs, et ces dames, ce jour-là, n'avaient pas d'autre souci que de se mettre sur leurs gardes meurtrières : sauve qui peut ! C'était le mot d'ordre du samedi... le samedi et le dimanche appartenaient aux voyageurs de Paris.

Mais quoi ! le dimanche en question, ce même Océan qui avait été, jusqu'à présent, tout sourire et toute placidité, fit entendre au loin un grand murmure ; il se lamentait sous la pression de la main divine, et son flot rude et tranchant venait briser la grève que tout à l'heure encore il touchait à peine. On a beau jouer avec ce grand Océan et se plonger, chaque matin, dans son flot paisible, il a des retours qui font peur aux âmes les plus confiantes ; tout à l'heure il vous portait comme un coursier fidèle, et maintenant il se fâche en hurlant ; le coursier devient tigre, et voilà nos sceptiques qui font le signe de la croix ! Comptez aussi les soudaines tristesses qui s'emparent de l'âme humaine, à ces lointaines lamentations ; et la pluie, et le froid !... Soudain vous êtes enfermés dans une montagne écumante et hurlante ! Vous restez muets, pâles et tremblants ; vous avez peur !

Semblables à des tourterelles qui ont pressenti le vol ardent des vautours, les habitantes de cette plage dévastée en si peu d'instants s'étaient réunies le soir du dimanche, abandonnées par les visiteurs de Paris que l'orage avait chassés un peu plus tôt que d'habitude, et déjà elles se

trouvaient toutes changées. Ce n'était plus le même Océan, ce n'était plus la même attitude et la même causerie ; on eût dit que sa colère et sa menace étaient passées dans ces petites âmes frileuses : une coquette à côté de l'Océan ! un ver luisant à côté d'une étoile ! un mauvais petit faiseur de cantates à côté de Victor Hugo !

Après les premiers frissons, la dame aux trois amours fut reprise en sous-ordre, et ces petites dames frileuses se mirent à débiter, à ce propos, toutes sortes de menteries et de hâbleries philosophiques. Elles ne comprenaient pas qu'une femme eût trois amours. Le premier amour, passe encore ; on est jeune, on est faible, et le diable est si fin ! mais trois passions dans sa vie... Ah ! fi !

Notez qu'une de ces dames était veuve, en ce temps-là, de son second mari ; une autre, avant d'être une baronne, avait chanté l'opéra au grand Opéra de Paris ; une troisième appartenait à une mère qui avait écrit ses *Mémoires*, et qui s'était peinte un peu plus bas que le buste ; une autre obéissait, pour son propre compte, au démon poétique ; elle écrivait des odes et ballades ; elle tournait l'élégie ; elle excellait dans le rondeau ; elle n'avait pas sa pareille aux bouts-rimés ; dans ses contes, peu vêtus, elle faisait parler toutes sortes d'amoureux et d'amoureuses ; elle racontait mille aventures décollétées dans sa course des mille et une matinées. Que dis-je ? Elle avait été couronnée rosière à l'Académie ; en un mot, elle avait subi toutes les épreuves qui charrient les âmes flexibles aux plus violentes tentations. Eh bien, cette même femme, poète et rosière, elle était loin de croire à un troisième amour... à peine elle croyait à son premier amour !

C'est ainsi que ces dames fortifiées se glorifiaient et se posaient en belle apparence, et dans le plus beau jour, sur

un piédestal de leur propre architecture ! Et comme, une fois lancé, l'amour-propre de ces dames poétiques et légères ne s'arrête pas, il advint bientôt que la dame aux trois amours, au bel enfant, fut traitée aussi mal, par ces grandes connaisseuses en petites vertus, que si elle avait comparu, naguère, sur quelque banc de la police correctionnelle, un gendarme à sa main gauche, et son adultère à sa main droite... O ciel ! est-ce possible ! une seule femme... et trois amours ?

Sur l'entrefaite, entra M<sup>me</sup> la comtesse de Stains ; elle venait pour prendre congé de ces dames, et les remercier de toutes les déférences qu'elles lui avaient témoignées. — « Mais, Mesdames, reprit la comtesse, on dirait que les unes et les autres, vous avez été frappées de stupeur, et c'est à ne plus vous reconnaître, à vous voir si troublées ; qu'y a-t-il ? Est-ce l'orage ? Enfin pourrait-on savoir le sujet de vos chuchotements ? »

Il y avait dans cette assemblée une toute jeune femme enjouée, avenante et gaie ; elle avait bien entendu les perfidies de ces austères baigneuses, mais elle eût rougi d'en accepter la moindre part.

« Madame, dit-elle à la comtesse de Stains, il faut nous pardonner si nous sommes un peu troublées ; c'est la mer qui en est la cause ; elle gronde, elle se fâche, elle arrive en mugissant, et ça nous rend, si vous le permettez, un peu méchantes, un peu médisantes, et de mauvaise compagnie. Ah ! fi ! l'Océan qui gronde ! Il me semble que j'entends mon mari qui frappe à ma porte, un jour de garde, et qui vient chercher son briquet. — Comme tu sens la pipe, ô mon mari ! »

Elle était très-jolie, elle parlait à merveille, et souriait à l'avenant, cette aimable petite femme-là.



Si donc l'on eût laissé dire et laissé faire, en se jouant, cette jeunesse, elle arrangeait toute chose, et la dame aux trois amours n'eût jamais soupçonné la méchanceté de ces méchantes ; mais la pécore au teint verni, et la grande sèche aux cheveux noircis, l'une et l'autre, revêches, maussades et pointues, ne voulurent pas avoir le dernier mot. « Nous disions, quand vous êtes entrée ici, madame la comtesse, que nous ne comprenions pas...

— Vous disiez des folies, Madame, reprit la petite bourgeoise, est-ce qu'on répète ces choses-là ? Quand on a le malheur de les avoir dites, on les oublie, et l'on fait bien. Quel paradoxe, après tout, un amour, deux amours, trois amours... Qui vous le demande, et qui voudrait faire, après votre hostile addition, la preuve de vos méchants calculs !

— Que parlez-vous de trois amours ? répondit M<sup>me</sup> de Stains d'une voix sérieuse, en se tournant d'un air dédaigneux vers la dame teinte en noir, et vers la dame vernie en blanc. — Est-ce qu'à notre âge on parle encore de ces absences, Mesdames ? Puis, s'adressant à la jeune femme, à la bourgeoise aux yeux pers : — C'est bien à vous, mignonne, et cela convient à vos vingt ans, de parler de ces belles choses printanières. Vous êtes fort jolie, et vous ne le savez pas ; vous êtes bonne, et vous ne vous en doutez guère ; vous avez bien de l'esprit, avec bien de la délicatesse en cet esprit charmant. Vous êtes honnête assurément, c'est pourquoi vous avez pris, j'en suis bien sûre, et hautement contre ces dames les sévères, la défense et la protection de l'amour. »

Ayant ainsi parlé, et voyant que l'opposition était muette en ce moment, mais furieuse, elle prit place au fauteuil (c'était le seul fauteuil de l'établissement), et bien assise,

et ses vêtements faisant de beaux plis autour de sa personne, elle se prit à regarder son bracelet.

— J'ai cependant, dit-elle en s'emparant de l'attention générale, j'ai cependant, Mesdames, trois amours dans ma vie, et loin de les calomnier, j'en suis heureuse et j'en suis fière.... écoutez-moi!

## I

Mon premier amour... je vivrais cent ans, je me souviendrais, jusqu'à mon dernier moment, de la minute heureuse où je le vis pour la première fois! J'étais folle de joie, et je compris, d'un coup d'œil, toutes les tendresses à venir. Il était beau comme un ange; il avait de longs cheveux blonds, un grand œil bleu; il était un poète, il était un rêveur. Hélas! l'ingrat, il ne m'a pas tout de suite aimée; il a résisté longtemps à ma tendresse; il ne voulait pas me reconnaître; il hésitait à lire au fond de mon cœur. Que de peines je me suis données pour obtenir un premier sourire! Et pendant qu'il hésitait à m'aimer, je n'hésitais pas, moi, je l'aimais déjà de toutes les forces de mon cœur.

C'était, je vous l'ai dit, une belle et charmante créature, un peu dédaigneuse et d'un accès difficile; il fuyait le monde, il cherchait la solitude, il aimait les beaux espaces pleins d'ombre et de soleil; il honorait le printemps, mais l'automne avait pour lui de grands charmes. Que de choses il entendait, il voyait dans l'espace, et qui échappent à nos sens mortels!

A la fin, cependant, il m'a aimée autant que je l'aimais, et ce fut alors, entre lui et moi, des bonheurs ineffables. Il me disait qu'il m'aimait de toutes les forces de son âme, et

souvent, dans la pleine campagne, il m'arrêtait pour me le dire; il m'écrivait des élégies; il me chantait de ravissantes chansons; il me disait que rien ne valait ma tendresse, et qu'il mourrait plutôt que de la perdre. Hélas! le cher poète, il rêvait les grandeurs de la poésie, uniquement pour orner mon front du laurier poétique. Il était l'enfant de Virgile, il était le fils adoptif de Lamartine; Victor Hugo l'appelait « son frère! » Et tant d'images qui traversaient les inspirations de ce jeune homme! Un jour il me prit à part, et, m'entraînant au fond d'un bois, il me fit asseoir sur le bord d'un fossé; alors, il se mit à me lire un beau drame, où toutes les douleurs se confondaient avec toutes les pitiés. La parole obéissait à cette voix souveraine; il avait l'accent des grandes passions. Il avait mis au monde une ingénue, et il la parait de toutes les blancheurs virginales. Le beau drame! Et moi, étonnée, épouvantée, heureuse à la façon des reines, je pleurais de sympathie, et de joie, et d'orgueil.

Tel il était. Je l'aimais autant que lui-même il aimait la gloire. Il me disait souvent qu'il me ferait immortelle, et véritablement, lui et moi, s'il eût vécu, nous serions aussi connus que Dante et Béatrix. Mais la mort était là, jalouse, inquiète, inexorable.

O Mort! qui me prenais ce jeune homme, et me laissais seule en ces déserts du monde! O Mort! qui me l'as pris sans miséricorde et sans pitié! Je l'ai vu mourir, à vingt ans; il est mort dans mes bras, les yeux tournés vers moi qui l'appelais... Ma main a fermé ses yeux, mon cœur a reçu son dernier soupir! On eût dit que la terre en deuil pleurait et se lamentait à cette perte irréparable... un poète de vingt ans!

Ici la dame à l'enfant se mit à contempler l'Océan qui

se lamentait tout au loin, comme s'il eût partagé ce grand deuil, et qu'il eût été de moitié dans ces douleurs.

Elle essuya ses larmes, et, quand elle fut un peu calmée, elle reprit son récit commencé.

## II

— Mon second amour..., je dis bien : *mon second amour* ; il était moins tendre, il était moins beau que le premier ! Véritablement je n'éprouvais pas le même orgueil et les mêmes transports à sa vue, et cependant je l'aimais bien ! Celui-là n'était pas un poète ; au contraire il n'a jamais envisagé que les sévérités de la vie. Il n'avait rien de ces tendresses charmantes, de ces grâces, de ces poésies que j'aimais tant dans mon poète ! Et pourtant il m'aimait, à sa manière. Il m'aimait, disait-il, d'une tendresse jalouse et farouche, et chaque fois qu'il m'avait à son bras, pour peu qu'un passant m'eût jeté un coup d'œil, j'avais peur qu'il ne cherchât une querelle à ce passant. Il était né soldat ; de bonne heure il avait aimé le bruit des armes ; il se plaisait aux clameurs turbulentes des trompettes et des tambours ; il saluait le drapeau, il s'inquiétait des régiments qui étaient en Afrique ; il portait déjà une épée, à l'âge où l'on apprend à la porter. Je ne vous dirai qu'un mot à sa louange : il était connu de M. le duc d'Aumale, il était à la Smala ; il fut mis à l'ordre du jour en même temps que le jeune capitaine : ce fut seulement à son retour de l'Afrique, et lorsqu'il eut conquis sa seconde épauvette, qu'il fut assidu et presque tendre ; il avait jusqu'alors trop aimé la guerre, pour aimer autre chose.

\* A la fin il eut confiance en moi, quand il vit comme on

l'aimait; alors le voilà qui me racontait ses batailles, ses dangers, les bonnes paroles de son général, la vie arabe et les fêtes silencieuses du grand désert. Vous le savez, Mesdames, les femmes sont toujours un peu de grands enfants; elle se prennent au bruit des armes, aux richesses de l'uniforme, aux couleurs du drapeau; elles trouvent un certain enivrement dans l'odeur de la poudre, et le bruit du canon ne leur déplait pas... J'étais ainsi faite et j'écoutais complaisamment mon jeune héros. Il parlait bien; c'était encore, après tout, de la poésie, et je l'écoutais, en songeant aux drames d'autrefois.

Bientôt je m'aperçus, avec une joie infinie, avec cet intime contentement dont nous autres femmes nous avons le secret, que mon brillant capitaine était fier de ma personne, de ma présence. Il était heureux s'il me trouvait parée à son gré, mais il ne me trouvait jamais assez parée, et c'étaient, chaque jour, de nouveaux présents qu'il m'apportait, heureux et fier de me les offrir. Certes, Mesdames, vous êtes jeunes, vous êtes belles, vous êtes dans l'âge des aimables passions, mais pas une de vous ne peut se glorifier de trouver, à son lever, des fleurs plus belles et de plus fraîches couronnes. — Vous vous ruinez, lui disais-je. Il me répondait, en me baisant la main, qu'il voudrait être un maréchal de France, afin que je fusse la plus élégante des duchesses. Il m'emmenait partout avec lui, aux concerts du Conservatoire, où il avait découvert Beethoven, au Théâtre-Italien, où chantait Julia Grisi, à l'Opéra de Meyerbeer; il me conduisait souvent au bal, fier de moi, comme j'étais heureuse et fière de mon beau cavalier.

Il aimait la danse et pourtant, même au bal, il ne me quittait pas, moi qui ne dansais guère. Enfin que vous dirai-je? il n'y avait pas dans ces fêtes de la suprême élé-

gance une coquette en sa Jouvence, une fille à marier, une veuve à consoler, qui, très-volontiers, n'eût accepté les assiduités de ce jeune homme. Eh bien ! ni le rang, ni l'âge et la fortune de mes rivales, n'eurent cette puissance de le retarder, quand il savait que je l'attendais.

Moi-même, une ou deux fois, je le mis à l'épreuve, et je lui disais : « Voyons Victor, mon ami, ne soyez pas obstiné comme vous l'êtes : voici des yeux bien charmants qui se tournent de ce côté. » Il riait de mes discours, il disait qu'il n'y croyait guère, et que véritablement, s'il me prenait au mot, je serais une femme à plaindre. « Et par qui donc, s'écriait-il, me remplacerez-vous, Madame ? et qui vous dit que vous trouveriez un chevalier mieux obéissant à vos moindres désirs ? Vos caprices mêmes, on les respecte... hélas ! vous n'avez pas de caprices. »

Il disait ces choses d'un ton sérieux, d'un air riant, et moi je comprenais qu'il disait vrai, qu'il avait dit juste, et que je ne pouvais plus me passer, maintenant que j'y étais, de ces chères assiduités.

Cependant son congé militaire, son congé de six mois, touchait à son terme, il fallait partir, et ce départ nous affligeait profondément l'un et l'autre. « Ah ! disait-il, c'est bien beau, certes, la guerre et la vie errante ; mais être ici, près de vous, près de toi, ne pas vous quitter, et savoir que je suis toujours le bienvenu, que pas un ne m'est préféré, moi, vous préférant même à l'ambition, même à la gloire, ah ! c'est beau, cela ! » En même temps il redoublait ses tendresses, il ne me quittait plus, il ne pouvait plus me quitter ; on ne voyait que nous deux aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, et chacun, nous voyant, se disait : « Sont-ils heureux ! »

L'avant-dernier jour de ce départ, qui nous brisait l'âme,

il voulut me conduire à l'Opéra. On jouait un nouveau ballet où la Carlotta Grisi devait paraître ; enfin c'était une fête ; il avait tant fait qu'il s'était procuré une belle loge à la première galerie. Elles sont très-maussades, ces loges de la première galerie ; une honnête femme y est trop en vue ; en revanche, elle ne voit pas assez l'acteur qui chante et la femme qui danse. Il faut parfois qu'elle se penche en avant, quand l'applaudissement du parterre indique une chose à voir ; il était si content de me conduire, il était si fier, et j'étais moi-même heureuse à tel point, que cet inconvénient de la loge nous apparut à peine.

Il portait, comme un galant bien élevé, mon bouquet et mon éventail : il eut soin que je fusse assise à l'angle, et bien à l'aise ; il voulut poser lui-même le petit banc sous mes pieds frileux. Que vous dirai-je ? il m'entoura de soins et d'attentions de toutes sortes, se tenant derrière moi, et me racontant les mille petites fantaisies, aventures et scandales de ce monde à part, qu'il connaissait sur le bout de son doigt. Il savait, en effet, tout ce que l'on peut savoir, honnêtement, dans les histoires élégantes de Paris. Comme il était fort beau et bien fait, comme il avait de beaux cheveux bouclés, une moustache en croc, un ruban rouge, et tout neuf, et bien gagné, à la boutonnière, il attira bientôt le regard des belles dames assises en face de notre loge, et moi, comprenant qu'il était admiré, j'étais contente ; il revenait de l'armée, il y rentrait, et il n'avait pas vingt-cinq ans !

J'ai oublié le titre et le sujet du nouveau ballet que dansait, ce soir-là, M<sup>lle</sup> Carlotta Grisi ; ce ballet était une véritable odyssee. On y voyait des montagnes, des océans, des chaumières, des châteaux, des paysannes, des duchesses, des houris, des sénateurs, des sorciers ; mais la danseuse

était leste et jolie, et s'accordait assez bien avec la musique. Aussi je regardais, et j'écoutais, sans fatigue et sans grande attention ; mon chevalier causait avec moi, et tout haut, sans remarquer certaine impatience parmi les spectateurs, assis à la galerie, au-dessous de la loge où nous étions.

Un de ces hommes qui m'avait regardée effrontément lorsque j'étais entrée et que je m'étais assise, était une espèce de militaire assez vieux, assez laid, vêtu pauvrement, et tout disposé à quelque mauvaise entreprise. Il venait à l'Opéra peut-être pour la première fois de sa vie, et se trouvait mal à l'aise et gêné sous cette lumière éclatante qui se projetait sur sa vilaine figure. Évidemment il tenait à la race mécontente, à la race inintelligente des capitaines manqués, qui se sont vus vieillir dans une guerre obscure, hommes à demi, qui tiennent de la bête féroce, et qui regardent comme un grand exploit de tuer un homme au coin d'un bois. A l'aspect de ce vaurien, mon instinct de femme avait été tout de suite en éveil ; et je m'étais promis de le surveiller, de me tenir à distance et de façon à ne pas en être approchée et même regardée.

Lui cependant, après son coup d'œil insolent, il s'était retourné du côté de la salle ; même il semblait nous avoir perdus tout à fait de vue ; et quand la toile, enfin, se levant sur ces masses dansantes, fit briller aux yeux de cet ignorant toutes les splendeurs du ballet, il ne se tint pas de joie ! Il criait, il riait, il applaudissait, il demandait le nom de la danseuse, il s'émerveillait de la façon la plus grotesque. On riait à l'entendre, et beaucoup riaient à le voir. Soit qu'il fût absorbé dans sa joie, ou qu'il se fût bien promis de prendre sa revanche, il laissa les gens rire à leur aise et se moquer de son admiration ; mais, tout d'un coup, à la fin du premier acte, il posa son chapeau



sur sa tête osseuse et pelée, d'un geste convulsif, et, se tournant vers nous, les bras croisés, le dos appuyé sur la galerie, il reprit un air sauvage et si farouche, avec des yeux si furieux et si menaçants, que j'en éprouvai un véritable frisson.

En ce moment de l'entr'acte, notre loge s'ouvrit, et le vénérable M. d'Hervey, l'avocat général, qui est un peu notre parent, vint pour m'apporter un bonsoir amical. M. d'Hervey a toutes les apparences d'un magistrat; son aspect est sérieux, sa tête est calme et fière; on reconnaît, même dans son sourire, un homme habitué à toutes les déférences, à tous les respects.

A peine il avait pris et lâché ma main qu'il fut frappé de la figure étrange de ce soudard mal vêtu, et qu'il jeta sur cette espèce de bandit un regard tout rempli d'un mépris suprême. Il se disait tout bas qu'il avait vu quelque part cette figure étrange, et il cherchait si c'était sur le banc de la cour d'assises, ou sur le banc de la police correctionnelle... Il ne l'avait vu que là, ou là.

Le regard de M. d'Hervey sembla peser sur cet homme à la façon d'une honte ou d'un remords. Alors, vaincu par ce mépris suprême, il se retourna brusquement, et se rassit sur sa banquette, en regardant autour de lui toutes sortes de gens qui ne s'inquiétaient guère du sourire arrogant de sa lèvre, et de la menace ardente de ses yeux.

M. d'Hervey prit congé de nous, au moment où commençait le deuxième acte; en homme bien appris, mon jeune officier reconduisit le digne magistrat jusqu'à l'orchestre. Ainsi, je restai seule une ou deux minutes, pendant lesquelles l'homme à l'habit boutonné jetait sur moi des yeux furieux, remplis de haine et d'envie, et de toutes les plus mauvaises passions du cœur humain.

Au moment où mon cher compagnon rentrait, la porte de notre loge fit un peu de bruit en se refermant, et l'homme, impatienté, fit entendre un *chut!* si violent que soudain tous les regards se tournèrent sur nous. J'eus tant de peur que j'en laissai tomber mon éventail, ce qui fut un accident très-heureux, car mon jeune cavalier, en le ramassant, oublia ce *chut!* malhonnête qui d'abord l'avait fait bondir comme un lion.

Cependant j'étais mal à l'aise, et je pressentais une catastrophe imminente. Évidemment nous étions devenus, pour le spectateur de la galerie, une espèce de point de mire; il s'agitait, se démenait, et de loin, déjà, il nous cherchait une querelle.

« Il est temps, mon ami, dis-je à mon compagnon, de nous retirer; je me sens un peu souffrante, et d'ailleurs ce ballet est triste et n'en finit pas; si donc vous le voulez, nous partirons sans attendre la fin de ces insipides inventions. »

Étonné et mécontent de mon caprice, il répondit en s'inclinant, et il s'en fut chercher mon manteau qu'il posait sur mes épaules, lorsque mon pied fit tomber le banc sur lequel il reposait; aussitôt, la même voix, qui avait déjà dit *chut!* cria *silence!... à la porte!...* et, pour le coup, les regards de ces deux hommes se heurtèrent dans un choc mortel.

« Êtes-vous donc si pressée? me dit mon jeune héros; voyez, nous faisons scandale et nous déplaisons à ce monsieur; » et, d'un doigt dédaigneux, il désignait l'homme de la galerie. En même temps il s'asseyait sur le devant de la loge, et, l'ironie à la lèvre, le mépris dans les yeux, il rendait à ce bandit provocation pour provocation.

Pour moi, j'étais comme insensée et stupide ; je comprenais sans rien comprendre, et je voyais tout sans rien voir. A la fin, cet éternel ballet tira sa dernière fusée, et nous sortîmes de cette loge au moment où les spectateurs de la galerie se hâtaient aussi de sortir. Ce qui se passa en ce moment, je l'ignore ; il me sembla cependant que je sentis frémir le bras sur lequel je m'appuyais. Cependant, tout redevint calme autour de nous. Nous descendîmes tranquillement le vaste escalier ; je trouvai ma voiture au bas du perron, et mon cavalier, très-paisiblement, me ramena chez moi, disant que sans la Carlotta Grisi ce méchant ballet ne serait pas supportable. Arrivés chez moi, il me conduisit dans mon petit salon, où il prit congé de la façon la plus naturelle, en me promettant de me revoir, le lendemain, avant son départ.

Le lendemain, ô misère ! ô désespoir ! ô deuil ! que je porte au fond de mon âme, et dont rien n'a pu me guérir !... on me le rapporta percé d'un coup d'épée, et il mourut en baisant mes deux mains.

Telle fut, Mesdames, l'histoire de mon second amour.

### III

Quand elle eut ainsi parlé, M<sup>me</sup> de Stains ne pleura pas ; elle joignit, l'une à l'autre, ses belles mains amaigries, diaphanes, et ces dames, qui l'écoutaient sans la comprendre, étonnées, respectaient son silence et sa douleur.

Bientôt, cependant, le sang revint à sa joue et l'intelligence à son regard. Elle avait une âme forte, et son intelligence était fière ; en la voyant, silencieuse et quasi mourante sous le faix de son intime douleur, son pâle enfant

s'était rapprochée de sa mère, et ses deux grands yeux, pleins de flammes, se plongeaient dans ces yeux clairs qui avaient tant pleuré.

Ses forces étant revenues avec son courage, et comme elle vit qu'elle était écoutée avec une anxiété sans égale, elle reprit, en ces termes, son funeste récit :

— Hélas! disait-elle, il faut pourtant me croire, et me prendre en pitié... Je n'étais vraiment pas au bout de mes passions, de mes peines, de mes douleurs, et ce grand amour n'était pas mon dernier amour. Cependant j'avais perdu ma jeunesse et ma beauté dans les larmes, lorsque soudain je me sentis remuée et prise au cœur d'un incroyable amour pour un être à moitié né. C'était un jeune homme, avec toutes les apparences d'un enfant! Dans les premiers jours de sa naissance, il avait été affligé de tous les maux; une nourrice imprudente avait laissé tomber ce malheureux dans les flammes d'un foyer; on l'en avait retiré brûlé, défiguré, boiteux! Chaque maladie avait laissé sur cet affreux visage, où parfois se montrait encore une élégance extrême, son stigmatte et sa tache indélébile!

Il était évident que ce corps contrarié était la demeure impuissante d'une âme aux inspirations les plus viriles; l'âme d'Ajax dans le corps d'un Thersite; le cœur d'un géant dans le corps d'Ésope. C'était comme un contraste à l'infini, entre ce souffle olympien et cette machine ridicule. O mon Dieu! seul, vous savez quel charme et quelle épouvante il était pour moi, qui l'aimais tant, et dont il était le dernier amour. Tantôt je l'adorais comme un Dieu; tantôt il me semblait moins qu'un homme.

Il avait des vices qui me faisaient horreur, il montrait des vertus surnaturelles; c'était un monstre... un héros; il eût ri de pitié en voyant passer Alexandre ou Jules César,

et soudain ses yeux de chat-tigre étaient remplis de larmes, s'il rencontrait une légitime, une profonde douleur. Autant il était en défiance avec tous les hommes, autant il était humble et doux avec les enfants.

Il avait, disait-on de toutes parts, autant d'esprit que Voltaire, un esprit de raillerie et de dénigrement de la pire espèce; il niait tout, même le bon Dieu, même les affections les plus saintes; il se moquait de son père; il traînait dans un ridicule immense, abominable, ses prétendus aïeux, dont il faisait des charges bouffonnes qu'il avait étudiées dans les vieux portraits de sa famille. Il y avait dans ce jeune homme un comédien sublime, un saltimbanque effronté; il tenait du paillasse, il tenait de Talma. Un jour qu'il avait vu Talma dans le rôle de Richard III : « Ça, Richard III! disait-il; ça, la bête féroce! Il n'y a que moi, aujourd'hui, qui pourrais représenter cet abominable homme; aussi bien les chiens aboient quand je passe! » Et, tout boiteux, il se traînait dans le salon, les dents grinçantes et le visage bouleversé.

« Je comprendrais que Néron, disait-il, eût l'envie et la rage de couper, d'un seul coup, la tête du genre humain, si Néron eût été aussi laid que moi! »

Le sentiment de sa laideur physique avait fini par le condamner à la laideur morale; en devenant un homme, il avait compris l'horreur qu'il inspirait aux honnêtes gens qui le voyaient pour la première fois; après avoir lutté généreusement contre ces répugnances injustes, il avait fini, comme ont fait tant de méchants, par en prendre son parti, et même il se complaisait dans les épouvantes qui l'entouraient.— Il lui semblait que la haine publique le grandissait à ses propres yeux; que la mauvaise opinion que l'on avait de son âme, et l'horreur que l'on avait de son corps,

lui servaient de piédestal. Tel est le triste penchant de l'espèce humaine ; elle a besoin de louange et d'admiration. L'homme, ici-bas, est un grand artiste, il faut le pousser à bien faire ; oubliez, un seul instant, de vous étonner de ses œuvres, aussitôt il se décourage, et le voilà soudain dans l'abîme. Hélas ! moi qui l'aimais tant, j'assistais à ses dégradations morales, impuissante à rien arrêter, à rien corriger ; ainsi chaque jour apportait à ce malheureux un nouveau vice ; il s'essayait chaque jour à un nouveau crime.

Il perdit au jeu toute la fortune de son père, et si vous saviez les nuits que je passais alors ! les cris que j'entendais dans ma maison, car il logeait chez moi ; les scènes impitoyables, jusqu'au meurtre ! Aujourd'hui, le délire et la folie hideuse du joueur qui a tout gagné ; le lendemain, les rages et les malédictions du joueur qui a tout perdu. Il me prenait mon argent pour le jouer ; il vendait mes colliers, il me dépouillait de mes hardes, et puis, si je pleurais, il me traitait comme un créancier, sans pitié ! Il me disait que j'étais la cause et l'occasion de son malheur, il me chassait de sa présence avec une malédiction, et moi je l'aimais toujours !

Un matin, j'étais dans ma chambre à rêver... Il entra brusquement, et jetant sur mon lit tout l'argent qu'il m'avait emprunté, tous mes diamants qu'il avait engagés : « Tenez, me dit-il, je ne veux rien devoir à qui pleure et se lamente ! Quoi donc ? Vous pleurez ! Mais, au fait, que pleurez-vous ? J'ai regagné tout ce que j'avais à vous, reprenez-le ; à dater de ce moment je ne jouerai plus ! » Son serment était écrit dans son regard, je compris qu'il le tiendrait, et j'allais en remercier le ciel, lorsqu'il me sembla que cette étrange résolution me cachait un nouveau malheur.

Ma conscience était d'accord avec la réalité; le joueur était mort, mais le vice allait reparaître au milieu des plus abominables orgies. Le jeu, le beau jeu, comme ils disaient, l'avait mis en rapport avec les jeunes gens à la mode, et moitié sérieux, moitié bouffon, protégé tantôt par son épée et tantôt par son esprit, il avait copié avec son ironie et son mépris implacable, les belles manières de ces messieurs. Quel monstre il était, lorsqu'il se fut affublé de ces bouffonneries élégantes! En huit jours il était devenu... le marquis de Moncade. Il se fit habiller par les grands tailleurs; il acheta ses chevaux dans les célèbres écuries; boiteux comme Byron, il monta à cheval, en bouffonnant.

Il avait joué naguère, avec un diplomate du dernier ordre, une vingtaine de louis contre un ordre étranger, et voyez le ridicule, il portait cet ordre en sautoir, comme un dentiste! Il était marquis par son père, il se faisait appeler le commandeur, *par la grâce de Dieu*, et d'un prince de la Confédération du Rhin. Non, rien de plus hideux ne s'est présenté à un cœur bien épris que ce don Juan bruyant, ce Lovelace endimanché, ce Richelieu de hasard, ce Richard III sous l'habit de chérubin! Il exhalait autour de lui une abominable senteur d'ambre et de tabac. Ses poches étaient bourrées de portraits, cheveux, gages touchés, petits billets, qu'il laissait traîner de la cave au salon, en dépit de mes mépris, de mes jalousies et de mon orgueil... A toute heure on sonnait à sa porte, et la rue entière voyait entrer quelque-une de ces dames errantes chargées de leurs falbalas; alors c'étaient des rires, c'étaient des cris! On s'adorait, on se battait! Moi patiente, éperdue et brisée en ces disgrâces, j'assistais, de loin, à ces luttes honteuses de jupes souillées.

Que de fois deux rivales se sont rencontrées dans ma

rue et sous ma fenêtre, avec des cris, des rages, des scandales dont je rougis encore ! Oh ! faiblesses du cœur des femmes, tortures infinies, misères sans nom ! Il m'avait brisée à ce point, que je voyais aller et venir ses maîtresses, indifférente à mon propre honneur !

Je ne sais pas comment, difforme, hideux, brutal au degré suprême, ce jeune homme, en si peu de temps, fut accepté comme le miroir de la mode et l'arbitre de l'élégance parisienne. Il était vraiment couru des dames, et c'était, parmi les Célimènes de contrebande, à qui l'attacherait une heure à son char. Lui-même il affichait ses amours d'affiches et de théâtre : il était l'attentif de Marton, l'amoureux de Lucinde et le dédaigné de Florise ; il passait incessamment de la danse à la chanson, de la comédie au mélodrame, et de l'opéra-comique au ballet. Il ne dédaignait pas de promener ces belles fardées dans les cavernes dramatiques où sa simple attention donnait la gloire et faisait des renommées ! Même, il avait fini, le croirait-on ? par surprendre la curiosité de plusieurs belles dames de notre cercle et de notre voisinage, qui s'étaient mis en tête de lutter avec ces infantes en habit zinzolin, et de l'emporter sur les Cydalises des petits théâtres. Moi qui le connaissais si bien, quand on me racontait ses bonnes fortunes, ses mépris, ses étranges préférences, ses refus incroyables, et qu'il était aux pieds de Margot, quand, chez lui, la duchesse d'Espars faisait antichambre... à chaque nom propre, à chaque honte, à chaque victoire, il me semblait qu'on abusait de ma patience et de ma crédulité.

Naturellement sa vie appartenait à l'orgie, aux longs soupers, aux fêtes nocturnes. Il avait beau se mentir à lui-même et farder son visage, on le voyait revenir pâle, effaré, tout courbé sous la fatigue immonde, ivre à demi ; la mort



le tenait déjà sous sa main froide, et moi, qui n'osais pas le réveiller, moi qu'il a battue, oui, battue indignement, moi lâche et faible et mourante à mon tour, je pleurais, je me lamentais, je mourais à petit feu.

Il finit cependant par se lasser de ces adultères, de ces hontes, de ces passions verreuses, de ces prostituées qui lui voulaient voler son nom, de ces misérables à qui il promettait qu'il les ferait marquises, de ces chevaliers d'industrie et de ces spadassins dont il avait fait sa société la meilleure; il se vit enfin, tel qu'il était, le jouet des prostitutions publiques, le camarade et le complaisant de ce qu'il y a de plus lâche et de plus abject au monde, à savoir les proxénètes, les prêteurs de serments et les fauteurs de toute espèce de trahisons; alors il se prit en haine, en honte, en dégoût, et brisant sa chaîne, il me revint... pour toujours, disait-il, pour toujours!

« Tenez, me disait-il, voilà mon gage! » En même temps, il me présentait, enveloppée dans un voile de dentelles, une enfant de huit jours, une enfant si débile..... Et voilà tout ce qu'il avait sauvé de son vice! « Et la mère de cette enfant, lui répondis-je, où la prendre? — Elle est perdue, elle est morte, elle est dans les abîmes, répondit-il, c'est une abandonnée, une épave, un feu follet. »

A dater de ce jour, sa rupture avec le monde galant fut complète. Il oublia ses tristes amours, comme il avait oublié le jeu même; il rentra chez lui, dans l'ombre, et il se cacha, muet, silencieux, honteux, souriant parfois à sa fille, et parfois la rejetant comme un souvenir importun.

Pendant, quand je songeais aux misères qu'il avait supportées, aux hontes que j'avais tolérées, et dont je m'étais faite la complice, il me semblait que j'étais moins malheureuse. Il ne riait plus: il ne chantait plus; il n'était

plus le jeune homme, et le tyran ; il était une ombre austère, et que je croyais malheureuse. Alors je le plaignais, je le consolais, je lui parlais de sa fortune et je lui parlais de l'avenir. Lui cependant me regardait, il m'écoutait sans rien entendre et sans rien voir.

Parfois il touchait mon front brûlant de ses lèvres glacées, et c'était un heureux moment de ma vie. Hélas ! lui et moi, étions-nous malheureux !

Nous durâmes ainsi encore toute une année ; il allait en silence, il marchait dans l'ombre ; on le voyait, on ne le voyait plus. Quant à moi, je n'avais jamais renoncé aux habitudes anciennes ; j'allais chez mes amis, et je les recevais comme à l'ordinaire. Évidemment j'étais pour eux un profond sujet de sympathie et de pitié ; mais ils me plaignaient tout bas ; ils savaient que ma peine était fière ; ils se disaient que ma douleur était orgueilleuse et n'acceptait pas de consolation.

Il y eut cependant une après-midi où M<sup>me</sup> d'Autun, mon amie, arriva chez moi d'un pas timide. Elle était toute chagrine ; elle m'apportait un roman nouveau qui faisait grand bruit depuis huit jours, et dont s'occupait la ville entière. Après toutes sortes de précautions prudentes, M<sup>me</sup> d'Autun m'apprit que dans ce livre, où tous les gens de notre société étaient traînés dans les immondices, dans les calomnies de la biographie immonde, un infâme écrivain, dont on ne disait pas le nom, me vouait à tous les ridicules, à tous les mépris des gens qui ne me connaissent pas !

Je remerciai M<sup>me</sup> d'Autun de cette preuve d'amitié ; je la priai de me laisser seule avec cette infâme biographie, et me voilà épelant ce livre affreux tout rempli de mes peines cachées, de mes hontes secrètes, de mes malheu-

reuses complaisances, que je n'avais dites à personne ! Ce livre était d'un démon, tant la torture en était vive et profonde, tant l'habileté était grande à me déshonorer et à déshonorer les gens que j'aimais le plus. Ce misérable écrivain n'épargnait ni mon père, ni ma mère, et pas un de mes amis. Mais celui de tous les miens qui était le plus insulté dans ce livre, et dont la vie et la démence remplissaient les pages les plus cruelles, c'était ce malheureux dont j'avais caché avec tant de soin, avec tant de zèle et tant d'amour, les crimes et les hontes, les vices et les perfidies ! — Allons, me dis-je en pleurant, lui et moi nous sommes dévoilés, il n'y a plus qu'à mourir.

En ce moment, je vis entrer ce grand coupable ; à peine aurait-on pu le reconnaître ; il était pâle et livide, et sa tête avait pris soudain l'aspect d'une tête de mort.

« Ainsi, me dit-il, impassible, ainsi vous avez lu ces confessions suprêmes ? — Oui, lui dis-je, et si j'avais une grâce à vous demander, si j'ai quelque autorité sur votre esprit, je vous supplierais, au nom de ma tendresse et de tout ce que j'ai fait pour vous, de ne pas rechercher l'auteur de ce livre, et de ne pas nous venger. Cet homme est sans pitié, mais en ce qui nous concerne, il est juste, il est vrai ; il nous a traités, vous et moi, selon nos mérites ; il nous a dit des vérités cruelles, il a pesé vos erreurs et vos violences, et dans sa justice, il les a trouvées à peine suffisantes à expier mes lâchetés et mes faiblesses. Humilions-nous, croyez-moi, sous cette main pesante, et cachons-nous jusqu'au jour de l'expiation. »

Il me prit la main, il la baisa. « Je connais, me dit-il, l'auteur de ce livre, et je vous le jure ici, il n'échappera pas longtemps au châtement qui lui revient. Son livre est juste, je le sais, mais ses jours sont comptés. Vous avez

été faible avec moi, et moi, pour vous, j'ai été sans pitié... Nous sommes quittes. Adieu, *ma mère!* »

A ce cri : *Ma mère!* « Eh quoi! Madame, eh quoi! s'écrièrent toutes ces dames haletantes, en prenant la main de la comtesse, eh quoi! c'étaient *vos fils?* — Oui, reprit la dame en levant les mains au ciel, c'étaient mes fils, mes trois enfants, *mes trois amours.* »

A ces mots elle s'éloigna, tenant par la main la fille de ce joueur, de ce débauché; de ce pamphlétaire, de ce *biographe* hideux, qui s'était fait justice, l'enfant de ce *biographe*, dont la laideur, l'esprit, les passions et la mort funeste au bout d'une corde, sont passés à l'état d'une légende.

Hélas! les voilà bien ces pauvres femmes, les voilà toutes; voilà pourtant, quel que soit le sentier choisi par elles, comment elles se perdent... avec tous leurs amours!

# LE SUPPLICE

## DU JOURNALISTE LINDALH

---

Une longue amitié avec le docteur suédois Erleangen, maître ès arts de la savante université de Stockholm, une amitié récente avec M. le licencié (aujourd'hui le docteur) Jean Palaiseau, nous autorisent à reproduire ici le très-simple et très-naïf récit de la condamnation et du *supplice du journaliste Lindalh*.

Un mot d'explication est nécessaire en ce moment (tant l'oubli va vite!) pour indiquer l'occasion de ce récit, qui a soulevé dans l'Europe entière une véritable émotion.

Au mois de février 1858, tous les journaux de la Suède annoncèrent la condamnation capitale d'un journaliste appelé Lindalh. Il avait, dans un chapitre abominable, accusé du plus affreux crime que l'antiquité nous ait transmis en ses métamorphoses, un père de famille appelé M. Mendelsohn, et sa fille

Henriette Mendelsohn. *Le journaliste Lindalh, atteint et convaincu de calomnie et de mensonge, a été condamné à mourir sur l'échafaud, par la hache!* Ainsi parlait le journal officiel de la Suède. Au même instant tous les journaux de la France et de l'Angleterre, Espagne, Allemagne et Nouveau-Monde, annoncèrent tout uniment, sans un mot de sympathie et sans la plus légère réflexion, qu'un journaliste suédois était condamné à mort. Bref, on n'eût pas annoncé avec moins de cérémonie un accident de la rue, un incendie, un cheval qui s'emporte, un emprunt de cinq cents millions! C'est un fait : le journaliste Lindalh, pour avoir diffamé M<sup>lle</sup> Henriette Mendelsohn, est condamné à mort. Voilà tout! Rien de plus, rien de moins. Pas un journal qui ait eu pitié de ce malheureux journaliste, et qui ait daigné demander s'il était mort!

Si bien que du mois de février aux premiers jours du mois de juin, pas un homme ici-bas tenant une plume éloquente ne daigna s'inquiéter de la peine et de la condamnation de ce malheureux journaliste! Nul ne s'informe, en l'espace de quatre mois, de l'infortuné Lindalh. — Est-il mort? est-il vivant? On n'en sait rien. Cette peine capitale appliquée à un simple délit de la parole, est-ce une menace, une sanglante plaisanterie, ou la volonté d'une ancienne loi, un usage aboli par la clémence des mœurs mo-

dernes? Voilà ce que personne ne saurait dire. On interroge en vain la Suède entière, elle n'a rien à répondre... elle ne sait que répondre! Elle sait seulement que le journaliste Lindalh est condamné à mort, pour diffamation.

Ainsi, pendant quatre mois mortels, on peut le dire, une incertitude implacable a pesé sur la vie et sur la mort de ce misérable écrivain. Il serait véritablement monté sur l'échafaud, et il eût été *amnistié* pour une prison perpétuelle, on ne s'en fût pas inquiété davantage. A la bonne heure le petit Mortara! En voilà un qui a soulevé tant de colères, indigné tant de cœurs généreux, enfanté tant de volumes! Le petit Mortara! baptisé malgré son père!... Oui, mais le journaliste Lindalh condamné à mort, quoi de plus simple? Un journaliste! Ah! fi!

Bref, on ne parlait plus de ce malheureux Lindalh et personne n'eût prononcé son nom, jusqu'à la fin du monde! « Ils ont pendu un malheureux libraire qui avait publié les proclamations de M. de Guise! » Ainsi disait M. de Thou, dans son histoire écrite en si beau latin : *pauperculus librarius*, disait-il; mais du nom de ce *pauperculus*, de la cruauté de cette justice impitoyable, du deuil de la femme, de la mère, et du désespoir de l'enfant... pas un mot.

« Ils l'ont pendu! » voilà tout ce que vous en saurez, c'est bien assez pour ce... *pauperculus!*

Ce fut alors que notre ami Gabriel Erleangen, frappé d'épouvante à l'aspect de cette incroyable, universelle et dangereuse incurie, imagina que peut-être il y aurait un moyen de remettre en lumière et de tirer de cet injuste oubli le nom, la condamnation, et peut-être aussi le supplice de Lindalh. — « Je les forcerai bien (se disait-il), ces Suédois, et en même temps que les Suédois, je forcerai bien les Anglais, les Français, les Parisiens, les Allemands, tout le monde enfin, les pays libres et non libres, les enfants de la liberté de la presse... et ses forçats, je les forcerai bien de revenir sur l'incroyable condamnation du journaliste Lindalh ! Oui ! et quand je le montrerai montant les marches de l'échafaud, courbant la tête sous la hache infamante, et portant à la main un fragment de journal, ils croiront enfin ! Ils diront ce qu'ils ont dans l'âme ! Ils forceront la foule elle-même à commenter cette loi sanglante. A l'œuvre ! et sachons, enfin, si cela est vrai qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle un homme ait encouru la peine de mort pour une diffamation ! »

Et voilà comme, et voilà pourquoi Gabriel Erleangen a sonné le tocsin ! Il a fait un drame, explicatif du premier drame, et, véritablement, il est venu à bout de son entreprise.

A peine il eut raconté ce furieux supplice, qu'il y eut, dans toute l'Europe (enfin !) comme un frémis-



sement. Et si vraie était l'invention, et si profonds et sincères étaient les remords de tous les bons écrivains libéraux, d'avoir oublié et négligé ce Lindalh, que ce fut tout de suite, à l'exemple de Gabriel Erleangen, à qui réparerait sa faute, à qui témoignerait de sa sympathie aux malheurs du journaliste suédois.

Donc l'on avait grand tort de prendre le récit du *Supplice de Lindalh*, par Gabriel Erleangen, pour une simple fantaisie, ou pour *une épreuve du sentiment*... On se sert de la cloche, et c'est le bruit du tocsin qui réveille en sursaut d'honnêtes gens qui n'ont pas le droit de dormir!

Grâce au conseiller aulique Gabriel Erleangen, nous avons vu enfin (et c'est ce qu'il fallait démontrer!) que Lindalh, le *condamné à mort*, n'avait pas été mis à mort, que sa peine était commuée en six mois de prison, et qu'il avait fait amende honorable à M<sup>llo</sup> Mendelsohn! Quant aux gens bien informés qui veulent toujours ajouter une queue à l'histoire, et qui, de leur autorité privée, avaient marié Lindalh avec la victime, ils en ont été bel et bien pour leurs frais d'invention.

Ainsi, le drame inventé par Gabriel Erleangen a porté tous les fruits que le digne conseiller en espérait. Il a réveillé même la Suède, il l'a forcée à s'expliquer sur ses étranges lois pénales. Un seul

Suédois, journaliste et faiseur de feuilletons (c'est lui qui l'avoue), a voulu résister à l'entraînement universel. Seul il a réclamé en faveur des lois de son pays; seul il s'est écrié que le président du tribunal ne porte pas de baguette blanche! que M. Lindalh, le condamné à mort, était un *marchand de fourrages*, un *loueur de rosses*, et que M<sup>lle</sup> Henriette Mendelsohn avait trente ans... Ce Suédois, peu connu, même dans son pays, n'a pas trouvé d'écho à sa plainte officielle! Enfin, pour comble d'infortune, il avait laissé sans réponse une lettre d'un bachelier français, Jean Palaiseau, enfant de la Sorbonne, qui a rétorqué un peu hardiment, mais avec l'accentuation de son pays, les divers arguments du Suédois Sturzen-Becker.

Le *Supplice de Lindalh* et la réponse au Suédois Sturzen-Becker représentent, *in extenso*, le rapport de cette incroyable histoire, et le lecteur ne s'étonnera pas de la rencontrer au milieu de ces petits drames que nous recueillons, chaque jour, pour nos plaisirs d'un instant.

*L'Éditeur des* CONTES DU CHALET.

Stockholm, 2 juillet 1858.

Je reviens de la prison où M. Lindahl, rédacteur du *Faederneslandet*, a été enfermé après sa condamnation à la peine de mort par la hache, pour avoir accusé d'un crime horrible, impie, invraisemblable, Henriette Mendelsohn, une des beautés de la ville, qui chante avec tant de grâce et tant de goût les mélodies de Schubert.

Tout le monde ici connaît la jeune Henriette : elle a dix-huit ans, elle est blonde, élégante, avec des yeux un peu voilés, d'un bleu très-calme. Elle écrit bien en prose, elle fait des vers agréables ; il n'y a rien de plus charmant que sa belle taille, et si frêle ! Avant cette horrible accusation, elle était gaie, elle aimait à rire, elle dansait, et elle dansait bien ; c'était vraiment une fleur de la Norvège, et rien qu'à l'entendre parler son dialecte suédois, nous étions attentifs. Ainsi toutes les pensées, tous les discours, toute la sympathie et tous les respects, dans cette déplorable affaire, étaient pour Henriette Mendelsohn.

Pauvre enfant, disait-on, chère et poétique victime ! et chacun se détournait avec horreur du criminel M. Lindalh.

J'étais au tribunal le jour de l'accusation, par la protection spéciale de notre savant criminaliste, M. Hornung, et j'ai pu entendre, dans tout ce qu'elle avait de terrible et d'affreux, l'accusation éloquente de Frantz Kugler, et la réponse, hardie autant que dangereuse, du docteur Gabriel Uggla, défenseur de M. Lindalh. Je me souviendrai toute ma vie, et Dieu me vienne en aide, il me semble que j'ai longtemps à vivre encore, de l'attitude et de l'accent de

M<sup>lle</sup> Mendelsohn, lorsqu'elle parut devant ce tribunal redoutable. Elle portait un habit de deuil, qui relevait merveilleusement la blancheur de son visage et la beauté de ses belles mains, la main droite posée sur la main gauche. Évidemment elle était perdue au milieu des indignations et des colères qui s'agitaient dans son âme, et pourtant on voyait qu'elle avait fini par se dominer elle-même, et qu'elle arriverait sans peine au simple et fier langage de l'innocence et de la vérité.

Vous savez que ces sortes de crimes exceptionnels qui touchent à l'honneur des personnes sont jugés, chez nous autres Suédois, par exception, dans une complète solitude, comme si la justice eût redouté d'ajouter à la calomnie et à la diffamation, en la répétant à des témoins inutiles. Ce jugement à portes closes ne manque pas de solennité et de grandeur, l'accusé et l'accusateur y sont en présence l'un de l'autre, et d'une façon beaucoup plus stricte que si la foule était là pour les entourer de ses bruits, de ses silences, de ses mouvements, de ses passions.

Ainsi l'accusation est plus directe, et rien ne vient en atténuer la violence, en même temps que la défense est plus vive et plus désespérée au milieu de cette solitude austère, et de ce silence implacable.

Ajoutez ceci que le peuple absent, mais amoncelé au pied de l'édifice où se tient cette justice austère, contemple d'un regard avide et d'un esprit curieux ces murailles sombres, derrière lesquelles s'agite un si grand drame. Ainsi par ces murailles fermées, par ces soupiraux bouchés, par ces caveaux, par ces tourelles, par ces remparts qui suintent le désespoir, le crime et l'infamie, il semble, à ce peuple ameuté dans ses propres étonnements, que parfois il entend la plainte, le remords, la pitié, la douleur, le

désespoir, les larmes, que recèlent ces voûtes silencieuses et sans écho.

Quand le juge eut donné à M<sup>lle</sup> Henriette Mendelsohn le temps de se remettre, et quand il la vit calme et prête à répondre, il ordonna, non pas sans s'incliner, que le greffier lût à haute voix, la féroce accusation du *Fæderneslandet*, et le greffier, qui était un vieillard, son front se couvrit de rougeur, quand sa main tremblante déploya cette feuille infamante. Oh ! misère, à son âge, et père de famille, et grand-père de jolis petits-enfants et d'une petite-fille appelée aussi Henriette, il fallut que ce vieillard répêât ces infamies à cette enfant, qui ressemblait au marbre même de la Résignation. Elle écoutait, les yeux fixés sur les yeux du juge ; à ses côtés son père, homme de soixante ans, d'une figure vénérable, et dont la vie entière s'était usée au travail, assistait, la tête baissée et sans rien entendre, à ce drame, où son propre honneur était en jeu.

Cependant, assis sur la sellette, où s'étaient assis avant lui tant de misérables, l'accusé Lindalh appelait en vain à son aide cette énergie impitoyable et cette féroce audace à tout braver dont il était si fier ; à chaque ligne de son crime, on voyait palpiter tous les muscles de son visage ; on entendait son cœur battre, en frémissant, dans sa poitrine haletante ; il était là, ce malheureux, immobile, écrasé, muet, sous la terrible étreinte de ce crime inexplicable, et face à face avec sa calomnie et son mensonge ; il détournait la tête, il n'osait pas les regarder.

Sur quoi, le greffier, comprenant que déjà le supplice commençait pour cet homme, se mit à épeler mot à mot, syllabe par syllabe, ce tissu de trahison, de perversité, d'indignité. Il appuyait sur chaque parole, et sa voix lente, et son regard fixé sur ce misérable Lindalh, semblaient enfon-

cer, dans ce cœur sans pitié, des pointes rougies au feu des parricides. Or telle était la violence de ses syllabes meurtrières, que le magistrat frémissait sur son siège, et que le garde armé qui avait amené l'accusé portait la main sur son glaive, comme s'il eût voulu se bien assurer qu'il pouvait châtier un pareil crime, à lui tout seul. Cette horrible lecture étant achevée, et quand l'intime frisson qui parcourait toutes ces âmes attentives eut produit tout son gémissement, le juge se tournant vers M<sup>lle</sup> Henriette Mendelsohn : — Que répondez-vous, Mademoiselle, lui dit-il, aux paroles de M. Lindalh?

Elle détacha ses mains l'une de l'autre, et levant la main droite, où brillait l'anneau de sa mère, que la mort avait emportée, il y avait quinze ans : — Je réponds que cet homme en a menti, dit-elle, et j'en veux faire ici le serment.

Alors le chapelain de la prison, ouvrant le saint livre, le présenta à M<sup>lle</sup> Mendelsohn en lui disant : Jurez ! Elle baisa le livre en s'inclinant, puis relevée, elle le toucha d'une main solennelle, en répétant que cet homme avait menti ! Elle était prête à soutenir, par la mort, ce qu'elle affirmait en présence de Jésus-Christ.

En ce moment, les yeux de M<sup>lle</sup> Mendelsohn brillaient d'un feu sombre ; il y avait dans ce feu plus d'une larme ; sa voix forte et d'un beau timbre était faite pour exprimer comme il convient les plus nobles et les plus fiers sentiments de l'âme humaine. Ah ! la belle et grande image ! Ah ! l'éloquente et superbe douleur !

Quand elle eut juré, elle baisa de nouveau le livre, et elle le rendit à l'aumônier qui la connaissait bien, qui savait qu'elle était vraie, et qui croyait à son serment.

— Ma fille, lui dit-il, ayez confiance, vous êtes en présence d'honnêtes gens, fidèles serviteurs du roi, notre sire,

et du Christ, notre Maître, et cependant je garderai précieusement ce saint livre ; il fut le témoin de votre foi et de votre honnêteté.

— M<sup>lle</sup> Mendelsohn, reprit le juge, avez-vous un avocat ?  
— J'ai mon père, dit-elle en avertissant d'un doigt respectueux le vieillard qui semblait anéanti.

On vit alors une chose à la fois si touchante et si forte, que rien n'apparut de semblable en toute l'histoire de la Suède, et dans ses annales criminelles. M. Mendelsohn, le vieillard qui était venu là, se traînant à peine, et qui restait immobile, sans pensée et sans regard, ce pauvre homme accablé sous les accusations de ce pamphlétaire, et qui semblait marcher et respirer, comme on marche et comme on respire en songe, à peine il eut senti le doigt de son enfant, qu'il sembla sortir d'une profonde léthargie. Il releva la tête en regardant tout le monde, à savoir les juges, le président, le greffier, le garde et M. Ugglà lui-même, et comme ses yeux, fatigués par l'âge et par le travail, ne distinguaient pas bien M. Lindalh, il s'approcha de l'accusé pour le bien voir.

En ce moment l'accusé sentit sur son front le souffle du vieillard ; il crut qu'il allait mourir.

Ceci fait, M. Mendelsohn revint à sa place, à côté de sa fille, et d'une voix qui semblait sortir des ténèbres, il commença par expliquer lentement la douleur qui l'avait frappé, quand après les cent mille murmures de la ville entière, il avait fini par comprendre de quelle accusation funeste sa fille et lui étaient l'objet.

— Il me sembla, disait-il, que j'étais frappé de démence, ou le jouet d'un mauvais rêve, et je fus quelque temps à me rendre compte de la réalité de ces criminelles accusations.

Tel fut son exorde, et bientôt sans y songer, par des transitions inattendues et dans une véritable tempête de tous les sentiments les plus opposés, il arriva à une véritable éloquence. Il demandait (entre autres questions qu'il adressait à la justice, à la vérité, à toutes les lois, à toutes les traditions, à tous les esprits), si c'était bien le résultat d'une civilisation chrétienne, qu'une enfant, une jeune fille, une orpheline de sa mère, pût être accusée au milieu de sa ville natale, à l'ombre auguste du temple et du trône, et sous l'œil même des magistrats, d'un crime infâme à ce point, qu'il est relégué parmi les fables antiques et dans les métamorphoses païennes? Il demandait aussi, d'une voix qui allait s'élevant toujours, si le père attentif à son œuvre, à son labeur de chaque jour, la Providence de sa fille, pouvait se traîner, dans ces gémonies, sur cette claie immonde et sans pitié?

— Et maintenant que faire, et que devenir? Comment désormais pourrais-je embrasser mon enfant? Je n'ai que cela dans le monde; elle est ma vie et ma force; elle est mon espérance et mon bonheur! Elle est... ou plutôt elle était l'image heureuse et charmante de sa mère que j'ai perdue, et voilà des brigands qui s'embusquent dans mes sentiers, pour corrompre et pour déshonorer ma joie. Oh! les malheureux! ils n'ont jamais eu d'enfants, ils n'ont jamais eu de père! Ils ne savent pas la première des saintes lois du foyer domestique!

Ainsi parlait le vieillard; son accusation était terrible, et sa plainte était touchante. Comme il allait succomber sous la peine, il finit par ouvrir ses bras à sa fille, et l'un et l'autre ils éclatèrent en sanglots.

Vous pensez si nous étions émus! Le vieux greffier détournait la tête afin qu'on ne vît pas ses larmes. Ce fut



l'accusé qui les vit. Ses juges eux-mêmes semblaient pris d'épouvante, et contemplaient cette scène touchante, non pas comme des juges, mais comme des spectateurs remplis de toutes les passions de la sympathie, et tout prêts à crier vengeance ! Assis sur son banc d'infamie, impassible et morne, l'accusé Lindalh s'entourait d'un rempart de nuages et d'orgueil.

Quant le père eut parlé, il fut s'asseoir, avec sa fille, aux pieds du juge, et de même qu'il s'était élevé, par gradations, à la plus sublime éloquence, il retomba, peu à peu, lentement, dans sa première inertie, et toute cette éloquence fit place enfin au suprême abattement.

— M. Lindalh, dit le juge, il faut maintenant répondre à ces accusations, ou vous soumettre. Avez-vous un avocat ?

En ce moment le docteur Uggla prit la parole. On sait dans toute la Suède, à quel point le docteur Uggla est un bel esprit. Son regard est affable et même tendre ; sa voix sonne agréablement ; son geste est d'un homme élevé aux bonnes écoles. Il manie avec un grand art le sarcasme et l'ironie ; il en fait un auxiliaire puissant de son discours. Le voilà donc qui d'un air libre, aisé, convaincu, vient en aide au *Fæderneslandet* et à son rédacteur. Il explique à quels dangers presque inévitables la plume entraîne un écrivain mal conseillé par la colère, que l'improvisation ardente emporte, et trop souvent, au delà des limites ; en même temps il appelle à son aide avec une passion véhémence les arguments connus, disant que M<sup>lle</sup> Mendelsohn et son père étaient si parfaitement à l'abri même du soupçon, qu'il ne comprenait vraiment pas cette plainte et cette douleur.

Bref, il parla avec tant d'énergie et de feu, que le pré-

sident le priva pour un mois des droits de sa profession, pour complicité... Ce mot *complicité* fit pâlir M. Uggla.

Je dois dire ici qu'en ce moment le ciel, qui avait été serein jusqu'alors, se couvrit de nuages; la pluie à torrents frappa les vitres retentissantes du tribunal; la foudre éclata, profonde, au milieu du nuage déchiré; l'anxiété était immense, et cependant les juges délibéraient, calmes et silencieux, dans la chambre à côté.

Après une heure, la porte intérieure s'ouvrait avec un grincement plaintif. Les juges et le président reparurent, le président tenait une baguette blanche à la main.

— Lindalh, dit-il d'une voix sévère, écoutez avec respect la sentence de vos juges, et soumettez-vous à la loi qui vous frappe. Pour avoir calomnié ce vieillard et cette enfant, pour avoir déshonoré ces cheveux blancs et ces dix-huit ans à peine accomplis, pour avoir jeté l'épouvante dans le royaume et la désolation dans les familles, pour avoir si cruellement abusé du droit d'écrire, un des plus beaux privilèges que nos constitutions aient reconnus, pour tous ces crimes, la loi de notre pays, qui est la loi même des XII Tables romaines, veut que vous montiez sur l'échafaud et que vous périissiez par la hache; et maintenant repentez-vous, et que Dieu vous vienne en aide!

En même temps il brisait la baguette, et la jetait aux pieds de l'accusé.

Quand il eut entendu sa sentence de mort, M. Lindalh qui s'était mis à genoux se releva, et après avoir salué le juge, il quitta la salle, ramené dans la prison par son garde. En ce moment, il me semblait qu'un abîme s'était ouvert sous mes pas, et je sortis certes plus éperdu que le condamné lui-même, et plus épouvanté.

J'avais connu Lindalh dans les premiers jours de notre

jeunesse, à l'université de Bonn, et bien souvent, compagnons des mêmes études, associés aux mêmes plaisirs, nous nous étions promenés sur les bords de ces doux rivages. En cherchant bien, on trouverait nos noms inscrits sur l'écorce des hêtres de Nonnenwerth. Il était bon compagnon, mais d'un esprit frivole, et d'un cœur volage. Il s'était épris follement de toutes les nouveautés françaises auxquelles il sacrifiait la vieille patrie allemande. Il eût donné, sans hésiter, Goëthe et ses poèmes pour les ballades de M. Victor Hugo, et tout le *Cosmos* du baron de Humboldt pour un récit de M. de Balzac.

A force d'audace et de nouveauté sa verve ingénieuse et trop féconde eut bientôt dépassé toutes les limites, et nous avions à peine achevé nos études, que sans le savoir, sans le vouloir peut-être, il se laissait entraîner par le courant de ce grand fleuve appelé le journal. O fleuve où l'écueil se cache au milieu du flot qui gronde, emportant le flot voisin! Océan terrible où chaque vague écumante, tour à tour claire et fangeuse, reproduit tantôt les rayons du soleil, tantôt les cavernes de la rive obscure! O fleuve et torrent, dont pas une force humaine n'a jamais remonté le cours! Une fois pris dans cette étreinte, il faut aller toujours, jusqu'à ce qu'on se noie au fond de l'abîme, ou que l'on soit broyé sur l'écueil.

Telle était l'histoire de ce malheureux Lindalh. Il avait commencé par résister au torrent, comme l'on fait toujours; il s'était dit qu'il ne se laisserait pas entraîner par ses haines, non plus qu'il obéirait à ses amours; il se jurait à lui-même de rester dans le droit, dans la justice et dans le bon sens; promesse vaine, et serment futile...

Il tomba dans l'abîme; il s'enivra à cette coupe où bouillonnent incessamment les passions, les vengeances, les

calomnies, les fantaisies de chaque jour... et le voilà condamné à la plus infamante de toutes les morts !

Et sa mort fut digne de sa vie. *Obiit mortem vita dignissimam*, disait Tacite, d'un biographe de son temps.

Depuis dix ans je l'avais perdu de vue ; il vivait dans son monde, et je vivais dans le mien, qui est un monde à part de théologiens, de philosophes, d'historiens, de prédicateurs, de physiologistes ; les Jean Muller, les Winer, les Ladislas Bartfay, les Schlagentweil, les Maurice Wagner, les esprits posés, pleins de leurs avis, de leurs songes, contents de tout, vivant de rien. Nous sommes comme cela une race à part, dans tous ces pays du Nord, dont l'Allemagne est la mère et l'institutrice, et si peu mêlés à toutes les émotions d'alentour, que peu d'entre nous lisaient les feuilles de Lindalh. Nous savions seulement que c'était un homme d'un vif et terrible esprit, prompt à l'attaque, habile à la repartie, et qui savait écrire à la façon des écrivains modernes. Nous le savions honnête homme aussi, et comme il était jeune, intelligent, nous disions, si parfois son nom tombait dans nos discours : Laissons-le faire ; il verra plus tard, la vanité de sa gloire et le néant de sa renommée ; alors lui-même il s'amendera, et, marié, père de famille, il portera, tout comme nous, le joug salutaire. On ne vit pas toujours de bruit, de fumée et de vanité !

Quand donc je le retrouvai dans cette position misérable, accablé par ces accusations terribles, et par ses propres remords, mes anciennes amitiés me revinrent, et je fus pris d'un vif désir de le revoir. Grâce à mon titre de conseiller aulique, la prison me fut ouverte, non pas sans que le geôlier me laissât le temps de lire, au fronton de l'édifice, ces terribles inscriptions empruntées à la fameuse caserne de Prague, sur le Fichmarkt :

« *Nemesis bonorum custos, — sontium castigatrix, — publicæ securitatis vindex.* »

Quand je me fus nommé, et que j'eus dit mon titre, on fit demander au prisonnier s'il voulait me recevoir. Sur sa réponse, on vint me dire que ma visite était la bienvenue et je fus conduit, par un escalier sombre, dans le cachot de Lindalh. Ce cachot était situé au dernier étage de la tourelle, et le jour y entraît librement. La porte ouverte et refermée, il se leva de son siège, au bord de la fenêtre étroite et grillée... il me tendit une main convulsive et pleine de fièvre. Son œil était brillant mais hagard ; toute sa personne manquait, sinon de force et de courage, au moins de calme et de résignation : on lisait sur son visage, mêlé aux remords de son crime, l'étonnement de la peine. Et véritablement l'infortuné ne se rendait pas compte du châtement qu'il allait subir ; il ne comprenait pas qu'on pût le livrer, si jeune, au dernier supplice, pour un crime improvisé dans un moment de frénésie, et dont il n'avait vu l'importance et toute l'horreur qu'à l'aspect des larmes que son crime avait fait couler.

Toutefois, tant notre orgueil est immense ! au fond de cet abîme, il s'efforçait de sourire encore, et de prolonger le rôle auquel il s'était condamné.

— Mon cher Gabriel, me dit-il avec une espèce de sourire, je te sais gré de ta visite, et je m'y attendais peu, car tout nous séparait, et voilà bien longtemps que nous sommes séparés. Cependant fais-moi grâce de tes réflexions. Je sais tout ce que tu vas me dire, et déjà je me le suis dit à moi-même. Enfin, il n'est plus temps, tout est fini, résignons-nous, et puisqu'il faut mourir, je jure ici de mourir comme un homme... et c'est maintenant tout ce que l'on peut me demander ?

Il quitta ma main qu'il serrait fortement, et il fut s'asseoir à la fenêtre, la tête appuyée sur les barreaux. Je m'aperçus alors, bien que nous fussions du même âge, qu'il avait l'aspect d'un vieillard ; des rides nombreuses sillonnaient son front dépouillé, ses cheveux avaient blanchi en si peu d'années, et, sous mes yeux, il restait immobile, inerte, absorbé dans ses vaines pensées.

— Il faudrait, lui dis-je, aviser à quelque moyen d'obtenir grâce et merci. Le repentir a bien de la force, ici-bas et là-haut. Si Dieu est loin, le prince est proche, et plus la loi qui te frappe est impitoyable, et plus il me semble à force de remords que l'on peut l'adoucir.

Il poussa un profond soupir, plein de pitié pour lui-même et de regrets pour son crime... hélas ! cette pitié et ce regret n'égalaien pas son orgueil ! C'est le grand caractère de ces tristes délits de la plume et de la parole, on met une certaine gloire à les soutenir, et plus la menace est vive, et plus cruel est le châ timent, plus il semble à l'écrivain qu'il ne peut pas effacer honorablement ces diffamations qui ne sortent pas de la conscience, ces violences abominables qui pourtant ne sont pas dans son cœur. Chaque homme ici-bas est un espèce de héros, arrangeant son héroïsme à sa guise, et se drapant dans le manteau de sa vanité. Je connaissais, par expérience, ce caractère faible et féroce, et je n'essayai même pas de le battre en brèche, pour en avoir pratiqué plusieurs, et tant il me semblait impossible de l'entamer.

— Eh oui, dit-il, j'aurais mieux fait de rester fidèle au mouvement de l'école allemande, et de m'en tenir aux leçons peu dangereuses de Boëckh, de Bernhardy, de Hegel et de M. Heyen ; j'aurais mieux fait de suivre le cours du grand criminaliste Édouard Hetzig, j'aurais bien fait de me

méfier un peu plus de ces vaillants champions de l'art moderne : Adalbert de Chamisso, Clément Brenato, Fouquet, Hoffmann, Haltey, Gaudy. Ah ! si j'avais seulement 60 ans !... Mais enfin, ce qui est fait est fait, me voilà condamné, et je te le dis ici, justement condamné. Il ne me reste plus qu'à mourir avec courage, et j'espère, s'il plaît à Dieu, que du moins, par ma façon de mourir, j'obtiendrai mon pardon de ma victime, une certaine pitié des honnêtes gens, la sympathie, et peut-être aussi quelques regrets de ces belles-lettres que j'ai tant aimées et dont j'ai si cruellement abusé.

Disant ces mots, il porta sa main sur ses yeux, et je vis qu'il pleurait.

Je le laissai pleurer ; chaque larme qui tombait de ses yeux, rougis par l'insomnie et par les veilles, semblait dégonfler sa poitrine et remettre un peu d'ordre en ce visage dévasté... il était déjà plus calme et plus fort.

— Voudriez-vous, lui dis-je, implorer la clémence royale ? Elle aura, sans doute, pitié de votre sort.

— On l'a fait pour moi, reprit-il, mon père et ma mère se sont jetés au pied du trône, en criant : grâce et pitié ; mais cette fois la couronne a renoncé à son droit de grâce. On l'a dit à mes parents qui me l'ont rapporté : une seule personne aujourd'hui, dans le monde entier, peut me sauver la vie, et c'est la seule personne à qui je ne puisse pas demander pardon, sans me déshonorer tout à fait. Qui, moi, son assassin, je demanderais la vie à M<sup>lle</sup> Mendelsohn !

Et comme j'allais me récrier, il m'arrêta d'un geste énergique et passionné. — Pas un mot, me dit-il ; ce que j'ai refusé aux larmes de mon père, aux sanglots de ma mère, aux ordres de mon roi, vous n'avez pas le droit de me le demander, sinon je vous prie à l'instant de

sortir... Il se reprit à gémir ! Moi, gardant le silence, et sentant à chaque instant grandir ma compassion !

Il y avait sur sa table, à côté de quelques papiers pliés avec soin, quelques livres, la Bible du docteur Michaëlis, et l'Homère d'Ernesti. — Vous lisez Homère ? lui dis-je après un grand silence. — Hélas ! non, reprit-il, je ne sais plus lire ; il me semble que je suis déjà mort, et pas un des poètes anciens que nous avons tant aimés, les plus vaillants, les plus forts, les plus remplis de tragédie... ne suffirait à retenir ma pensée un seul instant. C'est en vain que j'ai voulu relire ici le vingt-deuxième livre de l'*Illiade*, où tout succombe, où tout se lamente, il m'a été impossible d'aller jusqu'au bout.

Après une pause, et le voyant toujours plongé dans ces abîmes : — Parmi ces poètes grecs, lui demandai-je, avez-vous souvenir de Stésichore, un poète dont Horace a parlé ? et comme il me regardait sans rien répondre : — Il avait outragé, repris-je, ce poète Stésichore, la belle Hélène, et jamais, peut-être, la satire n'avait été plus cruelle. Il maudissait la fatale beauté qui avait perdu Troie, et qui avait fait des dames troyennes autant de veuves, autant d'esclaves... si violente était l'invective, que la Grèce entière se souleva, et maudit le poète à son tour. Une nuit, la nuit était sombre, et le poète endormi rêvait à toutes sortes de fantômes, il sentit une main froide qui pesait sur son épaule ; il se réveille aussitôt, et il voit, debout à son chevet, un des jumeaux, Pollux, le frère d'Hélène.

— Tu as outragé ma sœur, lui dit Pollux, je viens pour te châtier. En même temps il lui creva l'œil droit d'un rayon de son étoile, et il disparut, remontant dans le ciel que son absence avait attristé.

D'abord le poète imagina qu'il était le jouet d'un rêve,



mais le jour venu, il trouva qu'en effet il ne voyait plus que de l'œil gauche, et que le dieu l'avait châtié.

Huit jours après (il s'était arrangé de son œil unique), et comme il était plongé cette fois encore en un profond sommeil, il sentit une main brûlante qui le touchait à l'épaule gauche; il se réveille, et cette fois c'était le frère d'Hélène et de Pollux, Castor lui-même. — Et moi aussi, lui dit-il, je viens pour tirer un châtement de l'outrage fait à ma sœur. Parlant ainsi, il ôta l'étoile qui rayonnait sur son front, et la posa sur l'œil gauche de Stésichore. L'étoile brillante produisit l'effet d'un fer rougi au feu, et le poète borgne devint aveugle.

Aveugle, il sentit fléchir son courage, et par la grandeur de la peine, il comprit l'immensité de la faute. — Oh! dieux et déesses, disait-il, que je suis malheureux!.. je ne la verrai plus! je ne la verrai plus!

Le sage Arthémidore qui passait sous les fenêtres du poète entendit sa plainte.

— Ami, lui dit-il, qu'est-ce à dire, et de qui parlez-vous, en disant : *Je ne la verrai plus?*

Hélas! reprit le poète, je parle en effet de la belle Hélène. Elle était toute ma joie, et mon plus grand bonheur était de voir le coin de son voile quand, si triste et pensive, elle passe au bras de Ménélas, son époux.

— Homme étrange, énigme inconcevable, reprit le philosophe Arthémidore en s'éloignant, il l'aime et il l'insulte! Un dieu lui crève les yeux, précisément pour le châtier d'avoir parlé comme un aveugle... et maintenant il se récrie, il pleure, il se lamente, il s'accuse...

Ainsi parlant, Arthémidore s'éloigne, et s'en va, dissertant sur les caprices et sur les variations infinies de l'esprit humain.

Mon histoire eut l'honneur de rendre attentif M. Lindalh. Il me regarda avec un demi-sourire. — Et, dit-il, votre récit ne finit pas là? — Non, lui dis-je... écoutez, s'il vous plaît, le meilleur de mon récit :

La belle Hélène était femme, et belle, et naturellement compatissante. Elle entendit parler du châtement, de la plainte et des regrets de Stésichore; elle voulut le voir, elle le vit qui pleurait; elle voulut l'entendre, elle l'entendit appelant Hélène, et qui répétait sans cesse et sans fin : « Je ne puis plus la voir! je ne puis plus la voir! »

Alors, en vraie femme, elle eut pitié de ce pauvre homme, et (voilà son mérite et sa grande excuse!) elle baigna ses yeux meurtris d'une eau fraîche puisée à la fontaine de Castalie, et de son souffle, embaumé des divines senteurs de l'Ida, elle rendit la vue au poète satirique. Il la reconnut à sa grâce, à son sourire, à sa toilette, à son pas de déesse, et surtout à son pardon.

— Oui, reprit M. Lindalh, et, le lendemain, la satire ingénieuse devint une ode éclatante, et Stésichore donna l'exemple fatal aux poètes qui l'ont suivi... Il inventa la *palinodie*, une chose qui déshonore, après tout.

— Une chose qui l'a sauvé, monsieur Lindalh! D'abord elle l'a rendu à la douce lumière du jour, pour parler comme votre Homère; elle lui ramena l'estime des honnêtes gens, le sourire d'Hélène, la faveur de Castor et de Pollux, et plus tard Platon, dans son école, a cité avec honneur Stésichore et sa palinodie. Horace aussi l'imita, et je ne sais rien de plus touchant que son ode à cette fille de la beauté, plus belle que sa mère. Ah! que je vous plains, si vous ne savez pas vous repentir!

Je parlais encore... un faible coup fut donné à la porte de la prison. Comme le jour était tombé, je pensais que le

geôlier venait m'avertir qu'il fallait me retirer, mais que j'étais loin de m'attendre au spectacle qui s'offrit alors à mes yeux!

Sur ce seuil de fer, et de chaque côté de la muraille, une douzaine de soldats attendaient, l'arme au bras; le vieux greffier, l'homme aux cheveux blancs, accompagnait le directeur de la prison; l'aumônier marchait en avant... l'heure suprême du condamné avait sonné.

Alors le directeur de la prison, d'une voix ferme et d'un visage attristé, s'adressant au prisonnier qui s'était levé pour le recevoir :

— Lindalh, lui dit-il, on vous attend dans la seconde cour. — Je suis prêt, reprit Lindalh, puis s'adressant à l'aumônier qu'il embrassait :

— Mon père, adieu! Je n'ai rien à ajouter à notre conversation de ce matin... Je vais subir la mort que j'ai méritée, et du moins l'on verra que j'étais un homme de cœur.

Il prit quelques-uns des papiers qui étaient sur la table et les confia à l'aumônier. Une lettre écrite et cachetée de noir était dans la Bible; il prit la lettre et la cacha dans sa poitrine.

— On la trouvera là, dit-il, quand je serai mort, et vous la remettrez fidèlement à son adresse. Allons, Messieurs!

— Si pourtant, reprit le directeur, vous vouliez adresser vos pardons à M<sup>lle</sup> Mendelshon... elle a le droit de vie et de grâce.

— Allons, Messieurs! reprit Lindalh, et donnant le bras à l'aumônier, avec lequel il s'entretint à voix basse, il descendit l'escalier du Nord, et traversa, d'un pas ferme, la cour de Charles XII, qui sépare le donjon de la plateforme.

L'échafaud était tout dressé. Le billot, la paille et la hache, et — l'homme qui la tient... rien n'y manquait.

En ce moment, la sixième heure allait sonner.

Une douzaine de spectateurs, c'est la loi qui l'exige, avaient été choisis pour être les témoins de cette peine accomplie. Au pied de l'échafaud s'arrêta Lindalh. On lui lia les mains, on lui banda les yeux.

— Adieu, Messieurs, nous dit-il encore. A ceux qui ont vu ma vie, ayez soin vous, mes témoins suprêmes, de raconter ma mort et mon repentir.

Il avait déjà franchi les deux marches du fatal escalier, il sentit délier les cordes qui lui liaient les mains, il sentit arracher le bandeau qui lui voilait les yeux.

C'était M<sup>lle</sup> Mendelsohn elle-même ! Elle était venue... elle attendait... et quand elle vit que cet homme allait expier par la mort son crime impardonnable :

— Monsieur Lindalh, lui dit-elle, je vous pardonne.

Lui, alors, se jetant à ses pieds, et tirant sa lettre, tiède encore des dernières palpitations de son cœur :

— O madame, ayez pitié tout à fait de mon repentir ! J'accepte votre pardon, car ma dernière pensée avait été de l'implorer de votre clémence, et j'étais sûr que vous l'apporteriez au moins sur mon tombeau !

Dans toute la Suède, on ne s'entretient que de cette aventure, où force est restée à la loi ; où des deux côtés l'honneur est sain et sauf ; où la jeune fille qui pardonne a le beau rôle ; où l'homme amnistié a racheté son crime par son courage et par ses remords.

Le conseiller aulique,

GABRIEL ERLEANGEN.

## RÉPONSE AU DOCTEUR STURZEN-BECKER.

La Chapelle, le 20 juillet 1858.

Monsieur,

Je m'appelle Jean Palaiseau ; et plus je lis de noms suédois, plus je suis content de porter un nom facile à retenir : « Choisis un joli nom, court, et qui plaise aux jeunes filles. Celui qui porte un nom court plaît à tout le monde, et tout le monde boit à sa santé un verre de bière, un verre de vin. » Ceci est un couplet de la chanson de Fritz, le tonnelier allemand.

Ce nom de Palaiseau appartient à un village français, célèbre pour avoir donné le jour à une pie ; or, cette pie avait une servante, et la servante fut pendue haut et court, parce que la pie avait volé un couvert d'argent. Ce crime est resté célèbre en France et dans le monde entier, d'abord à cause de la pie, et plus tard, à cause de certain chef-d'œuvre appelé la *Gazza Ladra*, que vous avez traduit, sans doute, en bel et bon suédois.

Vous comprenez, Monsieur, qu'avec une pareille histoire attachée au nom que je porte, il était bien difficile, à moins d'avoir un cœur de rocher, de ne pas être sympathique, non-seulement à tous les supplices injustes, mais à tous ces supplices cruels, impitoyables, à cette infernale imagination des lois anciennes, qu'un jurisconsulte appelait des contes en l'air : *Antiqui juris fabulas*.

Je n'avais pas quinze ans, que déjà mon jeune cœur bondissait au seul récit de ces châtimens exagérés, qui démontrent plutôt la férocité du juge, que la sainte ma-

gnanimité de la loi. Mon premier prix d'amplification au collège de Juilly, ce fut justement le récit du supplice du baron de Goertz, un ami de votre grand roi Charles XII, et je me rappelle encore le grand effet que je produisis, lorsque, dans un style abondant en images funèbres, je montrais à toute l'école le baron de Goertz traîné au supplice à travers les rues de Stockholm.

Bonté divine, quelle éloquence ! Je disais les flots de ce peuple ameuté contre cet infortuné ; je montrais, à qui le voulait voir, ce monticule funèbre, où de nombreux gibets étalaient les restes déchirés d'un tas de malfaiteurs. Bientôt le baron de Goertz arrivait au lieu du supplice. Il était vêtu d'un habit en velours noir, à brandebourgs ; il défit lui-même, avec le plus grand soin, les brandebourgs de ses vêtements funèbres ; il ôta sa cravate, et mit sur sa tête vénérable un bonnet de nuit que son valet de chambre lui présentait. Puis, comme il cherchait des yeux l'échafaud, le bourreau lui montra un monceau de sable, au pied d'une fosse... On ne lui fit pas l'honneur d'un échafaud.

Ainsi, grâce à ma péroraison multicolore, toutes les classes du collège de Juilly ont frémi pendant huit jours de la mort du baron de Goertz ; on me regardait avec une certaine épouvante, comme si j'avais été en communication avec le bourreau.

Une autre fois, mais cette fois il s'agissait d'une composition latine, je remportai gaillardement le premier prix de rhétorique, pour avoir raconté le supplice du comte de Brahé et du baron de Horn, chef des *bonnets suédois*, égorvés par l'ordre des *chapeaux suédois*. Ainsi l'avait ordonné la Haute-Cour de justice secrète. Vous l'entendez, *secrète*, et voilà sans doute ce qui aura induit en erreur M. Gabriel Erleangen.

Cependant, je redoublais ma rhétorique, lorsque M. Scribe fit représenter à l'Opéra la *Mort de Gustave III*; cette fois mon professeur, qui aimait les beaux-arts, nous donna pour sujet de vers latins le supplice et la mort d'Anckarstroën. Ah! pour le coup, j'appelai à mon aide une indignation à la Juvénal. Je racontai les moindres détails de ce supplice affreux; la charrette, la place du faubourg du Nord, le condamné attaché au poteau et frappé de verges, comme meurtrier du roi (*Kongungs mordnar.*) Puis on le laissa, pendant cinq heures, exposé à toutes les insultes d'un peuple féroce. Je dis aussi l'exposition du lendemain sur la place du Riddarholm, et comment les plaies de la veille furent déchirées et mises à jour de nouveau. Le surlendemain, la flagellation recommença sur la place de l'Opéra, mais plus violente encore, et cette fois le misérable fit entendre un cri qui retentit dans tout Stockholm. Le quatrième jour, enfin, le bourreau trancha la main droite, et puis le corps fut coupé en quatre quartiers, et, comme dit la complainte que je traduis de mon mieux :

L'habit au bourreau,  
Le corps au corbeau,  
Les cheveux au vent,  
L'âme au Tout-Puissant.

Vous voyez, monsieur, que j'ai commencé de bonne heure à m'apitoyer sur le sort des victimes indignement torturées. A toute exécution, je porte le deuil; je ne suis pas de ces disciples de M. de Maistre qui regardent l'échafaud comme un autel, le bourreau comme un sacrificateur et le supplicié comme une hostie.

« L'échafaud est un autel dressé sur les places publiques, » disait M. de Maistre; triste autel, abominable

autel. Voilà pourquoi, lorsqu'il y a trois mois déjà, il fut imprimé, dans tous les journaux de l'Europe, que le journaliste suédois Lindalh, pour avoir outragé indignement M<sup>lle</sup> Mendelshon, ÉTAIT CONDAMNÉ A MOURIR SUR L'ÉCHAFAUD PAR LA HACHE, aussitôt je sentis frémir en moi-même toutes les cordes sensibles de mon cœur, tant le supplice est incroyable, inouï, hors de nos mœurs, et de tout ce qui ressemble à la loi, à la justice, à l'équité, à l'humanité !

Pourtant ceci était bien écrit, et très-sérieusement annoncé ; *l'échafaud, la hache et la peine de mort*, pour un article de journal !

Alors, voyant cette exagération de la peine, et que le condamné était un écrivain, un journaliste, exerçant plus ou moins glorieusement la même tâche que messieurs Beskow, Hierta, Hydquistt, Lingren, Johanson et Scheuty, ces vénérables journalistes de la Suède, remarquables à tous les titres de la modération, de la justice et de l'urbanité :

— Voilà me dis-je à moi-même, une énorme affaire et qui produira sans doute un grand bruit dans le monde ! Un journaliste égorgé par une loi sans nom, que diront les journaux de l'Europe, à commencer par les journaux de la Suède, l'*Aftonbladet*, le *Stockholm Posten*, le *Granskaren*, *Heinsdall*, le *Journalen* et le *Stockholm tidning* ? Que diront les célèbres journalistes M. Léopold et M. Bellgren ? Quelles paroles va faire entendre à la Diète indignée le bon orateur et le bon écrivain M. Nordenfalke ? En même temps que de cris, que de réclamations et de prières pour arracher ce malheureux Lindalh à la mort qui le menace !

Oui certes, les voix les plus écoutées de la France et de l'Angleterre, de la Belgique et de l'Allemagne, du nord et du midi de l'Europe et de l'Amérique, vont protester en faveur de ce malheureux.... Eh ! monsieur, cette nouvelle



funèbre n'a pas rencontré plus d'écho dans le monde qu'un mélodrame de la Porte-Saint-Martin. Pas un des journalistes de l'Europe n'a entrepris le voyage de Stockholm pour s'assurer, par ses yeux, de la position de M. Lindalh, et moi seul, peut-être, moi, Jean Palaiseau, je me demandais chaque matin ce qu'était devenu l'infortuné rédacteur du *Fæderneslandet*?

Ce n'est donc pas sans une profonde reconnaissance, au moment où je ne l'espérais plus, que j'ai lu le récit du conseiller aulique Gabriel Erleangen, un récit que vous auriez dû faire vous-même, vous, monsieur le docteur Sturzen-Becker, en votre qualité de *journaliste politique*, de *journaliste sérieux, grave et formidable*, à ce que vous dites. Peut-être en ce récit, tel que l'a fait le conseiller Erleangen, auriez-vous manqué à quelques-unes des conditions de la vérité historique, mais en même temps vous auriez eu l'honneur de forcer la formidable justice de votre pays à expliquer toute sa pensée, et à nous dire enfin si elle compte à tout jamais gouverner le journal par l'échafaud, par la hache et par le bûcher.

Quant à moi, je ne connais pas M. Gabriel Erleangen, mais je lui tiens un compte infini de sa bonne action. Par le drame qu'il a raconté dans le véritable accent d'une profonde pitié, il a réveillé la Suède endormie au chapitre des délits et des peines; il a sollicité la lumière dans les sanglantes ténèbres de votre justice; il a forcé l'Europe à se rappeler qu'un malheureux écrivain subit, depuis trois mois, dans vos cachots, un supplice plus grand que la mort; enfin il a forcé le docteur Sturzen-Becker, docteur de la docte université d'Upsal et de Lund, où les professeurs sont payés en tonnes de grains, à venir s'expliquer lui-même et parler au nom de sa patrie... *O pauvre Suède*, en effet,

si elle frappe à coups de hache les écrivains maladroits !

Certes, le docteur Sturzen-Becker plaisante agréablement le conseiller aulique Erleangen sur l'âge de M<sup>me</sup> Mendelsohn la mère, morte avant la naissance de sa fille. Il dit aussi d'assez jolies choses sur ce titre un peu risqué de conseiller aulique. « O pauvre Suède, » encore une fois, qui n'a pas de conseiller aulique. Mais ces plaisanteries étant acceptées, et dignes du « *feuilletonniste facile* » (c'est encore un titre que se donne le docteur d'Upsal et que je ne lui refuse pas), il m'est impossible à moi, qui suis à peine un bachelier, de laisser passer sans les contredire énergiquement (agréablement, je ne saurais, je ne suis pas *si léger* que le docteur) une seule de ses propositions.

La première de ces propositions doctorales, c'est que la loi des XII Tables romaines n'est pas la loi en vigueur en Suède. A la bonne heure, et je suis tout à fait de l'avis du docteur. Cette loi des XII Tables, à en juger par ce qui nous en reste, est mille fois trop féroce pour avoir été conservée, même dans le pays du roi Christiern, le *Néron du Nord*. Non, et quand le conseiller aulique Gabriel Erleangen citait la loi des XII Tables, une loi qui chante horriblement : *exhorrendi carminis*, au dire de Tite-Live, évidemment le conseiller Gabriel Erleangen cherchait à expliquer la loi suédoise.

Il a donc cité, avec la meilleure intention du monde, cette loi de fer, afin d'y chercher une excuse à la condamnation de Lindalh, et le docteur Sturzen-Becker, loin d'en faire un crime à M. Erleangen, l'en devrait remercier. Non, quoi qu'en ait dit M. Erleangen, la loi romaine elle-même, en ces temps de barbarie, quand elle était la loi sans pitié, *lex immanis*, n'eût jamais livré à la hache un rédacteur du

*Fæderneslandet*. Elle haïssait la calomnie et la diffamation, autant que M. de Chateaubriand, un des grands défenseurs de la liberté de la presse, mais elle n'a jamais appliqué la peine de mort aux diffamateurs. C'est, du moins, l'opinion de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse, de Leibnitz, d'Heineccius et de Vico. La loi des XII Tables, moins féroce, je le répète, que la loi suédoise, condamnait le calomniateur à être frappé de verges, s'il était un homme libre (*fustibus*); à passer par les lanières (*servilia verbera*), s'il était un esclave.

Ainsi parlent les Pandectes, ainsi parle Horace, le poète d'Auguste (*formidine fustis*). Vous voyez, monsieur le docteur, qu'en fait de science nous en savons plus long que Gabriel Erleangen, qui n'est pas un savant homme, il est vrai. Il aura confondu la loi des XII Tables avec le rescrit 77 de l'empereur Valentinien, où il est dit que la calomnie est un crime capital, et encore, ce mot capital (*capitali pœna*), au commentaire de très-bons auteurs, veut dire tout simplement que le calomniateur perd son droit d'élection. Donc je ne me fais pas le garant de la science de M. Erleangen, et très-volontiers je le renvoie au *collège*... des Pandectes. Il aurait dû savoir aussi que déjà, du temps de Cicéron, la loi des XII Tables était abrogée, à ce point qu'on ne prenait même plus la peine de la lire : (*Quam jam nemo discit*).

Mais, en revanche, je prendrai, s'il vous plaît, contre la Suède entière la défense de M. Gabriel Erleangen, lorsque, par l'exemple de M. Lindalh condamné à mort, il s'applique à faire comprendre à l'Europe civilisée l'atrocité de la peine de mort appliquée aux écrivains qui ne sont que des écrivains.

Moi qui vous parle, je cherche en vain, dans les temps les plus reculés et dans les pays les plus sauvages, même

dans le droit norvégien, une peine comparable à la vôtre, et, sur ma parole ! je ne la trouve pas.

Le moyen âge, il est vrai, disait *que celui qui manque pour une virgule est un vrai criminel (virgula cadit, causa cadit)*. Le moyen âge, même aux blasphémateurs, n'appliquait pas la peine de mort. On perçait la langue et les lèvres du condamné ; quelquefois on l'arrachait, voire on la coupait par ordonnance du roi saint Louis : *Que la partie qui a péché soit punie*, disait Cujas, mais ces ordonnances n'étaient pas toujours exécutées à la lettre. Dans les villes allemandes, et parmi les peuples du Nord, le calomniateur était amené devant le juge, il se frappait sur la bouche en disant : *Bouche, tu as menti !* puis il payait une amende, et il sortait du tribunal en marchant à reculons.

Dans la coutume de Normandie, une loi qui n'était pas tendre au pauvre monde, le calomniateur se pinçait le nez, et demandait pardon à l'homme qu'il avait calomnié :

En la querelle je menty  
Car tel vice n'est pas enty.

Voilà, monsieur le docteur, des lois humaines, comparées à la loi suédoise ; voilà des lois équitables et que vous feriez bien d'imiter. Elles proportionnent la loi au délit ; elles ouvrent une porte au repentir. Charlemagne, en ses Capitulaires, commande que les calomniateurs se couperont la barbe et les cheveux, les uns aux autres ; il ne leur fait pas même l'honneur de leur envoyer un bourreau pour cet office. Enfin, la Cour Weimique, une des grandes lois de l'Allemagne, et la plus féroce à coup sûr, ordonnait d'arracher la langue au condamné, et de l'arracher *par la nuque du cou* ; c'était dur, mais, à la rigueur, on pouvait en réchapper.

La seconde objection du docteur Sturzen-Becker est encore plus incroyable que la première. Il s'agit du bâton que le président jette aux pieds du condamné. « Sérieusement, Monsieur, » ce sont les propres paroles du docteur Sturzen, « permettez moi de vous assurer que les choses « ne se passent réellement pas en Suède, ni je pense ail-  
« leurs, telles qu'elles sont mentionnées dans la corres-  
« pondance du conseiller aulique. »

Eh bien, j'en suis fâché pour le docteur, mais ce bâton, ce rameau, cette baguette, se rencontrent précisément dans toutes les législations, et chez tous les peuples de l'univers. Ainsi une branche d'écorce indique aux religieux de l'abbaye de Jumièges que le duc de Normandie leur donne tous les bois d'alentour, ce qui compose un assez beau présent. Le duc de Bavière rend au duc de Chartres son duché, en lui remettant un bâton. Le chevalier, mal payé de son seigneur, dépose sur son lit un bâton dépouillé de son écorce. Qui faisait une promesse devant le juge mettait la main sur le bâton, et cela s'appelait *bâtonner le serment*.

*Le bâton rompu*, tel que l'indique M. Gabriel Erleangen, indique un homme qui se sépare de sa chose sans regret; il indique aussi la rupture du lien juridique, et cela s'appelait dans le latin des Francs Saliens : *exfusticare* (hors du bâton, hors la loi). Vous voyez donc, monsieur le docteur, que Gabriel Erleangen a raison contre vous.

Aux obsèques des rois de France, le grand maître brise son bâton sur le cercueil du roi qui n'est plus. En Angleterre encore aujourd'hui, quand la Chambre des Lords est constituée en commission, l'huissier brise la baguette pour indiquer que la commission est dissoute. Baguette ou bâton, M. Becker les retrouverait dans toutes les mains préposées à la défense des sociétés.

Ainsi nous avons la baguette du constable anglais et de l'alcade espagnol, et la verge noire des huissiers de nos Cours royales.

L'évêque et le berger portent le bâton ; chez les Romains, le licteur portait des bâtons de hêtre devant le consul. Il y avait une espèce d'affranchissement par le bâton, *vindicta*. Ah ! vous dites que le président du tribunal de Stockholm est trop respectable pour porter le bâton, mais les maréchaux de France portent le bâton et tous les rois, le sceptre. Encore aujourd'hui, en Hollande, les filles qui cherchent une condition s'en vont dans la rue un bâton à la main ; c'est pourquoi ce merveilleux philosophe-poète, appelé Luther, se lamente sur la condition du petit peuple des filles qui cherchent leur vie un bâton à la main.

C'est Luther aussi qui disait à l'évêque de Worms : Nous demandons le droit de paille et de gazon, de branche et de fruit, de plume et d'encrier. Vous l'entendez, *de plume et d'encrier*, et voilà pourquoi, vous autres protestants suédois, vous condamnez à la hache et à l'échafaud le rédacteur du *Fæderneslandet*, M. Lindalh !

J'arrive à la troisième et à la plus déplorable objection du docteur Sturzen-Becker. Même il serait impardonnable, si véritablement il y avait au fond des prisons de la Suède un écrivain quel qu'il fût, sous le coup d'une peine capitale, et qu'un écrivain, quel qu'il soit, en parlât de cette abominable façon. En effet, ce condamné à mort, qui devrait du moins exciter toute la pitié d'un confrère, il n'est plus, dans la feuille du docteur Sturzen, que « *le gérant d'une petite feuille, un personnage inconnu, un pauvre diable qui a été quelque chose comme un marchand de fourrages et loueur de rosses,* » et autres urbanités que je ne veux pas répéter ici, mais qui seraient bien condamnables

si elles étaient en effet déposées au seuil d'une prison, et sur les marches d'un échafaud.

« Sois sacré, *sacer esto*, » disait la loi païenne. — « Le misérable est chose sainte, » ajoutaient les philosophes antiques. Ils appelaient le supplice une supplication : *supplicium*. Même les fanatiques du moyen âge, ils avaient pitié du condamné, et cherchaient toutes sortes de formules encourageantes. Ils parlaient *de le ravir à la terre, de le vouer aux oiseaux, de le confier aux nuages*. Ils étaient moins furieux contre les voleurs de grand chemin, que le docteur Sturzen contre le rédacteur du *Fæderneslandet*.

Quoi donc ! pas de pitié, parce que le docteur Lindalh aura été loueur de carrosses ? Mais un des plus grands archevêques de la Suède, Théodore, archevêque de Lund, était barbier avant d'être archevêque de Lund, primat de Danemarck, évêque d'Odensée. Le docteur Sturzen, en sa qualité de journaliste in-octavo et de journaliste in-trente-deux, il est comme tous les journalistes de ce bas monde, le fils d'un barbier... de ce barbier du roi Midas, qui disait aux roseaux du fleuve : *Il a des oreilles d'âne, le roi Midas !*

Enfin, pour finir plus mal qu'il a commencé, voici que, après avoir foulé à ses pieds un homme enchaîné, l'impitoyable docteur se retourne contre M<sup>lle</sup> Mendelsohn, la fille calomniée, et pendant que M. Gabriel Erleangen, dans un but d'oubli et de pardon, représentait M<sup>lle</sup> Mendelsohn sous les traits mêmes de la clémence, aimable et forte, courageuse et charmante, avec tous les dons naturels qui, disposant un noble cœur à l'indulgence, rendent probables et faciles tous les pardons, voici le *Micromegas* des journalistes suédois, qui dit au monde attentif :

Prenez garde, cette M<sup>lle</sup> Mendelsohn a quarante ans, elle

n'est pas belle, et, qui pis est, elle est juive; enfin ce n'est pas avec son père, c'est avec son frère que s'est passé le crime dont parlait M. Lindalh! Voilà comme il s'explique, oubliant que *plus il y a de vérités dans un écrit, plus l'écrit est un libelle*. C'est l'opinion de lord Coke, de Blackstone et de lord Mansfield, quand ils parlent de la calomnie, un mot que M. le duc de Broglie regrettait dans la loi française, et que la loi belge a sagement conservé.

Ses deux paragraphes, relatifs à M. Lindalh et à M<sup>lle</sup> Mendelsohn, le docteur Sturzen les regrettera sans doute, soit qu'il ait voulu rire, ou qu'il veuille, en effet, parler sérieusement. Il ajoute, il est vrai, qu'il ne sera pas donné suite à la peine de mort, vu les circonstances atténuantes. Mais qui donc le lui a dit? Comment le sait-il? Qu'est-ce qu'il appelle, enfin, des circonstances atténuantes? A moins qu'il ne regarde comme atténuant les calomnies dont elle a été l'objet, l'âge de M<sup>lle</sup> Mendelsohn, sa religion, et son frère, remplaçant le vénérable vieillard dont parlait M. Gabriel Erleangen.

Véritablement le docteur Sturzen ferait bien de faire inscrire, dans son cabinet, en lettres d'or cette belle parole de M. de Bonald : « Il est nécessaire que l'homme pense sa parole, avant de parler sa pensée. »

En résumé, tout homme de bonne foi qui saura lire, après avoir lu le récit de M. Gabriel Erleangen et la réponse inattendue du docteur suédois, conviendra que le beau rôle en tout ceci appartient à M. Erleangen. Averti par le bruit public, des cruautés d'une loi pénale incroyable au xix<sup>e</sup> siècle, et dont pas un homme ici-bas ne semblait s'inquiéter, M. Erleangen, le premier, a fait entendre une plainte écoutée; il a proclamé les cruautés d'une loi inconnue; il a montré la ridicule fiction d'une peine impossible;



il a rappelé le nom d'un condamné que tout le monde oubliait ; il a cherché à concilier le crime du calomniateur avec la pitié qu'on lui doit , la plainte de la victime avec les respects qu'elle mérite.

Comme il voulait, avant tout, pénétrer dans les consciences endormies, et les réveiller par sa parole, M. Erleangen a montré le drame où il était ; il a trouvé un dénouement qui sauvait l'honneur du condamné, en même temps qu'il glorifiait la renommée inviolable de la victime. Il n'a pas cherché, dans cette cause, une *circonstance atténuante*, il n'en voulait pas ; il reconnaissait le crime de l'écrivain, mais il aurait eu honte de le traîner dans les gémonies, accablé qu'il est encore en ce moment sous une sentence implacable. Aussi bien la conscience publique a répondu à ce drame aux accents sincères, et des larmes véritables ont coulé sur tant de malheurs accumulés sur la tête d'un journaliste, et dans les colonnes d'un journal.

Que fait cependant le docteur Sturzen-Becker, au nom de *la malheureuse Suède* ? Il se jette en cette mêlée où il n'avait que faire, et le voilà, lorsqu'il devrait expliquer au moins cette loi féroce et nous dire enfin d'où elle vient, qui l'a faite, et pourquoi donc *la malheureuse Suède* y tient encore, *per fas et nefas*, qui insulte à la fois au condamné et à sa victime, reprochant à celui-ci sa profession passée, à celle-là sa religion et son âge, et cherchant à expliquer de la plus triste façon comment il se fait que cet écrivain, M. Lindahl, soit depuis tantôt trois mois, pour un article de journal, condamné à la peine de mort.

M. le docteur Sturzen n'a donc pas vu qu'il allait, en ceci, sur les brisées des plus terribles criminalistes, parmi les peuples teutoniques, lorsqu'ils appellent le proscrit *tête de loup* (*wargr*), *viande aux oiseaux* (*vogelfrei*) ; lors-

qu'ils se vantent *d'abandonner le malheureux sur les quatre routes du monde, aux quatre vents du ciel*, le privant de toute chose, *feu et fumée, arme et bien*.

O muse clémente! ô prière! fille de Jupiter, déesse boiteuse, allez, je vous prie, allez frapper à la porte du journal et du cœur de M. Sturzen-Becker, et répétez-lui le vieil adage allemand : *Mögen und Sollen*, afin qu'il éclaire, un peu mieux qu'il ne l'a fait, l'histoire et le procès du journaliste Lindalh!

Tel est, monsieur le docteur, la sincère prière de votre humble et respectueux serviteur,

Le bachelier JEAN PALAISEAU.

---

## ÉPILOGUE

Ainsi je recueillais ces pages heureuses et paisibles qui sont devenues, en mon humble enclos, un brin de gazon, un brin d'herbe, une bêche, une plante, un rosier ! Soyez les bien remerciées (me disais-je) ! amies et protectrices de mon foyer domestique, témoins intimes de mon labeur de chaque jour, vous attesterez que je dois à moi seul ce toit qui brille au matin, ces vitres claires où resplendit le soleil avant de disparaître à l'occident ! Il n'y a pas ici, Dieu soit loué ! un grain de sable, une fleurette qui ne soit due à mon labeur ; pas une solive et pas une pierre qui m'accuse, et c'est bien le maître innocent de ces demeures qui peut écrire au fronton de son logis le *pauper in ære meo* du poète latin.

Ici j'arrêtais mon livre, et j'allais le clore enfin, lorsque j'ai lu, d'une muse indulgente, un doux poème à la louange de mon jardin. Ce poème est une des récompenses (trop rares) que j'aie reçues en toute ma vie. Il m'arrivait imprimé, comme un hommage public, et cependant Dieu sait si j'hésitais à en faire un des principaux ornements des *Contes du Chalet* !

Était-ce à moi à me parer de cette aimable louange?... Ainsi j'hésitais... mais quoi!... ce fut un usage accepté de tous les écrivains d'autrefois. Ils se glorifiaient, tantôt à la première page et tantôt au dernier feuillet de leur livre, de la sympathie et de l'adoption de leurs contemporains. Ainsi fais-je aujourd'hui, demandant grâce aux bonnes gens de mon peu de modestie. Enfin, la poésie a ses privilèges. Qui de nous voudrait effrayer le bel oiseau qui se pose, en chantant, sur son toit?

#### A JULES JANIN

Jules, ta villa de Passy,  
 Ce qui nous rend amoureux d'elle,  
 C'est qu'elle te tient près d'ici,  
 Plume d'or, gardien fidèle

Des secrets merveilleux de l'art,  
 Minos des États d'éloquence,  
 Qui nous pèseras tôt ou tard  
 Dans l'incorruptible balance!

Quand juillet vient un mois trop tôt,  
 Paris, — plongé dans sa fournaise, —  
 De savoir ta maison là-haut,  
 En respire plus à son aise.

Car ta plume, éventail de prix,  
Frêle et d'ivoirerie exquise,  
En s'agitant, sur les esprits  
Fait couler un souffle de brise.

Il suffit, pour qu'on soit certain  
De consoler les plus moroses,  
De dire : Il est dans son jardin,  
Il écoute causer ses roses.

Dans ton jardin si tu voulais,  
Sous un grand frêne, une statue  
De l'art moderne, tu l'aurais  
Belle, bien blanche et toute nue.

Et que d'ingénieux combats  
Tu pourrais graver sur le socle !  
Tu sais les noms de tes soldats  
Comme le vaillant Thémistocle.

Tu mettrais les lutteurs du chant  
Près des vainqueurs de l'art tragique,  
Les danseuses au pied touchant,  
Les sculpteurs à la main lyrique.

Que de faits sur ce piédestal  
Tu pourrais peindre de mémoire,  
Toi qui, sans être général,  
Tant de fois guidas la victoire !

D'un côté la barque *Hernani*  
Triomphante entrerait en rade,  
Pendant que *Bajazet* honni  
Chavire sous la canonnade.

Puis, à son tour, on pourrait voir  
 Sombrier le vaisseau romantique,  
 Tandis qu'un Grec, en habit noir,  
 Soufflerait dans la flûte attique.

Ainsi vivrait le souvenir  
 De ces grands jours de poésie,  
 Où, dès l'aube, on te vit brandir  
 Ta plume courtoise et hardie.

Et tes amis, homme de bien,  
 Goûteraient fort cette lecture  
 D'un feuilleton marmoréen  
 Resplendissant sous la verdure.

VALERY VERNIER.

---

### A VALERY VERNIER

Je l'aîmais bien, mon Louvre en bois,  
 Fait de solive et de charpente;  
 A présent que ta voix le chante,  
 Mon enchanteur, grâce à ta voix  
 Mon chaume est or, arbre est ma plante.

Dans mon bassin de six tonneaux  
 Je vois jouer les grandes eaux;  
 Mon poisson rouge est un beau cygne,  
 Une comète est sur ma vigne,  
 Et j'entends, ô miracle insigne!  
 Rossignoler tous mes moineaux.

Voilà bien de ta poésie!  
 Elle agrandit mon horizon ;  
 Elle ajoute aux fleurs du gazon ;  
 De Margot elle fait Suzon.  
 Elle est grâce, elle est ambroisie ;  
 Je lui dois montagne et vallon ,  
 Mon Marly, mon grand Trianon  
 Et ce piédestal d'Apollon

Que ta main (c'est bien de ton âge)  
 A posé sous l'ombrage épais  
 Des vieux chênes, des grands cyprès  
 Que seul tu vois, et qui jamais  
 N'entrèrent dans mon ermitage.

O magnifique! ô bel esprit!...  
 Voilà toute ma récompense!  
 Je n'ai pas eu pour ma constance  
 Un petit brin de bienveillance  
 Et de fortune et de crédit.

Tels sont les Rois... je m'en console!  
 Les roses de mes deux rosiers,  
 Les fraises de mes deux fraisiers,  
 Et les chants de ces doux gosiers  
 Donnent à l'heure qui s'envole  
 Je ne sais quel enivrement :  
 Oubli! repos! enchantement!

Ami des braves gens et content de moi-même :  
 Un jardin sans épine, un logis sans remords,  
 Un cortège affligé quand j'irai chez les morts...  
 La Muse en donne moins au poète qu'elle aime.

En si petit espace, ô ciel! tant de bienfaits!  
Un si cher compagnon, tant de grâce et de paix!  
Ces rayons, cette fleur, ce rêve, cette branche,  
Ce balcon si joyeux, ce toit qui rit et penche,  
Ce grand œil bleu sur moi doucement arrêté,  
• Tout ce beau quart d'arpent pour mon unique usage...

A ces bonheurs, dans leur bonté,  
Si les dieux ajoutaient un peu de liberté,  
Je n'en voudrais pas davantage!

FIN VERIFICAT  
1987

VERIFICAT  
2017



# TABLE

---

	Pages.
La Table ronde.....	1
Le docteur Petit-Pied.....	13
Fontenelle et Madame la marquise de Lambert.....	37
Le Grand Chemin et le Livre d'or.....	105
Rose et Fanchon.....	225
La Dame aux Trois Amours.....	287
Le Supplice du Journaliste Lindalh.....	315
Épilogue.....	353

